CONTES D'UNE GRAND'MÈRE

LE CHÊNE PARLANT

A Mlle BLANCHE AMIC.

Il y avait autrefois en la forêt de Cernas un gros vieux chêne qui pouvait bien avoir cinq cents ans. La foudre l'avait frappé plusieurs fois, et il avait dû se faire une tête nouvelle, un peu écrasée, mais épaisse et verdoyante.

Longtemps ce chêne avait eu une mauvaise réputation. Les plus vieilles gens du village voisin disaient encore que, dans leur jeunesse, ce chêne parlait et menaçait ceux qui voulaient se reposer sous son ombrage. Ils racontaient que deux voyageurs y cherchant un abri avaient été foudroyés. L'un d'eux était mort sur le coup; l'autre s'était éloigné à temps et n'avait été qu'étourdi, parce qu'il avait été averti par une voix qui lui criait : — Va-t'en vite.

L'histoire était si ancienne qu'on n'y croyait plus guère, et bien que cet arbre portât encore le nom de *Chêne parlant*, les pâtours s'en approchaient sans trop de crainte. Pourtant le moment vint où il fut plus que jamais réputé sorcier après l'aventure d'Emmi.

Emmi était un pauvre petit gardeur de cochons, orphelin et très malheureux, non-seulement parce qu'il était mal logé, mal nourri et mal vêtu, mais encore parce qu'il détestait les bêtes que la misère le forçait à soigner. Il en avait peur, et ces animaux, qui sont plus fins qu'ils n'en ont l'air, sentaient bien qu'il n'était pas le maître avec eux. Il s'en allait dès le matin, les conduisant à la glandée, dans la forêt. Le soir, il les ramenait à la ferme, et c'était pitié de le voir, couvert de méchans haillons, la tête nue, ses cheveux hérissés par le vent, sa pauvre petite figure pâle, maigre, terreuse,

l'air triste, effrayé, souffrant, chassant devant lui ce troupeau de bêtes criardes au regard oblique, à la tête baissée, toujours menaçante. A le voir ainsi courir à leur suite sur les sombres bruyères, dans la vapeur rouge du premier crépuscule, on eût dit d'un follet des landes chassé par une rafale.

Il eût été pourtant aimable et joli, ce pauvre petit porcher, s'il eût été soigné, propre, heureux comme vous autres, mes chers enfans qui me lisez. Lui, ne savait pas lire, il ne savait rien, c'est tout au plus s'il savait parler assez pour demander le nécessaire, et, comme il était craintif, il ne le demandait pas toujours; c'était tant pis pour lui si on l'oubliait.

Un soir, les pourceaux rentrèrent tout seuls à l'étable, et le porcher ne parut pas à l'heure du souper. On n'y fit attention que quand la soupe aux raves fut mangée, et la fermière envoya un de ses gars pour appeler Emmi. Le gars revint dire qu'Emmi n'était ni à l'étable, ni dans le grenier, où il couchait sur la paille. On pensa qu'il était allé voir sa tante, qui demeurait aux environs, et on se coucha sans plus songer à lui.

Le lendemain matin, on alla chez la tante, et on s'étonna d'apprendre qu'Emmi n'avait point passé la nuit chez elle. Il n'avait pas reparu au village depuis la veille. On s'enquit de lui aux alentours, personne ne l'avait vu. On le chercha en vain dans la forêt. On pensa que les sangliers et les loups l'avaient mangé. Pourtant on ne retrouva ni sa sarclette, sorte de houlette à manche court dont se servent les porchers, ni aucune loque de son pauvre vêtement; on en conclut qu'il avait quitté le pays pour vivre en vagabond, et le fermier dit que ce n'était pas grand dommage, que l'enfant n'était bon à rien, n'aimant pas ses bêtes et n'ayant pas su s'en faire aimer.

Un nouveau porcher fut loué pour le reste de l'année, mais la disparition d'Emmi effrayait tous les gars du pays; la dernière fois qu'on l'avait vu, il allait du côté du chêne parlant, et c'était là sans doute qu'il lui était arrivé malheur. Le nouveau porcher eut bien soin de n'y jamais conduire son troupeau, et les autres enfans se gardèrent d'aller jouer de ce côté-là.

Vous me demandez ce qu'Emmi était devenu. Patience, je vais vous le dire.

La dernière fois qu'il était allé à la forêt avec ses bêtes, il avait avisé à quelque distance du gros chêne une touffe de favasse en fleurs. La favasse ou féverole, c'est cette jolie papilionacée à grappes roses que vous connaissez, la gesse tubéreuse; les tubercules sont gros comme une noisette, un peu âpres, quoique sucrés. Les enfans pauvres en sont friands; c'est une nourriture qui ne coûte rien et que les pourceaux, qui en sont friands aussi, songent seuls à leur disputer. Quand on parle des anciens anachorètes vi-

vant de *racines*, on peut être certain que le mets le plus recherché de leur austère cuisine était, dans nos pays du centre, le tubercule de cette gesse.

Emmi savait bien que les favasses ne pouvaient pas encore être bonnes à manger, car on n'était qu'au commencement de l'automne, mais il voulait marquer l'endroit pour venir fouiller la terre quand la tige et la fleur seraient desséchées. Il fut suivi par un jeune porc qui se mit à fouiller et qui menaçait de tout détruire, lorsqu'Emmi, impatienté de voir le ravage inutile de cette bête vorace, lui allongea un coup de sa sarclette sur le groin. Le fer de la sarclette était fraîchement repassé et coupa légèrement le nez du porc, qui jeta son cri d'alarme. Vous savez comme ces animaux se soutiennent entre eux, et comme certains de leurs appels de détresse les mettent tous en fureur contre l'ennemi commun; d'ailleurs ils en voulaient depuis longtemps à Emmi, qui ne leur prodiguait jamais ni caresses, ni complimens. Ils se rassemblèrent en criant à qui mieux mieux et l'entourèrent pour le dévorer. Le pauvre enfant prit la fuite, ils le poursuivirent; ces bêtes ont, vous le savez, l'allure effroyablement prompte; il n'eut que le temps d'atteindre le gros chêne, d'en escalader les aspérités et de se réfugier dans les branches. Le farouche troupeau resta au pied, hurlant, menaçant, essayant de fouir pour abattre l'arbre. Mais le chêne parlant avait de formidables racines qui se moquaient bien d'un troupeau de cochons. Les assaillans ne renoncèrent pourtant à leur entreprise qu'après le coucher du soleil. Alors ils se décidèrent à regagner la ferme, et le petit Emmi, certain qu'ils le dévoreraient s'il y allait avec eux, résolut de n'y retourner jamais.

Il savait bien que le chêne passait pour être un arbre enchanté, mais il avait trop à se plaindre des vivans pour craindre beaucoup les esprits. Il n'avait vécu que de misère et de coups, sa tante était très dure pour lui, elle l'obligeait à garder les porcs, lui qui en avait toujours eu horreur. Il était né comme cela, elle lui en faisait un crime, et quand il venait la voir en la suppliant de le reprendre avec elle, elle le recevait, comme on dit, avec une volée de bois vert. Il la craignait donc beaucoup, et tout son désir eût été de garder les moutons dans une autre ferme où les gens eussent été moins avares et moins mauvais pour lui.

Dans le premier moment après le départ des pourceaux, il ne sentit que le plaisir d'être débarrassé de leurs cris farouches et de leurs menaces, et il résolut de passer la nuit où il était. Il avait encore du pain dans son sac de toile bise, car, durant le siége qu'il avait soutenu, il n'avait pas eu envie de manger. Il en mangea la moitié, réservant le reste pour son déjeuner; après cela, à la grâce de Dieu!

Les enfans dorment partout. Pourtant Emmi ne dormait guère. Il était malingre, souvent fiévreux, et rêvait plutôt qu'il ne se reposait l'esprit durant son sommeil. Il s'installa du mieux qu'il put entre deux maîtresses branches garnies de mousse, et il eut grande envie de dormir; mais le vent qui faisait mugir le feuillage et grincer les branches l'effraya, et il se mit à songer aux mauvais esprits, tant et si bien qu'il s'imagina entendre une voix grêle et fâchée qui lui disait à plusieurs reprises : *Va-t'en, va-t'en d'ici.*

D'abord Emmi, tremblant et la gorge serrée, ne songea point à répondre, mais comme, en même temps que le vent s'apaisait, la voix du chêne s'adoucissait et semblait lui murmurer à l'oreille d'un ton maternel et caressant : *Va-t'en, Emmi, va-t'en,* Emmi se sentit le courage de répondre : Chêne, mon beau chêne, ne me renvoie pas. Si je descends, les loups qui courent la nuit me mangeront. — *Va, Emmi, va,* reprit la voix encore plus radoucie. — Mon bon chêne parlant, reprit aussi Emmi d'un ton suppliant, ne m'envoie pas avec les loups. Tu m'as sauvé des porcs, tu as été doux pour moi, sois-le encore. Je suis un pauvre enfant malheureux, et je ne puis ni ne voudrais te faire aucun mal : garde-moi cette nuit; si tu l'ordonnes, je m'en irai demain matin.

La voix ne répliqua plus, et la lune argenta faiblement les feuilles. Emmi en conclut qu'il lui était permis de rester, ou bien qu'il avait rêvé les paroles qu'il avait cru entendre. Il s'endormit et, chose étrange, il ne rêva plus rien et ne fit plus qu'un somme jusqu'au jour. Il descendit alors et secoua la rosée qui pénétrait son pauvre vêtement. Il faut pourtant, se dit-il, que je retourne au village, je dirai à ma tante que mes porcs ont voulu me manger, que j'ai été obligé de coucher sur un arbre, et elle me permettra d'aller chercher une autre condition.

Il mangea le reste de son pain, mais, au moment de se remettre en route, il voulut remercier le chêne qui l'avait protégé le jour et la nuit. — Adieu et merci, mon bon chêne, dit-il en baisant l'écorce, je n'aurai plus jamais peur de toi, et je reviendrai te voir pour te remercier encore. — Il traversa la lande, et il se dirigeait vers la chaumière de sa tante, lorsqu'il entendit parler derrière le mur du jardin de la ferme. — Avec tout ça, disait un des gars, notre porcher n'est pas revenu, on ne l'a pas vu chez sa tante, et il a abandonné son troupeau. C'est un sans-cœur et un paresseux à qui je donnerai une jolie roulée de coups de sabot, pour le punir de me faire mener ses bêtes aux champs aujourd'hui à sa place.

— Qu'est-ce que ça te fait de mener les porcs? dit l'autre gars.

— C'est une honte à mon âge, reprit le premier : cela convient à un enfant de dix ans, comme le petit Emmi; mais, quand on en a douze, on a droit à garder les vaches ou tout au moins les veaux.

Les deux gars furent interrompus par leur père. — Allons vite, dit-il, à l'ouvrage! Quant à ce porcher de malheur, si les loups l'ont mangé, c'est tant pis pour lui; mais si je le retrouve vivant, je l'assomme. Il aura beau aller pleurer chez sa tante, elle est décidée à le faire coucher avec les cochons pour lui apprendre à faire le fier et le dégoûté.

Emmi, épouvanté de cette menace, se le tint pour dit. Il se cacha dans une meule de blé, où il passa la journée. Vers le soir, une chèvre qui rentrait à l'étable et qui s'attardait à lécher je ne sais quelle herbe lui permit de la traire. Quand il eut rempli et avalé deux ou trois fois le contenu de sa sébile de bois, il se renfonça dans les gerbes jusqu'à la nuit. Quand il fit tout à fait sombre et que tout le monde fut couché, il se glissa à son grenier et y prit diverses choses qui lui appartenaient, quelques écus gagnés par lui que le fermier lui avait remis la veille et dont sa tante n'avait pas encore eu le temps de le dépouiller, une peau de chèvre et une peau de mouton dont il se servait l'hiver, un couteau neuf, un petit pot de terre, un peu de linge fort déchiré. Il mit le tout dans son sac, descendit dans la cour, escalada la barrière et s'en alla à petits pas pour ne pas faire de bruit; mais, comme il passait près de l'étable à porcs, ces maudites bêtes le sentirent ou l'entendirent et se prirent à crier avec fureur. Alors Emmi, craignant que les fermiers, réveillés dans leur premier sommeil, ne se missent à ses trousses, prit sa course et ne s'arrêta qu'au pied du chêne parlant.

— Me voilà revenu, mon bon ami, lui dit-il. Permets-moi de passer encore une nuit dans tes branches. Dis, si tu le veux!

Le chêne ne répondit pas. Le temps était calme, pas une feuille ne bougeait. Emmi pensa que qui ne dit mot consent. Tout chargé qu'il était, il se hissa adroitement jusqu'à la grosse enfourchure où il avait passé la nuit précédente, et il y dormit parfaitement bien.

Le jour venu, il se mit en quête d'un endroit convenable pour cacher son argent et son bagage, car il n'était encore décidé à rien sur les moyens de s'éloigner du pays sans être vu et ramené de force à la ferme. Il grimpa au-dessus de la place où il se trouvait. Il découvrit alors dans le tronc principal du gros arbre un trou noir fait par la foudre depuis bien longtemps, car le bois avait formé tout autour un gros bourrelet d'écorce. Au fond de cette cachette, il y avait de la cendre et de menus éclats de bois hachés par le tonnerre. — Vraiment, se dit l'enfant, voilà un lit très doux et très chaud où je dormirai sans risque de tomber en rêvant. Il n'est pas grand, mais il l'est assez pour moi. Voyons pourtant s'il n'est pas habité par quelque méchante bête.

Il fureta tout l'intérieur de ce refuge, et vit qu'il était percé par en haut, ce qui devait amener un peu d'humidité dans les temps de

pluie. Il se dit qu'il était bien facile de boucher ce trou avec de la mousse. Une chouette avait fait son nid dans le conduit. — Je ne te dérangerai pas, pensa Emmi, mais je fermerai la communication. Comme cela nous serons chacun chez nous.

Quand il eut préparé son nid pour la nuit suivante et installé son bagage en sûreté, il s'assit dans son trou, les jambes dehors appuyées sur une branche, et se mit à songer vaguement à la possibilité de vivre dans un arbre; mais il eût souhaité que cet arbre fût au cœur de la forêt au lieu d'être auprès de la lisière, exposé aux regards des bergers et porchers qui y amenaient leurs troupeaux. Il ne pouvait prévoir que, par suite de sa disparition, l'arbre deviendrait un objet de crainte, et que personne n'en approcherait plus.

La faim commençait à se faire sentir, et, bien qu'il fût très petit mangeur, il se ressentait bien de n'avoir rien pris de solide la veille. Irait-il déterrer les favasses encore vertes qu'il avait remarquées à quelques pas de là? ou irait-il jusqu'aux châtaigniers qui poussaient plus avant dans la forêt?

Comme il se préparait à descendre, il vit que la branche sur laquelle reposaient ses pieds n'appartenait pas à son chêne. C'était celle d'un arbre voisin qui entre-croisait ses belles et fortes ramures avec celles du chêne parlant. Emmi se hasarda sur cette branche et gagna le chêne voisin qui avait, lui aussi, pour proche voisin un autre arbre facile à atteindre. Emmi, léger comme un écureuil, s'aventura ainsi d'arbre en arbre jusqu'aux châtaigniers où il fit une bonne récolte. Les châtaignes étaient encore petites et pas très mûres, mais il n'y regardait pas de bien près, et il mit comme qui dirait pied à terre pour les faire cuire dans un endroit bien désert et bien caché où les charbonniers avaient fait autrefois une fournée. Le rond marqué par le feu était entouré de jeunes arbres qui avaient repoussé depuis : il y avait beaucoup de menus déchets à demi brûlés. Emmi n'eut pas de peine à en faire un tas et à y mettre le feu au moyen d'un caillou qu'il battit du dos de son couteau, et il recueilllit l'étincelle avec des feuilles sèches, tout en se promettant de faire provision d'amadou sur les arbres décrépits, qui ne manquaient pas dans la forêt. L'eau d'une rigole lui permit de faire cuire ses châtaignes dans son petit pot de terre, à couvercle percé, destiné à cet usage. C'est un meuble dont en ce pays-là tout pâtour est nanti.

Emmi, qui ne rentrait souvent que le soir à la ferme à cause de la grande distance où il devait mener ses bêtes, était donc habitué à se nourrir lui-même, et il ne fut pas embarrassé de cueillir son dessert de framboises et de mûres sauvages sur les buissons de la petite clairière. — Voilà, pensa-t-il, ma cuisine et ma salle à manger trouvées. — Et il se mit à nettoyer le cours du filet d'eau qu'il avait à sa portée. Avec sa sarclette, il enleva les herbes

pourries, creusa un petit réservoir, débarrassa un petit saut que l'eau faisait dans la glaise et l'épura avec du sable et des cailloux. Cet ouvrage l'occupa jusque vers le coucher du soleil. Il ramassa son pot et sa houlette, et, remontant sur les branches dont il avait éprouvé la solidité, il retrouva son chemin d'écureuil, grimpant et sautant d'arbre en arbre jusqu'à son chêne. Il rapportait une épaisse brassée de fougère et de mousse bien sèche dont il fit son lit dans le trou déjà nettoyé. Il entendit bien la chouette sa voisine qui s'inquiétait et grognait au-dessus de sa tête. — Ou elle délogera, pensa-t-il, ou elle s'y habituera. Le bon chêne ne lui appartient pas plus qu'à moi.

Habitué à vivre seul, Emmi ne s'ennuya pas. Être débarrassé de la compagnie des pourceaux fut même pour lui une source de bonheur pendant plusieurs jours. Il s'accoutuma à entendre hurler les loups. Il savait qu'ils restaient au cœur de la forêt et n'approchaient guère de la région où il se trouvait. Les troupeaux n'y venant plus, ils ne s'en approchaient plus du tout. Et puis Emmi apprit à connaître leurs habitudes. En pleine forêt, il n'en rencontrait jamais dans les journées claires. Ils n'avaient de hardiesse que dans les temps de brouillard, et encore cette hardiesse n'était-elle pas grande. Ils suivaient quelquefois Emmi à distance, mais il lui suffisait de se retourner et d'imiter le bruit d'un fusil qu'on arme en frappant son couteau contre le fer de sa sarclette pour les mettre en fuite. Quant aux sangliers, Emmi les entendait quelquefois, il ne les voyait jamais; ce sont des animaux mystérieux qui n'attaquent jamais les premiers.

Quand il vit approcher l'époque de la cueillette des châtaignes, il fit sa provision qu'il cacha dans un autre arbre creux à peu de distance de son chêne; mais les rats et les mulots les lui disputèrent si bien qu'il dut les enterrer dans le sable où elles se conservèrent jusqu'au printemps. D'ailleurs Emmi avait largement de quoi se nourrir. La lande étant devenue absolument déserte, il put s'aventurer la nuit jusqu'aux endroits cultivés et y déterrer des pommes de terre et des raves; mais c'était voler et la chose lui répugnait. Il amassa quantité de favasses dans les jachères et fit des lacets pour prendre des alouettes en ramassant de ci et de là des crins laissés aux buissons par les chevaux au pâturage. Les pâtours savent tirer parti de tout et ne laissent rien perdre. Emmi ramassa assez de flocons de laine sur les épines des clôtures pour se faire une espèce d'oreiller; plus tard il se fabriqua une quenouille et un fuseau et apprit tout seul à filer. Il se fit des aiguilles à tricoter avec du fil de fer qu'il trouva à une barrière mal raccommodée, qu'on répara encore et qu'il dépouilla de nouveau pour fabriquer des collets à prendre les lapins. Il réussit donc à se faire des bas et à manger

de la viande. Il devint un chasseur des plus habiles; épiant jour et nuit toutes les habitudes du gibier, initié à tous les mystères de la lande et de la forêt, il tendit ses piéges à coup sûr et se trouva dans l'abondance.

Il eut même du pain à discrétion, grâce à une vieille mendiante idiote, qui, toutes les semaines, passait au pied du chêne et y déposait sa besace pleine, pour se reposer. Emmi, qui la guettait, descendait de son arbre, la tête couverte de sa peau de chèvre, et lui donnait une pièce de gibier en échange d'une partie de son pain. Si elle avait peur de lui, sa peur ne se manifestait que par un rire stupide et une obéissance dont elle n'avait du reste point à se repentir.

Ainsi se passa l'hiver, qui fut très doux, et l'été suivant, qui fut chaud et orageux. Emmi eut d'abord grand'peur du tonnerre, car la foudre frappa plusieurs fois des arbres assez proches du sien; mais il remarqua que le chêne parlant, ayant été écimé longtemps auparavant et s'étant refait une cime en parasol, n'attirait plus le fluide, qui s'attaquait à des arbres plus élevés et de forme conique. Il finit par dormir aux roulemens et aux éclats du tonnerre sans plus de souci que la chouette sa voisine.

Dans cette solitude, Emmi, absorbé par le soin incessant d'assurer sa vie et de préserver sa liberté, n'eut pas le temps de connaître l'ennui. On pouvait le traiter de paresseux, il savait bien, lui, qu'il avait plus de mal à se donner pour vivre seul que s'il fût resté à la ferme. Il acquérait aussi plus d'intelligence, de courage et de prévision que dans la vie ordinaire. Pourtant, quand cette vie exceptionnelle fut réglée à souhait et qu'elle exigea moins de temps et de souci, il commença à réfléchir et à sentir sa petite conscience lui adresser certaines questions embarrassantes. Pourrait-il vivre toujours ainsi aux dépens de la forêt sans servir personne et sans contenter aucun de ses semblables? Il s'était pris d'une espèce d'amitié pour la vieille Catiche, l'idiote qui lui cédait son pain en échange de ses lapins et de ses chapelets d'alouettes. Comme elle n'avait pas de mémoire, ne parlait presque pas et ne racontait par conséquent à personne ses entrevues avec lui, il était arrivé à se montrer à elle à visage découvert, et elle ne le craignait plus. Ses rires hébétés laissaient deviner une expression de plaisir quand elle le voyait descendre de son arbre. Emmi s'étonnait lui-même de partager ce plaisir; il ne se disait pas, mais il sentait que la présence d'une créature humaine, si dégradée qu'elle soit, est une sorte de bienfait pour celui qui s'est condamné à vivre seul. Un jour qu'elle lui semblait moins abrutie que de coutume, il essaya de lui parler et de lui demander où elle demeurait. Elle cessa tout à coup de rire, et lui dit d'une voix nette et d'un ton sérieux : — Veux-tu venir avec moi, petit?

— Où?

— Dans ma maison; si tu veux être mon fils, je te rendrai riche et heureux.

Emmi s'étonna beaucoup d'entendre parler distinctement et raisonnablement la vieille Catiche. La curiosité lui donnait quelque envie de la croire, mais un coup de vent agita les branches au-dessus de sa tête, et il entendit la voix du chêne lui dire : N'y va pas!

— Bonsoir et bon voyage, dit-il à la vieille; mon arbre ne veut pas que je le quitte.

— Ton arbre est un sot, reprit-elle, ou plutôt c'est toi qui es une bête de croire à la parole des arbres.

— Vous croyez que les arbres ne parlent pas? Vous vous trompez bien!

— Tous les arbres parlent quand le vent se met après eux, mais ils ne savent pas ce qu'ils disent; c'est comme s'ils ne disaient rien.

Emmi fut fâché de cette explication positive d'un fait merveilleux. Il répondit à Catiche : — C'est vous qui radotez, la vieille. Si tous les arbres font comme vous, mon chêne du moins sait ce qu'il veut et ce qu'il dit.

La vieille haussa les épaules, ramassa sa besace et s'éloigna en reprenant son rire d'idiote.

Emmi se demanda si elle jouait un rôle ou si elle avait des momens lucides. Il la laissa partir et la suivit, en se glissant d'arbre en arbre sans qu'elle s'en aperçût. Elle n'allait pas vite et marchait le dos courbé, la tête en avant, la bouche entr'ouverte, l'œil fixé droit devant elle; mais cet air exténué ne l'empêchait pas d'avancer toujours sans se presser ni se ralentir, et elle traversa ainsi la forêt pendant trois bonnes heures de marche, jusqu'à un pauvre hameau perché sur une colline derrière laquelle d'autres bois s'étendaient à perte de vue. Emmi la vit entrer dans une méchante cahute isolée des autres habitations qui, pour paraître moins misérables, n'en étaient pas moins un assemblage de quelques douzaines de taudis. Il n'osa pas s'aventurer plus loin que les derniers arbres de la forêt et revint sur ses pas, bien convaincu que, si la Catiche avait un *chez elle*, il était plus pauvre et plus laid que le trou de l'arbre parlant.

Il regagna son logis du grand chêne et n'y arriva que vers le soir, harassé de fatigue, mais content de se retrouver chez lui. Il avait gagné à ce voyage de connaître l'étendue de la forêt et la proximité d'un village; mais ce village paraissait bien plus mal partagé que celui de Cernas, où Emmi avait été élevé. C'était tout pays de landes sans trace de culture, et les rares bestiaux qu'il avait vus paître autour des maisons n'avaient que la peau sur les os. Au-delà il n'avait aperçu que les sombres horizons des forêts. Ce n'est donc

pas de ce côté-là qu'il pouvait songer à trouver une condition meilleure que la sienne.

Au bout de la semaine, la Catiche arriva à l'heure ordinaire. Elle revenait de Cernas, et il lui demanda des nouvelles de sa tante pour voir si cette vieille aurait le pouvoir et la volonté de lui répondre comme la dernière fois. Elle répondit très nettement : — La grand'Nanette est remariée, et, si tu retournes chez elle, elle tâchera de te faire mourir pour se débarrasser de toi.

— Parlez-vous raisonnablement? dit Emmi, et me dites-vous la vérité?

— Je te dis la vérité. Tu n'as plus qu'à te rendre à ton maître pour vivre avec les cochons, ou à chercher ton pain avec moi, ce qui te vaudrait mieux que tu ne penses. Tu ne pourras pas toujours vivre dans la forêt. Elle est vendue, et sans doute on va abattre les vieux arbres. Ton chêne y passera comme les autres. Crois-moi, petit. On ne peut vivre nulle part sans gagner de l'argent. Viens avec moi, tu m'aideras à en gagner beaucoup, et quand je mourrai je te laisserai celui que j'ai.

Emmi était si étonné d'entendre causer et raisonner l'idiote qu'il regarda son arbre et prêta l'oreille comme s'il lui demandait conseil.

— Laisse donc cette vieille bûche tranquille, reprit la Catiche. Ne sois pas si sot et viens avec moi.

Comme l'arbre ne disait mot, Emmi suivit la vieille, qui, chemin faisant, lui révéla son secret.

— Je suis venue au monde loin d'ici, pauvre comme toi et orpheline. J'ai été élevée dans la misère et les coups. J'ai gardé aussi les cochons, et, comme toi, j'en avais peur. Comme toi, je me suis sauvée, mais, en traversant une rivière sur un vieux pont décrépit, je suis tombée à l'eau dont on m'a retirée comme morte. Un bon médecin chez qui on m'a portée m'a fait revenir à la vie; mais j'étais idiote, sourde, et ne pouvant presque plus parler. Il m'a gardée par charité, et, comme il n'était pas riche, le curé de l'endroit a fait des quêtes pour moi, et les dames m'ont apporté des habits, du vin, des douceurs, tout ce qu'il me fallait. Je commençais à me porter mieux, j'étais si bien soignée! Je mangeais de la bonne viande, je buvais du vin sucré, j'avais l'hiver du feu dans ma chambre, j'étais comme une princesse, et le médecin était content. Il disait : — La voilà qui entend ce qu'on lui dit. Elle retrouve les mots pour parler. Dans deux ou trois mois d'ici, elle pourra travailler et gagner honnêtement sa vie, — et toutes les belles dames se disputaient à qui me prendrait chez elle.

Je ne fus donc pas embarrassée pour trouver une place aussitôt que je fus guérie; mais je n'avais pas le goût du travail, et on ne fut pas content de moi. J'aurais voulu être fille de chambre, mais je ne

savais ni coudre ni coiffer; on me faisait tirer de l'eau au puits et plumer la volaille, cela m'ennuyait. Je quittai l'endroit, croyant être mieux ailleurs. Ce fut encore pire, on me traitait de malpropre et de paresseuse. Mon vieux médecin était mort. On me chassa de maison en maison, et, après avoir été l'enfant chéri de tout le monde, je dus quitter le pays comme j'y étais venue, en mendiant mon pain; mais j'étais plus misérable qu'avant. J'avais pris le goût d'être heureuse, et on me donnait si peu que j'avais à peine de quoi manger. On me trouvait trop grande et de trop bonne mine pour mendier. On me disait : Va travailler, grande fainéante, c'est une honte à ton âge de courir les chemins quand on peut épierrer les champs à six sous par jour.

Alors je fis la boiteuse pour donner à croire que je ne pouvais pas travailler; on trouva que j'étais encore trop forte pour ne rien faire, et je dus me rappeler le temps où tout le monde avait pitié de moi, parce que j'étais idiote. Je sus retrouver l'air que j'avais dans ce temps-là, mon habitude de ricaner au lieu de parler, et je fis si bien mon personnage, que les sous et les miches recommencèrent à pleuvoir dans ma besace. C'est comme cela que je cours depuis une quarantaine d'années, sans jamais essuyer de refus. Ceux qui ne peuvent me donner d'argent me donnent du fromage, des fruits et du pain plus que je n'en peux porter. Avec ce que j'ai de trop pour moi, j'élève des poulets que j'envoie au marché et qui me rapportent gros. J'ai une bonne maison dans un village où je vais te conduire. Le pays est malheureux, mais les habitans ne le sont pas. Nous sommes tous mendians et infirmes, ou soi-disant tels, et chacun fait sa tournée dans un endroit où les autres sont convenus de ne pas aller ce jour-là. Comme ça, chacun fait ses affaires comme il veut; mais personne ne les fait aussi bien que moi, car je m'entends mieux que personne à paraître incapable de gagner ma vie.

— Le fait est, répondit Emmi, que jamais je ne vous aurais crue capable de parler comme vous faites.

— Oui, oui, reprit la Catiche en riant, tu as voulu m'attraper et m'effrayer en descendant de ton arbre, coiffé en loup-garou, pour avoir du pain. Moi, je faisais semblant d'avoir peur, mais je te reconnaissais bien et je me disais : Voilà un pauvre gars qui viendra quelque jour à *Oursines-les-Bois*, et qui sera bien content de manger ma soupe.

En devisant ainsi, Emmi et la Catiche arrivèrent à Oursines-les-Bois, c'était le nom de l'endroit où demeurait la fausse idiote et qu'Emmi avait déjà vu.

Il n'y avait pas une âme dans ce triste hameau. Les animaux

paissaient çà et là, sans être gardés, sur une lande fertile en chardons, qui était toute la propriété communale des habitans. Une malpropreté révoltante dans les chemins boueux qui servaient de rues, une odeur infecte s'exhalant de toutes les maisons, du linge déchiré séchant sur des buissons souillés par la volaille, des toits de chaume pourri, où poussaient des orties, un air d'abandon cynique, de pauvreté simulée ou volontaire, c'était de quoi soulever de dégoût le cœur d'Emmi, habitué aux verdures vierges et aux bonnes senteurs de la forêt. Il suivit pourtant la vieille Catiche, qui le fit entrer dans sa hutte de terre battue, plus semblable à une étable à porcs qu'à une habitation. L'intérieur était tout différent : les murs étaient garnis de paillassons, et le lit avait matelas et couvertures de bonne laine. Une quantité de provisions de toute sorte, blé, lard, légumes et fruits, tonnes de vin et même bouteilles cachetées. Il y avait de tout, et dans l'arrière-cour l'épinette était remplie de grasses volailles et de canards gorgés de pain et de son. — Tu vois, dit la Catiche à Emmi, que je suis autrement riche que ta tante ; elle me fait l'aumône toutes les semaines, et, si je voulais, je porterais de meilleurs habits que les siens. Veux-tu voir mes armoires? Rentrons, et, comme tu dois avoir faim, je vas te faire manger un souper comme tu n'en as goûté de ta vie.

En effet, tandis qu'Emmi admirait le contenu des armoires, la vieille alluma le feu et tira de sa besace une tête de chèvre, qu'elle fricassa avec des rogatons de toute sorte et où elle n'épargna ni le sel, ni le beurre rance, ni les légumes avariés, produit de la dernière tournée. Elle en fit je ne sais quel plat, qu'Emmi mangea avec plus d'étonnement que de plaisir et qu'elle le força d'arroser d'une demi-bouteille de vin bleu. Il n'avait jamais bu de vin, il ne le trouva pas bon, mais il but quand même, et, pour lui donner l'exemple, la vieille avala une bouteille entière, se grisa et devint tout à fait expansive. Elle se vanta de savoir voler encore mieux que mendier et alla jusqu'à lui montrer sa bourse, qu'elle enterrait sous une pierre du foyer et qui contenait des pièces d'or à toutes les effigies du siècle. Il y en avait bien pour deux mille francs. Emmi, qui ne savait pas compter, n'apprécia pas autant qu'elle l'eût voulu l'opulence de la mendiante.

Quand elle lui eut tout montré : — A présent, lui dit-elle, je pense que tu ne voudras plus me quitter. J'ai besoin d'un gars, et, si tu veux être à mon service, je te ferai mon héritier.

— Merci, répondit l'enfant ; je ne veux pas mendier.

— Eh bien ! soit, tu voleras pour moi.

Emmi eut envie de se fâcher, mais la vieille avait parlé de le conduire le lendemain à Mauvert, où se tenait une grande foire, et,

comme il avait envie de voir du pays et de connaître les endroits où on peut gagner sa vie honnêtement, il répondit sans montrer de colère : — Je ne saurais pas voler, je n'ai jamais appris.

— Tu mens, reprit Catiche, tu voles très habilement à la forêt de Cernas son gibier et ses fruits. Crois-tu donc que ces choses-là n'appartiennent à personne? Ne sais-tu pas que celui qui ne travaille pas ne peut vivre qu'aux dépens d'autrui? Il y a longtemps que cette forêt est quasi abandonnée. Le propriétaire était un vieux riche qui ne s'occupait plus de rien et ne la faisait pas seulement garder. A présent qu'il est mort, tout ça va changer et tu auras beau te cacher comme un rat dans des trous d'arbre, on te mettra la main au collet et on te conduira en prison.

— Eh bien! alors, reprit Emmi, pourquoi voulez-vous m'enseigner à voler pour vous?

— Parce que, quand on sait, on n'est jamais pris. Tu réfléchiras, il se fait tard, et il faut nous lever demain avec le jour pour aller à la foire. Je vais t'arranger un lit sur mon coffre, un bon lit avec une *couette* et une couverture. Pour la première fois de ta vie, tu dormiras comme un prince.

Emmi n'osa résister. Quand la vieille Catiche ne faisait plus l'idiote, elle avait quelque chose d'effrayant dans le regard et dans la voix. Il se coucha et s'étonna d'abord de se trouver si bien; mais au bout d'un instant il s'étonna de se trouver si mal. Ce gros coussin de plume l'étouffait, la couverture, le manque d'air libre, la mauvaise odeur de la cuisine et le vin qu'il avait bu, lui donnaient la fièvre. Il se leva tout effaré en disant qu'il voulait dormir dehors, et qu'il mourrait s'il lui fallait passer la nuit enfermé.

La Catiche ronflait, et la porte était barricadée. Emmi se résigna à dormir étendu sur la table, regrettant fort son lit de mousse dans le chêne.

Le lendemain, la Catiche lui confia un panier d'œufs et six poules à vendre, en lui ordonnant de la suivre à distance et de n'avoir pas l'air de la connaître. — Si on savait que je vends, lui dit-elle, on ne me donnerait plus rien; — elle lui fixa le prix qu'il devait atteindre avant de livrer sa marchandise, tout en ajoutant qu'elle ne le perdrait pas de vue, et que, s'il ne lui rapportait pas fidèlement l'argent, elle saurait bien le forcer à le lui rendre.

— Si vous vous défiez de moi, répondit Emmi offensé, portez votre marchandise vous-même et laissez-moi m'en aller.

— N'essaie pas de fuir, dit la vieille, je saurai te retrouver n'importe où, ne réplique pas et obéis.

Il la suivit à distance comme elle l'exigeait, et vit bientôt le chemin couvert de mendians plus affreux les uns que les autres. C'étaient les habitans d'Oursines qui, ce jour-là, allaient tous ensemble

se faire guérir à une fontaine miraculeuse. Tous étaient estropiés ou couverts de plaies hideuses. Tous sortaient de la fontaine sains et allègres. Le miracle n'était pas difficile à expliquer, tous leurs maux étant simulés et les reprenant au bout de quelques semaines, pour être guéris le jour de la fête suivante.

Emmi vendit ses œufs et ses poules, en reporta vite l'argent à la vieille, et, lui tournant le dos, s'en fut à travers la foule, les yeux écarquillés, admirant tout et s'étonnant de tout. Il vit des saltimbanques faire des tours surprenans, et il s'était même un peu attardé à contempler leurs maillots pailletés et leurs bandeaux dorés, lorsqu'il entendit à côté de lui un singulier dialogue. C'était la voix de la Catiche, qui s'entretenait avec la voix rauque du chef des saltimbanques. Ils n'étaient séparés de lui que par la toile de la baraque. Si vous voulez lui faire boire du vin, disait la Catiche, vous lui persuaderez tout ce que vous voudrez. C'est un petit innocent qui ne peut me servir à rien et qui prétend vivre tout seul dans la forêt, où il perche depuis un an dans un vieux arbre. Il est aussi leste et aussi adroit qu'un singe, il ne pèse pas plus qu'un chevreau, et vous lui ferez faire les tours les plus difficiles.

— Et vous dites qu'il n'est pas intéressé? reprit le saltimbanque.

— Non, il ne se soucie pas de l'argent. Vous le nourrirez, et il n'aura pas l'esprit d'en demander davantage.

— Mais il voudra se sauver?

— Bah! avec des coups vous lui en ferez passer l'envie.

— Allez le chercher, je veux le voir.

— Et vous me donnerez vingt francs?

— Oui, s'il me convient.

La Catiche sortit de la baraque et se trouva face à face avec Emmi, à qui elle fit signe de la suivre.

— Non pas, lui dit-il, j'ai entendu votre marché. Je ne suis pas si innocent que vous croyez. Je ne veux pas aller avec ces gens-là pour être battu.

— Tu y viendras pourtant, répondit la Catiche en lui prenant le poignet avec une main de fer et en l'attirant vers la baraque.

— Je ne veux pas, je ne veux pas! cria l'enfant en se débattant et en s'accrochant de la main restée libre à la blouse d'un homme qui était près de lui et qui regardait le spectacle. — L'homme se retourna, et, s'adressant à la Catiche, il lui demanda si ce petit était à elle.

— Non, non, s'écria Emmi, elle n'est pas ma mère, elle ne m'est rien, elle veut me vendre pour un louis d'or à ces comédiens.

— Et toi, tu ne veux pas?

— Non, je ne veux pas! sauvez-moi de ses griffes. Voyez! elle me met en sang.

— Qu'est-ce qu'il y a *de* cette femme et *de* cet enfant? dit le beau gendarme Érambert, attiré par les cris d'Emmi et les vociférations de la Catiche.

— Bah! ça n'est rien, répondit le paysan qu'Emmi tenait toujours par sa blouse. C'est une pauvresse qui veut vendre un gars aux sauteurs de corde; mais on l'empêchera bien, gendarme, on n'a pas besoin de vous.

— On a toujours besoin de la gendarmerie, mon ami. Je veux savoir ce qu'il y a *de* cette histoire-là. — Et s'adressant à Emmi : — Parle, jeune homme, explique-moi l'affaire.

A la vue du gendarme, la vieille Catiche avait lâché Emmi et avait essayé de fuir ; mais le majestueux Érambert l'avait saisie par le bras, et vite elle s'était mise à rire et à grimacer en reprenant sa figure d'idiote. Pourtant, au moment où Emmi allait répondre, elle lui lança un regard suppliant où se peignait un grand effroi. Emmi avait été élevé dans la crainte des gendarmes, et il s'imagina que, s'il accusait la vieille, Érambert allait lui trancher la tête avec son grand sabre. Il eut pitié d'elle et répondit : — Laissez-la, monsieur, c'est une femme folle et imbécile qui m'a fait peur, mais qui ne voulait pas me faire de mal.

— La connaissez-vous? n'est-ce pas la Catiche? une femme qui fait semblant *de* ce qu'elle n'est pas? Dites la vérité.

Un nouveau regard de la mendiante donna à Emmi le courage de mentir pour lui sauver la vie. — Je la connais, dit-il, c'est une *innocente*.

— Je saurai *de* ce qui en est, répondit le beau gendarme en laissant aller la Catiche. Circulez, vieille femme, mais n'oubliez pas que depuis longtemps j'ai l'œil sur vous.

La Catiche s'enfuit, et le gendarme s'éloigna. Emmi, qui avait eu encore plus peur de lui que de la vieille, tenait toujours la blouse du père Vincent. C'était le nom du paysan qui s'était trouvé là pour le protéger, et qui avait une bonne figure douce et gaie. — Ah çà, petit, dit ce bonhomme à Emmi, tu vas me lâcher à la fin? Tu n'as plus rien à craindre; qu'est-ce que tu veux de moi? cherches-tu ta vie? veux-tu un sou?

— Non, merci, dit Emmi, mais j'ai peur à présent de tout ce monde où me voilà seul sans savoir de quel côté me tourner.

— Et où voudrais-tu aller?

— Je voudrais retourner dans ma forêt de Cernas sans passer par Oursines-les-Bois.

— Tu demeures à Cernas? C'est bien aisé de t'y mener, puisque de ce pas je m'en vas dans la forêt. Tu n'auras qu'à me suivre, j'entre souper sous la ramée, attends-moi au pied de cette croix, je reviendrai te prendre.

Emmi trouva que la croix du village était encore trop près de la baraque des saltimbanques; il aima mieux suivre le père Vincent sous la ramée, d'autant plus qu'il avait besoin de se restaurer avant de se mettre en route. — Si vous n'avez pas honte de moi, lui dit-il, permettez-moi de manger mon pain et mon fromage à côté de vous. J'ai de quoi payer ma dépense : tenez, voilà ma bourse, vous paierez pour nous deux, car je souhaite payer aussi votre dîner.

— Diable! s'écria en riant le père Vincent, voilà un gars bien honnête et bien généreux; mais j'ai l'estomac creux, et ta bourse n'est guère remplie. Viens, et mets-toi là. Reprends ton argent, petit, j'en ai assez pour nous deux.

Tout en mangeant ensemble, Vincent fit raconter à Emmi toute son histoire. Quand ce fut terminé, il lui dit : — Je vois que tu as bonne tête et bon cœur, puisque tu ne t'es pas laissé tenter par les louis d'or de cette Catiche, et que pourtant tu n'as pas voulu l'envoyer en prison. Oublie-la et ne quitte plus ta forêt, puisque tu y es bien. Il ne tient qu'à toi de ne plus y être tout à fait seul. Tu sauras que j'y vais pour préparer les logemens d'une vingtaine d'ouvriers qui se disposent à abattre le taillis entre Cernas et La Planchette.

— Ah! vous allez abattre la forêt! dit Emmi consterné.

— Non! nous faisons seulement une coupe dans une partie qui ne touche point à ton refuge du chêne parlant, et je sais qu'on ne touchera ni aujourd'hui, ni demain, à la région des vieux arbres. Sois donc tranquille, on ne te dérangera pas; mais si tu m'en crois, mon petit, tu viendras travailler avec nous. Tu n'es pas assez fort pour manier la serpe et la cognée, mais si tu es adroit, tu pourras très bien préparer les liens et t'occuper au fagotage, tout en servant les ouvriers, qui ont toujours besoin d'un gars pour faire leurs commissions et porter leurs repas. C'est moi qui ai l'entreprise de cette coupe. Les ouvriers sont à leurs pièces, c'est-à-dire qu'on les paie en raison du travail qu'ils font. Je te propose de t'en rapporter à moi pour juger de ce qu'il sera raisonnable de te donner, et je te conseille d'accepter. La vieille Catiche a eu raison de te dire que, quand on ne veut pas travailler, il faut être voleur ou mendiant, et, comme tu ne veux être ni l'un ni l'autre, prends vite le travail que je t'offre, l'occasion est bonne.

Emmi accepta avec joie. Le père Vincent lui inspirait une confiance absolue. Il se mit à sa disposition, et ils prirent ensemble le chemin de la forêt.

Il faisait nuit quand ils y arrivèrent, et, quoique le père Vincent connût bien les chemins, il eût été embarrassé de trouver dans l'obscurité la taille des buttes, si Emmi, qui s'était habitué à voir la nuit comme les chats, ne l'eût conduit par le plus court. Ils trouvèrent un abri déjà préparé par les ouvriers, qui y étaient venus

dès la veille. Cela consistait en perches placées en pignon avec leurs branchages, et recouvertes de grandes plaques de mousse et de gazon. Emmi fut présenté aux ouvriers et bien accueilli. Il mangea la soupe bien chaude et dormit de tout son cœur.

Le lendemain, il fit son apprentissage : allumer le feu, faire la cuisine, laver les pots, aller chercher l'eau, et le reste du temps aider à la construction de nouvelles cabanes pour les vingt autres bûcherons qu'on attendait. Le père Vincent, qui commandait et surveillait tout, fut émerveillé de l'intelligence, de l'adresse et de la promptitude d'Emmi. Ce n'est pas lui qui apprenait à tout faire avec rien; c'est lui qui l'apprenait aux plus malins, et tous s'écrièrent que ce n'était pas un gars, mais un esprit follet que les bons diables de la forêt avaient mis à leur service. Comme, avec tous ses talens et industries, Emmi était obéissant et modeste, il fut pris en amitié, et les plus rudes de ces bûcherons lui parlèrent avec douceur et lui commandèrent avec discrétion.

Au bout de cinq jours, Emmi demanda au père Vincent s'il était libre d'aller faire son dimanche où bon lui semblerait.

— Tu es libre, lui répondit le brave homme; mais, si tu veux m'en croire, tu iras revoir ta tante et les gens de ton village. S'il est vrai que ta tante ne se soucie pas de te reprendre, elle sera contente de te savoir en position de gagner ta vie sans qu'elle s'en mêle, et, si tu penses qu'on te battra à la ferme pour avoir quitté ton troupeau, j'irai avec toi pour apaiser les gens et te protéger. Sois sûr, mon enfant, que le travail est le meilleur des passeports et qu'il purifie de tout.

Emmi le remercia du bon conseil et le suivit. Sa tante, qui le croyait mort, eut peur en le voyant; mais, sans lui raconter ses aventures, Emmi lui fit savoir qu'il travaillait avec les bûcherons et qu'il ne serait plus jamais à sa charge. Le père Vincent confirma son dire, et déclara qu'il regardait l'enfant comme sien et en faisait grande estime. Il parla de même à la ferme, où on les obligea de boire et de manger. La grand'Nannette y vint pour embrasser Emmi devant le monde et faire la bonne âme en lui apportant quelques hardes et une demi-douzaine de fromages. Bref, Emmi s'en revint avec le vieux bûcheron, réconcilié avec tout le monde, dégagé de tout blâme et de tout reproche.

Quand ils eurent traversé la lande, Emmi dit à Vincent : — Ne m'en voudrez-vous point si je vais passer la nuit dans mon chêne? Je vous promets d'être à la taille des buttes avant soleil levé.

— Fais comme tu veux, répondit le bûcheron; c'est donc une idée que tu as comme ça de percher?

Emmi lui fit comprendre qu'il avait pour ce chêne une amitié

fidèle, et l'autre l'écouta en souriant, un peu étonné de son idée, mais porté à le croire et à le comprendre. Il le suivit jusque-là et voulut voir sa cachette. Il eut de la peine à grimper assez haut pour l'apercevoir. Il était encore agile et fort, mais le passage entre les branches était trop étroit pour lui. Emmi seul pouvait se glisser partout.

— C'est bien et c'est gentil, dit le bonhomme en redescendant; mais tu ne pourras pas coucher là longtemps, l'écorce en grossissant et en se roulant finira par boucher l'ouverture, et toi, tu ne seras pas toujours mince comme un fétu. Après ça, si tu y tiens, on peut élargir la fente avec une serpe; je te ferai cet ouvrage-là, si tu le souhaites.

— Oh non! s'écria Emmi, tailler dans mon chêne! pour le faire mourir!

— Il ne mourra pas; un arbre bien taillé dans ses parties malades ne s'en porte que mieux.

— Eh bien! nous verrons plus tard, répondit Emmi; ils se souhaitèrent la bonne nuit et se séparèrent.

Comme Emmi se trouva heureux de reprendre possession de son gîte! Il lui semblait l'avoir quitté depuis un an. Il pensait à l'affreuse nuit qu'il avait passée chez la Catiche et faisait maintenant des réflexions très justes sur la différence des goûts et le choix des habitudes. Il pensait à tous ces gueux d'Oursines-les-Bois, qui se croyaient riches parce qu'ils cachaient des louis d'or dans leurs paillasses et qui vivaient dans la honte et l'infection, tandis que lui tout seul, sans mendier, il avait dormi plus d'une année dans un palais de feuillage, au parfum des violettes et des mélittes, au chant des rossignols et des fauvettes, sans souffrir de rien, sans être humilié par personne, sans disputes, sans maladies, sans rien de faux et de mauvais dans le cœur. Tous ces gens d'Oursines, à commencer par la Catiche, se disait-il, ont plus d'argent qu'il ne leur en faudrait pour se bâtir de bonnes petites maisons, cultiver de gentils jardins, élever du bétail sain et propre; mais la paresse les empêche de jouir de ce qu'ils ont, ils se laissent croupir dans l'ignominie. Ils sont comme fiers du dégoût et du mépris qu'ils inspirent, ils se moquent des braves gens qui ont pitié d'eux, ils volent les vrais pauvres, ceux qui souffrent sans se plaindre. Ils se cachent pour compter leur argent et périssent de misère. Quelle folie triste et honteuse, et comme le père Vincent a raison de dire que le travail est ce qui garde et purifie le plaisir de vivre!

Une heure avant le jour, Emmi, qui s'était commandé à lui-même de ne pas dormir trop serré, s'éveilla et regarda autour de lui. La lune s'était levée tard et n'était pas couchée. Les oiseaux ne di-

saient rien encore. La chouette faisait sa ronde et n'était pas rentrée. Le silence est une belle chose, il est rare dans une forêt, où il y a toujours quelque être qui grimpe ou quelque chose qui tombe. Emmi but ce beau silence comme un rafraîchissement en se rappelant le vacarme étourdissant de la foire, le tam-tam et la grosse caisse des saltimbanques, les disputes des acheteurs et des vendeurs, le grincement des vielles et le mugissement des cornemuses, les cris des animaux ennuyés ou effrayés, les rauques chansons des buveurs, tout ce qui l'avait tour à tour étonné, amusé, épouvanté. Quelle différence avec les voix mystérieuses, discrètes ou imposantes de la forêt! Une faible brise s'éleva avec l'aube et fit frissonner mélodieusement la cime des arbres. Celle du chêne semblait dire : — Reste tranquille, Emmi, sois tranquille et content, petit Emmi. — Tous les arbres parlent, lui avait dit la Catiche. — C'est vrai, pensait-il, ils ont tous leur voix et leur manière de gémir ou de chanter; mais ils ne savent ce qu'ils disent, à ce que prétend cette sorcière. Elle ment; les arbres se plaignent ou se réjouissent innocemment. Elle ne peut pas les comprendre, elle qui ne pense qu'au mal!

Emmi fut aux coupes à l'heure dite et y travailla tout l'été et tout l'hiver suivant. Tous les samedis soir, il allait coucher dans son chêne. Le dimanche, il faisait une courte visite aux habitans de Cernas et revenait à son gîte jusqu'au lundi matin. Il grandissait et restait mince et léger, mais se tenait très proprement et avait une jolie petite mine éveillée et aimable qui plaisait à tout le monde. Le père Vincent lui apprenait à lire et à compter. On faisait cas de son esprit, et sa tante, qui n'avait pas d'enfans, eût souhaité le retenir auprès d'elle pour lui faire honneur et profit, car il était de bon conseil et paraissait s'entendre à tout.

Mais Emmi n'aimait que les bois. Il en était venu à y voir, à y entendre des choses que n'entendaient ni ne voyaient les autres. Dans les longues nuits d'hiver, il aimait surtout la région des pins, où la neige amoncelée dessinait, le long des rameaux noirs, de grandes belles formes blanches mollement couchées, qui, parfois balancées par la bise, semblaient se mouvoir et s'entretenir mystérieusement. Le plus souvent elles paraissaient dormir, et il les regardait avec un respect mêlé de frayeur. Il eût craint de dire un mot, de faire un mouvement qui eût réveillé ces belles fées de la nuit et du silence. Dans la demi-obscurité des nuits claires où les étoiles scintillaient comme des yeux de diamant en l'absence de la lune, il croyait saisir les formes de ces êtres fantastiques, les plis de leurs robes, les ondulations de leurs chevelures d'argent. Aux approches du dégel, elles changeaient d'aspect et d'attitude, et il

les entendait tomber des branches avec un bruit frais et léger, comme si en touchant la nappe neigeuse du sol elles eussent pris un souple élan pour s'envoler ailleurs.

Quand la glace emprisonnait le petit ruisseau, il la cassait pour boire, mais avec précaution pour ne pas abîmer l'édifice de cristal que formait sa petite chute. Il aimait à regarder le long des chemins de la forêt les girandoles du givre et les stalactites irisées par le soleil levant.

Il y avait des soirs où l'architecture transparente des arbres privés de feuilles se dessinait en dentelle noire sur le ciel rouge ou sur le fond nacré des nuages éclairés par la lune. Et l'été, quelles chaudes rumeurs, quels concerts d'oiseaux sous le feuillage! Il faisait la guerre aux rongeurs et aux fureteurs friands des œufs ou des petits dans les nids. Il s'était fabriqué un arc et des flèches et s'était rendu très adroit à tuer les rats et les vipères. Il épargnait les belles couleuvres inoffensives qui serpentent avec tant de grâce sur la mousse, et les charmans écureuils, qui ne vivent que des amandes du pin, si adroitement extraites par eux de leur cône.

Il avait si bien protégé les nombreux habitans de son vieux chêne que tous le connaissaient et le laissaient circuler au milieu d'eux. Il s'imaginait comprendre le rossignol le remerciant d'avoir sauvé sa nichée et disant tout exprès pour lui ses beaux airs. Il ne permettait pas aux fourmis de s'établir dans son voisinage; mais il laissait le pivert travailler dans le bois pour en retirer les insectes rongeurs qui le détériorent. Il chassait les chenilles du feuillage. Les hannetons voraces ne trouvaient pas grâce devant lui. Tous les dimanches, il faisait à son cher arbre une toilette complète, et en vérité jamais le chêne ne s'était si bien porté et n'avait étalé une si riche et si fraîche verdure. Emmi ramassait les glands les plus sains et allait les semer sur la lande voisine, où il soignait leur première enfance en empêchant la bruyère et la cuscute de les étouffer.

Il avait pris les lièvres en amitié et n'en voulait plus détruire pour sa nourriture. De son arbre, il les voyait danser sur le serpolet, se coucher sur le flanc comme des chiens fatigués, et tout à coup, au bruit d'une feuille sèche qui se détache, bondir avec une grâce comique, et s'arrêter court, comme pour réfléchir après avoir cédé à la peur. Si, en se promenant par les chaudes journées, il sentait le besoin de faire une sieste, il grimpait dans le premier arbre venu, et, choisissant son gîte, il entendait les ramiers le bercer de leurs grasseyemens monotones et caressans; mais il était délicat pour son coucher et ne dormait tout à fait bien que dans son chêne.

Il fallut pourtant quitter cette chère forêt quand la coupe fut

terminée et enlevée. Emmi suivit le père Vincent, qui s'en allait à cinq lieues de là, du côté d'Oursines, pour entreprendre une autre coupe dans une autre propriété.

Depuis le jour de la foire, Emmi n'était pas retourné dans ce vilain endroit et n'avait pas aperçu la Catiche. Était-elle morte, était-elle en prison? Personne n'en savait rien. Beaucoup de mendians disparaissent comme cela sans qu'on puisse dire ce qu'ils sont devenus. Personne ne les cherche ni ne les regrette.

Emmi était très bon. Il n'avait pas oublié le temps de solitude absolue où, la croyant idiote et misérable, il l'avait vue chaque semaine au pied de son chêne lui apportant le pain dont il était privé et lui faisant entendre le son de la voix humaine. Il confia au père Vincent le désir qu'il avait d'avoir de ses nouvelles, et ils s'arrêtèrent à Oursines pour en demander. C'était jour de fête dans cette cour des miracles. On trinquait et on chantait en choquant les pots. Deux femmes décoiffées et les cheveux au vent se battaient devant une porte, les enfans barbotaient dans une mare infecte. Sitôt que les deux voyageurs parurent, les enfans s'envolèrent comme une bande de canards sauvages, leur fuite avertit de proche en proche les habitans. Tout bruit cessa, et les portes se fermèrent. La volaille effarouchée se cacha dans les buissons.

— Puisque ces gens ne veulent pas qu'on voie leurs ébats, dit le père Vincent, et puisque tu connais le logis de la Catiche, allons-y tout droit.

Ils y frappèrent plusieurs fois sans qu'on leur répondît. Enfin une voix cassée cria d'entrer, et ils poussèrent la porte. La Catiche, pâle, maigre, effrayante, était assise sur une grande chaise auprès du feu, ses mains desséchées collées sur les genoux. En reconnaissant Emmi, elle eut une expression de joie. Enfin, dit-elle, te voilà, et je peux mourir tranquille!

Elle leur expliqua qu'elle était paralytique et que ses voisines venaient la lever le matin, la coucher le soir et la faire manger à ses heures. Je ne manque de rien, ajouta-t-elle, mais j'ai un grand souci. C'est mon pauvre argent qui est là, sous cette pierre où je pose mes pieds. Cet argent, je le destine à Emmi, qui est un bon cœur et qui m'a sauvée de la prison au moment où je voulais le vendre à de mauvaises gens; mais, sitôt que je serai morte, mes voisines fouilleront partout et trouveront mon trésor : c'est cela qui m'empêche de dormir et de me faire soigner convenablement. Il faut prendre cet argent, Emmi, et l'emporter loin d'ici. Si je meurs, garde-le, je te le donne, ne te l'avais-je pas promis? Si je reviens à la santé, tu me le rapporteras; tu es honnête, je te connais. Il sera toujours à toi, mais j'aurai le plaisir de le voir et de le compter jusqu'à ma dernière heure.

Emmi refusa d'abord. C'était de l'argent volé qui lui répugnait; mais le père Vincent offrit à la Catiche de s'en charger pour le lui rendre à sa première réclamation, ou pour le placer au nom d'Emmi, si elle venait à mourir sans le réclamer. Le père Vincent était connu dans tout le pays pour un homme juste qui avait honnêtement amassé du bien, et la Catiche, qui rôdait partout et entendait tout, n'était pas sans savoir qu'on devait se fier à lui. Elle le pria de bien fermer les huisseries de sa cabane, puis de reculer sa chaise, car elle ne pouvait se mouvoir, et de soulever la pierre du foyer. Il y avait bien plus qu'elle n'avait montré la première fois à Emmi. Il y avait cinq bourses de peau et environ cinq mille francs en or. Elle ne voulut garder que trois cents francs en argent pour payer les soins de ses voisins et se faire enterrer.

Et comme Emmi regardait ce trésor avec dédain : — Tu sauras plus tard, lui dit la Catiche, que la misère est un méchant mal. Si je n'étais pas née dans ce mal, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait.

— Si vous vous en repentez, lui dit le père Vincent, Dieu vous le pardonnera.

— Je m'en repens, répondit-elle, depuis que je suis paralytique, parce que je meurs dans l'ennui et la solitude. Mes voisins me déplaisent autant que je leur déplais. Je pense à cette heure que j'aurais mieux fait de vivre autrement.

Emmi lui promit de revenir la voir et suivit le père Vincent dans son nouveau travail. Il regretta bien un peu sa forêt de Cernas, mais il avait l'idée du devoir et fit le sien fidèlement. Au bout de huit jours, il retourna voir la Catiche. Il arriva comme on emportait sa bière sur une petite charrette traînée par un âne. Emmi la suivit jusqu'à la paroisse, qui était distante d'un quart de lieue, et assista à son enterrement. Au retour, il vit que tout chez elle était au pillage et qu'on se battait à qui aurait ses nippes. Il ne se repentit plus d'avoir soustrait à ces mauvaises gens le trésor de la vieille.

Quand il fut de retour à la coupe, le père Vincent lui dit : — Tu es trop jeune pour avoir cet argent-là. Tu n'en saurais pas tirer parti, ou tu te le laisserais voler. Si tu m'agrées pour tuteur, je le placerai pour le mieux, et je t'en servirai la rente jusqu'à ta majorité.

— Faites-en ce qui vous plaira, répondit Emmi ; je m'en rapporte à vous. Pourtant, si c'est de l'argent volé, comme la vieille s'en vantait, ne vaudrait-il pas mieux essayer de le rendre?

— Le rendre à qui ? Ç'a été volé sou par sou, puisque cette femme obtenait la charité en trompant le monde et en chipant de ci et de là, on ne sait à qui, des choses que nous ne savons pas et que personne ne songe plus à réclamer. L'argent n'est pas coupable, la honte est pour ceux qui en font mauvais emploi. La Catiche était

une champie, elle n'avait pas de famille, elle n'a pas laissé d'héritier; elle te donne son bien, non pas pour te remercier d'avoir fait quelque chose de mal, mais au contraire parce que tu lui as pardonné celui qu'elle voulait te faire. J'estime donc que c'est pour toi un héritage bien acquis, et qu'en te le donnant cette vieille a fait la seule bonne action de sa vie. Je ne veux pas te cacher qu'avec le revenu que je te servirai, tu as le moyen de ne pas travailler beaucoup; mais si tu es, comme je le crois, un vrai bon sujet, tu continueras à travailler de tout ton cœur, comme si tu n'avais rien.

— Je ferai comme vous me conseillez, répondit Emmi. Je ne demande qu'à rester avec vous et à suivre vos commandemens.

Le brave garçon n'eut point à se repentir de la confiance et de l'amitié qu'il sentait pour son maître. Celui-ci le regarda toujours comme son fils et le traita en bon père. Quand Emmi fut en âge d'homme, il épousa une des petites-filles du vieux bûcheron, et, comme il n'avait pas touché à son capital, que les intérêts de chaque année avaient grossi, il se trouva riche pour un paysan de ce temps-là. Sa femme était jolie, courageuse et bonne; on faisait grand cas, dans tout le pays, de ce jeune ménage, et, comme Emmi avait acquis quelque savoir et montrait beaucoup d'intelligence dans sa partie, le propriétaire de la forêt de Cernas le choisit pour son garde-général et lui fit bâtir une jolie maison dans le plus bel endroit de la vieille futaie, tout auprès du chêne parlant.

La prédiction du père Vincent s'était facilement réalisée. Emmi était devenu trop grand pour occuper son ancien gîte, et le chêne avait refait tant d'écorce que la logette s'était presque refermée. Quand Emmi, devenu vieux, vit que la fente allait bientôt se fermer tout à fait, il écrivit avec une pointe d'acier, sur une plaque de cuivre, son nom, la date de son séjour dans l'arbre et les principales circonstances de son histoire, avec cette prière à la fin : « Feu du ciel et vent de la montagne, épargnez mon ami le vieux chêne. Faites qu'il voie encore grandir mes petits-enfans et leurs descendans aussi. Vieux chêne qui m'as parlé, dis-leur aussi quelquefois une bonne parole pour qu'ils te respectent et pour qu'ils t'aiment toujours comme je t'ai aimé. »

Emmi jeta cette plaque écrite dans le creux où il avait longtemps dormi et songé.

La fente s'est refermée tout à fait. Emmi a fini de vivre, et l'arbre vit toujours. Il ne parle plus, ou, s'il parle, il n'y a plus d'oreilles capables de le comprendre. On n'a plus peur de lui, mais l'histoire d'Emmi s'est répandue, et, grâce au bon souvenir que l'homme a laissé, le chêne est toujours respecté et béni.

GEORGE SAND.

LES COTES D'ISLANDE

ET

LA PÊCHE DE LA MORUE

La pêche à la morue est pratiquée en Europe depuis le IXe siècle. Les premiers armemens pour la pêche d'Islande furent faits par Dunkerque, qui en conserva pendant de longues années le monopole à peu près exclusif; mais, la consommation de la morue s'étant notablement accrue, la plupart des ports secondaires du nord de la France ne tardèrent pas à rivaliser avec Dunkerque. Gravelines, Boulogne, Fécamp, Saint-Brieuc, Paimpol, Granville, Saint-Malo, Dieppe, expédient aujourd'hui sur l'Islande un nombre de plus en plus considérable de navires. Si la campagne de pêche est penible et périlleuse, il en est peu d'aussi rémunératrices pour les armateurs et les équipages : le champ d'exploitation est inépuisable; la demande, toujours supérieure à l'offre, garantit l'écoulement du produit. Les risques de mer constituent seuls les chances aléatoires de cette industrie doublement digne d'intérêt, car, sans compter l'appoint qu'elle apporte au développement de notre prospérité commerciale, elle contribue puissamment à former pour notre marine militaire une pépinière d'excellens matelots, rompus par la pratique de la plus rude des navigations aux fatigues et aux périls ordinaires de leur profession. C'est de cette classe de notre population maritime et des lieux où s'exerce sa laborieuse industrie que nous nous proposons d'entretenir le lecteur.

I.

Les départs pour l'Islande ont généralement lieu en février. Une grande partie des navires qui ont consacré les longs mois de l'au-

tomne au cabotage ou à la pêche sur les côtes rentrent en France vers le commencement de l'année pour s'y préparer à leur campagne d'été. Ils ont généralement profité de leur dernier voyage pour prendre, soit sur les côtes d'Espagne ou de Portugal, soit à Saint-Martin-de-Ré, le sel nécessaire à la préparation ultérieure de la morue. Il leur reste à s'approvisionner au port d'armement de tout ce qui pourra leur être nécessaire par la suite, en matériel et en vivres, l'Islande ne devant leur offrir que des ressources insuffisantes, pour ne pas dire nulles. Le nécessaire pour eux se réduit du reste à l'indispensable dans le sens le plus absolu du mot, et, sans la surveillance de l'administration de la marine, l'indispensable lui-même se trouverait réduit à une expression si simple que la sûreté du navire pourrait en être compromise.

Le recrutement du personnel constitue la partie la plus délicate des préparatifs d'armement. Nos navires de commerce naviguent en général avec des équipages d'une faiblesse numérique véritablement surprenante, même pour les gens du métier. Depuis longtemps, les constructeurs s'appliquent à rechercher des dispositions de mâture et de gréement qui permettent de réduire d'une façon notable la somme de force mécanique à développer pour les manœuvres ordinaires à la mer, et il en résulte qu'aujourd'hui des navires de 200 à 300 tonneaux peuvent prendre la mer sans danger avec des équipages de 5 ou 6 hommes seulement; mais la raison d'économie, qui pousse habituellement les armateurs à réduire les frais du personnel, ne doit plus entrer en ligne de compte lorsqu'il s'agit des armemens pour l'Islande. Il faut au contraire dans ce cas particulier disposer du plus grand nombre de bras possible, car les bénéfices de la saison seront d'autant plus gros qu'on aura pu mettre à la mer un nombre plus considérable de lignes de pêche. Aussi tel bâtiment qui navigue en temps ordinaire avec 4 ou 5 hommes, tout compris, en comptera 18 ou 20 au moins pour la campagne d'Islande. Le nombre des marins de profession disponibles dans les ports ne pouvant suffire aux exigences de cette augmentation temporaire de personnel, il a fallu s'ingénier pour résoudre cette difficulté.

Dunkerque et les ports qui les premiers s'adonnèrent à la pêche purent d'abord aller compléter ailleurs leurs équipages; mais, les armemens pour l'Islande s'étant généralisés, l'expédient n'a pas tardé à devenir insuffisant. Cette pénurie de matelots, gênante pour le commerce, n'en est pas moins favorable au développement de notre population maritime, et ne porte pas en réalité à la pêche un préjudice bien sérieux. Les 4 ou 5 hommes indispensables pour la partie purement maritime de la besogne se trouvent d'autant

plus facilement que, le navire devant reprendre en automne ses voyages de cabotage, ils n'ont pas à craindre de chômage au retour. Quant au personnel complémentaire spécialement embarqué en vue de la campagne de pêche, il suffit pour le trouver de s'adresser à certaines classes de nos populations côtières qui paraissent au premier abord absolument étrangères aux choses de la mer. Aussi rencontre-t-on sur les bâtimens de la flottille d'Islande beaucoup de paysans et de laboureurs des côtes de Bretagne et de Normandie qui, après avoir consacré l'hiver à la récolte du goëmon et du varech, aux semailles et à la culture des champs, laissent les femmes au logis et s'embarquent, quand vient février, pour toute la saison d'été. Cette coopération d'une partie de la population agricole de notre littoral à une industrie essentiellement maritime ne s'obtient pas toujours sans difficulté. Poussés par la nécessité de compléter, coûte que coûte, leurs équipages, les capitaines ont parfois recours à des procédés d'enrôlement que n'auraient pas désavoués les sergens recruteurs du quai de la Ferraille. En Bretagne surtout, où, par suite des conditions misérables de son existence ordinaire, la population semble devoir être plus accessible qu'ailleurs à l'appât d'un salaire relativement élevé, les capitaines recruteurs (l'expression est vraiment de mise) ne reculent pas devant un mode d'embauchage qui frise quelque peu l'illégalité. Un navire dont l'armement est terminé et auquel il ne manque que le complément de son équipage de pêche vient mouiller un beau jour devant un village ignoré, au fond de quelque crique perdue.

Le dimanche, à la sortie de la messe, le capitaine fait publier qu'il a besoin d'hommes pour la campagne d'Islande. Le crieur énumère les avantages de la position : salaires proportionnés au résultat de la pêche, bonne nourriture, vin, eau-de-vie, viande trois fois par semaine, enfin et surtout avance immédiate d'une somme d'argent de 100 à 200 francs! Il faut avoir vu de ses yeux la pauvreté et le dénûment des riverains de la côte bretonne pour comprendre l'effet produit sur leur imagination par l'offre d'une telle somme en espèces monnayées et ayant cours! Un pareil chiffre d'écus leur paraît fabuleux, et cependant ces écus sont là tout à leur portée et à leur disposition immédiate. Pour devenir légitimes propriétaires de ce trésor, ils n'ont qu'un mot à dire. Ce mot, ils ne se hâtent pas de le prononcer. Est-ce la crainte de cet élément sur lequel ils ne se sont point encore aventurés, mais dont ils ont pu si souvent contempler les fureurs? est-ce l'attachement au sol natal, si ingrat cependant, qui les fait hésiter ainsi? Le capitaine pourtant sait venir facilement à bout de leur irrésolution. Installé dans le cabaret le plus voisin de l'église, il attend que la curiosité

ou le désir de se bien renseigner à bonne source lui amène quelques individus. Si ceux qui se présentent sont jeunes et vigoureux, il déploie aussitôt toute son éloquence, énumère les avantages de la campagne, glisse sur les dangers et les fatigues, fait sonner l'or, appuie ses discours de nombreuses rasades de cidre et d'eau-de-vie, dont les vapeurs capiteuses finissent toujours par entraîner le paysan, déjà fort ébranlé par la faconde de son interlocuteur.

L'engagement est signé, le laboureur est devenu marin, et, comme en définitive toutes les promesses qui lui ont été faites seront scrupuleusement tenues, comme, à moins de circonstances exceptionnellement défavorables, il reviendra au logis en septembre avec un bénéfice net de 400 à 500 francs, on n'aura pas l'année suivante la peine de l'embaucher de nouveau. Lui-même viendra spontanément se proposer, amenant avec lui ceux de ses compatriotes que son exemple aura décidés. Du jour où il a accepté l'engagement pour la pêche, il est devenu inscrit maritime. Quelques voyages en Islande feront de lui un bon matelot; puis le moment viendra où, levé pour le service, il sera dirigé sur la division des équipages de la flotte de Cherbourg ou de Brest. Alors commencera son éducation militaire : une campagne à bord d'un bâtiment de l'état achèvera de le former, — après quoi il pourra reprendre ses travaux agricoles en hiver et ses voyages à la pêche en été. Dès lors, rompu à la pratique de la vie maritime, comme aux devoirs de la vie militaire, familiarisé avec les privations et les dangers, il montrera, le cas échéant, l'esprit de discipline, la bravoure, toutes les vertus guerrières dont notre armée de mer a donné tant de preuves, et ce laboureur, ce pêcheur de morues, saura se transformer à l'appel de la patrie en héroïque soldat.

On emploie pour la pêche d'Islande des bâtimens de plusieurs sortes : lougres, cotres, goëlettes, bricks-goëlettes, dont le tonnage moyen varie de 60 à 150 tonneaux. Ces navires, auxquels un équipage de 4 ou 5 matelots suffit pour le cabotage ordinaire, sont installés de façon à pouvoir loger à peu près ce nombre restreint d'hommes; mais, lorsque l'effectif est triplé par l'augmentation du personnel nécessaire à la campagne de pêche, les aménagemens deviennent naturellement insuffisans. On ne les modifie cependant pas. Dans le réduit étroit et malpropre, situé à l'arrière du navire, que l'on appelle la *chambre*, se trouvent trois ou quatre couchettes superposées, sorte de tiroirs dans la muraille intérieure du navire, dont l'un est la propriété exclusive du capitaine. C'est le privilége de celui-ci de posséder à lui seul son propre lit. Les hommes étant répartis en trois séries ou *bordées* dont l'une repose, tandis que les deux autres sont à la pêche, les couchettes disponibles de la *chambre*

et celles que contient à l'avant du navire le *poste* de l'équipage sont alternativement occupées par trois propriétaires successifs, dormant sur le même matelas, qui constitue avec quelques couvertures de laine tout le matériel de couchage. Lorsque, après six heures passées sur le pont, sans abri contre le vent, la pluie ou la neige, inondé par les coups de mer, manœuvrant continuellement sa ligne alourdie par le poisson et par un plomb de 4 kilogrammes, l'homme redescend transi de froid, exténué de fatigue, il se jette tout habillé et tout botté sur ce matelas mince et humide, et, si dure que soit la couche, le sommeil ne s'y fait pas longtemps attendre. Lorsque le mauvais temps interrompt momentanément la pêche, il ne reste sur le pont que les deux ou trois hommes strictement nécessaires à la manœuvre. Si restreint que soit l'espace, les autres trouvent toujours la place de s'allonger tant bien que mal, et le jour de tempête devient ainsi pour le navire un jour de repos général.

Grâce à la sollicitude de l'administration de la marine, qui a eu beaucoup à faire pour sauvegarder la santé des équipages, souvent mise en péril autrefois par les tendances économiques de certains armateurs, la ration réglementaire se compose de biscuit, de viande salée, de légumes secs, de têtes de morues, d'eau-de-vie et de vin. Sur quelques navires, le vin est remplacé, si l'équipage y consent, par la bière ou le cidre. Chaque homme était autorisé autrefois à embarquer à ses frais, et pour son propre usage, une certaine quantité d'eau-de-vie. Cette tolérance, également pernicieuse au point de vue hygiénique et au point de vue moral, n'est plus admise aujourd'hui. Néanmoins, il faut bien le dire, la sobriété n'est pas devenue plus qu'avant la vertu dominante de nos équipages de pêche; mais qui se sentirait le courage de juger avec trop de sévérité les excès passagers de ces hommes, dont la vie ordinaire se compose de fatigues et de périls? Il n'est pas rare de les voir mettre de côté chaque jour une partie de l'eau-de-vie qui leur est distribuée, et lorsqu'une circonstance fortuite, telle qu'une avarie grave, le besoin de refaire la provision d'eau douce, une trop longue série de mauvais temps, amène le navire en relâche dans un *fiord*, la réserve ainsi faite à la mer est consommée en quelques heures.

En principe, tout bâtiment de commerce doit être commandé par un marin pourvu, suivant la traversée à faire, d'un brevet de capitaine au long cours ou de maître au cabotage. Une mesure d'exception permet cependant de confier le commandement des navires destinés à l'Islande à des marins qui, après avoir justifié de cinq voyages antérieurs dans ces parages et de quelques connaissances très sommaires en navigation théorique, prennent le titre de *maître*

de pêche et sont autorisés en cette qualité à exercer des commandemens. Capitaine au long cours, maître au cabotage ou maître de pêche, le capitaine n'est le plus souvent que le premier pêcheur de son bord. A moins d'une clause stipulée au départ de France devant le commissaire de l'inscription maritime, il est assujetti à la pêche comme le dernier de ses matelots. Son autorité est d'autant plus contestée que les moyens de répression lui manquent pour la maintenir, et que, les salaires étant ordinairement calculés sur le produit total de la pêche, ses hommes sont toujours disposés à voir en lui un associé plutôt qu'un chef. C'est lui qui compte et inscrit le nombre de morues pêchées par chaque homme, qui distribue les vivres journaliers et qui souvent même est chargé du soin de faire la cuisine! Son second n'est qu'un matelot comme les autres, pêcheur plus adroit, plus expérimenté et partant mieux payé. Viennent ensuite le trancheur, qui coupe la tête de la morue, l'ouvre et la vide, — le saleur, qui la lave et la sale, — le tonnelier, qui la dispose et la renferme dans les barils. L'ensemble de ce personnel forme ordinairement une association dans laquelle les salaires individuels sont proportionnés aux résultats de la pêche collective. Le mode de répartition de ses salaires varie selon les ports et les armateurs. Le système le plus habituellement usité est celui du paiement au *last* (1). Quelques armateurs ont adopté le paiement à la pièce, le salaire est alors calculé sur le nombre de poissons pris par chaque homme : 10 centimes par pièce en moyenne. Le pêcheur doit avoir soin, chaque fois que sa ligne ramène une morue, d'en couper la langue, qu'il renferme dans un sac suspendu à sa ceinture. Quand vient l'heure du repos, il porte ces langues au capitaine, qui les compte et en inscrit le nombre sur un registre *ad hoc*. Il faut que le capitaine conserve ces langues dans l'endroit le plus inaccessible à l'équipage; sans cela, les mêmes lui seraient représentées un nombre indéterminé de fois, et la quantité de poisson à payer finirait par dépasser considérablement le butin réellement pris.

Lorsque les salaires sont calculés sur la totalité de la pêche et non sur les quantités prises individuellement, la somme allouée par last n'est pas uniforme : elle est débattue par chaque homme avant son engagement; c'est en moyenne de 15 à 20 francs pour les matelots. La part du capitaine s'élève à 30 et 35 francs. Quelques armateurs abandonnent pour tout salaire aux équipages le cinquième

(1) Le *last* représente un poids de morues variant suivant les localités entre 1,500 et 2,000 kilogrammes. Le nombre de poissons équivalent à ce poids varie lui-même selon les lieux de provenance. Dans le nord de l'Islande, le last est de 1,200 morues, de 900 dans l'est, et de 700 à 800 dans le sud.

du produit de la vente de la pêche. Ce système paraît assez rémunérateur pour les intéressés. Afin d'entretenir l'émulation à bord, on accorde assez souvent en outre trois primes de 30 à 50 francs aux pêcheurs qui ont pris le plus de poisson. En somme, toutes ces combinaisons donnent à peu près les mêmes résultats, et l'on peut évaluer à 400 ou 500 francs pour un matelot les bénéfices moyens d'une campagne en Islande.

La pêche dure jusqu'à ce que le navire ait employé tout son sel. Comme il peut arriver que, dans les bonnes années, le chargement qu'il en a pris soit rapidement consommé, la plupart des armateurs expédient en Islande, vers la fin de mai, des *chasseurs*, c'est-à-dire des bâtimens venant tout exprès pour prendre le poisson déjà pêché par les navires de leur maison, auxquels ils remettent en échange une nouvelle provision de sel. Le lieu et l'époque où ces navires doivent se rencontrer ont été préalablement fixés. C'est le plus souvent, vers le milieu de juin, dans l'une des baies de l'est ou de l'ouest. Dès que le transbordement est effectué, le *chasseur* repart au plus vite, car, les communications avec l'Islande étant peu fréquentes, les premières nouvelles de la pêche arrivent en France par ces navires, qui s'empressent naturellement d'annoncer que la saison est déplorable et le poisson des plus rares. Bien qu'on sache parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur de leurs renseignemens, on s'y laisse constamment prendre, et les morues qu'ils apportent sont toujours vendues à des conditions très avantageuses. Ainsi que je l'ai déjà dit, une campagne en Islande rapporte ordinairement aux pêcheurs un bénéfice net de 400 à 500 francs; comme le départ de France a lieu en février et que la pêche est terminée dès la fin de la première quinzaine d'août, c'est une moyenne de bénéfices, souvent dépassée, de 80 à 100 francs par mois.

Or les salaires du long cours et du cabotage atteignent à peine 60 francs; au point de vue de la rémunération, la situation est donc sensiblement meilleure pour les pêcheurs d'Islande, d'autant plus qu'en fait ils n'ont pas à craindre de chômage au retour, puisqu'ils peuvent alors ou naviguer au cabotage et à la pêche côtière ou reprendre les travaux agricoles; mais au prix de quelles fatigues et de quels dangers cet avantage pécuniaire n'est-il pas acheté! La fréquence des ouragans sur la côte islandaise, la rigueur du climat, les glaces flottantes, les brumes qui cachent au marin le récif sur lequel court son navire, les courans qui l'égarent, tels sont les périls qu'il faut affronter chaque jour. Quant aux fatigues, il n'est pas de profession dont l'exercice en comporte de pareilles, et, pour le faire comprendre, il suffira d'expliquer en quelques mots la façon dont se fait la pêche.

La morue ne fuit pas le voisinage de la terre; mais les conventions internationales sur les limites de la mer territoriale ne permettent pas aux étrangers de la pêcher à moins d'une lieue de la côte (1). A cette distance, la sonde ne donne le fond qu'à 200 ou 300 mètres. Le navire, arrivé au point que le capitaine a choisi, se débarrasse de ses voiles et n'en conserve qu'une seule, dont l'action combinée avec celle du gouvernail doit le maintenir dans une position aussi fixe que possible en ce sens que, recevant le vent et la mer par le côté, il n'a d'autre impulsion qu'un mouvement assez lent de dérive par le travers et non pas une marche par l'avant ou l'arrière. Après cette manœuvre préparatoire, la pêche commence et continue, si la morue donne; dans le cas contraire, la voilure est rétablie, et l'on va chercher plus loin un meilleur emplacement. Les lignes employées doivent être assez fortes pour ramener à bord un poisson dont le poids dépasse souvent 12 kilogrammes. Ces lignes, manœuvrées à la main, sont pourvues de deux hameçons fixés à deux bouts, écartés l'un de l'autre par une petite tige. Au point où les deux bouts rejoignent la ligne se trouve un plomb mobile, assez semblable à un battant de sonnette, et dont le poids varie suivant le fond de 2 à 4 kilogrammes. La voracité de la morue est telle qu'il est presque inutile d'amorcer les hameçons. On se contente souvent de leur donner, dans la partie inférieure, la forme d'un poisson. Toutefois on ne manque pas d'utiliser comme appât les entrailles et les viscères des poissons déjà pris, dont leurs congénères se montrent très friands.

Pendant la pêche, les hommes s'échelonnent tout le long du navire, du côté du vent, car, s'ils se tenaient sous le vent, le mouvement de dérive ferait passer leurs lignes sous la quille. Quand il fait calme, on pêche indifféremment de l'un ou de l'autre côté. Le pêcheur laisse se dévider à la mer la quantité de ligne nécessaire, imprime ensuite à son corps un mouvement de balancement qui fait alternativement baisser et remonter les hameçons de quelques centimètres sur le fond, et hale la ligne à bord aussitôt qu'une secousse lui indique qu'un poisson vient de s'y prendre. Et comme il arrive ordinairement qu'à peine mise à la mer la ligne doit être remontée avec un poids supplémentaire de 10 ou 12 kilogrammes, on comprend la fatigue que doit éprouver l'homme au bout de six heures d'un pareil exercice. Une bonne partie de cette peine est souvent prise en pure perte, lorsqu'au lieu d'une morue par exemple la ligne ramène un *flétan*, sorte de poisson très commun sur les côtes d'Islande, excellent à manger, mais que jusqu'ici on n'a pu

(1) Le mille marin vaut 1,852 mètres; la lieue marine est de 3 milles marins.

réussir à conserver. Cet animal est, de la part de nos pêcheurs, l'objet de la plus vive aversion; comme il est beaucoup plus gros que la morue et atteint souvent un poids de 40 à 50 kilogrammes, il est très pénible à remonter à bord, si tant est qu'il n'ait pas cassé la ligne et emporté l'hameçon auquel il s'était pris.

La pêche ne cesse que lorsque la force du vent et de la mer imprime au navire une vitesse de dérive telle que les lignes n'ont plus le temps d'arriver au fond et remontent presqu'à la surface. Jusque-là les pêcheurs restent à leur poste, souvent, hélas! plus que ne le comporterait la prudence. Les variations de temps se produisent dans ces parages d'une façon très brusque : en moins de deux heures, un ouragan se forme, qui succède au calme le plus plat. Si la morue donne, le navire attend jusqu'au dernier moment pour remettre sous voiles et essayer de gagner le large. S'il est alors trop rapproché de la côte, s'il lui faut doubler une pointe contre laquelle le poussent le vent, le courant et la mer, sa perte ou son salut dépend d'une simple avarie. Quelques voiles déchirées, un mât tombé, une vergue cassée, ne lui permettront plus de conserver la vitesse nécessaire à ses évolutions, et les lames le jetteront sur la côte ou sur les brisans. C'est presque toujours dans ces conditions qu'ont lieu les nombreux sinistres qui se produisent chaque année dans la flottille de pêche, sans que d'aussi tristes précédens réussissent à rendre les capitaines et les équipages moins téméraires. Si au contraire le navire est à bonne distance de la terre, ou si le vent l'en éloigne, tout le monde dort à bord en attendant le retour du beau temps. Le danger pour les marins sur un bâtiment solide et en bon état n'est en effet ni dans la force du vent, ni dans celle de la mer, il est dans le voisinage de la côte. Lorsqu'il a le champ libre devant lui, lorsque aucune terre, aucun récif ne s'élève dans la direction où l'emporte l'ouragan, il peut, comme le pilote de Shakspeare, crier à la tempête : « Souffle jusqu'à ce que tu crèves, ô vent, si l'espace est suffisant! »

Pour leur costume, les pêcheurs sont absolument indifférens à tout ce qui pourrait rappeler, je ne dirai pas l'élégance, mais la propreté la plus élémentaire. Être vêtus chaudement et de façon à se mouiller le moins possible, telle est leur unique préoccupation. Aussi n'essaierai-je pas de décrire ces costumes hétéroclites, faits de pièces et de morceaux disparates, assortis au gré du hasard, goudronnés, graisseux, formant un ensemble déguenillé et minable tel que n'en reproduisit jamais le crayon de Callot. Tous sont couverts, de la tête aux pieds, de tricots et de caleçons de laine ou de flanelle, par-dessus lesquels se portent le pantalon, la vareuse de gros drap et la capote imperméable de toile cirée. Un jupon de

grosse toile, retenu à la ceinture par une corde et descendant au-dessous du genou, préserve de l'eau les jambes enfermées dans de gros bas de laine et dans des bottes imperméables. Les mains, qu'un contact direct et incessant avec la ligne mouillée pourrait blesser à la longue, sont protégées par des moufles en laine ou en tricot, ordinairement doublées de cuir sur la partie intérieure, de façon à n'être pas trop rapidement mises hors de service par le frottement. Le plus souvent ces vêtemens, revêtus au début de la campagne, font partie intégrante du pêcheur jusqu'à la rentrée du navire en France, car les heures accordées au repos sont trop courtes pour qu'on soit tenté de les abréger, même des quelques minutes nécessaires à une modification quelconque du costume.

Il semblerait au premier abord que les conséquences d'un tel régime dussent produire des résultats désastreux au point de vue de la santé des équipages. Il n'en est rien cependant. En dehors de quelques affections isolées et sans caractère particulier, l'état sanitaire de la flottille est très satisfaisant. Chaque navire doit être pourvu d'un coffre de médicamens auquel est jointe une instruction sommaire sur les premiers soins à donner en cas de maladie, et c'est au capitaine qu'incombe alors l'obligation de se transformer en médecin, à moins qu'il ne se décide à venir déposer son malade dans le fiord le plus voisin.

Telles sont en résumé les conditions matérielles de l'existence de nos marins à bord des bâtimens de pêche. On a pu voir que l'administration de la marine impose aux armateurs et aux capitaines l'observation de certaines prescriptions qui ont pour but de sauvegarder tout à la fois la sécurité des navires, la santé et le bien-être des hommes. Pour que ces mesures ne soient pas éludées, il est nécessaire qu'elles puissent être l'objet d'un contrôle incessant sur les lieux de pêche mêmes, et l'exercice de ce contrôle revient tout naturellement à notre marine militaire.

II.

Les navires de guerre français envoyés chaque année en Islande ont pour mission de faire respecter par les capitaines marchands les lois du droit maritime international et les prescriptions de l'autorité locale. Ils doivent veiller à ce que la pêche se fasse en dehors des limites de la mer territoriale dont l'exploitation appartient exclusivement aux Islandais, et s'efforcer de régler à bref délai et sur les lieux mêmes les contraventions qui peuvent se produire, afin d'éviter des réclamations par voie diplomatique. Ils sont également chargés de surveiller à bord des bâtimens de pêche l'obser-

vation des règlemens administratifs en ce qui concerne le personnel, le matériel et les approvisionnemens; mais le rôle de la marine militaire en Islande ne se renferme pas strictement dans les limites étroites de ce programme. Ce n'est pas seulement une mission de surveillance, c'est aussi une mission de protection qu'elle vient exercer. Si le navire pêcheur n'a pas de vivres en quantité suffisante, le navire de guerre le ravitaille; s'il a éprouvé des avaries, le navire de guerre les répare; le navire de guerre soigne ses malades et s'efforce en toute circonstance de suppléer par ses propres moyens, en faveur de la flottille de pêche, à l'insuffisance des ressources du pays. Quelques services qu'il soit appelé à rendre, il peut être assuré d'avance de l'ingratitude de ses obligés, toujours aussi indifférens aux bons procédés dont ils sont l'objet qu'irrités de la surveillance nécessaire qu'on exerce à bon droit sur eux. La station navale, commandée par un capitaine de vaisseau, se compose d'une corvette à vapeur et d'un brick à voiles. Ces bâtimens appareillent de Cherbourg vers le 15 avril et se dirigent chacun de son côté vers l'Islande. Le brick passe habituellement par l'ouest des îles britanniques; le bâtiment à vapeur remonte la Mer du Nord, touche à Édimbourg, aux Shetland et aux Féroe, d'où il fait route sur Reikiavik.

Le premier aspect de cette humble capitale ne m'a pas fait éprouver le sentiment de tristesse auquel je m'étais préparé sur la foi des récits de certains voyageurs. La ville est construite sur une presqu'île basse qui forme l'une des extrémités d'une rade circulaire, mal garantie des vents du large par des îlots dont quelques-uns sont, à mer basse, accessibles à pied sec. En arrière des collines de lave auxquelles elle s'adosse s'élèvent de hautes montagnes bleuâtres, dont les neiges recouvrent pendant presque toute l'année les plateaux supérieurs. Au moment de mon arrivée, le dégel avait commencé; la neige ne subsistait sur les pentes que dans les ravines et les crevasses, qui ressortaient ainsi sur le fond sombre du terrain comme d'immenses ruisseaux d'argent. Dans les prairies qui entourent la ville, l'herbe poussait déjà avec assez de vigueur pour percer la couche de neige à demi fondue par les rayons d'un beau soleil et par la douceur d'une température de 13 degrés. Au lieu d'une impression de tristesse, c'était au contraire un sentiment de quiétude et de paix que j'éprouvais en contemplant ce paysage, où l'œil ne rencontre pas un arbre, pas un buisson, et dont la variété des lignes, la couleur et la lumière constituent seules la sévère et pittoresque beauté.

La population de Reikiavik, qui atteint à peine le chiffre de 3,000 habitans, se décompose en deux élémens bien distincts, vi-

vant chacun de leur côté d'une vie absolument différente. Ce sont d'une part les Danois, fonctionnaires, employés, négocians, les uns fixés définitivement dans le pays, la plupart n'y faisant qu'un séjour temporaire, toujours trop long au gré de leurs désirs, de l'autre les Islandais, pêcheurs, cultivateurs ou artisans. Les maisons danoises occupent trois rues parallèles au rivage, flanquées de droite et de gauche par les habitations islandaises. La construction en pierre n'est représentée que par l'église, la maison du gouverneur et une petite tour carrée bâtie sur une élévation de terrain qui domine la ville. Les habitations des Danois sont en bois. On les apporte pièce à pièce de la Suède ou de la Norvége; le propriétaire n'a qu'à les faire monter sur place, quitte, s'il veut changer le lieu de sa résidence, à les faire démonter et transporter au nouvel emplacement qu'il a choisi. Le voyageur trouve dans l'intérieur de ces maisons tout le confort dont l'hospitalité la plus bienveillante s'empresse de lui faire les honneurs avec une cordialité dont je conserverai toujours pour mon compte le plus reconnaissant souvenir.

Reikiavik est le centre administratif, commercial et intellectuel de l'Islande. C'est la résidence du gouverneur-général, le siége de l'évêché et de la cour de justice. L'*althing* (assemblée nationale) y tient chaque année ses sessions. Elle possède un collége, un hôpital, deux bibliothèques, deux imprimeries, trois journaux. C'est en outre le seul point de l'île qui communique d'une façon régulière avec le reste du monde par le paquebot danois qui fait une fois par mois le service de Copenhague. Ce paquebot n'accomplit ses voyages que pendant la période de mars à octobre. Comme à partir de cette époque la navigation devient très dangereuse sur la côte d'Islande, la capitale reste, pendant quatre longs mois, sans communication d'aucune espèce avec le monde extérieur. Pendant la belle saison, de nombreux navires de commerce viennent y porter des marchandises que les négocians danois échangent contre les différens produits de l'île. Les Islandais de Reikiavik sont naturellement amenés à s'associer, dans une certaine mesure, au mouvement commercial dont leur ville est le centre. Ils traitent avec les Danois et les étrangers pour la vente et l'échange de leurs produits, établissent avec eux des relations d'affaires et perdent, par ce frottement avec la civilisation européenne, une partie de leur originalité native. Ce n'est donc pas à Reikiavik qu'il faudrait aller étudier les mœurs islandaises pour les prendre sur le vif; ce qu'elles ont d'aimable et de gracieux a été non pas effacé, mais atténué par le mercantilisme.

Les conditions de la vie matérielle y sont les mêmes que dans le reste de l'île, et les habitations islandaises de Reikiavik par exemple

sont aussi pauvres, aussi tristes et, il faut bien le dire, aussi sales que celles du fiord le moins fréquenté. Ces *bœrs*, — c'est ainsi qu'on les appelle, — échappent en quelque sorte à la description; le crayon peut seul donner une idée exacte de ces constructions basses et massives, dont la pierre de lave et la tourbe constituent seules les matériaux. Pour mieux en garantir l'intérieur contre le froid et l'humidité, on se contente d'y pratiquer une seule petite porte qui donne accès dans un couloir sombre et étroit sur lequel s'ouvrent, je n'ose pas dire les pièces, mais les compartimens intérieurs prenant jour sur le dehors par un simple carreau de vitre. Ainsi que les murailles, le toit pointu qui recouvre l'édifice est revêtu d'une couche de tourbe sur laquelle l'herbe pousse assez épaisse pour que d'une certaine distance on puisse à peine distinguer le bœr des prairies avoisinantes. La distribution intérieure est des plus simples : une première pièce sert de cuisine, une seconde de lieu de repos et de réunion; les autres contiennent les provisions, les vêtemens, les engins de pêche, tout le matériel du ménage. Au dehors se trouve un carré de terre cultivé où les légumes viennent assez bien pendant la belle saison, ainsi qu'une sorte de cabane dont les murs sont faits de planches séparées entre lesquelles l'air pénètre librement et qui sert de séchoir pour le poisson. Si le propriétaire du bœr n'est pas assez riche pour se permettre cette construction complémentaire, il fait sécher sa pêche en plein air, ce qui explique la quantité de morues ouvertes et décapitées que l'on aperçoit étalées sur tous les murs, et dont l'odeur surprend désagréablement le voyageur nouvellement débarqué. Ce n'est ni pour lui ni pour les siens que l'Islandais conserve ainsi le produit de sa pêche : il est destiné à être vendu en totalité, à l'exception des têtes, qu'il réserve pour sa consommation particulière, et qui forment avec le beurre, le lait et le poisson sec la base de son alimentation. Eh bien! malgré les privations qu'implique une vie matérielle ainsi ordonnée, je ne crois pas qu'il soit exact d'avancer que les Islandais sont misérables. Bien qu'une certaine tendance à l'émigration commence à se manifester chez eux, ils paraissent au contraire généralement satisfaits de leur condition. Les ressources du pays suffisent à leurs besoins : la mer leur fournit le poisson en abondance, la terre ne demande presque aucun soin de culture ou de labour pour produire l'herbe nécessaire aux troupeaux dont la laine filée par les femmes fournit des vêtemens à la famille. Une partie des bestiaux périt souvent, il est vrai, pendant la saison d'hiver; mais il en reste toujours en nombre plus que suffisant pour couvrir et au-delà les frais d'entretien et d'élevage.

Le type islandais n'a pas de caractère propre. C'est le type

scandinave sans aucune particularité qui permette de l'en distinguer. « La beauté des vierges islandaises est connue dans le monde entier, » disait chez le gouverneur de Reikiavik, dans un toast en latin, l'un des voyageurs qui a le mieux vu l'Islande. Je ne sais si la beauté des Islandaises jouit réellement de la notoriété universelle que lui attribue lord Dufferin, mais à coup sûr elle la mérite. Les hommes ont depuis longtemps renoncé au costume national; les femmes seules l'ont conservé. Leurs cheveux blonds sont remarquablement beaux; elles les laissent retomber en longues nattes et les recouvrent d'une sorte de petite calotte plate en drap noir, posée un peu de côté sur la tête et terminée par une longue tresse de soie qui passe dans un coulant d'acier ou d'argent et vient flotter sur l'épaule. Cette coiffure offre une certaine analogie avec celle des femmes grecques. Lorsque le temps est froid ou pluvieux, elles transforment leurs châles en mantilles et s'enveloppent si hermétiquement la tête, qu'on ne voit plus que leurs yeux bleus, dont l'expression de douceur et de bienveillance est particulièrement séduisante. La robe est en drap du pays; le corsage, de même étoffe, garni sur la poitrine d'agrafes qu'on ne boutonne que dans la partie inférieure, colle étroitement sur le buste, dont il fait ressortir la richesse de formes. Le vêtement des jours de fête reste le même dans son ensemble : seulement le corsage et la robe sont alors garnis de velours et de galons d'argent, et le devant du corsage, les manches et la ceinture d'ornemens du même métal artistement ciselés, dont le prix s'élève souvent à une somme considérable. La petite toque des jours ordinaires est alors remplacée par une sorte de mitre en toile de lin empesée qui se recourbe en avant comme le bonnet des Cauchoises, et dont le moindre inconvénient est de cacher absolument les cheveux. Sous ce costume un peu lourd et un peu massif, l'Islandaise n'en reste pas moins essentiellement jolie.

Les mœurs islandaises m'ont paru assez libres : hommes et femmes, maîtres et valets, habitent dans une seule et même pièce, et l'on sait à quoi s'en tenir sur les conséquences ordinaires d'une pareille promiscuité. La faute de la femme n'entraîne pas pour celle-ci la réprobation dont elle serait frappée partout ailleurs. Je me suis même laissé dire qu'une fille-mère avait plus de chance qu'une autre de trouver un mari, si elle avait déjà donné le jour à un garçon bien constitué et de belle venue, dans lequel le prétendant sans préjugé pouvait voir, pour l'avenir, un valet de ferme robuste et dont il n'aurait pas à payer les services.

Le vol, l'assassinat, les crimes, sont choses à peu près inconnues dans le pays. Dans toute l'île, à Reikiavik même, qui en est le

centre le plus populeux, il n'y a pas un soldat, pas un gendarme, pas un agent de police, et le besoin ne s'en est jamais fait sentir. La simple énonciation de ce fait est certainement le plus bel éloge qui puisse être fait des vertus islandaises. Parmi celles-ci, il en est une que tous les voyageurs ont appréciée de la même façon, et dont je tiens à mon tour à dire quelques mots. Je veux parler de l'hospitalité. Qu'elle ne soit pas tout à fait aussi désintéressée que l'ont prétendu quelques écrivains pour donner plus de relief au côté original et poétique de leurs descriptions, je ne le conteste pas. Cependant, si pauvre que soit le bœr où l'on va frapper, on est toujours sûr d'y trouver un accueil aussi cordial, aussi empressé et en même temps aussi discret qu'on puisse le souhaiter. On n'affligera ni ne blessera ses hôtes en leur offrant au moment du départ une rémunération quelconque; mais cette offre sera absolument facultative, et, si elle n'est pas faite, personne ne songera à la provoquer. Je dois faire une exception toutefois pour certaines localités, celles par exemple qu'on rencontre sur la route des geysers, fréquentée chaque année pendant la belle saison par de nombreux touristes. Là l'hospitalité est devenue une industrie dont les ministres luthériens paraissent avoir le monopole. Ils offrent aux voyageurs un abri dans leurs églises, transformées en hôtelleries, du poisson, du lait, du café, le tout d'assez mauvaise qualité, et trouvent moyen de rédiger sur ces simples fournitures une note qui fait le plus grand honneur à leur intelligence commerciale.

Il n'y a pas de routes en Islande, et la configuration toute particulière du sol ne permet pas de songer à en établir. Les convulsions volcaniques dont l'île a été le théâtre, et auxquelles elle doit sans doute son origine, ont produit un amoncellement de montagnes dont les profils bizarres s'offrent tout d'abord à l'œil comme une image du chaos. Des glaciers immenses recouvrent les sommets, cratères de volcans, éteints pour la plupart, mais dont l'Islandais a toujours à redouter le terrible réveil. De ces glaciers s'échappent de nombreux torrens qui redescendent le long des pentes, creusant leurs lits au milieu des pierres de laves et de scories volcaniques vomies par les éruptions, et entraînant dans leur cours impétueux une partie des matériaux constitutifs des roches désagrégées par l'action lente et continue de l'eau et du froid.

Dans ce milieu convulsionné, la nature ne perd pas entièrement ses droits; sa puissance de création s'y manifeste partout où un peu de terre permet à une touffe d'herbe ou de gazon de végéter. Sur la partie inférieure des pentes, à l'endroit où, la déclivité devenant moins accentuée, les dépôts terreux peuvent s'accumuler et s'étendre, se trouvent des prairies ondulées selon les aspérités du

sous-sol dont elles sont en quelque sorte le manteau, et dans lesquelles le botaniste retrouve en été presque tous les spécimens de la flore champêtre de la France. L'eau qui s'infiltre sous ce terrain, dont elle a elle-même charrié les divers élémens, en fait pendant l'hiver un marais impraticable. A côté de ces prairies marécageuses, on rencontre d'immenses plaines recouvertes de blocs de basalte et parsemées de fondrières des plus dangereuses, dont aucun signe extérieur ne dénote l'existence. Parfois aussi ce sont des plateaux sur lesquels les vagues d'une mer de lave semblent s'être brusquement figées, d'épais massifs de roches basaltiques, ou de longues plaines de sable, lits desséchés de rivières aujourd'hui taries. Aucun budget ne serait assez riche, on le voit, pour subvenir aux frais de construction et d'entretien des routes d'un semblable pays. Les voitures y sont également inconnues, et les voyages ainsi que les transports s'y font exclusivement à l'aide des chevaux indigènes, dont la constitution robuste résiste aux saisons les plus rigoureuses, comme aux fatigues les plus excessives. Petits de taille, sobres, patiens, vigoureux, ces intelligens animaux se rapprochent beaucoup comme race du cheval corse ou du cheval des Pyrénées. Leur douceur est telle que le cavalier le plus inexpérimenté peut les monter sans crainte, et leur instinct si sûr que, dans les passages les plus difficiles, ce qu'on a de mieux à faire pour éviter tout accident est de se laisser guider par eux. On en exporte chaque année 3,000 ou 4,000 en Angleterre, où leur petite taille les fait rechercher pour le service des mines. Cette exportation représente pour le pays un revenu de près de 1,500,000 francs, chiffre qui s'accroîtra certainement par la suite, car le prix du cheval, qui n'atteignait pas 100 francs il y a dix ans, s'élève maintenant à 350 ou 400 francs.

Les prix de toutes les autres productions de l'île se sont également accrus depuis un certain temps dans des proportions analogues; les fourrures s'y vendent à présent aussi cher qu'à Copenhague. L'astrakan, les peaux de mouton, de cygne et de renards bleus ou blancs, y sont assez communes. Les peaux de renne deviennent rares, les troupeaux se réfugiant dans les parties inhabitées de l'intérieur de l'île, où l'on ne peut songer à les poursuivre.

Les eiders ou canards-édredon donnent également des bénéfices considérables, qui expliquent les mesures prises pour assurer la conservation de ces précieux palmipèdes. Il est non-seulement défendu de les chasser, mais de tirer des coups de fusil dans les endroits qu'ils fréquentent, de peur de les effrayer. Aussi deviennent-ils si familiers qu'au lieu de se sauver à l'approche de l'homme, ils

se laissent souvent caresser sans manifester aucune crainte. Ils s'établissent sur les îlots, où les renards, leurs ennemis acharnés, ne peuvent venir les surprendre, et tels de ces rochers incultes et abrupts que l'on aperçoit dans les fiords ou sur le bord de la mer donnent à leurs propriétaires, sans frais d'aucune sorte, des récoltes en duvet de 30 à 40,000 francs. La défense de chasser l'eider est d'autant plus facilement observée par les Islandais, que la chasse est un plaisir qu'ils dédaignent malgré l'abondance et la bonne qualité du gibier qui peuple leur île. Le poil n'y est représenté que par le renne et le renard; mais le courlis, la bécassine, le pluvier doré, le canard sauvage et généralement tout le gibier d'eau y abondent, ainsi que les *lagopèdes* ou perdrix blanches, aussi délicates que leurs congénères du continent. Les indigènes paraissent éprouver de la répugnance pour ces ressources comestibles, que la nature leur a départies avec tant de profusion; ils recherchent plus volontiers les poissons, qui pullulent dans leurs rivières, et notamment le saumon, qu'ils font sécher ou fumer pour la saison d'hiver. depuis plusieurs années, on en fabrique même pour l'exportation des conserves assez appréciées.

Le nombre toujours croissant de navires français qui viennent faire la pêche en Islande n'est, pour la population locale, la source d'aucun bénéfice appréciable. Nos pêcheurs tiennent la mer pendant presque tout leur séjour sur la côte, et lorsque, par suite d'une circonstance exceptionnelle, ils entrent en relâche dans un fiord, les dépenses qu'ils ont l'occasion d'y faire sont tout à fait insignifiantes, d'autant qu'ils manquent ordinairement d'argent, les avances qu'ils ont reçues au départ ayant été absorbées par les frais d'installation et d'équipement. A deux époques déterminées de la saison, la plupart des navires rallient une baie quelconque, Patrix-Fiord ou Dyre-Fiord sur la côte ouest, et Faskrud-Fiord sur la côte est. C'est d'abord en mai et en second lieu vers la mi-août qu'ont lieu ces relâches périodiques pendant lesquelles les pêcheurs peuvent communiquer avec l'un des bâtimens de guerre de la station, afin d'en recevoir les secours dont ils ont besoin, en mai pour continuer la pêche, en août pour effectuer leur traversée de retour en France. Dans la période de février à mai, le temps a été souvent rude sur la côte et les avaries fréquentes dans la flottille. L'île n'offrant aucune ressource pour les réparations, le bâtiment de guerre est impatiemment attendu par tous ces éclopés de la mer dont il va panser de son mieux les blessures.

Autrefois toutes les réparations étaient faites à titre absolument gratuit. Un abus facile à prévoir s'ensuivit : certains armateurs, réussissant à éluder au départ le contrôle de l'administration de la

marine, expédiaient leurs navires dans un état de délabrement et de dénûment tel que l'humanité faisait un devoir aux commandans de station de les refondre de fond en comble, sans qu'il en coûtât un sou aux intéressés. Aujourd'hui les choses ne se passent pas tout à fait ainsi. L'administration de la marine impute au navire de commerce le prix des matériaux à lui fournis par le navire de guerre; cependant ce prix est toujours calculé au plus bas chiffre de revient.

On se tromperait singulièrement du reste en s'imaginant que les armateurs et les capitaines considèrent toujours comme très avantageuse cette faculté de pouvoir faire remettre leurs navires en état. Souvent au contraire l'arrivée d'un bâtiment de guerre dans une baie où il n'était pas attendu fait manquer une petite spéculation aussi lucrative que peu honnête, pour ne pas dire plus. Ainsi par exemple un navire assuré par une ou plusieurs compagnies a subi quelques avaries plus ou moins graves, à la suite desquelles il entre en relâche dans un fiord. Dans ce fiord, les moyens de réparations lui manquent absolument, et, tel quel, il ne peut reprendre la mer sans danger. Le capitaine s'adresse alors aux autorités locales. Des experts sont nommés, ils constatent l'état du navire et l'impossibilité d'y porter remède, faute de moyens suffisans; un procès-verbal est rédigé en ce sens, et le navire est condamné, puis vendu comme épave. L'armateur s'adresse alors à la compagnie d'assurances pour obtenir le paiement de sa prime, qui lui est immédiatement comptée. Quant au navire, l'acheteur se procure quelques planches et quelques bouts de bois à l'aide desquels on le met en état de faire une courte traversée dans la belle saison, et on l'expédie ensuite en Suède ou en Norvége, où il est complétement remis à neuf. J'ai vu moi-même dans un fiord du nord un lougre qui avait bien dû coûter 30,000 ou 40,000 francs; il avait été condamné douze ans avant mon arrivée, vendu aux enchères et acheté 1,500 francs par un Danois. Celui-ci l'avait envoyé en Norvége, où il avait subi une réparation qui n'avait pas atteint le chiffre de 3,000 francs. Depuis lors il naviguait et naviguera probablement très longtemps encore, n'ayant coûté en somme au propriétaire que 4,500 francs.

L'arrivée d'un bâtiment de guerre, lorsqu'elle a lieu au moment où un capitaine s'adresse ainsi aux autorités locales pour obtenir la condamnation de son navire, change la face des choses. Le commandant du bâtiment de guerre proposera en effet au capitaine marchand de réparer ses avaries. Celui-ci pourra bien refuser cette offre, qu'on ne peut lui imposer; seulement, en ce cas, d'une part les experts islandais, qui concluent simplement à l'impossibilité de

réparer le navire avec les ressources du pays, ne donneront pas de certificat, d'autre part le ministère de la marine recevra un rapport du commandant de la station constatant que les réparations qu'il proposait n'ont pas été acceptées. La compagnie d'assurance sera prévenue, et la prime ne sera pas payée, ou tout au moins y aura-t-il matière à contestation. Malheureusement les fiords sont nombreux en Islande, et le gouvernement français ne peut faire stationner partout un navire de guerre. Ce serait donc aux assureurs de faire garantir par des agens spéciaux leurs intérêts, si insuffisamment sauvegardés. Il faut ajouter que, si le navire n'est pas trop délabré, s'il n'est assuré que pour une somme égale à sa valeur réelle, les propriétaires n'ont pas d'intérêt à le faire condamner, puisqu'ils ne rentreraient alors que dans leurs déboursés, et perdraient par contre le produit éventuel du reste de la saison de pêche. Aussi les faits auxquels je viens de faire allusion, et qui touchent de bien près à la baraterie, ne constituent-ils que des exceptions, et le plus grand nombre des bâtimens avariés trouve plus avantageux de se faire remettre en état de continuer la pêche. Vers le commencement de mai, on les voit rallier la terre et attendre, en pêchant à petite distance de la côte, le passage des navires de guerre. Ceux-ci font généralement trois tournées pendant leur séjour en Islande. Dans la première, l'un, prenant par l'est, se dirige vers Faskrud-Fiord, le mouillage le plus fréquenté, où il séjourne un mois ou un mois et demi; l'autre visite les fiords de la côte ouest, remonte vers le nord jusqu'à ce qu'il soit arrêté par les glaces, et rentre ensuite à Reikiavik. Dans la seconde tournée, le bâtiment chargé de la côte est en parcourt toutes les baies; l'autre communique avec les navires en pêche dans l'ouest et visite les fiords du nord. La troisième tournée est généralement consacrée au tour complet de l'île effectué en sens inverse par les deux navires, qui, après s'être croisés dans leur voyage, se rejoignent vers la fin d'août à Reikiavik, d'où ils repartent pour Cherbourg. Comme il serait inutile de faire faire au lecteur ce triple voyage, dans lequel les mêmes lieux sont visités à plusieurs reprises, je me bornerai à lui faire faire en une seule tournée le périple de l'Islande.

III.

Lorsqu'en sortant de la rade de Reikiavik on remonte le long de la côte ouest pour se diriger sur Patrix-Fiord, où l'on doit rencontrer le gros des pêcheurs, on aperçoit, si le temps est clair, devant soi un cône gigantesque qui s'élève au-dessus de la surface de la mer. C'est un volcan éteint haut de 5,000 pieds, le *Sneffiels-Jœkul*,

l'une des plus belles montagnes de l'Islande. Les pentes inférieures forment l'extrémité d'une sorte de promontoire qui sépare le *Brede-Bug* et le *Faxe-Bug*, golfes immenses parsemés d'écueils et de récifs des plus dangereux, que rien n'abrite contre la mer du large et dans lesquels les sinistres sont si fréquens, que nos pêcheurs leur ont donné, dans leur langage imagé, le nom significatif de *Cimetières des navires*. De Reikiavik même, c'est-à-dire de plus de 30 lieues, on peut souvent apercevoir le Sneffiels, non pas à l'état de silhouette vague et indécise, mais de façon à distinguer nettement les neiges rosées du sommet, dont la coloration s'efface graduellement sur la déclivité et fait ressortir en bleu sombre la partie inférieure des pentes. A mesure qu'on s'en approche, l'œil peut distinguer le massif de roches basaltiques qui lui sert de base et dans lequel, du côté du large, l'action combinée de l'air marin et des vagues a ouvert des crevasses dont quelques-unes sont devenues des grottes peuplées aujourd'hui par de bruyantes légions d'oiseaux de mer.

Lorsqu'on a dépassé le Sneffiels et laissé derrière soi le Faxe-Bug, on voit s'avancer au large une pointe que nos pêcheurs appellent *la Pointe des escaliers*, par allusion sans doute aux gradins superposés de couches basaltiques dont est formé le massif qui la constitue. C'est à partir de ce cap que la côte ouest se produit sous son aspect particulier, toujours grandiose, quoique uniforme. Le pied des montagnes plonge dans la mer brusquement et sans adoucissement de pentes. Les pointes se succèdent les unes aux autres, toujours droites et à pic. Le basalte, les pierres volcaniques désagrégées, s'émiettent sous l'action de la vague, et si parfois la partie inférieure de la montagne présente de loin une certaine déclivité, on s'aperçoit, en s'en rapprochant, que ce que l'on a pris pour une ondulation peu accentuée du terrain n'est en réalité qu'une sorte de remblais de sables et de débris noirâtres qui ont roulé des parties supérieures et se sont accumulés à la base. Ces côtes rocheuses sont coupées, d'espace en espace, par de larges coupures, quelque chose comme les embouchures par lesquelles des fleuves immenses viendraient se jeter dans la mer. Ce sont des *fiords*, c'est-à-dire des golfes intérieurs spacieux, communiquant avec la mer par un goulet relativement étroit, et renfermés entre des parois verticales de montagnes violemment écartées par quelques convulsions volcaniques. Plus le goulet est sinueux, plus le mouillage auquel il aboutit est sûr. Parfois il ne décrit aucun contour : le vent et la mer s'y engouffrent alors comme dans un couloir ; mais il est rare que dans le fond de la baie on ne trouve pas une petite pointe de sable qui déborde de l'un des côtés et

forme une sorte d'épi, de jetée naturelle, derrière laquelle les navires trouvent un abri assuré. Sur cette langue de sable s'élève la maison en bois du *cocman*, marchand danois qui vient pendant l'été faire le commerce d'échange avec les habitans des environs.

L'action de la mer, moins violente dans cet espace abrité que du côté du large, emporte avec moins de facilité les matériaux entraînés par la fonte des neiges, les éboulemens et la chute des torrens. Des alluvions se forment qui donnent naissance à d'étroites bandes de terrain dont l'herbe est mise à profit par les habitans de quelques bœrs disséminés sur le pourtour intérieur de la baie. Des rivières généralement très poissonneuses débouchent dans le fiord que les sables qu'elles entraînent, ainsi que la désagrégation des montagnes, tendent incessamment à combler.

Aussitôt qu'il a découvert les bâtimens de pêche, le navire de guerre se dirige vers eux et leur fait connaître le fiord dans lequel il va d'abord se rendre, le nombre de jours qu'il compte y passer, et le fiord dans lequel il fera sa seconde station. Les navires qui veulent être réparés font alors route sur l'un des deux points indiqués. D'autres, qui n'ont besoin que de quelques secours en vivres ou en recharges, les reçoivent séance tenante. Les malades sont visités et embarqués, si leur état inspire des craintes sérieuses, sur le navire de guerre, qui se dirige ensuite vers le fiord où l'ont déjà précédé les pêcheurs. C'est généralement par Patrix-Fiord qu'on commence. Le fiord, désert pendant presque toute l'année, prend à cette époque un aspect d'animation inusité. Groupés autour du bâtiment de guerre, les navires marchands se préparent aux réparations qui vont leur être faites; d'autres viennent s'échouer sur la plage pour nettoyer leurs carènes ou pour mettre à l'air les avaries de leurs coques. Les *chasseurs* déjà arrivés transbordent les morues; les charpentiers et les forgerons de la station travaillent sans relâche; les échos de la baie retentissent du bruit des enclumes et des marteaux; le *cocman* débite force petits verres de trois-six frelaté. La nuit ne vient pas interrompre ce mouvement de bruit et d'activité, puisqu'à cette époque il n'y a pas de nuit en Islande. On dort à bâtons rompus, sans se soucier de l'heure, quand le sommeil arrive. Les coqs, embarqués au départ de France et jaloux de s'acquitter consciencieusement de leur devoir, ne savent plus comment retrouver le moment précis où ils devraient saluer l'aurore. On prend si facilement l'habitude de ce jour continuel que, pour mon compte, lorsqu'à la fin de juin, vers onze heures du soir, je pouvais apercevoir quelques étoiles qui commençaient à se montrer au zénith, c'était avec un sentiment de regret que mon souvenir se reportait vers la nuit du 23 au 24 mai, pendant laquelle j'avais vu

le soleil ne pas quitter un instant l'horizon. De ces jours sans fin de l'été, il ne faut pas conclure aux nuits éternelles de l'hiver, car, à cette époque de l'année, on a au moins trois ou quatre heures de jour en Islande, indépendamment des aurores boréales, alors presque incessantes, et dont la blanche clarté peut rivaliser d'intensité, sinon d'éclat, avec celle du soleil.

Dès mon arrivée à Patrix-Fiord, je pus me rendre compte de l'utilité de la présence d'un bâtiment de l'état dans les baies de l'Islande. J'avais été chargé de visiter un lougre dont le capitaine avait fait constater l'état d'innavigabilité. L'avarie était en effet très grave en ce sens qu'il s'agissait d'une pièce de construction facile à remplacer, mais essentielle. Le rapport des premiers experts concluait très justement à la nécessité d'une réparation impossible à faire, vu le manque de ressources de la localité, et par suite à la condamnation. L'arrivée du bâtiment de l'état, qui pouvait disposer des ouvriers et des matériaux nécessaires, changea si bien la face des choses que trente-six heures après le rapport de la seconde expertise le lougre était complétement remis en état. Par contre, un autre navire dont la coque était excellente, mais dont le pont et la mâture pourris ne purent être remplacés, fut condamné et adjugé aux enchères au prix de 109 francs.

Au moment où j'arrivai à terre pour procéder à l'examen de ces navires, une averse m'obligea de me réfugier, en attendant les experts qu'on m'avait adjoints, dans une maison située sur la plage, à côté de l'habitation du marchand danois. J'y fus reçu aussi cordialement que possible par trois femmes, l'aïeule, la mère et la fille. Cette dernière est presque une compatriote, car elle a pour père un pêcheur français venu à Patrix-Fiord il y a une quinzaine d'années. Très épris de la mère, il abandonna son navire pour passer l'hiver auprès d'elle, repartit l'année suivante, et se garda d'autant mieux de revenir qu'il se maria en France. La Calypso islandaise n'a pas l'air de regretter outre mesure le départ de son Ulysse. Quant à la fille, elle flatte par sa beauté l'amour-propre national des marins français, avec lesquels elle vit, ainsi que sa mère, en très bons termes d'amitié. Pendant le séjour de la flottille de pêche, la maison se transforme en cabaret qui ne désemplit pas. Les travaux de réparation n'occupant que les ouvriers du bâtiment de l'état, la plupart des pêcheurs peuvent disposer de leur temps comme bon leur semble. A défaut d'argent, ils échangent contre un peu d'eau-de-vie les galettes de biscuit de leur ration, et, quand cette ressource leur manque, ils s'en consolent en fumant philosophiquement leur pipe devant le poêle de fonte.

L'accueil cordial que j'avais trouvé chez la jeune Franco-islan-

daise n'avait rien qui pût me surprendre... Je savais déjà par expérience que l'étranger est toujours sûr d'être bien reçu dans ces modestes bœrs. A peine en a-t-il franchi le seuil que tout le monde s'empresse autour de lui. La maîtresse du logis lui présente une jatte de lait dans laquelle elle commence par tremper ses lèvres. On lui amène ensuite les enfans, que l'on a débarbouillés à la hâte. S'il les embrasse, il peut être assuré d'avoir conquis du coup les bonnes grâces de toute la famille. On sait que le baiser joue un grand rôle dans les relations sociales en Islande, où l'on se salue en s'embrassant, non pas sur les joues, mais sur les lèvres. Si dans certaines circonstances le voyageur regrette de ne pouvoir user du salut à l'européenne, — il en est d'autres où le salut à l'islandaise n'est pas fait pour lui déplaire.

Le temps, qui avait attristé ma promenade, s'était mis à la pluie et me forçait à prolonger ma halte dans le bœr; les quelques mots d'islandais que j'avais ramassés de droite et de gauche ne me permettaient pas d'entretenir avec mes hôtes une causerie bien animée; mais leur bonne volonté et le peu de français qu'ils savaient eux-mêmes suppléaient en partie à mon ignorance de l'idiome national, et la conversation marchait tant bien que mal. Je fis connaissance ce jour-là, pour la première et dernière fois de ma vie, je l'espère, avec les chants islandais. Je commis l'imprudence de m'approcher d'une jeune fille qui tenait à la main un gros livre que je voulais voir de près. C'était un recueil de psaumes, et la jeune personne, croyant m'être particulièrement agréable, s'empressa d'en entonner un aussi monotone, aussi peu harmonieux que possible et de la voix la plus aiguë et la plus glapissante qu'on puisse imaginer. J'eus malheureusement le talent de cacher si bien mon impression sous un air de satisfaction apparente, que la chanteuse récidiva une seconde, puis une troisième fois, et que je n'évitai la quatrième audition qu'en prenant brusquement congé de tout mon monde.

Le vent s'était levé, fraîchissant de minute en minute, et la pluie avait fait place à la neige, qui commençait déjà à recouvrir le sol. Je me hâtai de regagner le bord. Le coup de vent, augmentant d'intensité, devenait peu à peu une véritable tempête. D'épais tourbillons de neige obscurcissaient l'air; une brume épaisse couvrait le fiord. A travers quelques rares éclaircies, nous apercevions les montagnes de la baie et les navires au mouillage complétement revêtus de blanc. Des rafales furieuses descendaient des sommets, précédées par un grondement terrible semblable au bruit d'une violente canonnade. Dans le fiord même, la mer était énorme. Notre navire, pivotant autour de ses ancres sous l'action des courans et des variations de la brise, s'inclinait fortement lorsque la mer et le vent le

prenaient par le travers. De gros paquets de neige à demi congelée tombaient de la mâture sur le pont, à la grande exaspération des hommes de quart, qui ne savaient comment se garantir de ces projectiles d'un nouveau genre aussi désagréables qu'inoffensifs. Mouillés sur toutes nos ancres et par un fond d'une tenue excellente, nous n'avions rien à redouter pour nous-mêmes et pas d'inquiétude à concevoir sur les navires de pêche qui se trouvaient à la mer, la direction du vent les éloignant de la côte. L'ouragan cessait à huit heures du matin après avoir fait rage toute la nuit. La neige avait tout recouvert : tout était blanc autour de nous, les navires, les habitations, les prairies, les plateaux, les montagnes, — et, comme le soleil brillait alors d'un vif éclat, le paysage tout entier semblait scintiller sous ses rayons. Dans l'après-midi, quelques navires entrèrent dans le fiord : la tempête ne leur avait causé aucun dommage; mais le vent, qui venait du nord, ayant poussé les glaces très bas, ils avaient dû redescendre dans le sud pour les éviter.

Les réparations que nous avions à faire étant terminées, il n'était plus nécessaire de prolonger notre séjour à Patrix-Fiord. D'autre part, quelques bâtimens moins heureux que ceux qui venaient de communiquer avec nous avaient peut-être été pris par la descente des glaces. Nos secours pouvaient leur être utiles, et dès le lendemain matin nous appareillions pour aller les leur offrir, le cas échéant.

Le temps était splendide, la température très douce, le ciel d'une pureté remarquable. Les neiges de la veille commençaient déjà à fondre dans le fiord; au large, la mer était aussi tranquille qu'à la suite d'une longue période de calmes plats. A l'horizon, un banc peu élevé de brume sombre plaquée de blanc trouble dans sa partie inférieure dénotait la présence des glaces, que l'on pouvait apercevoir à toute distance à l'aide de longues-vues. Deux heures après notre sortie du fiord, nous rencontrions les premiers *bourguignons*, comme les appellent nos pêcheurs. Ce sont les avant-coureurs de la banquise, glaçons détachés, de dimension variable, d'abord assez écartés les uns des autres pour que l'on puisse facilement circuler au milieu d'eux, mais dont le nombre et la grosseur, augmentant graduellement, finissent par rendre la navigation très difficile. Leurs formes sont aussi singulières que variées : l'imagination aidant, on peut y voir des ébauches d'animaux fantastiques, des proues de navire, etc. Ces blocs, éparpillés à perte de vue sur les eaux calmes et bleues, donnaient ce jour-là à la mer l'aspect d'une immense pelouse parsemée de fleurs et d'arbustes de glace. A dix heures du matin, nous franchissions le cercle polaire. D'énormes blocs et de vastes champs de glaces plates avaient depuis longtemps succédé aux *bour-*

guignons. A mesure que nous avancions dans l'ouest, les uns et les autres augmentaient de nombre et de dimension. La navigation devenait par trop périlleuse dans cette direction, et, en continuant à la suivre, nous aurions fini par nous trouver en présence de l'obstacle infranchissable qui rend impossible la reconnaissance complète de la côte est du Groënland, de cette banquise dont le lieutenant de vaisseau de Blosseville fut l'un des explorateurs et dans laquelle il a sans doute trouvé un tombeau (1). Renonçant à courir plus longtemps dans l'ouest, nous fîmes route vers le nord pendant quelques heures, et, redescendant ensuite le long de la côte, nous vînmes mouiller le soir même à Dyre-Fiord. Les champs de glaces nous avaient souvent obligés à faire des circuits et des détours de plusieurs lieues; mais nous finissions toujours par trouver soit un étroit chenal entre les blocs, soit un banc de glace assez mince pour que le choc du navire suffît à le briser. Un mois après, dans les mêmes parages, au lieu de trouver les glaces à petite distance de la côte, nous ne les rencontrâmes qu'à plus de 25 lieues au large. Cette fois nous n'aperçûmes ni glaçons ni champs de glaces précurseurs : ce fut la banquise même du Groënland qui nous apparut brusquement. La circonférence décrite par l'horizon, au centre de laquelle nous nous trouvions, était divisée en deux demi-cercles égaux, dont l'un semblait être le domaine de la mer libre, l'autre celui de la glace non pas à l'état de blocs plus ou moins volumineux et plus ou moins espacés, mais formant un continent qui s'étendait à perte de vue et contre lequel la mer venait se briser avec un bruit absolument analogue à celui de la vague déferlant sur une grève. La surface de ce continent glacial, hérissé d'aspérités, devait être absolument impraticable à la marche. Aucun chenal, aucun passage ne permettait d'y pénétrer. C'était la barrière contre laquelle l'énergie, la science, le courage de l'homme demeurent impuissans. Sur la lisière même, la sonde rapportait le fond par 1,000 mètres. Nos regards scrutèrent vainement l'horizon. Aucun de nous ne put apercevoir les hautes montagnes couvertes de verdure qui, si l'on en croit la tradition, firent donner par Éric le Rouge le nom de Groënland (*Green-land*, terre verte) au pays qu'il venait de découvrir.

Le temps étant demeuré calme pendant toute la journée, le thermo-

(1) Qu'il me soit permis de rappeler le nom aujourd'hui presque oublié de ce vaillant officier, que la *Revue* compta au nombre de ses collaborateurs de la première heure. Blosseville reçut en 1833 le commandement de la corvette la *Lilloise*, avec laquelle il découvrit au nord de la banquise une partie de la côte groënlandaise à laquelle il donna son nom. L'année suivante, il repartait de nouveau avec sa corvette pour continuer ses explorations. Depuis on n'entendit plus parler de la *Lilloise*, et toutes les expéditions envoyées à sa recherche sont demeurées sans résultat.

mètre s'était maintenu à 12 degrés au-dessus de zéro. Il est à remarquer que les glaces sont par elles-mêmes à peu près sans influence sur la température extérieure, mais que le plus léger souffle de vent qui passe sur elles suffit à déterminer immédiatement un froid très intense. On sait qu'il n'y a pas de glaces marines de formation en Islande, et que toutes celles que l'on rencontre sur les côtes proviennent des débâcles partielles du pôle, du Spitzberg et du Groënland. Une série d'observations recueillies par l'université de Reikiavik, et qui remontent au XIIe siècle, établit d'une façon générale que c'est surtout en été que les accumulations de glaces se produisent sur le pourtour de l'île, car c'est alors que, sous les latitudes plus rapprochées du pôle, la chaleur désagrége en partie les banquises, dont les blocs détachés, entraînés par les courans, redescendent jusqu'à Terre-Neuve. Ces blocs peuvent bien stationner momentanément sur la côte d'Islande, mais non pas s'y entasser en grande quantité, car l'île est baignée par le *gulf-stream*, qui l'entoure d'une ceinture d'eau chaude de 30 milles de largeur et d'une température moyenne de 8 degrés, dans laquelle la glace ne saurait subsister.

Si le *gulf-stream* cessait de baigner ainsi l'Islande, les glaces s'entasseraient sur la banquise, avec laquelle elles finiraient par faire corps. Elles fermeraient le passage qui existe aujourd'hui entre la banquise et la côte ouest; dès lors la débâcle glaciale, ne trouvant plus d'issue, serait rejetée sur la côte est, d'où elle se précipiterait sur l'Angleterre, le Danemark, la Norvége et la Suède, modifiant du tout au tout le régime climatérique de ces contrées, qui ne tarderaient pas à devenir inhabitables. Cette terrible perspective n'est heureusement pas à redouter. Le passage entre l'Islande et le Groënland demeure libre, et l'action du *gulf-stream*, à laquelle l'île doit en partie sa fertilité et la douceur relative de son climat, reste toujours la même. L'assertion que j'émets ici relativement à la douceur du climat de l'Islande sera peut-être taxée d'exagération. Je me bornerai à cet égard à citer des chiffres. Pendant mon séjour en Islande, la température moyenne a été de 12 degrés au-dessus de zéro, et je n'ai vu qu'une seule fois le thermomètre descendre à zéro. A plusieurs reprises, je me suis baigné non-seulement à la mer, mais dans les rivières des fiords, dont les eaux sont très vives, sans en être incommodé le moins du monde. Je pourrais croire que, favorisé par une chance particulière, je suis tombé sur une saison exceptionnelle, si le contraire ne m'avait été affirmé bien des fois par les gens du pays. Quant à l'hiver, il résulte des renseignemens que j'ai pu prendre qu'il est plus long, mais moins rigoureux en Islande qu'en Danemark, que la température moyenne est de 4 ou

5 degrés au-dessous de zéro, et ne descend à 10 que par exception.

Dyre-Fiord, où nous vînmes jeter l'ancre après notre première excursion dans les glaces, est l'un des fiords les plus importans de la côte ouest. Les navires mouillent en face d'Hogdol, petit hameau que composent une dizaine de bœrs construits au milieu d'une vaste prairie, à une centaine de mètres du bord de mer. De loin, le hameau paraît plus considérable qu'il ne l'est en réalité, car l'œil confond avec les habitations les pyramides coniques de blocs de tourbe noirâtre qui parsèment la prairie. Tous les bœrs, tous les villages d'Islande sont ainsi entourés d'une quantité de tourbe qu'on fait sécher au soleil, à côté même de l'endroit d'où elle a été extraite. C'est le seul combustible que produise le pays, car je ne parle que pour mémoire des bois flottés que le *gulf-stream* apporte dans certaines baies de l'est, la quantité qu'on en récolte, bien qu'assez considérable, ne pouvant subvenir aux besoins de la consommation générale. Sur la plage se trouvent quelques cabanes à claire-voie qui servent, comme à Reikiavik, de séchoirs pour le poisson. J'y remarquai une quantité de loups marins, dont on fait dans le pays une grande consommation. Une fois séchée, les Islandais mangent, sans aucune espèce de préparation, cette chair rance et coriace. Il n'est pas hors de propos de rappeler à ce sujet que les médecins attribuent au régime alimentaire des indigènes, dont le poisson sec fait presque tous les frais, la fréquence des cas de lèpre et d'éléphantiasis en Islande. Ces épouvantables maladies sont les fléaux du pays. Il m'est arrivé, à plusieurs reprises, de me trouver en présence de gens atteints de l'une ou de l'autre de ces affections; mais j'avoue que, dans ces occasions, je me suis surtout efforcé de ne rien voir. C'est à Dyre-Fiord que je me rencontrai pour la première fois avec un lépreux. Le mal n'était encore qu'aux jambes, mais il faisait de rapides progrès. Triste détail, les enfans du malheureux ainsi atteint étaient tous très beaux et très bien constitués; mais il n'y avait pas d'illusion à se faire : tous portaient en eux le germe fatal du mal héréditaire aux étreintes duquel ils n'échapperont pas dans l'avenir.

Onundar-Fiord, où nous vînmes faire notre seconde station, est plus petit, plus étroit et plus resserré que la baie Dyre-Fiord. Nous y arrivâmes par un temps magnifique. La petite plage qui s'étend au pied des montagnes disparaissait sous la neige. Sur les eaux bleues s'ébattaient de nombreuses troupes d'eiders et d'oiseaux de mer qui s'envolaient lourdement à notre approche. Le peu d'étendue du fiord le faisait ressembler à un lac profondément encaissé entre les murailles granitiques au milieu desquelles notre navire paraissait emprisonné. Le côté réaliste de ce tableau poétique était dû à l'abo-

minable odeur d'huile d'apocale dont l'air était imprégné. L'apocale est le requin des mers glaciales, on le prend avec des *émérillons* (1) par des profondeurs de 500 à 600 mètres. Les Danois et quelquefois des navires norvégiens et suédois se livrent à cette pêche, qui donne des bénéfices considérables. En faisant bouillir le foie et les viscères de l'animal, on obtient une huile très recherchée dans l'industrie pour la fabrication des savons; avec la peau, les Islandais confectionnent des sandales imperméables très souples et très légères. On tire enfin un grand parti de ce squale glacial, mais l'odeur nauséabonde, à la fois forte et écœurante, qui se dégage des cuves de pierre dans lesquelles bouillent ses entrailles rend parfois le séjour de certains mouillages tout à fait insupportable.

Une grande partie des fiords que l'on rencontre sur la côte d'Islande n'est point fréquentée par les navires. On n'y trouve le plus souvent que les canots islandais montés par trois ou quatre hommes qui viennent mouiller ou relever les lignes de fond avec lesquelles ils prennent la morue. Lorsque le poisson est rare dans les baies, ils vont les tendre à plusieurs milles de la côte en ayant soin de ne pas s'exposer à être pris par de gros temps auxquels leurs frêles embarcations ne pourraient résister. Chaque pêcheur islandais prend ainsi à la ligne une centaine de belles morues chaque jour. Ils n'emploient le filet que pour la truite ou le saumon dans les lacs et dans les rivières.

Après avoir croisé pendant quelques heures, en sortant d'Onundar-Fiord, au milieu des navires de pêche, nous entrâmes dans Lyse-Fiord. Sur les deux côtés de ce golfe spacieux se trouvent de nombreux mouillages, sortes de fiords intérieurs très fréquentés par les pêcheurs d'apocales. C'est dans Scutul-Fiord, le quatrième de la côte sud, que nous vînmes jeter l'ancre devant le village d'Iza-Fiord, composé d'une cinquantaine de maisons danoises en bois peint. C'était, après Reikiavik, le centre le plus populeux que nous eussions encore visité. Cette agglomération de maisons aux couleurs vives sur cette étroite langue de sable avait quelque chose de gai et d'animé qui nous reposait un peu de la sévérité et de la solitude des fiords précédens. On trouve à Iza-Fiord des magasins danois bien approvisionnés, une église et malheureusement aussi des fabriques d'huile d'apocale avec leur repoussante odeur. Après nous être assurés qu'aucun navire français ne se trouvait en relâche dans les baies avoisinantes, nous reprîmes notre croisière au large; puis, contournant à grande distance le Cap-Nord, limite septentrionale de la côte ouest, nous nous dirigeâmes vers Akurere, la seconde capitale de l'Islande.

(1) Crocs en fer avec lesquels on pêche le requin.

Cette ville est située tout au fond d'Oe-Fiord, à plus de 20 lieues de la mer. Elle se compose, comme Iza-Fiord, d'un assez grand nombre de maisons danoises dont les habitans repartent presque tous pour le Danemark au commencement de l'hiver. Dans un jardin bien abrité, on peut voir la merveille la plus rare et la plus curieuse de l'Islande, à savoir trois sorbiers dont l'un a été planté en 1790. Je n'ai pas vu d'autres arbres sur le pourtour de l'île, si ce n'est à Reikiavik, qui en possède deux de la même espèce.

Les environs de la ville sont très fertiles. Comme dans les autres baies, la vue n'est plus brusquement arrêtée par une chaîne de montagnes et peut librement parcourir un assez vaste horizon. De longues ondulations de terrain coupées par des collines en pente douce bordent le rivage, le long duquel s'étendent de vertes prairies sillonnées par de nombreux cours d'eau. Les montagnes qui s'élèvent au second plan ne présentent plus les mêmes caractères de désagrégation et d'usure que celles de la côte ouest. Elles sont à la fois plus accidentées et moins disloquées. Il semble qu'il y ait à Oe-Fiord plus de vie dans la nature que dans les autres localités, et l'on dirait que les convulsions volcaniques qui ont bouleversé l'île s'y sont produites avec moins d'intensité qu'ailleurs. Notre navire était mouillé tout contre des talus gazonnés couverts de fleurs des champs, parmi lesquelles dominaient les pensées sauvages, et nous reconnûmes, non sans étonnement, que les nombreux ruisseaux qui descendaient le long de cette pente verdoyante rendaient complétement douces les eaux de la baie.

C'est principalement à Akurere que les habitans du nord de l'île viennent s'approvisionner pour l'hiver. On les voit arriver en longues caravanes, leurs petits chevaux pliant sous le faix des ballots de fourrure, de laine écrue, de bas et de gants tricotés, dont ils vont faire l'échange avec les marchands danois. Les femmes sont assises sur de grandes selles à dossier, véritables fauteuils rembourrés des plus confortables, dont j'ai vu s'accommoder parfaitement, en dépit des lazzis dont ils étaient l'objet, certains cavaliers inexpérimentés du sexe fort.

Nous devions visiter après Akurere Vapua-Fiord, le premier des fiords que l'on rencontre sur la côte est; mais, à peine arrivés à la hauteur du cap *Langaness*, qui limite à l'est la côte nord, comme le Cap-Nord la limite à l'ouest, une longue série de brumes nous obligea à attendre au large une éclaircie. On ne peut songer en effet à courir sur la terre au milieu de ces brouillards humides et pénétrans, dont l'épaisseur est telle qu'on n'y voit souvent pas de l'avant à l'arrière du navire. La côte orientale est redoutée des pêcheurs pour bien des raisons : les coups de vent y sont plus fréquens que dans l'ouest ou dans le nord, les courans très violens et

très variables. Elle n'est pas d'un abord facile en certains endroits à cause des îlots et des récifs qui s'étendent au large; mais ce sont surtout les brumes qui la rendent particulièrement dangereuse. Lorsqu'un navire se trouve pris au milieu de ces épais brouillards, il n'a qu'une chose à faire : attendre patiemment une éclaircie; mais, s'il lui est loisible d'arrêter la marche que lui impriment ses voiles ou sa machine, il n'est pas maître de se soustraire à l'action des courans, dont il ne peut apprécier ni la force ni la direction. Aussi se croit-il souvent très éloigné de la côte alors qu'elle lui apparaît brusquement et à petite distance. Pour notre compte, nous attendîmes vainement pendant cinq longues journées qu'un souffle de vent vînt déchirer le voile de brouillards qui nous enveloppait. De guerre lasse, nous fîmes route à petite vitesse jusqu'à ce que la sonde accusât une diminution considérable du fond. Nous mouillâmes alors, prêts à relever immédiatement notre ancre, et quelques heures après, dans une courte éclaircie, nous aperçûmes la terre à 200 mètres. Le pied des montagnes restant dégagé, nous pûmes longer la côte d'assez près pour ne pas la perdre de vue et donnâmes dans le premier fiord qui se rencontra sur notre chemin.

Les courans nous avaient fortement entraînés dans le sud. Longeant, sans la voir, une bonne partie de la côte est, nous étions redescendus jusqu'à Seidis-Fiord, qui est peu fréquenté par nos pêcheurs à cause de sa profondeur et des nombreuses sinuosités qu'on est obligé de décrire avant d'atteindre le mouillage. Les Norvégiens y ont établi une pêcherie où l'on prépare les harengs que l'on prend aux environs en quantité très considérable. Une compagnie américaine y avait également installé un grand établissement pour l'exploitation de la pêche de la baleine. Des navires allaient les harponner au large et les ramenaient ensuite à l'établissement de Seidis-Fiord. L'idée, bonne en principe, a donné si peu de résultats dans l'application, que le matériel de l'exploitation a dû être vendu à vil prix et l'établissement abandonné depuis quelques années. Nous vîmes encore sur la plage les ossemens d'une baleine de très grande taille, qu'un musée d'Amsterdam avait achetés et dont il ne prit pas livraison, faute d'une salle assez spacieuse pour loger ce gigantesque squelette.

La brume s'était dissipée. En sortant de Seidis-Fiord pour continuer notre tournée, nous pûmes apercevoir dans leur ensemble les montagnes, dont la partie inférieure était seule demeurée visible depuis plusieurs jours. Elles diffèrent sensiblement de celles de la côte ouest. Les cimes, au lieu de se terminer en longs plateaux uniformes, dessinaient sur le fond bleu du ciel des lignes pittoresquement découpées. Les terrains, de nature diverse, affectaient des colorations singulières, jaunes, rouges, vertes, cuivrées, qui du

large ressortaient sur les pentes comme de gigantesques flammes. Cette comparaison vient si naturellement à l'esprit, qu'elle a fait donner par nos pêcheurs à plusieurs des caps qui se succèdent entre Seidis-Fiord et Rode-Fiord le nom général de *Pointes du Purgatoire*.

Deux heures de traversée nous avaient conduits à l'entrée de Nord-Fiord. N'y apercevant aucun navire au mouillage, nous reprîmes notre route pour arriver le soir même à Rode-Fiord. L'entrée de ce fiord est très large, si large même que, les détails du paysage manquant de relief, le premier aspect est presque triste. Sur les deux bords se trouvent de nombreuses criques où les navires peuvent s'abriter sans être obligés de remonter jusqu'au fond de la baie. Une haute montagne, s'avançant au milieu du fiord, le divise en deux parties, dont l'une porte le nom de Rode-Intre-Fiord, l'autre d'Eske-Fiord. C'était à Eske-Fiord que nous avions affaire. Aucun navire français ne s'y montrait en ce moment; mais nous venions y chercher des renseignemens sur le compte d'un Français naufragé en février et que l'on savait avoir été recueilli dans les environs. Le *sysselmand* (1) nous apprit que ce marin se trouvait à Hornwig, localité située plus au sud de l'île. Grièvement blessé au moment du naufrage, il n'était pas encore en état de supporter le transport à cheval, et, Hornwig étant l'un des points les plus dangereux de la côte, aucun navire n'osait l'y venir chercher. Le commandant de la station résolut de l'essayer, et on verra comment il réussit à mener à bonne fin cette difficile entreprise.

Nous ne manquâmes pas de profiter de notre séjour à Eske-Fiord pour visiter le gisement de spath qui se trouve dans les environs. Tout le monde connaît le spath, au moins de nom; mais ce qu'on ignore généralement, c'est qu'au lieu d'être très commun en Islande, il ne s'y trouve qu'à Eske-Fiord. La carrière d'où on l'extrait est située au bord de la mer à mi-versant d'une colline. C'est une simple excavation dans le roc, une sorte de grotte dont le calcaire transparent recouvre sur une profonde épaisseur les parois intérieures qui s'illuminent sous les rayons du soleil de mille teintes aux chatoyans reflets. Lors de notre visite, le personnel de l'exploitation se réduisait à un gardien, et le matériel à une cabane de bois. La carrière était sous séquestre en attendant l'issue d'un procès pendant entre le propriétaire et le gouvernement danois. Nous pûmes néanmoins recueillir un nombre assez considérable de fragmens de spath, et à dater de ce jour la manie des recherches minéralogiques s'empara de tout notre équipage. Ce fut une véritable

(1) Le *sysselmand* est un fonctionnaire de l'ordre administratif. Il remplit tout à la fois les fonctions de sous-préfet, de juge de paix et de percepteur d'impôts.

fièvre. Dans tous les fiords que nous visitâmes par la suite, nos hommes profitaient de leurs descentes à terre pour se charger de cailloux de toutes dimensions, ramassés au hasard. Parfaitement ignorans des premiers élémens de la science, ils se laissaient exclusivement guider dans leur choix par l'originalité de la forme et de la coloration. Quelques-uns furent cependant assez heureux pour mettre la main sur des échantillons qui n'auraient pas déparé la vitrine d'un collectionneur.

Avant de nous diriger vers Hornwig, nous nous rendîmes à Faskrud-Fiord, où les navires de pêche viennent habituellement passer deux ou trois journées avant de faire voile pour la France. Cette relâche leur permet de refaire leur provision d'eau douce, et de consolider leur gréement et leur mâture en vue d'une traversée pendant laquelle il leur arrive souvent d'être rudement éprouvés par le mauvais temps. Aucun de ceux que nous trouvâmes au mouillage n'ayant besoin de notre assistance, nous repartîmes aussitôt. Il faisait calme plat; le temps était magnifique, l'horizon très clair, et nous voulions mettre à profit ces conditions favorables pour faire route sur Hornwig; mais, à peine hors du fiord, nous fûmes subitement pris par des brumes épaisses, auxquelles succédèrent de fortes brises et une très grosse mer. Il nous fallut attendre en croisant au large le retour du calme, sans lequel nous ne pouvions songer à nous rapprocher de la partie de la côte que nous avions pour objectif, car, quelle que soit la direction de la brise, la mer y devient aussitôt énorme, et, si les vents passent à l'est ou au sud, on s'y trouve immédiatement en perdition. Après six jours d'attente, le temps s'étant sensiblement modifié, nous profitâmes d'une belle journée pour reprendre notre route.

Nous allions chercher cette fois, non plus un de ces magnifiques ports naturels qui dentellent au nord, à l'est et à l'ouest les côtes de l'île, mais une baie ouverte à tous les vents, entourée de récifs et de brisans sans nombre, et dont on ne peut s'approcher qu'avec des précautions infinies. Arrivés à la tombée de la nuit, nous mouillâmes en pleine côte, gardant toujours notre machine prête à fonctionner, afin de pouvoir gagner le large au premier indice de changement de temps. Une embarcation fut expédiée à terre et nos hommes finirent, après de longues recherches, par découvrir sur le rivage un bœr vers lequel ils se dirigèrent. C'était justement celui dans lequel le naufragé recevait l'hospitalité depuis plus de cent soixante jours. Il était parti de France, en qualité de second, sur le lougre l'*Oiseau des mers*. Dans les premiers jours de mars, par un très beau temps, une quarantaine de navires, dont l'*Oiseau des mers* faisait partie, pêchaient à une dizaine de milles de la pointe de *Westre-Horn*, qui forme l'un des côtés de la dangereuse baie

de Hornwig. La brise commença de fraîchir dans l'après-midi. La morue étant très abondante, nos pêcheurs, toujours imprudens, ne se décidèrent à manœuvrer pour prendre le large qu'alors que la mer et les courans les avaient déjà rapprochés de terre d'une façon inquiétante. Le plus grand nombre d'entre eux réussit cependant à doubler la pointe de Westre-Horn, derrière laquelle ils se trouvèrent en sûreté, le vent les éloignant alors de la côte. L'*Oiseau des mers* et quatre autres navires ne furent pas aussi heureux. Battus par des lames monstrueuses, ne pouvant pas mettre un bout de voile au vent sans qu'il fût emporté en lambeaux, ils vinrent tous les cinq se briser sur les récifs. Une trentaine d'hommes, roulant avec les vagues, furent jetés sains et saufs sur la plage. Les autres périrent, au nombre de 66, noyés ou écrasés contre les rochers, L'*Oiseau des mers* lutta longtemps contre la tempête. Deux heures avant le moment où il fut jeté à la côte, un coup de mer, enlevant le capitaine et les deux hommes de barre, précipita le second contre une claire-voie vitrée dont les éclats lui firent à la jambe une blessure des plus graves. Peu après le navire, donnant sur les roches, s'entr'ouvrit et se renversa du côté du vent. Le second et le mousse, demeurés seuls à bord, se réfugièrent dans la mâture et attendirent, cramponnés dans les haubans, le moment prévu où les forces viendraient à leur manquer. Il faisait un froid terrible : les lames déferlaient à chaque seconde sur eux. Voyant son jeune compagnon perdre connaissance, le second le soutint dans ses bras pendant trois heures, au bout desquelles l'enfant expira de fatigue et de froid. L'homme alors à bout de forces lâcha les cordages auxquels il s'était cramponné, et la mer le jeta à demi évanoui sur la grève. Il était alors quatre heures du matin. Autour de lui il n'apercevait que des cadavres. Ceux de ses compagnons qui avaient échappé à la mort s'étaient hâtés de se mettre à la recherche d'un bœr. Lui-même, malgré sa blessure, se mit aussitôt en marche. Il allait au hasard devant lui, traversant les marais et les ruisseaux, enfonçant à chaque pas dans la couche glacée qui les recouvrait, et dont les pointes avivaient et déchiraient incessamment sa plaie. Jusqu'à dix heures, il erra ainsi à l'aventure sans rencontrer un homme ou une habitation. Renonçant à lutter plus longtemps, il se laissa tomber sur la grève en poussant un dernier cri d'appel désespéré. Quelques instans après, deux Islandais, arrivant sur le lieu du sinistre, l'emportèrent dans le bœr où nos hommes venaient de le retrouver.

Il y recevait depuis cinq mois les soins les plus empressés et l'hospitalité la plus cordiale et la plus généreuse. Bien qu'il fût encore obligé de garder le lit, sa blessure était en bonne voie de guérison; mais, quelque gênante que pût être pour eux la présence de leur malade, ses hôtes avaient fini par s'attacher si tendrement à

lui, que la perspective de son départ les plongea dans un véritable chagrin. Sur leurs prières instantes, le commandant consentit à leur laisser encore la nuit pour se faire à l'idée d'une séparation qui leur coûtait si fort. Le lendemain, au point du jour, un canot se rendit à terre. Le naufragé venait d'arriver sur la plage, escorté par toute la famille qui l'avait si charitablement recueilli. Auprès de lui se tenait une belle jeune fille, aux soins de laquelle il semblait être particulièrement habitué, et qui laissait librement éclater une douleur si vraie que nous en fûmes tous profondément émus. Après avoir remercié le chef de la famille, non-seulement pour les soins qu'il avait eus du survivant, mais encore pour la sépulture qu'il avait pieusement fait donner aux victimes du sinistre, le commandant l'assura que le gouvernement français le ferait indemniser par les armateurs des frais de séjour et de maladie du naufragé, sans préjudice de la récompense honorifique qui serait demandée au ministre de la marine (1). Tout ému de nos témoignages de sympathie, l'Islandais serrait nos mains en répétant qu'il n'avait fait que son devoir, et qu'il ne méritait pour cela ni indemnité, ni remercîment, ni récompense. Le moment de la séparation était venu : tous les habitans du bœr, jusqu'aux petits enfans, fondaient en larmes en embrassant une fois encore le marin qui leur devait la vie. Dès le retour du canot qui le ramenait à bord, nous nous hâtâmes d'appareiller, et, lorsqu'une fois sortis de la baie nous jetâmes un dernier regard sur le rivage, nous aperçûmes encore la famille islandaise suivant de l'œil le navire qui s'éloignait de toute la vitesse de sa machine de ces parages dangereux.

La côte sud, que nous longeâmes ensuite à grande distance, n'offre ni rade, ni mouillage d'aucune sorte. Les sables entraînés par les cours d'eau qui descendent de l'intérieur ont depuis longtemps comblé tous les fiords, et les bancs qui s'étendent à trois ou quatre lieues au large obligent les navires à s'éloigner le plus possible de ces rivages inhospitaliers. A l'horizon s'élèvent de longues chaînes de montagnes étroitement resserrées, parmi lesquelles, si le temps est clair, on peut apercevoir l'Hécla et les glaciers qui le surmontent. Lorsqu'on a dépassé le cap Portland, massif rocheux qui divise la côte sud en deux parties à peu près égales, et dans lequel les lames ont creusé un magnifique portique de 80 mètres de hauteur, on ne tarde pas à apercevoir du côté du large, à quelques milles dans le sud de la terre d'Islande, un groupe de rochers qui s'élèvent brusquement au-dessus de la mer. Ce sont les îles Westman, l'un des sommets de la chaîne sous-marine dont les Shet-

(1) Les Islandais d'Hornwig ont reçu, par les soins du ministre de la marine, deux médailles d'or.

land et les Féroe marquent encore la direction, et qui peut-être, aux époques primitives du globe, reliaient l'Islande au continent européen.

Nous nous dirigeâmes vers la plus grande de ces îles, qui possède une rade assez sûre, dans laquelle nous comptions rencontrer quelques-uns de nos pêcheurs. Le temps était très doux. Sur la surface calme de la mer s'ébattaient de nombreux *hansbaks*, sorte de baleines beaucoup plus maigres et beaucoup plus petites que les baleines franches, dont la pêche peu rémunératrice n'est pratiquée que par occasion dans quelques rares baies. Les oiseaux de mer, remplissant l'air de leurs cris aigres et discordans, tournoyaient autour des îlots que nous longions pour nous rendre au mouillage. La baie s'adosse d'un côté à de hautes falaises verticales au pied desquelles la sonde ne trouve pas de fond, et dont le sommet, accessible seulement du côté du large, est couvert de pâturages sur lesquels on laisse les troupeaux errer librement pendant la belle saison. De l'autre côté, sur le versant inférieur d'une colline verdoyante surmontée d'un cône noirâtre, cratère d'un volcan récemment éteint, se trouvent les bœrs et les maisons des marchands danois. L'innombrable quantité d'oiseaux de mer de tout genre, pingouins, malainocs, goëlands, macareux, etc., qui ont élu domicile sur les rochers de Westman, est mise à profit par les habitans. A une certaine époque de l'année, on les tue à coups de bâton pendant leur sommeil, non pas afin d'utiliser pour l'alimentation leur chair huileuse et coriace, dont le palais le moins exigeant ne saurait s'accommoder, mais pour les employer, mélangés à la tourbe, en guise de combustible. Une autre récolte presque aussi singulière, que l'on fait également dans l'île, est celle du goëmon comestible, qui croît avec abondance au pied des rochers. On se contente, pour toute préparation, de le faire sécher, et on le mange tel quel. En dépit de la forte odeur de thé et de tabac mélangés qu'exhale cette herbe marine, j'ai eu la curiosité d'en faire l'essai, et je l'ai trouvée aussi désagréable au goût qu'à l'odorat.

A l'approche du canot qui nous amenait à terre, les oiseaux s'enfuyaient, abandonnant sur les aspérités des rochers leurs petits, encore incapables de les suivre, et dont nos hommes s'emparaient à la main sans difficulté. Sur le côté inaccessible des falaises, nous apercevions parfois à une grande hauteur des crevasses naturelles, fermées par un petit mur de pierres sèches évidemment fait de main d'homme, sans pouvoir nous rendre compte du but de cette construction et des moyens employés pour l'édifier. Nous apprîmes par la suite qu'on y mettait sécher le poisson à l'abri de l'atteinte des mouches, qui ne s'élèvent jamais aussi haut. Quant au mode de construction, un Islandais, gravissant la falaise du côté du

large, fixe sur le plateau une corde à l'aide de laquelle il gagne l'endroit voulu, tandis qu'une autre corde lui sert pour élever jusqu'à lui les pierres qu'un bateau lui fait passer une à une.

Nous étions favorisés dans notre excursion par un véritable soleil d'Italie qui mettait vivement en lumière toutes ces silhouettes noirâtres de roches et de montagnes décharnées incessamment rongées par les vagues. Le temps était très chaud, et je ne veux pas oublier de noter à ce sujet un renseignement du *sysselmand*, qui m'affirma que le froid vif était chose absolument inconnue aux Westman, même au cœur de l'hiver, qui y est cependant brumeux et très pluvieux.

En visitant l'église, l'unique construction en pierre de la localité, j'appris par le pasteur que les mormons se livraient depuis un certain temps à une propagande très active, de laquelle allait probablement résulter un mouvement d'émigration inquiétant pour l'avenir du pays. Le paquebot qui fait le service mensuel entre Reikiavik et Copenhague devait prendre sur la côte est, à Beru-Fiord, un premier convoi de 200 émigrans pour la Nouvelle-Sion. Les brumes lui ayant interdit l'accès du fiord, le départ fut ajourné au mois suivant et doit sans doute avoir eu lieu à l'heure où j'écris ces lignes.

C'était par les îles Westman que devait se terminer notre voyage circum-islandais. Nous touchions à la fin d'août : nos pêcheurs sont tous partis à cette époque, et les bâtimens de guerre, qui n'ont plus rien à faire sur la côte, regagnent alors Cherbourg. En terminant ce récit, je sens que j'ai été entraîné parfois hors de mon sujet principal; mais tant de choses s'y rattachaient pour ainsi dire d'elles-mêmes, qu'il m'a bien fallu élargir le cadre et ne pas me borner à parler du drame et des acteurs sans faire connaître le lieu de la scène. J'ai surtout voulu attirer l'attention du lecteur sur les équipages de nos navires de pêche et revendiquer pour nos marins la place qu'ils sont en droit d'occuper dans l'estime publique. J'ai l'espoir d'avoir atteint ce but, convaincu qu'il m'a suffi pour cela de dépeindre leur vie de privations, de fatigues et de dangers incessans. N'est-il pas utile de montrer ainsi qu'à l'époque troublée que nous traversons, à côté de certaines classes dont les sophismes déclamatoires des rhéteurs ont oblitéré l'honnêteté et le bon sens, il en est d'autres qui, indifférentes aux utopies des prétendus apôtres de la régénération sociale, s'honorent de conserver pour devise ces mots, en dehors desquels tout est chimérique et mensonger : *courage, travail, persévérance?*

GEORGE ARAGON.

LES FOURMIS

On lit dans l'*Ecclésiaste :* « Le trépas est pour l'homme et pour les bêtes; égale est leur destinée. Comme l'homme meurt, ainsi elles meurent de la même manière; elles respirent toutes, et l'homme n'a rien de plus que la bête. Toutes choses sont soumises à la vanité. Toutes choses vont vers un seul lieu : elles ont été faites de la terre, et elles retournent pareillement à la terre. Qui sait si l'âme des hommes monte en haut et si l'âme des bêtes descend en bas (1) ? » Ces lignes, que la main d'un sage a tracées, sont-elles donc tout à fait oubliées des modernes défenseurs de la foi? Au nom de certaines idées religieuses, des vérités éclatantes comme la lumière doivent être conspuées. Soutenir que les phénomènes de la vie participent de la même essence chez tous les êtres animés, signaler l'intelligence des animaux, apporter des preuves irrécusables de la prodigieuse antiquité du monde terrestre, voilà, aux yeux des purs croyans, des choses impies, des énormités dignes de l'enfer. Il semble parfois qu'on regrette l'absence d'un saint tribunal pour garder le genre humain dans l'obscurité du moyen âge. On put faire quelques bonnes avanies à ce pauvre vieux Galilée, inspirer à ce mécréant une crainte salutaire; aujourd'hui il faut se contenter de l'anathème envers ceux qui, à force de recherches et de patience, reconnaissent et proclament une vérité sur le monde. Les gens bien élevés accordent de l'instinct aux animaux, de l'intelligence jamais. Il ne suffit pas à l'homme d'avoir le premier rang dans la création, on entend que nul ne lui ressemble, s'il n'est Dieu. Le livre saint l'a dit, « toutes choses sont soumises à la vanité. »

Bonnes gens qui volontairement fermez les yeux à la lumière

(1) Chap. III, versets 19-21.

pour rester fidèles à des préjugés encore inconnus dans les temps bibliques, et qu'enfantèrent plus tard l'orgueil et l'ignorance, voyez les résultats de l'aveuglement. Afin de saper au plus vite des croyances qu'on déclare inconciliables avec les vérités dont la conquête est la gloire de l'humanité, des esprits que la grâce n'a pas touchés affirment que vous descendez des singes, et, en remontant bien loin, des *outres de mer* (1). A de telles assertions, une foule applaudit en invoquant la science, qu'on respecte peu en pareille occurrence.

Pourrions-nous en ce moment mettre en oubli des préjugés qui blessent la raison, et perdre le souvenir des moyens de les combattre qui prennent leur source dans la rêverie? Des études récentes ajoutent aux notions acquises et déjà fort répandues sur les mœurs de certains animaux des détails charmans et pleins d'intérêt. Nous avons à signaler des actes; seule, la stricte réalité les rend dignes d'attention. Il s'agit de très petites bêtes; les chétives créatures constituent de grandes sociétés et rappellent par plus d'un trait la vie des sociétés humaines. Ainsi avons-nous à considérer des aptitudes au travail, des passions vives, des sentimens variés, des relations sociales douces ou violentes; seule, la juste appréciation des phénomènes psychologiques peut rendre notre histoire complète et véridique. Voulant nous immiscer dans la vie privée des fourmis, ce sera le grand attrait de voir l'intelligence aux prises avec mille difficultés. C'est bien l'intelligence qu'il faut dire; toute autre expression serait absolument fausse. Des machines ne sauraient préférer un endroit à l'autre pour l'établissement d'un nid, aller au loin chercher des matériaux propres à construire, discerner les avantages d'une situation, déployer du courage ou montrer des défaillances, panser des blessures, réchauffer ceux qui ont froid, témoigner la plus touchante sollicitude pour les jeunes qui réclament des soins maternels, apercevoir les dangers et se mettre en garde contre l'ennemi. On veut toujours parler d'instinct lorsqu'il est question des actes de la vie des bêtes; mais la mémoire, les affections, le jugement, le raisonnement, le discernement, dont à tant d'égards les animaux donnent des preuves, ne sont pas de ce domaine. Il est une loi générale qu'il importe d'avoir présente à l'esprit. Les êtres particulièrement doués possèdent des instrumens naturels; mus par une force aveugle, ils cherchent à se servir de ces instrumens, c'est l'instinct. L'intelligence seule peut diriger des opérations complexes, où il y a des dangers à éviter, des difficultés à surmonter, des obstacles à vaincre.

Dans chaque groupe du règne animal, les nobles qualités appa-

(1) Les *ascidies*, groupe inférieur de l'embranchement des mollusques.

raissent chez les espèces qui mettent au monde une progéniture faible et sans défense. A des jeunes qui périraient dans l'abandon, il faut les soins et la protection de mères ou de nourrices; alors se constitue la famille. Pour assurer le sort d'une postérité plus ou moins nombreuse, les parens ou des ouvriers habiles à exécuter des travaux considérables montrent des aptitudes surprenantes, des instincts merveilleux, une intelligence et un sentiment admirables. Ces gentils oiseaux, pinsons, mésanges, hirondelles, fauvettes, bergeronnettes, font des nids charmans pour recevoir des nouveau-nés incapables de vivre sans des soins permanens; ils nous ravissent par une foule d'agrémens. Les gracieuses créatures possèdent une multitude de perfections qui manquent absolument aux canards et aux gallinacés si brillans par le plumage, — ces derniers n'ont guère à se préoccuper de poussins assez forts dès l'éclosion pour courir et chercher leur nourriture (1). La règle est toute semblable parmi les insectes. Le papillon, dont la chenille vit d'une façon indépendante, voltige sans souci d'aucun genre; l'hyménoptère, qui donne naissance à des larves presque inertes, est industrieux. Si la mère est d'une telle fécondité qu'elle se trouverait dans l'impossibilité de satisfaire aux exigences de sa nombreuse progéniture, des individus stériles sont appelés à remplir les devoirs maternels. Ainsi les guêpes et les abeilles forment ces immenses sociétés qui étonnent par la grandeur des travaux. Par la variété des ressources qu'elles mettent en œuvre, plus extraordinaires encore sont les fourmis. Nulle part dans le monde des insectes, on ne pourrait étudier avec un égal profit les phénomènes de l'ordre psychologique. Nous avons appris depuis peu beaucoup de choses nouvelles sur les fourmis.

I.

A peu près en tout pays, les fourmis s'emparent d'une partie du sol. Peuples barbares et gens civilisés remarquent ces insectes, qui donnent l'exemple du travail et de l'association. Longtemps néanmoins les fourmis déjouèrent la perspicacité des investigateurs. Au milieu de la foule des individus sans ailes, on avait observé des individus ailés, mais la nature et le rôle de ces différentes créatures restaient ignorés. Au XVIIe siècle, un homme habile, Swammerdam, découvrit, par des dissections délicates, que les individus ailés sont les mâles et les femelles, les autres des femelles stériles, des neutres, les ouvrières enfin qui seules pourvoient à tous les

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars 1870, *les Conditions de la vie chez les êtres animés.*

besoins de la société (1). Les naturalistes s'efforcèrent ensuite de reconnaître les particularités de la vie des industrieux insectes; ils n'eurent d'abord que peu de succès. Le véritable révélateur des mœurs des fourmis, Pierre Huber de Genève, n'est venu qu'au commencement du siècle actuel. Le fils du célèbre historien des abeilles avait le génie de l'observation. Son œuvre est restée, bien près de l'heure présente, l'expression presque entière des notions acquises sur les actes des fourmis. Cent fois on vérifia l'exactitude des faits que Pierre Huber avait constatés sans obtenir de l'investigation de nouveaux résultats d'une certaine importance. Applaudissons, aujourd'hui un progrès notable est réalisé. Nos différentes fourmis indigènes n'avaient pas été suffisamment comparées; on n'en avait point défini les caractères avec la rigueur qui importe à la science; des auteurs s'étant contentés de désignations trop vagues, le fruit de plusieurs études de mœurs se trouvait perdu. Depuis une vingtaine d'années, les espèces européennes, au nombre de plus d'une centaine, ont été décrites d'une manière précise. Les recherches sur les aptitudes particulières des espèces, longtemps comme interrompues, ont été reprises dans des conditions favorables; de nouveaux chapitres sont venus s'ajouter à l'histoire des êtres qui comptent dans la création parmi les plus remarquables.

Présenter les résultats des études récentes sur les mœurs des fourmis est notre unique dessein; les observations anciennes ont été rapportées dans une foule d'écrits, et tout le monde en garde un peu le souvenir (2). Pour défendre notre récit de toute obscurité, il suffira de rappeler à grands traits les notions depuis longtemps répandues.

Fort nombreuses en espèces, les fourmis se ressemblent par les plus essentielles conditions de la vie, tout en ayant des habitudes assez différentes. Les plus communes dans nos bois bâtissent à la surface du sol de vastes demeures qui nécessitent une quantité prodigieuse de matériaux (3). Au dehors, c'est un large dôme apparaissant comme un amas de morceaux de bois, de brins de chaume, de cailloux, de grains de blé ou d'avoine; à l'intérieur, c'est un formidable enchevêtrement de bûchettes à peu près d'égale dimension, disposées de façon à circonscrire des chambres et des avenues assez irrégulières, il est vrai, mais permettant néanmoins une circulation facile dans toutes les parties de l'édifice. Placés avec un art incroyable, les morceaux de bois se trouvent étayés les uns par

(1) *Biblia Naturæ*, par J. Swammerdam, né à Amsterdam en 1637, mort en 1680. — L'ouvrage ne fut publié qu'en 1737.

(2) Voyez notre ouvrage intitulé *Métamorphoses, mœurs et instincts des insectes*, Paris 1868.

(3) Par exemple la fourmi rousse, *Formica rufa*.

les autres; les premiers sont enfoncés dans la terre. Ainsi la construction dans son ensemble offre une remarquable solidité. Ces nids ont plusieurs ouvertures que les habitans ferment à la chute du jour et dans les temps de pluie. Diverses espèces pratiquent d'énormes souterrains et installent des appartemens à plusieurs étages sans employer de matériaux étrangers; ce sont les maçonnes. D'autres moins habiles, en général de taille fort exiguë, s'établissent sous une large pierre qui servira de toiture : dans la terre, elles creusent des galeries; ce sont les mineuses. Certaines fourmis se logent dans le bois : la matière se prête à la sculpture; aussi est-ce une merveille que le dédale de chambres et de couloirs.

Les fourmis ont des instrumens de travail très simples; des mandibules garnies de quelques dents suffisent à tailler le bois ou des brins d'herbe, à pétrir la terre, à saisir les corps. Selon la nature des outils, l'animal se montre habile à une besogne particulière, ses mandibules deviennent des armes, et, chez beaucoup d'espèces, ce sont des armes puissantes. Un des traits saisissans de la vie des laborieux insectes, c'est le concert qui s'établit entre les individus pour la construction des nids, pour les expéditions à la recherche des subsistances, pour les combats, aussi bien que dans le partage des attributions. Très fréquemment on voit les ouvrières se toucher les unes les autres avec les antennes, et tous les observateurs demeurent persuadés qu'elles ont entre elles des communications, une sorte de langage. En effet, une fourmi rencontre-t-elle un embarras, découvre-t-elle une substance de son goût, au plus vite ses compagnes averties accourent sur la place.

Au printemps, il n'existe dans les nids que la foule des ouvrières et quelques reines privées d'ailes. Une fois fécondées, les femelles, ne devant plus sortir de l'habitation, abandonnent leurs ailes, qui se détachent sans causer le moindre trouble à l'animal; l'insecte les tire, elles tombent; au besoin, les neutres se chargent de l'opération. Les femelles commencent à pondre; les œufs, entièrement blancs et d'une extrême petitesse, grossissent sensiblement au contact de l'air; les ouvrières les recueillent, les placent dans des chambres spéciales, s'efforcent de les préserver du froid ou de la trop grande chaleur. Les larves éclosent, pauvres créatures presque inertes; elles ont tout juste l'instinct de redresser un peu la tête et d'ouvrir la bouche pour recevoir la becquée. Habiles dans l'art de l'ingénieur ou de l'architecte, adroites au possible dans l'exécution des travaux matériels, les fourmis sont des nourrices incomparables. Elles tiennent les larves dans un état de propreté parfait, les gorgent de sirop, le matin les portent aux étages supérieurs, où se fait sentir une douce température, les remportent aux étages inférieurs lorsque le soleil trop ardent pourrait griller ces corps dé-

biles. Elles n'agissent pas chaque jour de la même manière; les conditions atmosphériques en décident. Vraiment ce ne sont pas des êtres sans raison qui se comportent ainsi. Parvenues au terme de la croissance, les larves filent une coque soyeuse; enfermées dans cette prison, elles se transforment en nymphes (1). Les ouvrières donnent aux cocons les soins qu'elles donnaient aux larves; au moment où l'insecte adulte vient d'éclore, elles déchirent le tissu soyeux de façon à rendre facile la sortie du nouveau-né. Les jeunes fourmis ne sont pas tout de suite en état de prendre part aux travaux de la communauté; les vieilles commencent par leur offrir de la nourriture, elles les accompagnent ensuite dans les diverses parties de l'habitation et les initient aux actes de la vie : il y a une éducation dont la durée n'est pas certaine.

En même temps que naissent des ouvrières en grand nombre, naissent aussi des mâles et des femelles. Mâles et femelles n'ont qu'un souci, qu'un désir, au plus vite s'envoler. En plein air seulement se consomment les unions. Les fourmis ailées s'échappent; quelques-unes ne vont pas loin; les femelles capables de devenir mères, recueillies par les ouvrières et rapportées au nid, vont accroître la population. D'autres au contraire se sont trouvées entraînées à d'énormes distances; chaque femelle fécondée tombe sur le sol sans secours possible. Elle n'en est pas troublée; elle s'enfonce dans une cavité, se débarrasse de ses ailes et, se faisant ouvrière, elle construit un petit nid. Elle pond une minime quantité d'œufs, et, devenant mère et nourrice à la fois, elle élève ses larves; des ouvrières éclosent. Celles-ci agrandissent l'humble demeure et se mettent aux travaux nécessaires. Désormais la mère sera reine. Ainsi se fondent les colonies.

Nos fourmis indigènes, on le sait, se nourrissent de matières fluides et se montrent particulièrement avides de liqueurs sucrées; elles lèchent le miel sur les fleurs, elles sucent le jus des fruits. Ce n'est pas pour elles seules; douées de la faculté de dégorger, elles puisent une énorme quantité de nourriture afin d'alimenter les compagnes restées au logis et surtout les larves. Personne n'ignore combien les intelligentes petites bêtes recherchent les pucerons, qui éjaculent un liquide sucré. Sur les végétaux où abondent ces parasites, ce sont des allées et venues continuelles. Plusieurs espèces, principalement des maçonnes et des mineuses, font mieux que d'aller à grande distance recueillir les gouttelettes de la liqueur toujours si désirée, elles emportent les pucerons et les mettent sur

(1) Les larves d'un petit nombre d'espèces se transforment en nymphes sans faire de cocons.

des plantes dans le voisinage de la fourmilière ou même à l'intérieur de la fourmilière. Les industrieux insectes connaissent le prix du bétail.

Certaines fourmis n'ont pas honte de s'établir dans les nids d'autres espèces et parfois d'aller attaquer ces mêmes espèces, à qui elles enlèvent larves et nymphes afin de se procurer des esclaves (1). Il y a des fourmis privées d'instrumens de travail, absolument inhabiles à construire comme à prendre soin des larves, mais d'humeur guerrière : ce sont les amazones (2). Par la violence, celles-ci s'emparent des nymphes de la fourmi brune ou de la mineuse (3). Les ouvrières étrangères éclosent, et tout de suite se mettent au travail dans la demeure où elles sont nées, donnant des soins à la progéniture des amazones, apportant la nourriture à leurs ravisseurs eux-mêmes. Huber a retracé d'une façon naïve et charmante les exploits de ces guerrières, qui par un beau jour d'été s'acheminent en longue colonne vers une fourmilière plus ou moins éloignée, se précipitent à l'assaut, massacrent les défenseurs de l'habitation et, grâce à la supériorité de leurs armes, envahissent le nid et emportent les coques qui contiennent les nymphes.

C'est assez sur l'histoire plus ou moins ancienne, nous pouvons maintenant nous attacher aux observations nouvelles.

Un naturaliste, successivement professeur dans plusieurs de nos facultés des sciences, Charles Lespès, dont la carrière a été trop tôt finie (4), se livrait à des investigations minutieuses dans les fourmilières. Témoin de certains actes, il avait conçu de l'intelligence des fourmis une très haute idée. On savait que divers insectes cohabitent avec les fourmis sans être ni inquiétés, ni maltraités par ces dernières; mais le genre de relations qui pouvait exister entre les maîtres du logis et les hôtes restait ignoré. Lespès dévoila le mystère. Seulement dans les fourmilières vivent de très petits coléoptères d'un aspect étrange : tout luisans, d'un roux uniforme, les clavigères, ainsi qu'on les appelle, ont d'énormes antennes, des élytres courtes, des pinceaux de poils sur les côtés. Triste semble la condition de ces êtres; aveugles, ils sont condamnés à une existence sédentaire; ayant la bouche singulièrement conformée, ils sont dans l'impossibilité de manger seuls. Nulle part, on ne voit l'exercice de la liberté plus entravé; par bonheur, ces malheureux insectes n'en ont sans doute pas conscience. Les fourmis sont pleines

(1) La fourmi sanguine, *Formica sanguinea*.

(2) Le *Polyergus rufescens* des naturalistes.

(3) La *Formica fusca* et la *Formica cunicularia*.

(4) Charles Lespès est mort en 1871, à l'âge de quarante-cinq ans, professeur à la faculté des sciences de Marseille.

de soins et d'attention pour les clavigères; à ces pauvres créatures, elles donnent la becquée. L'œuvre, il est vrai, n'est pas désintéressée. Les poils des petits coléoptères s'imprègnent d'un liquide visqueux et sucré fourni par des glandes; avides de cette matière, les fourmis se délectent à lécher les poils qui en sont enduits. Elles trouvent avantage à nourrir et à soigner de véritables animaux domestiques. Il est assez ordinaire de rencontrer des clavigères chez certaines fourmis; pourtant on voit des nids où il n'en existe aucun. L'observateur s'avisa d'en mettre dans ces habitations au dépourvu. Il croyait que le présent serait agréable; il n'en fut rien. Les fourmis, fortement intriguées à la vue de ces étranges créatures, cherchaient en vain l'usage qu'on en pouvait faire. Elles tâtaient, retournaient les pauvres insectes, et enfin, les considérant comme des bêtes inutiles, elles les tuaient en les coupant avec leurs mandibules. L'expérience est curieuse; elle prouve que les individus s'instruisent, et que, sans une sorte d'éducation reçue de leurs semblables, ils se montreraient inhabiles dans l'accomplissement de certains actes.

Des coléoptères agiles de la famille des staphylins, dont les élytres laissent à découvert l'extrémité postérieure du corps, habitent les fourmilières, ce sont les *loméchuses* (1). Mieux partagés que les clavigères, ils sont d'humeur vagabonde. Clairvoyans, pourvus d'ailes, ils sortent des nids, mais ils sont bien forcés d'y revenir; lorsque la faim les presse, ils n'ont pas d'autre ressource. Incapables de prendre eux-mêmes leur nourriture, ainsi que Lespès l'a constaté, ils la demandent aux fourmis. Celles-ci ne refusent pas de rendre un bon office à des créatures qui ont quelque chose à donner. Les loméchuses sécrètent une matière sirupeuse que retiennent des bouquets de poils placés sur les côtés de l'abdomen. Les poils se trouvant cachés par les organes du vol, le coléoptère écarte ses ailes pour que la fourmi puisse lécher la liqueur. Pareille entente de la part de deux êtres n'ayant aucune parenté est vraiment un des traits les plus curieux de la vie des animaux. Le croirait-on? il y a des fourmis qui ne savent pas manger. Les fameuses amazones, qui prennent des esclaves pour élever les larves, sont dans l'obligation de solliciter de ces mêmes esclaves leur propre nourriture, et de la recevoir de la bouche à la bouche.

Près des rivages de la Méditerranée, sur les terrains où le soleil darde ses rayons sans rencontrer d'obstacles, — les *garrigues*, suivant l'expression consacrée, — habitent de vigoureuses fourmis qu'on nomme les attes. Celles-ci se distinguent au premier coup d'œil par le premier anneau de l'abdomen, qui forme deux nœuds au lieu d'un seul comme chez les fourmis ordinaires; elles ont une grosse tête

(1) Ces insectes ont environ 5 millimètres de long.

et des mandibules robustes. A les voir, on devine qu'elles sont pleines d'énergie. Deux espèces sont particulièrement communes : l'atte noire (1) et l'atte maçonne (2), plus petite et d'un brun rougeâtre assez clair. Chez ces fourmis, il existe de singulières différences entre les ouvrières. Certains individus ont la tête de proportion médiocre, d'autres la tête énorme avec des mandibules extrêmement puissantes. Plusieurs naturalistes ont présumé qu'il y avait deux sortes de neutres : les soldats et les ouvrières; volontiers on supposait les soldats des mâles stériles. D'après les observations de Lespès, les forts comme les faibles exécutent les mêmes travaux et prennent également part aux combats; enfin tous seraient des femelles stériles. De grandes fourmis des pays chauds présentent encore dans les signes extérieurs des dissemblances plus frappantes. Il est difficile de croire qu'un rôle spécial ne soit pas attribué à chaque catégorie d'ouvrières.

Que de fois n'a-t-il pas été question de la gracieuse fable de La Fontaine : *la Cigale et la Fourmi?* A Ésope, le poète emprunta le sujet, et de confiance il présenta la fourmi comme un modèle de prévoyance. C'est que, par une tradition venue de loin, on ne doutait en aucune manière que le petit insecte ne prît soin d'emplir ses greniers en vue de la mauvaise saison. Cependant les investigateurs modernes, attachés à l'étude de nos espèces indigènes, n'hésitèrent pas à déclarer que les fourmis n'amassent point, qu'elles ne sauraient manger des substances dures comme la plupart des graines, enfin qu'elles n'ont nul besoin de provisions pour l'hiver, car elles s'engourdissent dès les premiers froids. Un poète en faute à l'égard des conditions de la vie des animaux, cela ne tire pas à conséquence; il suffit d'avertir les gens crédules de ne pas le croire. Ainsi pensaient les naturalistes, très certains de l'exactitude des observations poursuivies sur nombre d'espèces de fourmis; il semblait que la science eût prononcé le dernier mot. Tout à coup néanmoins un doute s'élève; on a vu des fourmis qui recueillaient avec une ardeur extrême les semences de quelques plantes particulières, puis on se souvient que chez les peuples de l'Italie, de la Grèce, de l'Orient, la croyance aux fourmis qui ont des greniers est universelle. Claude Élien, le contemplateur des animaux pendant les jours heureux de l'empire romain, a tracé un séduisant tableau des fourmis qui vont aux champs faire la récolte; d'autres auteurs ont parlé de cette habitude comme étant fort ordinaire; enfin dans l'Inde, des curieux des choses de la nature ont remarqué encore des fourmis emportant des graines. Un trait de lumière commence

(1) *Atta barbara.*
(2) *Atta structor.*

à poindre; les espèces si bien observées, qui ne prennent aucun souci des richesses, n'habitent-elles pas le centre de l'Europe, et au contraire les espèces signalées comme d'infatigables moissonneuses les rivages de la Méditerranée? Une recherche pleine d'intérêt devait être entreprise. Charles Lespès, poursuivant ses investigations sur la côte de Provence, rencontrait particulièrement les attes à grosse tête; il n'eut pas de peine à découvrir que ces dernières se comportent tout autrement que les fourmis du nord, à chaque instant il admirait avec quelle activité les attes noires et brunes ramassent les graines. Fallait-il aller bien loin les recueillir, les intelligentes petites bêtes se partageaient la besogne. Sur les chemins, une plante à larges feuilles ou une pierre laissant un espace libre servait pour l'établissement d'un dépôt; les individus qui avaient battu la campagne apportaient la récolte en cet endroit; d'autres y venaient prendre les graines et les traînaient jusqu'à l'entrée de la demeure où elles étaient reçues par les ouvrières chargées de l'emmagasinage. « Je les ai suivies bien souvent dans leur travail, dit Lespès, et, peu de temps après, j'ai toujours trouvé un petit tas de son à la porte; le germe au moins avait été mangé. On le sait, en germant les graines produisent du sucre, c'est alors que les fourmis les brisent et les lèchent. » A un autre observateur était réservée la satisfaction de reconnaître d'une manière plus complète les manœuvres des fourmis moissonneuses.

II.

Il y a trois ou quatre ans, un jeune Anglais, Traherne Moggridge, s'était beaucoup entretenu avec des personnes qui avaient vécu dans l'intimité des fourmis. Son attention éveillée sur des points controversés ou imparfaitement connus de la vie des plus laborieuses créatures du monde, il se promit d'user de toute la patience imaginable pour apprendre la vérité. Le pauvre garçon allait bientôt mourir, et il en avait le pressentiment. Atteint de la terrible affection qui frappe parmi la plus brillante jeunesse, aux mois d'automne et d'hiver, il venait respirer sur les grèves de Menton, plaçant l'espoir d'une guérison ou du moins d'un prolongement d'existence dans les chaudes effluves des côtes méditerranéennes (1). Moggridge se plaisait à penser qu'il ne quitterait pas le monde sans ajouter quelques pages à l'histoire de certaines créatures aussi remarquables par l'industrie que par les mœurs et par l'intelligence. Oubliant la maladie, il passait les jours à épier les actions des fourmis, à

(1) Traherne Moggridge, né à Swansea (pays de Galles) le 8 mars 1842, est mort à Menton le 24 novembre 1874 à l'âge de trente-deux ans.

suivre les manœuvres des araignées qui établissent dans la terre de ravissantes retraites. Ainsi nous sont parvenus de nouveaux renseignemens précieux pour le naturaliste et pour le philosophe (1).

L'observateur nous conduit dans un endroit désert, non loin de la petite ville de Menton. La roche est une sorte de grès friable, le sable s'est accumulé dans les trous. La végétation est pauvre, çà et là croissent des cistes, du thym, de la lavande noire. Il y a des pierres, et près des pierres des pins maritimes tout rabougris. Au-dessous de l'espace aride et sauvage, orangers et citronniers, soigneusement entretenus par la main des hommes, remplissent la vallée; des plantes basses, profitant de la terre cultivée, se pressent sur les bords et répandent en automne des graines à profusion. Sur la garrigue, deux longues colonnes de fourmis moissonneuses, c'est l'atte noire, cheminent en sens opposé; l'une se dirige vers le terrain cultivé, l'autre en revient. Le mouvement de la première colonne est rapide et bien ordonné; les fourmis ne portent rien. Très différente est l'attitude de la seconde troupe; la marche est pénible et irrégulière, toutes les fourmis sont chargées d'un lourd fardeau. Chaque individu tient entre ses mandibules une graine, quelquefois une grosse capsule qui lui couvre la tête et l'empêche de voir la route; les chutes sont fréquentes, mais le pauvre insecte est courageux, il n'épargne pas sa peine, il n'abandonnera pas sa récolte. On juge aisément que les bêtes chargées vont au logis; il faut les suivre, car c'est plaisir de voir avec quelle vivacité elles rentrent dans la demeure souterraine. Sur des points de la garrigue éloignés des terrasses herbues et fleuries, les attes noires errent comme au hasard; elles ne s'inquiètent pas des lieux où elles trouveraient la richesse; les transports à grande distance sont coûteux aussi bien pour les fourmis que pour les hommes. Dans une ingrate situation, les intelligentes petites bêtes préfèrent fourrager les environs malgré la misère de la végétation. Si la récolte est beaucoup plus laborieuse, il n'y a pas de temps perdu en courses longues et fatigantes; la compensation reste à l'avantage des moissonneuses.

Le plus ordinairement les attes se contentent de ramasser les semences tombées; au besoin pourtant elles savent très bien faire la cueillette. Voici la plante de tous les terrains secs, la *bourse du pasteur;* une fourmi grimpe, et, choisissant la tige garnie de graines, elle la coupe; puis, avec des précautions infinies, elle descend en arrière traînant son butin et va rejoindre ses compagnes. Parfois ce sont les fruits volumineux de la morgeline (2) qui sont enlevés. L'opération est-elle difficile ou impossible pour un seul individu,

(1) *Harvesting Ants and Trap-door spiders,* London 1873. — *Supplement to Harvesting Ants,* London 1874.

(2) *Alsine media,* mouron des oiseaux.

un autre individu accourt; avec son aide, le travail s'accomplit. Souvent, tandis que des fourmis cramponnées au sommet des tiges détachent des capsules, des ouvrières qui attendent au pied de la plante reçoivent les produits et les emportent. En vérité, on ne saurait mieux faire. Dans cette société si intelligente, il y a néanmoins des individus sots et ignorans. Des fourmis sans éducation, au lieu de choisir de bonnes graines, s'emparent de corps sans usage, et rentrent fièrement à l'habitation croyant avoir exécuté une belle besogne. Les malheureuses sont alors accueillies comme elles le méritent. Des inspecteurs, qui ne se laissent pas tromper, les forcent à sortir du nid au plus vite et à jeter au loin l'objet inutile. Témoin de pareils actes, l'observateur tenait à s'assurer que l'erreur n'est pas seulement parmi les hommes, qu'elle est encore parmi les fourmis. Dans le chemin que suivent les attes qui vont aux champs, il jette des grains de porcelaine grise ou blanche du volume et de l'aspect de certaines semences. Aussitôt des fourmis d'un faible discernement se précipitent sur ces morceaux durs, difficiles à retenir entre les mandibules, et les emportent. Sans tarder, les individus capables font comprendre leur sottise à ces pauvres créatures. Désormais chaque ouvrière passera près des grains de porcelaine et ne s'avisera plus d'y toucher.

Gens sans pitié lorsqu'il s'agit de reconnaître un fait sont les expérimentateurs. Taquiner, déranger, mettre dans l'embarras ces vaillantes fourmis afin de voir si elles seront assez ingénieuses pour se tirer d'affaire, devient l'occupation de celui qui les admire. Il répand tout près d'un nid des graines extrêmement volumineuses; les petites bêtes se jettent avec fureur sur ces grosses pièces et s'efforcent de les enlever. Faute d'y parvenir, elles les abandonnent; mais le jour où la germination a commencé sous l'influence d'une averse, elles peuvent les saisir par la radicelle, et alors elles les entraînent à grande distance.

Après avoir vu les attes noires occupées à la moisson, il est tout naturel d'entreprendre quelques visites domiciliaires. Justement, sur le coteau aride, on aperçoit un petit espace couvert de plantes qui ne croissent guère que dans les champs cultivés; ce sont des fumeterres, de l'avoine, de l'ortie, des véroniques, de la linaire. A tel indice, on ne saurait douter de la présence d'un nid; en pareil endroit, les fourmis seules ont pu semer les graines de semblables végétaux. Les attes n'ont nul besoin de matériaux de construction, elles pratiquent simplement des galeries et des chambres souterraines, profitant parfois d'une ouverture accidentelle qui rend les premiers travaux plus faciles. Aux abords de la fourmilière, des amas de terre, de gravier, de fragmens de racines provenant des déblais, des tas d'enveloppes de graines ou de capsules, enfin de tous

les débris sans usage, dénoncent l'entrée de l'habitation, si déjà elle n'a été indiquée par les allées et venues des fourmis. Tandis que des individus par centaines sont occupés à la moisson, d'autres encore en très grand nombre sont au logis perfectionnant les dispositions intérieures, recevant les semences qui sont apportées, entassant les récoltes dans les greniers.

Ouvrir le nid de l'atte noire sans beaucoup endommager les appartemens est une œuvre de patience; il faut avec des soins infinis enlever une énorme masse de terre. L'opération est-elle achevée d'une manière satisfaisante, on demeure frappé de la grandeur du travail. Sur une étendue qui souvent ne mesure pas moins d'un mètre, ce sont de longues galeries droites ou sinueuses et des chambres de formes et de proportions variables. Il y a plusieurs étages communiquant par des ouvertures verticales; les fourmis ne connaissent pas les escaliers. La moisson étant faite, les greniers se trouvent abondamment pourvus; voici des galeries pleines de graines noires et comme vernissées de l'amaranthe, plus loin, des chambres richement approvisionnées de semences diverses, où dominent celles de la fumeterre et des véroniques. Vient-on à vider quelques-uns de ces greniers, on s'étonne et une fois de plus on admire l'intelligence des laborieux insectes. Dans toutes les parties de l'habitation où circulent les fourmis, on ne voit que la terre bien tassée ou des chemins semés de gravier; mais dans les endroits qui avaient reçu les dépôts de provisions, il y a sur le sol une couche de petits grains de silex et de brillantes paillettes de mica plus ou moins cimentés; ainsi le fond est rendu à peu près imperméable. Pour être conservées, les substances alimentaires ne doivent-elles pas être mises à l'abri de l'humidité? Évidemment les fourmis en ont conscience.

Si la place offre quelque séduction, volontiers l'atte noire élit domicile dans les roches friables; alors chambres et galeries se trouvent mieux dessinées que dans la terre. Des crevasses aperçues, les fourmis ont été prises de la tentation de s'emparer de ces abris accidentels. Ce n'est pas tout cependant d'avoir sans peine de beaux vestibules, il reste à construire les appartemens. Les pauvres insectes ne reculent pas devant un travail gigantesque; ils minent la pierre en détachant avec les mandibules grain par grain. A l'aide d'outils d'une aussi faible puissance sont creusées des galeries longues de plus de 20 centimètres, et des chambres plus ou moins spacieuses. Quel exemple de succès dû à la patience! Les espaces destinés à recevoir les dépôts de semences se reconnaissent toujours à la couche de ciment dont le sol est revêtu.

Un fait parut fort étrange. Dans plus de vingt nids ouverts du mois d'octobre à la fin de mai, les semences trouvées parfois assez

humides n'avaient point germé, tandis qu'aux alentours, des graines de même origine ayant été répandues, les plantes se montraient déjà verdoyantes. Intrigué, vraiment en peine de trouver une explication plausible, l'observateur veut se livrer à une recherche attentive. Huit mois durant, des semences par milliers extraites des fourmilières sont examinées; quelques-unes seulement présentent des traces de germination et celles-ci en général ont été mutilées comme si l'on eût voulu en arrêter le développement. Moggridge n'hésite pas à conclure que les fourmis exercent sur les graines un pouvoir mystérieux. Pour un naturaliste, le mystère, c'est l'ignorance; la vérité, c'est qu'il reste à découvrir par quel procédé les intelligentes petites bêtes empêchent les semences de germer malgré la chaleur et l'humidité. Chose curieuse, ces graines comme frappées d'engourdissement, tirées des nids de l'atte noire et jetées sur la terre, se développent aussi bien que les autres; plusieurs fois répétée, l'expérience eut toujours le même succès. Au reste les fourmis ne disposent peut-être que de moyens très simples, car à certaines heures on les voit porter des semences hors du nid, les mettre au soleil, et, l'exposition jugée suffisante, les remporter dans les magasins.

Naturellement les attes ont un autre régime alimentaire que nos fourmis des bois; elles font des graines leur principale nourriture. Sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, la matière amylacée se transforme en sucre, et les insectes, sensuels autant que laborieux, dévorent avec une avidité incroyable la pulpe douce. Ils ne garderont pas tout ce qu'ils ont consommé; une part sera pour les larves. Les fourmis moissonneuses, paraît-il, ne se laissent guère prendre au dépourvu. En automne, elles fourragent avec une telle ardeur et amassent de si grosses provisions qu'au temps où viennent les fleurs les greniers sont encore loin d'être vides; — les petites bêtes estiment la richesse. Néanmoins les attes ne se contentent pas absolument de graines; volontiers elles attaquent des chenilles et se plaisent fort à en humer les parties fluides, mais elles ne semblent pas s'occuper le moins du monde des pucerons. Nos moissonneuses ne témoignent aucune préférence marquée pour une sorte de graines. Moggridge a trouvé dans les nids des semences d'espèces appartenant aux familles végétales les plus diverses. Près des jardins, l'atte noire emporte sans scrupule les graines des plantes exotiques les plus rares. On en eut l'exemple à Antibes, dans le parc d'un célèbre botaniste. L'atte maçonne, qui s'établit souvent à proximité des habitations des hommes, ne se fait pas faute de piller le blé et l'avoine ou de recueillir les graines que les oiseaux jettent hors de leurs cages.

Sur les garrigues méditerranéennes de même que dans nos bois

règne la paix ou la guerre. Parfois deux fourmilières sont en contact l'une avec l'autre, occupées soit par la même espèce, soit par des espèces différentes. Chaque nid a des entrées indépendantes; il n'y a point de relations de voisinage entre ces demeures en apparence presque confondues. Dans les temps ordinaires, nulle hostilité n'éclate entre les deux colonies; mais vient-on causer un trouble, tout aussitôt, comme furieuses, les fourmis se jettent sur les individus de l'habitation mitoyenne; lorsque les forces sont inégales, le carnage est terrible. Il semble que les petites bêtes, attribuant à leurs voisines le bouleversement de leur nid, sont animées d'une soif de vengeance. Chose horrible à dire, le plus souvent les vainqueurs emportent les vaincus et les dévorent. Une telle conduite ne pourrait vraiment être louée que par les insulaires de l'Océan-Pacifique.

Personne n'observe attentivement les fourmis sans tomber en extase à la vue des soins qu'elles prodiguent aux larves et aux individus dont la mission est de perpétuer l'espèce, à la vue encore des ouvrages énormes qu'elles élèvent, du concert qui s'établit entre elles pour l'exécution des travaux, de l'ardeur, de la patience, du courage et de l'intelligence qu'elles déploient. Ces chétifs insectes donnent au degré suprême le spectacle de la puissance obtenue par l'union de tous les membres d'une société. Cependant, à côté des nobles qualités qui font l'honneur des peuples, les fourmis montrent une humeur farouche. Pour les colonies voisines, elles restent des brigands, car elles ne perdent guère l'occasion d'exercer le brigandage, qui est favorable aux intérêts matériels. Dans ce petit monde se renouvellent sans cesse les guerres de spoliation. Deux nids d'attes noires se trouvaient passablement rapprochés; dans l'un, la population était considérable, dans l'autre assez faible. Les fourmis qui se sentaient en force n'avaient pas honte de livrer à tout moment des combats à la colonie moins nombreuse, dont les greniers avaient été déjà remplis. Par des attaques ainsi répétées, elles affaiblissaient la société dont elles convoitaient les biens. Dès l'instant qu'elles jugèrent ne plus devoir éprouver trop de résistance dans un assaut, elles envahirent le nid mal défendu et le mirent au pillage. Moggridge a vu la guerre allumée entre des attes noires durer pendant six semaines. Parfois les fourmis qui ont été dépouillées luttent pour reconquérir le bien perdu, et l'observateur qui suit avec intérêt ces combats ne peut s'empêcher de saisir la ressemblance avec les batailles engagées sur de plus vastes théâtres. Un jour, une colonne d'attes noires était en marche comme si elle allait aux champs faire la moisson. Soudain, elle rencontre une autre troupe qui revenait chargée de butin; aussitôt les porteurs furent dévalisés. Dans les luttes, les fourmis s'efforcent de saisir

leurs adversaires par les antennes, les parties les plus vulnérables; ainsi celles qui plient sous le poids d'un fardeau peuvent mal se défendre. Les récoltes achevées, cesse tout acte d'hostilité entre les fourmilières voisines; les membres des colonies autrefois rivales se rencontrent sans plus s'inquiéter. La paix conclue, les sociétés appauvries par l'état de guerre ont le mieux possible réparé les malheurs; les sociétés tout à fait maltraitées ont péri, des habitations où se pressait une foule de travailleurs sont maintenant vides.

Plus on pénètre dans les détails de la vie des insectes industrieux, plus on s'étonne. Dans les endroits brûlés du soleil, où se plaisent les attes noires, abondent les lézards. Très friands des fourmis ailées, c'est-à-dire des mâles et des femelles, ces reptiles n'attaquent pas les ouvrières. Celles-ci sont-elles défendues par une odeur pénétrante ou par la vapeur d'acide formique qu'elles émettent pour éloigner l'ennemi? Le fait est probable. Par un beau soir, au temps des amours, rien n'est curieux comme d'assister au départ des mâles et des femelles. Les lézards guettent, mais les ouvrières veillent, entourant les individus ailés jusqu'à l'instant où ils peuvent s'envoler; c'est une véritable garde du corps. Tous les actes de ces pauvres insectes dénotent une singulière justesse d'appréciation.

C'est seulement en pleine liberté que les êtres montrent toutes les aptitudes dont ils sont doués, mais un observateur ne négligera jamais d'examiner, s'il est possible, des individus captifs, afin de mieux suivre quelques traits de mœurs ou certaines particularités de l'intelligence. Moggridge voulut contempler de près les fourmis moissonneuses dont il avait si souvent épié les manœuvres au milieu des campagnes. Il emporta deux nids; les logemens avaient été préparés : c'étaient de belles cages à parois de verre, garnies d'une épaisse couche de terre et bien approvisionnées de nourriture. Dans l'une des colonies, on ne put apercevoir ni une femelle féconde, ni des larves; les fourmis semblaient misérables et ne cherchaient qu'à s'échapper. Elles mouraient au sein de l'abondance. Tout autre était le spectacle que présentait la seconde colonie; il y avait une reine et des larves en grand nombre. Avec une activité surprenante, les ouvrières s'étaient mises à creuser des galeries dans la terre couverte de gazon. En moins de six heures furent pratiquées huit orifices très reconnaissables aux monticules circulaires formés des matériaux extraits des profondeurs. Au lendemain matin, l'étendue des constructions était énorme, les ouvrières avaient travaillé toute la nuit. L'observateur ne se lassait pas d'admirer de quelle façon intelligente avait été conçu le plan général de l'édifice souterrain pour l'espace dont les industrieux insectes ne pouvaient franchir les limites. Les principales dispositions arrêtées, de longs jours s'écoulèrent à crépir les murailles, à mettre en bon

état les loges destinées aux larves, à consolider les parois des greniers. Les nombreuses ouvertures qu'on remarquait au début des travaux furent closes; trois subsistèrent assez longtemps, il n'en resta plus qu'une seule. Des graines avaient été répandues sur le gazon, les moissonneuses vinrent les prendre, et, comme à l'ordinaire, les emmagasiner dans les souterrains. On put voir comment s'y prennent les fourmis pour couper les racines qui descendent dans les galeries. Deux individus agissent de concert : l'un tire l'extrémité de la racine, l'autre ronge les fibres au niveau de la voûte; après une suite d'efforts énergiques, l'objet est enlevé. Aussi bien en captivité qu'en liberté, il y eut, à l'extérieur du nid, l'endroit spécial où s'entassèrent les enveloppes de graines, les fragmens de racines, enfin tous les détritus dont on débarrasse une cité bien tenue.

Dans la cage de verre avait été placé un vase avec de l'eau : on vit souvent les attes noires jeter dans le bassin les individus malades ou mourans. Était-ce pour se délivrer au plus vite d'êtres désormais inutiles ou pour les guérir? On n'ose prononcer. Toujours est-il que des malades semblaient parfois éprouver du bain l'heureuse influence. Comme ranimés par l'immersion, ils allaient se réchauffer au soleil et paraissaient bientôt avoir recouvré la vigueur des anciens jours. Au soir, les fourmis, attirées par la lumière de la lampe, sortaient de leurs retraites. En pareilles circonstances, on eut l'occasion d'assister à des repas. En général, plusieurs individus serrés les uns contre les autres attaquent la même graine; des parcelles de la matière pulpeuse sont détachées à l'aide des mandibules et introduites dans la bouche au moyen des palpes et des mâchoires. Les naturalistes attachés à l'observation des espèces du centre ou du nord de l'Europe avaient dû mettre au rang des fables les histoires de fourmis prévoyantes; aujourd'hui l'histoire vraiment scientifique des attes moissonneuses atteste la vérité de l'ancienne croyance et prouve une fois de plus qu'il faut toujours se défier des généralisations trop promptes.

III.

Aux heures de récréation, un écolier de Morges, dans le canton de Vaud, faisait ses délices de la lecture des *Recherches sur les fourmis indigènes*, par Pierre Huber. Bientôt l'enfant profita de toutes les occasions pour observer. Plus tard ce fut le jeune homme qui, s'adonnant à l'investigation avec un vrai enthousiasme pour le sujet, parvint à saisir pour la première fois mille détails du plus réel intérêt. Ainsi M. Auguste Forel a complété en grande

partie l'histoire de nos fourmis les plus communes (1). Examinant des espèces déjà étudiées sous le rapport des mœurs, il a pris à tâche de suivre, dans des circonstances extrêmement variées, les relations amicales ou hostiles entre des colonies soit de la même espèce, soit d'espèces différentes. C'était le meilleur moyen de dévoiler des caractères.

Dans les campagnes se loge en terre la fourmi sanguine, cette bête audacieuse déjà signalée, qui réduit en esclavage les fourmis brunes, ou, si l'on aime mieux, qui les prend de vive force pour auxiliaires. Aux mêmes lieux habite la fourmi des prés, qui ne réclame des autres aucune assistance (2). Les deux espèces sont ennemies. Que les habitations se trouvent à proche distance, c'est la guerre perpétuelle. Plus agiles, plus vaillantes, les fourmis sanguines marchent à l'attaque en colonne épaisse et manœuvrent avec une incontestable supériorité; le plus souvent elles remportent l'avantage. On les vit une fois couronner le dôme d'adversaires mis en complète déroute, bientôt poursuivre les fuyards, enlever les cocons que ceux-ci voulaient sauver, et sans retard dévorer les nymphes. Tous les observateurs demeurent stupéfaits de l'acharnement que les fourmis déploient dans les luttes. Des individus d'abord craintifs, hésitans, peu à peu s'animent; sous l'empire d'une sorte de frénésie, ils en viennent à ne plus reconnaître le chemin, à se jeter sur des compagnes. C'est l'ivresse des combats. Des individus moins emportés s'efforcent d'arrêter ces fous furieux, et les retiennent par les pattes jusqu'à ce qu'ils soient revenus au calme. Tout cela ressemble singulièrement à des scènes fréquemment constatées sur de vastes champs de bataille.

Pendant un été, dans le dessein d'amener quelque terrible engagement entre les bêtes ennemies, on déposa nombre d'ouvrières et de cocons de la fourmi des prés tout au voisinage d'une résidence de fourmis sanguines. Celles-ci pillèrent bien vite les cocons. Était-ce pour les manger? C'est l'habitude dans cette société lorsqu'elle est mise en présence de larves ou de nymphes d'espèces étrangères. — Nullement, paraît-il. L'année suivante s'offrait un spectacle inattendu. Fourmis sanguines et fourmis des prés vivaient dans une fraternelle association. Une brèche ayant été ouverte dans le nid, les unes et les autres emportèrent les cocons dans les souterrains et se mirent à réparer le désastre avec le même zèle. On s'avise d'apporter près de l'habitation une énorme quantité de fourmis des prés recueillies dans un autre district; ne voilà-t-il pas que les amies des sanguines refusent de les reconnaître pour des sœurs, et,

(1) *Les Fourmis de la Suisse*, in-4°; Zurich 1874.
(2) *Formica pratensis*.

de concert avec les autres, se précipitent sur les importunes! Ces dernières avaient l'avantage du nombre; elles vinrent assiéger le nid. Les alliées, se sentant perdues, prirent la fuite, emmenant les esclaves, emportant larves et nymphes, traînant les ouvrières nouveau-nées; elles allèrent s'installer à une distance respectable. Plusieurs fois, l'alliance a été consommée entre les bêtes ennemies, et souvent elle persista de longues années. Il est donc vrai, à la place de sentimens hostiles entre des êtres qui vivent séparés peuvent naître du rapprochement l'estime et même l'affection. Bien curieuse est la fourmilière mixte; chaque espèce conservant sa manière de bâtir, elle présente un mélange d'architecture. Sur le dôme, on ne voit d'ordinaire que les fourmis des prés, apportant des matériaux ou se chauffant au soleil. Vient-on à les inquiéter ou à jeter près d'elles des bêtes inconnues, vite elles s'enfuient au fond du souterrain. Elles ont été chercher du secours. Soudain, comme par enchantement, apparaissent les fourmis sanguines; si une lutte s'engage, les fourmis des prés ne s'y mêlent que les dernières.

Les ouvrières nouvellement écloses commencent par apprendre les travaux domestiques; elles ne savent combattre et distinguer les amies des ennemies qu'après avoir été pendant un certain temps façonnées à l'existence. Il semblait donc possible de faire contracter des alliances à beaucoup d'espèces différentes, si l'on prenait soin de ne réunir que de très jeunes sujets. De l'expérience est venue la preuve. Dans une cage vitrée furent déposées des nymphes appartenant à six espèces distinctes, sous la garde de trois sortes de jeunes ouvrières n'ayant entre elles aucun lien de parenté. Les petites bêtes s'installèrent ensemble; en commun, elles se mirent au travail, de la façon la plus tranquille; l'éclosion de nouvelles fourmis était incessante; les plus anciennes déchiraient les coques, aidaient à sortir les individus qui venaient à la lumière. On se trouva de la sorte en présence d'un peuple des plus bigarrés où régnait la concorde. En liberté, on ne réussit jamais à former de telles associations; dans tous les cas, les fourmis firent un massacre des larves et des nymphes étrangères; seules se réalisèrent des unions entre les fourmis sanguines et les fourmis des prés.

Plusieurs observateurs ont pris intérêt à l'étude des rapports de fourmis de même espèce appartenant à différentes colonies; les uns ont déclaré que ces rapports étaient assez mauvais, les autres qu'ils étaient bons. Tout en effet dépend des circonstances. Lorsque deux partis passablement séparés sont établis dans des conditions satisfaisantes, ils se battent à outrance. Si deux fourmilières rapprochées se gênent, il y a lutte, les engagemens partiels se répètent; mais en général, les forces venant à s'épuiser, aux conflits succède une alliance définitive. Deux nids ont une population faible,

les individus ne se sentent pas en heureuse situation, l'alliance est presque immédiate. A la lisière de gazon d'un massif d'arbres, une assez vaste demeure était occupée par des fourmis des prés. Un jour de gand matin, le naturaliste, qui se complaît dans le spectacle des batailles, apporte à peu de distance un nid de la même espèce, qu'il a été prendre bien loin. A l'heure où commencent les excursions, des ouvrières appartenant au vieux domaine approchent du camp formé par artifice; elles sont toutes massacrées. Les nouvelles venues s'inquiètent néanmoins de voir arriver sans c sse des bêtes qu'elles jugent des ennemies; elles poussent une reconnaissance, et se montrent en vue de l'habitation des fourmis qui naguère parcouraient seules le terrain. L'alarme se répand parmi ces dernières, elles accourent en nombre, la bataille s'engage avec un acharnement incroyable; toujours grossissent les masses de combattans; morts et blessés gisent sur un vaste espace. Un instant, les bêtes que le hasard a menées en ce lieu rompent les l gnes des adversaires et tuent à merci. La panique est au comble sur le vieux nid, mais les réserves ne sont pas épuisées; toutes les ouvertures vomissent des flots de fourmis, qui se joignent aux combattans. Alors la scène change, l'armée victorieuse est débordée; après le triomphe, c'est la défaite, les individus qui échappent au carnage fuient et disparaissent dans la prairie. Ne soyons pas étonnés de tant d'humeur belliqueuse; sans l'hostilité des colonies de même origine, au lieu de petites sociétés éparses, on verrait sur d'énormes étendues le sol labouré par d'interminables confédérations.

Entre fourmis d'espèces différentes, la guerre est endémique; elle est sourde ou violente, selon les caractères. En général, les individus isolés, de même force, s'évitent, se querellent parfois s'ils se rencontrent, se battent rarement; les luttes sérieuses en grosses masses ne se produisent que dans des circonstances exceptionnelles. L'intérêt des batailles de fourmis est considérable pour l'observateur attentif; comme le remarque M. Auguste Forel, il découvre mainte preuve d'intelligence parmi les combattans, sous le rapport du courage et de l'adresse des différences individuelles des plus saisissantes, — l'égalité n'existe nulle part dans la nature.

Quand une fourmilière est surchargée d'habitans, il y a des émigrations plus ou moins nombreuses. Au bord d'un jardin potager, des fourmis s'étaient depuis longtemps installées (1); dans les courses, elles suivaient plusieurs chemins; le plus fréquenté traversait la grande route, passait dans une prairie, longeait un étang pour aboutir à un massif d'arbres; c'était bien long. Au printemps, une partie des petites bêtes alla fonder une colonie sous le massif;

(1) La fourmi des prés, *Formica pratensis*.

plus tard, un nouveau groupe partit de l'ancienne habitation et vint élire domicile à l'extrémité d'un autre chemin; la place, paraît-il, manquait d'agrément, il la quitta, et au milieu d'un gazon verdoyant, qui s'étalait à peu de distance, il trouva un gîte convenable. Pendant tout l'été, les ouvrières récemment emménagées rencontraient les ouvrières qui n'avaient cessé d'occuper la vieille demeure, et toujours de part et d'autre l'accueil était charmant. Survint le froid de l'automne, les rapports furent interrompus; l'année suivante, les habitans de chaque nid avaient pris l'habitude de ne guère s'éloigner de leurs districts; les relations étaient brisées. Après une longue période écoulée, on eut l'idée de prendre quelques individus de l'ancien nid et de les mettre auprès de l'une des fourmilières qui en provenaient; abominablement mal reçus, ils durent s'enfuir. Dans une seconde expérience du même genre, des ouvrières accueillies moins brutalement furent tiraillées avec les signes d'une extrême méfiance. Comme on l'avait constaté, des fourmis éloignées depuis un certain temps se reconnaissent à merveille; mais, si la durée de la séparation a été très longue, elles ont perdu le souvenir de leurs compagnes. Il ne faut pas oublier du reste que la population se modifie rapidement par suite de la mort des individus et de la naissance de nouvelles générations.

M. Aug. Forel s'est livré à de patientes études sur ces fameuses fourmis amazones, inhabiles à construire, à élever les larves, même à manger seules. Huber, nous l'avons dit, a dévoilé les mœurs de ces étranges créatures, nées pour les combats, qui partent en grandes troupes ravir les nymphes de fourmis travailleuses, dont elles se font des servantes dévouées. Depuis soixante-cinq ans, la narration du naturaliste de Genève a été mille fois reproduite; jusqu'à présent on n'était guère parvenu à en savoir davantage sur le sujet, mais le nouvel observateur nous instruit d'une foule de particularités vraiment curieuses ou intéressantes. Entièrement d'un roux assez pâle est la fourmi amazone (1); elle n'a pas plus de 6 à 7 millimètres de longueur; seule la femelle est d'une taille un peu supérieure. L'individu neutre, — on ne saurait dire l'ouvrière, — porte de fines mandibules arquées, convexes et brillantes en dessus, canaliculées en dessous, à pointe bien affilée. Avec de tels instrumens, il est impossible de tailler le bois ou de gâcher la terre; la grande pince aux branches aiguës n'est pas un outil, c'est simplement une arme. Ainsi pourvues, les amazones ont une façon de combattre qui ne ressemble point à celle des autres fourmis. Incapables de saisir leurs adversaires par les pattes, de couper une tête ou des membres, elles appréhendent l'ennemi au corps ou lui transpercent la tête

(1) Le *Polyergus rufescens* des naturalistes.

d'un coup de pointe. Chez cette espèce, l'agilité est remarquable, les mouvemens impétueux, le courage poussé à la témérité. Ne cherchant jamais le salut dans la fuite, l'individu jeté au milieu d'une fourmilière étrangère bondit, tue une masse d'adversaires jusqu'à ce qu'enfin, saisi par le corps, il succombe. C'est dans les cas désespérés que les amazones montrent une pareille fureur; pendant les expéditions, elles marchent en rangs serrés, se retirent si un danger les menace, se détournent si des obstacles les inquiètent; l'individu attardé par les accidens de la route se hâte de rejoindre le gros de l'armée; il se dérobe dès qu'il se voit entouré de trop d'ennemis. Lorsque le chemin à parcourir est long, les amazones font des haltes, peut-être pour attendre les traînards, peut-être aussi parce qu'elles hésitent sur la direction qu'il convient de prendre. La force des colonnes expéditionnaires est très variable; parfois on compte à peine quelques centaines d'individus, souvent de mille à deux mille. Les entreprises de ces fameuses guerrières s'effectuent du mois de juin au mois d'août; les départs ont toujours lieu l'après-midi : vers deux heures si la température n'est pas excessive, plus tard s'il fait très chaud. Les préparatifs se font vite. Des fourmis se promènent sur le dôme comme indifférentes; tout à coup quelques individus entrent dans l'intérieur du nid. Le signal est donné : les amazones sortent par flots; elles se frappent du front, se touchent des antennes, puis la horde tout entière s'ébranle et s'éloigne. Les fourmis esclaves restent étrangères au mouvement et paraissent n'y porter aucune attention.

Dans certains cas, les amazones vont au but avec une étonnante sûreté; par exemple si elles veulent attaquer un nid placé sur le terrain qu'elles ont coutume de fréquenter. Elles se trompent bien aisément au contraire lorsqu'elles doivent opérer dans des cantons mal connus; — il y a des expéditions manquées. Ces fâcheuses aventures n'arrivent pas seulement aux fourmis. Un jour à quatre heures de l'après-midi, on pouvait voir sur un pré en pente, de la demeure bâtie par les fourmis brunes réduites en esclavage, les fourmis guerrières s'en aller en masses compactes. Cette troupe descend le coteau, atteint une vigne, en suit le bord et soudain s'arrête. Les amazones se répandent de tous les côtés; s'étant rassemblées, elles se décident à continuer la marche en avant. Au bout d'un trajet médiocre, des signes d'hésitation se manifestent, les bêtes s'arrêtent de nouveau et s'éparpillent. A chaque instant, des pelotons se détachent; l'un se porte dans une direction, l'autre va battre ailleurs la campagne; les recherches n'ont aucun succès. Peu à peu les coureuses rejoignent le centre de l'armée, puis la colonne entière reprend le chemin de la maison, aussi légère qu'au

départ. Au retour, les malheureuses fourmis ne témoignent d'aucune préoccupation, mais quand elles se mettent à gravir la côte, la fatigue se fait sentir; la troupe avance péniblement, des individus qui tiennent la tête retournent en arrière comme pour s'assurer que nul ne s'égare. Enfin, à sept heures du soir, les amazones rentraient au nid sans avoir rien trouvé.

Une autre fois, la bande se met en route à l'heure tardive; les herbes touffues qui embarrassent le chemin ne permettent aux fourmis d'avancer qu'avec de grandes difficultés et une lenteur extrême; prise de découragement, la troupe renonce à poursuivre, et sans hésitation apparente retourne au nid. Dans le monde des amazones, on ne se laisse guère abattre par des échecs. Une expédition a-t-elle été mal conduite, l'expérience malheureuse, les fautes commises servent pour mieux s'engager dans la nouvelle campagne. Par une belle journée, avant quatre heures de l'après-midi, une nombreuse horde de fourmis guerrières sortait de sa demeure. Bientôt elle se trouve près d'un champ de blé; ici, elle s'arrête, les petites bêtes se croisent, courent comme effarées, se touchent avec les antennes et finissent par revenir se grouper. Elles entrent dans le champ de blé; à peine ont-elles marché quelques instans, elles rebroussent, et voilà encore une halte au premier point d'arrêt. Des individus restent sur place immobiles, comme anéantis; pourtant une portion de la troupe se remet en mouvement et parcourt dans les blés plusieurs mètres en furetant à droite et à gauche. Ne parvenant à rien découvrir, les amazones regagnent tranquillement leur domicile. Le lendemain, on les voit repartir dans la même direction. Sans hésiter, elles pénètrent dans le champ de blé, le traversent en totalité en inclinant sur la droite, et à la sortie se trouvent juste en face d'un gros nid de fourmis brunes. Envahir la fourmilière par une galerie ouverte est l'affaire d'un moment; les amazones ne tardent pas à reparaître chacune portant une nymphe; les dernières sont chassées par les fourmis brunes. Les voleuses reprennent le chemin de l'habitation; mais, au lieu d'y entrer, elles déposent les nymphes en tas près de l'une des portes, et repartent aussitôt pour continuer le pillage. Les premières rencontrent celles qui forment la queue de la colonne, et c'est plaisir de voir avec quel soin elles évitent de passer trop près des individus chargés afin de ne pas les troubler; — il y a donc deux courans qui se dirigent en sens contraire. Les fourmis brunes qui viennent d'être pillées ont, en prévision d'un second assaut, barricadé les ouvertures de leur nid avec des grains de terre, faible ressource. Les amazones placées en tête de la troupe attendent le gros de l'armée; se voyant en force, elles grimpent précipitamment sur le dôme, déblaient les entrées, bousculent les

défenseurs et se chargent d'un nouveau butin. N'est-il pas clair que les fourmis guerrières vont à la recherche, d'après des indices plus ou moins vagues, comme nous le ferions nous-mêmes, qu'elles hésitent, se trompent ou réussissent, comme il arrive à tous ceux qui vont à la découverte?

Dans une circonstance, les légionnaires que nous venons de suivre allèrent attaquer des fourmis brunes qui avaient des coques de mâles; — celles-ci sont plus grosses que les cocons des ouvrières. Des bêtes stupides essayèrent d'emporter ces corps absolument inutiles dans leur société. Ne pouvant les saisir entre les mandibules, après de vains efforts, elles durent les abandonner. Assez fréquemment des amazones s'emparent de coques vides, de cadavres, et d'objets sans usage; enfin elles commettent des erreurs. Parfois sur un nid, tout se prépare pour une expédition; déjà les fourmis belliqueuses se mettent en marche, néanmoins beaucoup restent en arrière; celles qui tenaient la tête de la colonne reviennent sur leurs pas, l'indécision semble au comble, évidemment le projet mal conçu n'aura pas de suite; peu à peu les bêtes s'engouffrent dans leur souterrain, la journée est finie.

Pour esclaves, les amazones ne choisissent pas uniquement les fourmis brunes; aussi volontiers elles prennent les fourmis barbe-rousse (1). Celles-ci, également maçonnes ou plutôt mineuses, montrent en général à se défendre plus d'énergie que les autres; mais elles ne sont pas moins toujours vaincues. Une après-midi, une immense horde de guerrières s'acheminait pleine d'assurance vers une grosse fourmilière : arrivée en vue du nid, elle s'arrête brusquement; des émissaires se précipitent avec une rapidité vertigineuse sur les flancs et à l'arrière de la troupe afin de former une masse compacte. Les fourmis barbe-rousse se sont aperçues de la présence de l'ennemi; en quelques secondes leur dôme, percé de plusieurs larges trous, se couvre d'une nuée de défenseurs. Les amazones, nullement intimidées, fondent sur le nid : la mêlée devient indescriptible; cependant, malgré la lutte, des amazones pénètrent en foule par les ouvertures. Au même moment, on en voit sortir une multitude de fourmis barbe-rousse emportant des centaines de larves et de nymphes qu'elles veulent sauver. D'autre part, les assiégeantes ne se retirent qu'avec un cocon entre les mandibules; satisfaites, elles ne songent qu'à déguerpir. Bientôt réunies en grosse masse, elles se dirigent vers leur habitation; les fourmis barbe-rousse, les voyant fuir, se lancent à la poursuite. La scène est des plus curieuses. Telle amazone, saisie par les pattes,

(1) *Formica rufibarbis*. La même espèce porte dans divers ouvrages le nom de *Formica cunicularia*.

est forcée de lâcher sa proie; telle autre, vigoureusement assaillie, laisse tomber le cocon qu'elle porte et d'un coup de pointe perce la tête de l'individu qui cherche à le prendre. Longtemps les fourmis barbe-rousse harcèlent les amazones, mais celles-ci, plus agiles, gagnent de vitesse et rentrent au nid avec un butin considérable.

Il semble que rien ne peut décourager les intrépides amazones. Un jour, par un temps affreux, une colonne se trouvait en marche. Passant près d'une fontaine, les malheureuses bêtes sont inondées; la plupart se cramponnent aux herbes et avancent péniblement au milieu du gazon mouillé. Parvenues au bord d'une grande route, elles n'hésitent pas à la traverser malgré le vent qui les culbute et la poussière qui les couvre; plus loin elles réussissent à piller une fourmilière. Au retour, étant chargées, elles trébuchent à chaque pas sous la force de l'ouragan ou sont entraînées à grande distance; pourtant on ne les voit nullement lâcher prise. Luttant avec une indomptable énergie, elles finissent par atteindre leur demeure sans avoir perdu les fruits du pillage. Il y eut certes des victimes de la tempête, mais on ne les a point comptées. Les terribles amazones étant dans la dépendance absolue de leurs esclaves même pour se nourrir, on s'est inquiété de savoir de quelle manière se fonde une colonie. Selon toute apparence, la femelle, qui a des mandibules à peu près conformées comme celles de beaucoup d'autres fourmis, élève les larves provenant de sa première ponte; à cet égard nous manquons d'observations précises.

Une bête d'allure singulière, c'est la fourmi erratique, ou mieux la tapinome (1), elle marche, elle court les antennes en avant, l'abdomen relevé dans une attitude menaçante; elle éjacule un liquide extrêmement volatil d'une odeur très prononcée. Rencontre-t-elle un animal capable de l'inquiéter, tournant de son côté l'extrémité postérieure du corps, elle le suffoque ou le met en fuite. Les tapinomes qui creusent des souterrains changent fort souvent de demeures; elles déménagent avec une incroyable rapidité, emportant larves et nymphes. On les observe au nid, que l'on revienne deux heures plus tard le nid se trouve vide; le déménagement est effectué. La raison d'une semblable conduite reste inexpliquée. Les fourmis erratiques ne sont pas d'humeur belliqueuse; attaquées, elles se défendent néanmoins d'une façon très résolue et bien étrange. Une fourmi ordinaire menace de ses mandibules la tapinome; celle-ci se retourne, agite l'abdomen dans tous les sens et fait jaillir une petite vapeur, l'adversaire se sauve. Serrée de près par plusieurs ennemis, la tapinome les asperge de liquide en visant

(1) *Tapinoma erraticum*. Cette fourmi à raison de certains caractères est classée dans un genre particulier.

à la tête; aussitôt les bêtes atteintes se frottent dans la boue ou dans la poussière et se roulent comme en proie à des convulsions. Ainsi chaque type se distingue par une faculté spéciale ou par quelques traits de mœurs particuliers.

IV.

Ce sont les fourmis d'Europe seules dont nous connaissons passablement aujourd'hui les conditions d'existence, les mœurs curieuses, les instincts remarquables, l'intelligence surprenante. Entre elles, il existe des différences extraordinaires; comment donc ne pas songer aux espèces des autres parties du monde, que signalent des détails de conformation plus ou moins étranges? Combien de particularités neuves, singulières ou charmantes découvrirait au milieu de ce monde un observateur patient et habile! Dans les régions tropicales habitent en prodigieuse abondance des fourmis énormes qui rôdent sur les chemins, courent les bois, envahissent les maisons, mettent au pillage les denrées, marchent en grandes troupes; bêtes fort incommodes, disent les voyageurs sans plus nous instruire. Bêtes incommodes en vérité, mais, ne l'oublions pas, bien industrieuses. M. Henry Walter Bates, un naturaliste anglais qui près de douze années séjourna dans la vallée de l'Amazone, a donné quelque attention à ces terribles fourmis abhorrées des indigènes; il a observé des faits intéressans sur les habitudes de ces créatures, qui se livrent à d'immenses opérations (1). Ce n'est, il est vrai, qu'un fragment d'histoire, car, le remarque justement l'explorateur des pays que baigne le grand fleuve de l'Amérique du Sud, il fallut qu'un homme plein de zèle et de talent consacrât presque sa vie à l'étude des fourmis communes dans son voisinage pour en connaître les mœurs et le tempérament. L'investigateur jeté dans une contrée lointaine, rarement sédentaire, toujours sollicité par mille sujets, travaillé du désir de voir une infinité de choses, peut-il donc poursuivre une recherche capable de l'attacher d'une manière à peu près exclusive? Accueillons simplement ce qu'un naturaliste instruit nous apporte; les notions fournies par M. Walter Bates conduiront de nouveaux voyageurs à surprendre ce qu'il laisse ignorer.

Toutes les personnes qui ont visité l'Amérique méridionale parlent de ces grandes fourmis qui semblent être toujours en expéditions. Réunies en nombre immense, elles arrivent à l'improviste, s'insinuent dans les maisons, dérobent les victuailles ou chassent les

(1) *The Naturalist on the river Amazons*, London, 2 vol. in-12, 1868.

bêtes nuisibles, et décampent de nuit afin d'échapper à des poursuites dangereuses. Alors, selon l'avantage ou le désagrément survenu, les *fourmis de visite*, comme on les appelle, sont louées ou maudites. L'œcodome à grosse tête (1), la visiteuse ordinaire, abonde au Brésil. Les neutres, entièrement d'un brun noir ou rougeâtre, ont la tête munie de deux pointes et le thorax armé de trois paires d'épines. On en distingue trois sortes : les petits ayant la tête de proportion médiocre, — les véritables ouvrières, les grandes, dont la tête est énorme, polie à la surface chez les uns, mate et velue chez les autres. On n'a point encore clairement démêlé s'il y a des différences importantes dans la nature, dans les attributions, dans les aptitudes de ces trois sortes d'individus. L'œcodome emploie des feuilles pour la construction de ses nids. On en fut informé, il y a plus de quarante ans, par le récit d'un voyageur suédois, M. Lund. Passant près d'un arbre isolé en pleine végétation, le naturaliste est surpris d'entendre par un temps calme des feuilles qui tombent comme la pluie; il s'approche, et sur chaque feuille voit une fourmi qui travaillait de toute sa force. Le pétiole bientôt coupé, la feuille tombait à terre. Au pied de l'arbre, la scène était plus curieuse encore : la terre se trouvait couverte de fourmis, qui découpaient en morceaux les feuilles à mesure qu'elles tombaient. En une heure, tout était fini : l'arbre dépouillé, les feuilles coupées, les morceaux emportés. Quel usage allaient faire les fourmis de ces morceaux de feuilles? On l'ignorait; avec M. Walter Bates nous l'apprendrons.

Aux environs de la ville de Pará comme dans tout le pays situé à l'embouchure de l'Amazone, on rencontre partout les œcodomes, c'est le fléau des habitans. Les terribles bêtes dépouillent de leur feuillage les arbres cultivés, le préjudice est affreux pour la population. Dans certains districts, on assure qu'il est presque impossible d'avoir des cultures, tant pullulent les grosses fourmis, les *saübas*, ainsi qu'on les nomme dans toute la contrée. Au temps de ses premières promenades, l'investigateur des choses de la nature était fort intrigué de voir, au milieu des bois et des plantations, de gros monticules de terre qui tranchaient par la couleur avec la teinte générale du sol. Quelques-uns de ces édifices avaient 1/2 mètre de hauteur et 35 à 40 mètres de circonférence. C'étaient les nids des œcodomes, les redoutables saübas. Le dôme, formé de granules de terre agglomérés, avec des éminences comparables à des tourelles disposées par rangs, couvre de vastes et profondes galeries souterraines. Il est rare que les fourmis se montrent à l'ouvrage sur ces demeures; — probablement elles travaillent la nuit. D'or-

(1) *OEcodoma cephalotes*. Cette fourmi est longue de 2 centimètres à 2 cent. 1/2.

dinaire les ouvertures, petites et nombreuses, restent closes, au moins pendant le jour; d'étroits vestibules convergent pour aboutir à une vaste galerie d'une construction parfaite.

Lorsque les bandes d'œcodomes reviennent de la cueillette, on croirait une multitude de feuilles animées en marche; le spectacle est d'une originalité sans pareille. En certains endroits peu éloignés des nids, les morceaux de feuille sont déposés en tas sur le sol; tous, de forme circulaire, ont la dimension d'une petite pièce de monnaie. Découvre-t-on un de ces amas parfois très considérables que les œcodomes, sans souci des voleurs, ne prennent point la peine de garder, le lendemain on trouvera la place nette. Les ingénieuses bêtes réunissent d'abord les matériaux, elles les portent ensuite sur les lieux où ils doivent être mis en œuvre; nulle part on n'agit avec plus de méthode. Ce sont surtout les jeunes arbres que les saübas dépouillent de leur feuillage; elles s'attaquent bien aux essences indigènes, mais elles paraissent préférer singulièrement les arbres ou arbustes importés; c'est ainsi que les malheureuses mettent en état pitoyable les plantations de caféiers et d'orangers.

Voyons donc ce que les œcodomes fabriquent des morceaux de feuilles si artistement taillés; à force de temps et d'assiduité, M. Walter Bates est parvenu à le découvrir et à surprendre les ouvrières au travail. Les fragmens de feuilles sont employés pour la construction de ces énormes dômes qui protégent les souterrains; interposés entre des couches de granules de terre, ils rendent la voûte à peu près imperméable. N'est-il pas inoui le soin de ces bêtes, paraissant comprendre qu'une toiture simplement faite de terre ne résisterait pas aux pluies torrentielles des régions tropicales? Des ouvrières apportent les pièces qu'elles prennent au dépôt et les jettent sur le monticule; d'autres ouvrières s'en emparent, les mettent en position, les couvrent de grains de terre qu'elles vont chercher au fond du trou. Ce partage du travail ne laisse vraiment rien à désirer. Les demeures peuvent s'étendre sous le sol d'une façon incroyable. N'assure-t-on pas que, dans la province de Rio-Janeiro, des saübas creusèrent un nid sous la rivière Parahyba? Au jardin botanique de Pará, le directeur, essayant de détruire un nid, alluma des feux près des ouvertures principales et introduisit à l'intérieur de la vapeur de soufre : on vit de la fumée sortir par un orifice situé à une distance de plus de 65 mètres.

Exécrées à cause des dégâts qu'elles commettent sur les plantations, les saübas sont encore accusées de venir la nuit dans les maisons comme des brigands soustraire le manioc et d'autres provisions de bouche. A ce sujet on raconte une foule d'histoires extraordinaires. L'explorateur de la vallée de l'Amazone craignait d'y ajou-

ter trop de confiance. De la manière la plus naturelle se présenta l'occasion d'éloigner de son esprit toute incertitude. Se trouvant dans un village indien sur la rivière Tapajos, il est éveillé en pleine nuit par un serviteur convaincu que les rats se sont établis dans des corbeilles de manioc gardées comme une précieuse réserve. Aussitôt debout, le naturaliste estime que le bruit ne vient nullement des rats; avec une lumière, il pénètre dans le garde-manger, c'était une troupe d'œcodomes composée de plusieurs milliers d'individus. Les grosses fourmis couraient en divers sens; déjà se sauvaient les bêtes portant entre les mandibules un énorme grain de manioc. Les paniers placés sur une table étaient occupés par des centaines de fourmis coupant les feuilles sèches servant d'enveloppes; c'était l'opération qui produisait le bruit dont on s'était ému. L'envie d'exterminer un pareil monde était inévitable, on frappe avec rage, il y a nombre de bêtes écrasées, mais de nouvelles cohortes ne cessaient d'arriver; le jour mit fin à la scène. La nuit suivante, la visite se renouvela; on ne parvint à éloigner les saübas qu'en mettant le feu à de petites traînées de poudre de chasse. Quel usage peuvent donc faire les œcodomes de ces grains de manioc, substance horriblement dure; auraient-elles un procédé pour les ramollir? A cet égard on nous laisse encore dans l'ignorance aussi bien que sur le mode d'éducation des larves. Les mâles et les femelles, ayant une petite tête et de grandes ailes, sortent des nids pendant les mois de janvier et de février, au commencement de la saison pluvieuse. Ils se montrent au soir en quantité formidable et c'est fête pour les animaux insectivores, qui en font un terrible massacre. Quelques femelles échappent; c'est assez pour perpétuer la race dans une effroyable proportion.

Des fourmis d'un tout autre type que les œcodomes et non moins singulières sont aussi très répandues dans l'Amérique méridionale; les naturalistes les appellent les *écitones*. Longues, minces, avec une tête plate pourvue d'énormes mandibules tranchantes, de grandes pattes grêles, les écitones sont armées d'un aiguillon; elles mordent et elles piquent. Bêtes carnassières, les écitones chassent en troupes innombrables, semant la terreur parmi tous les êtres. Dans les contrées que traverse le Haut-Amazone, les Indiens prennent d'infinies précautions pour les éviter quand ils s'engagent au milieu des bois. A Éga, dans le pays où le Teffé vient mêler ses eaux à celles du Solimoens, M. Walter Bates a observé dix espèces de ces fourmis féroces.

Une espèce qui n'est pas la plus commune, l'écitone légionnaire (1), se montre dans les endroits découverts, souvent sur les sables. Des

(1) *Eciton legionis.*

milliers d'individus se réunissent pour battre la campagne. Un soir, l'observateur aperçut deux colonnes qui cheminaient parallèlement en sens contraire. D'un côté, les bêtes étaient sans aucun fardeau, de l'autre elles étaient chargées d'insectes meurtris ou déchirés, surtout de larves et de nymphes de fourmis. Elles allèrent porter ce butin dans un hallier contre un monceau de feuilles sèches; la nuit survint pendant cette opération. Le lendemain, la place était vide; mais à peu de distance, la même armée s'occupait à pratiquer des excavations dans une terre assez meuble. Des groupes entouraient les trous de mines, et dès qu'une écitone remontait traînant quelque grosse larve, ses compagnes l'aidaient à la sortir. L'insecte, trop lourd pour être emporté par une fourmi, était mis en pièces, et des ouvrières s'emparaient des fragmens. Dans l'espace de deux heures plusieurs nids furent pillés de la sorte. La besogne achevée, toute la horde gravit un monticule et parvint à l'entrée d'une de ces vastes habitations que bâtissent les termites et disparut dans le gouffre. Pendant cette marche, des individus libres couraient assister les porteurs pliant sous le faix.

Deux autres espèces du même genre fréquentent particulièrement les forêts (1); elles se ressemblent à tel point qu'un naturaliste doit les examiner de près pour les distinguer, mais elles-mêmes savent toujours se reconnaître; en aucun cas elles ne se mêlent malgré des rencontres incessantes. Parmi ces écitones on remarque des différences surprenantes; il y a des naines et des géantes. Ces féroces fourmis chassent en troupes dont on ne parvient pas à compter les milliers d'individus. Malheur à l'homme qui tombe sur le passage d'une telle armée; aussitôt, comme si elles avaient une injure à venger, les terribles bêtes grimpent après ses jambes, le mordent avec les mandibules et le piquent de l'aiguillon; le supplice est atroce. Lorsque le voyageur trop peu défiant est accompagné d'Indiens, ceux-ci, à la première apparition de la redoutable cohorte, donnent le signal de s'enfuir en criant *tauóca;* c'est le nom des fourmis carnassières dans la langue des indigènes. Les écitones inspirent la frayeur à tous les animaux; elles s'attaquent à de grosses araignées, à des chenilles, à des larves qu'elles découvrent dans le bois pourri, et les mettent en pièces; chaque ouvrière prendra le morceau qu'elle est capable de porter. Il est vraiment curieux de voir ces fourmis qui ont toutes les audaces tomber sur les nids de guêpes accrochés dans les buissons; elles rongent l'enveloppe faite d'une sorte de papier, puis elles se précipitent à l'intérieur et saisissent larves et nymphes qui sont aussitôt

(1) *Eciton hamata* et *Eciton drepanophora*.

dépecées. Furieuses, les guêpes cherchent en vain à se défendre; elles sont impuissantes contre les écitones. Il existe des espèces de ce genre qui sont absolument aveugles, celles-ci ne se montrent pas à la lumière; habitant des canaux souterrains, elles ne cessent d'ouvrir des galeries afin d'atteindre des nids qu'elles pourront dévaster. Est-il possible de ne pas désirer connaître la vie entière de ces étonnantes fourmis des tropiques comme nous connaissons celle des fourmis d'Europe?

Après avoir considéré le monde de ces créatures si petites, appelant partout l'attention des hommes; après avoir vu tant de diversité de mœurs et de caractère chez ces êtres appartenant à la même famille zoologique, l'esprit demeure frappé de la grandeur des actes de l'espèce et de la fragilité des individus. Cette pensée qu'inspire l'humanité est-elle moins juste à l'égard de ces chétifs insectes? Maintenant que nous avons des notions très positives sur les aptitudes et sur l'intelligence des fourmis, le naturaliste s'aperçoit que la science réclame des études d'un nouveau genre. L'organisation de ces bêtes laborieuses est connue simplement dans les traits généraux (1). Que de phénomènes seront expliqués, au moins d'une certaine manière, le jour où l'on sera renseigné sur une infinité de détails de l'organisme! Le sujet est de nature à séduire des investigateurs patiens qui ont de longues années à consacrer à la recherche.

Nous avons rappelé que les fourmilières présentent des analogies avec les sociétés humaines. La comparaison est intéressante; elle est scientifique, car on y trouve la preuve que non-seulement les phénomènes de la vie animale, mais encore les phénomènes de l'ordre intellectuel ont un caractère de généralité; s'ils diffèrent prodigieusement, c'est par le degré de perfection. Tout en reconnaissant les fourmis pour des bêtes douées de discernement et d'une sorte de raison, il faut néanmoins se tenir en garde contre des appréciations trop favorables. Les fourmis sont d'habiles architectes qui ne sortent pas d'une spécialité, des nourrices parfaites, des guerrières vaillantes et rusées, elles entendent l'économie domestique, un peu la politique; cela ne va pas plus loin.

ÉMILE BLANCHARD.

(1) Un naturaliste de Copenhague, M. Meinert, a fait l'étude de l'appareil digestif et de quelques autres organes des fourmis. *Bidrag til de danske Myrers naturhistorie*, Kjobenhavn 1860.

LA MUSIQUE

ET SES DESTINÉES

I. *The Music of the Future*, by Franz Hüffer, London 1874. — II. *Wagneriana*, von A. W. Ambros, Leipzig 1875.

I.

« Nous arrivons à un siècle où l'on n'écoutera plus que l'homme qui aura des opinions individuelles. On ne voit déjà plus que les demi-sots, les paresseux ou les timides répéter les opinions à la mode. » Jamais cet admirable raisonneur en médiocre style qui s'appelait Stendhal n'a pensé plus juste. La mode en effet nous cache le fond des choses, et, tant qu'elle règne, dispose de toutes les vérités; heureusement que ce règne-là ne dure guère, et que la mode de la veille ne tarde pas à devenir la vieillerie du lendemain. Serait-ce que ce lendemain se lèverait déjà pour certaines théories musicales trop fameuses? On le croirait presque à voir ce qui se passe en Allemagne, au pays d'où nous vint la révélation. Naguère encore quiconque n'admirait, ne criait au miracle, était un réactionnaire absurde, un obscurantiste et, pis que tout cela, un philistin. Les femmes aussi s'étaient mises au jeu, et le passionnaient avec cette adorable dialectique minaudière, cette exubérance de vie nerveuse, et cette parfaite absence de conviction qui les caractérise en de telles rencontres. Il semble maintenant que le public se ravise; après l'entraînement, voici le doute, après les folles ardeurs propagandistes la raillerie impertinente, et vous verrez que par un juste retour les véritables philistins pourraient bien être en fin de compte non pas les esprits restés dévots au culte de Mozart, mais tous ces fanatiques attardés qu'on appelle aujourd'hui la *queue de Robespierre*. La trilogie ou tétralogie sacramentelle n'est même

plus respectée. « Quant aux *Nibelungen*, je conserve là-dessus mon scepticisme; vivre quatre jours de suite dans cette atmosphère, songez-y donc! Je ne sais au monde que Brendel et Hoplit de constitution à résister à cet assaut-là (1). »

Depuis que ces lignes furent écrites, Brendel et Hoplit sont morts; nous n'avions pas l'honneur de les connaître, mais cette manière de quitter l'existence pour se soustraire à si terrible épreuve donnerait à penser que c'étaient deux hommes d'esprit. Un autre homme d'esprit, M. Ambros, ironiste non moins fin que critique habile, considère comme un bonheur pour les excellens rapports de l'Allemagne avec le royaume d'Italie que *Lohengrin*, représenté à Bologne, n'ait point trop déplu, et, parlant de la régénération universelle dont les fêtes de Bayreuth seront tôt ou tard l'occasion, il ajoute : « Les Grecs eurent leurs jeux olympiques, qui leur servaient à mesurer le temps, nous imiterons cet exemple; seulement, au lieu de compter par olympiades, nous compterons par *bayreuthiades*, et nous dirons : Ce fut dans la troisième année de la douzième bayreuthiade que telle chose advint. » Le docteur Carus a constaté l'existence d'épidémies intellectuelles pouvant, comme les autres épidémies, frapper des populations entières; pourquoi n'inscririons-nous point au nombre de ces phénomènes la *wagneriana epidemica*, espèce de danse de Saint-Guy et de manie des flagellans ayant sévi de l'année 1864 à l'année ....? » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un médecin, — un Allemand encore, s'il vous plaît, — traitant des maladies nerveuses du présent et de l'avenir, y donne en tout sérieux physiologique la description des ravages produits par la musique de M. Richard Wagner sur les organisations susceptibles. Quelle ressource et quel antispasmodique serait en pareil cas ce Joseph Haydn, tenu en si mauvais renom dans la paroisse, et dont la musique vous réjouit les nerfs comme une abondante et douce rosée de mai, — Haydn, l'aïeul, sinon le père de Schubert!

Cependant, tandis que l'Allemagne opère déjà en sens inverse, les traînards de France et d'Angleterre s'essoufflent à vouloir toujours pousser en sens direct, et ne s'aperçoivent pas qu'ils sont distancés. Que voulez-vous? l'art qui au siècle passé produisit *Don Juan*, qui depuis nous a valu *Fidelio*, le *Freischütz*, *Euryanthe*, *Oberon*, qui nous donnait hier *Guillaume Tell* et *les Huguenots*, cet art-là ne leur suffit point, à ces braves gens consumés de l'amour du *vrai!* « Quelle dose de vérité faut-il admettre dans les beaux arts? grande question! » disait encore ce Stendhal, qu'il faut toujours citer pour la translucidité de ses perceptions premières. Oui certes, grande question que l'impuissance en s'aidant du sophisme

(1) Voyez les lettres de Moritz Hauptmann à Franz Hauser, t. II, p. 120.

ne se lasse pas d'embrouiller. Chaque art a sa dose de vérité, comme il a sa dose de poésie; mais les choses de la pensée ne se traitent point si grammaticalement. Il n'appartient qu'au seul génie d'en fixer les règles, et quand il a créé la langue, dicté les formes par des exemples immortels que les générations se transmettent avec admiration et qu'elles ne modifient qu'avec respect, quand il nous a montré comment on s'y prend pour atteindre au sublime, ce n'est point affaire aux rhétoriciens de nous venir prêcher le règne de la platitude.

Il fut un bienheureux temps où les musiciens composaient des chefs-d'œuvre sans se douter de ce qu'ils faisaient, où des Sébastien Bach, des Haydn, des Mozart, rapportaient naïvement à Dieu le mérite et la gloire de leurs inventions. C'était alors la période édénique de jeunesse et de candeur; l'Ève musicale, n'ayant point encore touché au damné fruit de l'arbre de science, vivait tranquille et joyeuse dans son paradis. Elle en est sortie aujourd'hui pour jamais, et c'est cet infernal besoin de connaître qui l'en a chassée. « Tu enfanteras dans la douleur! » Hélas! c'est désormais dans la philosophie, dans la psychologie et l'ethnographie, dans l'histoire ancienne et moderne qu'elle enfante. Ses belles heures de soleil et d'inspiration se consument à creuser, — comme cet appariteur familier du vieux Faust qui, par je ne sais quelle ironie du destin, lui aussi, s'appelle Wagner, — à fouiller l'aride sol de la théorie, « heureuse quand, au lieu d'un trésor qu'elle cherche, elle a trouvé un ver de terre! »

Le principe poétique de la musique est-il dans la musique même ou ne résulte-t-il pas seulement de l'union complète, absolue, de la musique avec les paroles? Voilà le problème qui depuis tantôt quinze ans passionne tous les byzantins d'Allemagne, de France et d'Angleterre. Quelques-uns veulent que la musique soit un art indépendant, un art tirant de soi ses moyens d'expression, et dont une alliance trop étroite avec la parole ne peut que gêner les mouvemens. Le philosophe Arthur Schopenhauer va même jusqu'à recommander l'exemple de Rossini, qui, traitant les paroles sans conséquence, en use comme il en faut user, « car la musique parle si bien et si clairement sa propre langue qu'elle n'a nul besoin des mots, et que le simple orchestre lui suffit pour produire tous ses effets. » Vous pensez ce qu'une semblable hérésie doit soulever de tempêtes chez les bons orthodoxes. C'est alors qu'on les voit recourir au livre canonique et s'inspirer de l'Esprit-Saint. Les œuvres théoriques de M. Richard Wagner ne forment pas moins de neuf volumes. C'est le transcendantal dans l'absurde et dans la présomption. Politique, religion, histoire, économie sociale, toutes les questions sont traitées et ramenées imperturbablement vers un centre

qu'il occupe, *lui*, le messie annoncé par les prophètes, le rédempteur descendu des cieux pour racheter les générations présentes et futures de l'horrible esclavage du préjugé. Neuf volumes de théorie, quel lourd bagage pour un seul musicien, alors que la sagesse nous enseigne que l'esprit de spéculation philosophique et le génie créateur sont deux puissances peu habituées à marcher ensemble! Qu'à cela ne tienne, on invoquera le précédent de Beethoven; l'auteur de la neuvième symphonie lisait Plutarque, entremêlait ses manuscrits de citations d'Homère et de sentences hiératiques empruntées au sanctuaire de Saïs : preuve incontestable que chez ce héros, précurseur d'un héros plus grand, le sens esthétique n'excluait point la force créatrice. Et d'ailleurs qu'est-ce que cette neuvième symphonie elle-même, sinon le premier pas vers la musique poétique, premier acheminement vers le drame lyrique de l'avenir? Chacun sait que le chœur joue un rôle en cette admirable symphonie; mais comme bien des gens pourraient trouver cet accouplement des vers et de la musique une chose du reste assez naturelle, et ne point s'étonner outre mesure de voir Beethoven expérimenter une fois par hasard quel bruit rend une strophe de Schiller en tombant dans l'immense abîme de son harmonie, tout de suite les faiseurs de systèmes d'intervenir et de s'écrier : « Contemplez, méditez ce prodige, Beethoven, arrivé au point culminant de son activité, s'arrête frappé de découragement; en train d'écrire son œuvre dernière, il sent que la musique est impuissante à traduire à elle seule sa pensée, il appelle à son aide la poésie, et les paroles de Schiller, complétant l'inspiration du maître, résonnent à la fois comme un glas de mort pour la musique *absolue* et comme l'accent d'inauguration d'une période nouvelle où la musique et la poésie ne se sépareront plus (1). »

Il serait cependant bien temps d'en finir avec ces ridicules imaginations d'une esthétique à bout de voie, et j'ai peine à comprendre qu'un homme écrivant une introduction à l'histoire de la musique depuis Beethoven en soit à se faire dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on nous raconte là. Jamais Beethoven ne se fût donné à lui-même un pareil démenti. Que M. Franz Hüffer consulte donc les écrits de Ferdinand Hiller (2); il y puisera sur le sujet des renseignemens irréfutables. En empruntant, dans la partie finale de la neuvième symphonie, quelques vers à l'*Hymne à la Joie* de Schiller, Beethoven n'eut jamais la sotte idée de fonder un dogme et de prêcher la délivrance de la musique par la parole! Il a, selon la fantaisie et l'essor du moment, tenté là une experience

(1) *The Music of the Future*, p. 12.

(2) *Ludwig van Beethoven, Biographische Skizzen*, von Ferdinand Hiller, Leipzig 1871.

et rien de plus. Cette expérience, grosse de tant de prétendue philosophie critique, pourquoi ne l'a-t-il pas renouvelée? car, somme toute, la symphonie avec chœur n'est point son chant du cygne, les derniers quatuors sont venus après, et, lorsqu'il est mort, il méditait une dixième symphonie et une grande ouverture. Singulière manie de vouloir toujours associer à ces tendances d'avenir le représentant le plus direct de la musique instrumentale absolue, un maître qui, sans jamais sentir le besoin de s'aider de la parole, évoque des profondeurs de son orchestre ou de son clavier des mondes de poésie et dont l'unique opéra qu'il ait écrit, *Fidelio*, est encore une symphonie! On s'obstine à nous représenter la musique comme un corps harmonique, un simple corps auquel la poésie ou mieux le texte littéraire donne l'âme, erreur complète : la musique a son âme bien à elle, sa poésie qui lui est propre, — j'entends ici la bonne musique, car, pour la mauvaise, qu'elle soit instrumentale ou dramatique, il est très certain que celle-là n'a point d'âme.

D'ailleurs cette alliance de l'élément métrique avec la mélodie, les Grecs déjà la connaissaient. Dans la tragédie d'Eschyle et de Sophocle, la musique a sa part, une part active et puissante, je veux bien le croire; maintenant ce qu'était la nature de cette musique, on ne nous l'apprend pas, et pour cause. Même après les récentes découvertes de la science, il serait fort difficile de rien établir de catégorique sur ce point. Nous savons que les Grecs ignoraient les lois de la polyphonie moderne, qu'ils n'avaient aucun sens de notre harmonie, et que leur musique, vivant surtout de rhythme, avait pour principal objet d'accompagner le dialogue ou le récit et d'en augmenter le pathos, emploi fort secondaire assurément et qu'on pourrait comparer, ce semble, au rôle que jouait la peinture appliquée à la statuaire. De ce que Phidias et Praxitèle teintaient leurs marbres d'enluminures harmoniques, on n'en a pas conclu, du moins jusqu'à présent, que la statuaire et la peinture ne formassent chez les Grecs qu'un seul art. Tout porte à supposer qu'il n'en devait pas être différemment des services que la musique rendait à la tragédie d'Eschyle ou de Sophocle. Les temps n'étaient pas venus, et la poésie, alors à l'apogée de ses ressources, ne pouvait que prévaloir sur un art encore si imparfait. Or cet état de choses mit des siècles à se transformer. Comme les autres arts, la musique eut un jour, elle aussi, sa renaissance en Italie. Seulement cette résurrection, ce retour à l'idéal, qui, pour la poésie et la peinture, s'étaient manifestés dès le XIVe siècle, nous ne les voyons pas se produire pour la musique avant le début du XVIIe siècle; mais alors sous quels auspices favorables! Les grands poètes, les grands peintres, ont disparu de la scène, et c'est désormais au musicien, dont les ressources se sont accrues et complétées avec le cours des

temps, de combler le vide laissé par leur absence. L'âge du bégaiement homophone se perd dans la nuit du passé. Mode dorien, mode mixo-lydien, toutes ces inventions n'appartiennent plus qu'à la fable. La Polymnie d'aujourd'hui s'appelle Poly-hymnie, Guido d'Arezzo l'a formée à ses leçons, elle s'est assise sur les bancs de l'école des Pays-Bas; Orland de Lassus, Goudimel et son divin élève Palestrina lui ont enseigné le secret de fixer ses idées en des combinaisons impérissables, et la voilà maintenant qui marche l'égale de ses sœurs les autres muses. Croyez cependant qu'elle n'en sera pas plus fière, et nombre d'années s'écouleront encore avant que le fameux hymen avec la poésie se réalise dans l'opéra, si tant est que cet hymen se soit jamais réalisé et doive se réaliser jamais, ce que nous discuterons au moment voulu. *Daphnis*, le premier drame lyrique représenté à Florence en 1594, ne nous offre qu'un récitatif aride et froid; avec Monteverde, la conception musicale s'élargit un peu, l'orchestre et le chant étendent leur domaine, celui-là par des préludes et des intermèdes symphoniques, celui-ci par des morceaux d'ensemble pour les chanteurs. Alessandro Scarlatti emploie l'air; viennent ensuite les duos, les finales, mais ce ne sont jusque-là que simples exercices détachés où le sentiment du poème, l'expression des paroles, n'entrent pour rien, et des formes diverses de musique absolue, comme disent les Allemands; la voix humaine elle-même ne vaut qu'à titre d'instrument, la qualité seule du son importe; qu'il soit agréable et beau, on ne lui en demande pas davantage, les mots n'étant qu'une chose tout à fait indifférente et jugée bonne tout au plus à servir au compositeur de texte et de prétexte à son *allegro di bravura* ou à son *adagio* pathétique.

Oublieuse de sa vocation supérieure, dédaignant l'idéal, la musique semblait alors n'avoir qu'un but : fournir au chanteur l'occasion de briller, associant de gaîté de cœur ses effets à ceux de sopranistes d'une virtuosité vocale souvent merveilleuse, mais dont les intentions et l'intelligence dramatiques étaient, selon toute apparence, au-dessous même de ce que nous montrent les *étoiles* du théâtre contemporain. Réagir contre un si ridicule asservissement devenait une loi; l'Allemagne intervint, et, s'emparant de la forme lyrique italienne, elle entreprit de la redresser et de l'organiser dramatiquement. Jusque-là tout est bien; mais, pour que le système eût toute son autorité, il faudrait que Mozart eût précédé Gluck, et l'histoire nous enseigne justement le contraire. Gluck, dans la pensée des orthodoxes, étant un progrès sur l'auteur de *Don Juan*, Mozart leur devient un génie encombrant, ils ne savent que faire de lui, et le classent parmi les compositeurs de musique absolue : Mozart, en même temps que des opéras, n'a-t-il pas écrit des symphonies et des sonates? N'en parlons plus, c'est un spécialiste, une

de ces natures trop essentiellement musicales pour ne pas se refuser à faire de larges concessions à l'économie théâtrale. M. Richard Wagner consent néanmoins à reconnaître que Mozart, tout musicien absolu qu'il fût, aurait pu résoudre le problème de l'opéra moderne, seulement il eût fallu pour cela que *le poète* se rencontrât sur son chemin, ce qui naturellement n'arriva point, une telle fortune n'étant réservée qu'au grand chef de l'école de l'avenir, lequel imagina d'être à lui-même son poète, et peut, en nous vantant l'excellence de ses pièces, s'écrier comme ce personnage de Molière :

La meilleure raison est que j'en suis l'auteur.

Don Juan, cela va sans dire, n'est pas un poème d'opéra, et de ce que, dans une certaine scène au second acte des *Noces de Figaro*, Chérubin et Suzanne chantent un duo plus ou moins épisodique, il s'ensuit que l'homme qui a donné tant de merveilles musicales et dramatiques à la fois, l'auteur et le créateur de tous ces types impérissables à l'égal des figures de Shakspeare, Mozart, n'était au théâtre qu'un écolier. « Cette simple circonstance d'avoir introduit en pareil moment un morceau de musique ayant forme de duo suffirait pour démontrer l'inaptitude (pourquoi pas l'ineptie?) de Mozart et son manque de droit à ce titre de messie dramatique dont ses aveugles admirateurs voudraient lui faire gloire (1). »

Le messie! nous savons d'avance de quel nom il s'appellera, patience donc et contentons-nous en l'attendant de vénérer ses prophètes. On connaît ces paroles de Gluck : « Je chercherai à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentimens et l'intérêt des situations sans interrompre l'action et la refroidir par des ornemens superflus. » Tout bon réformateur apporte avec lui son manifeste. Quelqu'un disant devant Rousseau : *Alceste* est tombée, — Tombée du ciel, répliqua le philosophe. Une préface dûment libellée en belle prose *autoritaire* enveloppait l'aérolithe, et c'est aujourd'hui cette préface qui sert de programme aux confesseurs du nouveau dogme. Mozart s'abstient, lui, de toute espèce de littérature, il reste purement et simplement musicien, musicien sans phrases ni tendances doctrinaires, musicien absolu. Nature toute inspiration et lumière, il répugne aux polémiques, et sa voix divine semble dire en retournant le paragraphe : *Non veni gladium mittere in terram, sed pacem.* C'est le saint Jean raphaelesque du tableau, tandis que Gluck, tempérament orageux et dur, nous représenterait plutôt cet apôtre qui s'appuie sur l'épée. Attiré, mis en goût par notre style et nos

(1) Franz Hüffer, *The Music of the Future*, p. 18.

préoccupations littéraires, il compose et remanie ses ouvrages en vue de l'opéra français, et, — circonstance dont semblent ne point se souvenir assez ceux qui s'empressent d'aller si éperdument attribuer à l'invention d'un étranger un art qui ne serait que le très naturel résultat de notre théorie nationale en fait de déclamation, — l'opéra de Gluck n'est en somme que notre tragédie classique ornée de chants. De 1683 à 1764, Lully, Rameau, avaient déjà tracé la voie, et l'auteur d'*Orphée*, arrivant à Paris, y trouvait aussitôt l'atmosphère la plus favorable à ses idées, et recevait du génie même de notre langue ces traditions qui plus tard furent l'héritage des Méhul, des Cherubini, des Spontini, en un mot de tous les maîtres d'une école où Rossini avec *Guillaume Tell*, Meyerbeer avec *les Huguenots*, sont venus à leur tour se faire inscrire.

Il se peut que ce que je vais dire ne plaise pas à tout le monde; on aurait tort cependant de n'en point prendre son parti comme d'une de ces vérités contre lesquelles la mauvaise humeur des gens reste sans effet. Notre théâtre a de tout temps mené l'Europe; depuis l'époque des mystères jusqu'au siècle de Louis XIV, de Racine et Molière à Voltaire, à Beaumarchais, de Scribe à Victor Hugo, à Dumas fils, la scène étrangère, du nord au midi, a vécu aux dépens de notre littérature dramatique. On nous critique, on nous calomnie, on nous insulte; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de se passer de nous, et que, sans manquer de respect à ces grandes individualités qui se nomment Goethe et Schiller, et dont personne assurément plus que nous ne professe le culte, on peut soutenir qu'à Vienne comme à Saint-Pétersbourg, à Londres comme à Berlin, comme à Florence, il n'est au théâtre de bonne fête où notre art ne soit convoqué. Eh bien! ce droit acquis de tout temps à notre scène littéraire, nous entendons qu'il appartient également à notre scène d'opéra. Les Italiens ont la cantilène plus facile, les Allemands sont des symphonistes-nés, sur le terrain de la musique absolue ils nous battront toujours, mais nous seuls en France comprenons le drame lyrique, nous seuls possédons et le sentiment et la tradition de l'opéra moderne, et celui-là que le public français aura décidément répudié ne sera jamais un homme de théâtre. Que vient-on nous parler toujours de la théorie de Gluck, à nous qui l'avons inventée et qui n'avons cessé d'en applaudir la pratique, tantôt dans le *Joseph* de Méhul, tantôt dans *la Vestale* de Spontini ou dans la *Médée* de Cherubini! Les doctrines que vous nous prêchez sont les nôtres, et ce n'est pas d'hier, vous le voyez, puisqu'elles datent de Lully et de Rameau. Dites qu'on a trop souvent négligé d'en tenir compte, mais ne prétendez pas qu'elles vous appartiennent, car il n'est pas un ouvrage du répertoire français, à commencer par *la Muette*, à finir

par *le Prophète* en passant par *la Juive*, qui ne porte la marque de cette union de la musique et du drame, en dehors de laquelle aucune œuvre sérieuse ne saurait exister. Ces œuvres pourtant, j'en conviens, ont un immense tort, celui d'avoir été composées sans aucune espèce de préoccupation théorique, et selon cette simple esthétique du bon Dieu dont se servait Titien lorsqu'il disait : Je peins les belles femmes parce qu'elles sont belles. — Vous qui avez plus de système que d'imagination, vous proscrivez l'imagination et bannissez de votre république ces pauvres diables d'inspirés qui manquent de système et dont le génie est une simple idée, *una certa idea che vi vienne all' mente*. Gluck lui-même, le grand précurseur, n'obtient point pleine indulgence : « Je ne conteste pas que Gluck ait eu le sentiment de cette indivisibilité de l'élément poétique et de l'élément lyrique, mais la pensée ne lui vint pas d'arriver à ses fins en sacrifiant les propres formes de son art, et cette faute eut pour conséquence de ne rien changer à la position secondaire du poète, forcé comme devant à se soumettre aux intentions du compositeur (1). » La musique s'ingérant de jouer le premier rôle dans un opéra, imaginez un peu le beau scandale!

> Je vous trouve, ma chère, une fille suivante
> Un peu trop forte en gueule et fort impertinente!

Les réformateurs écrivent des préfaces et de gros livres, mais c'est par des chefs-d'œuvre que s'opèrent les vraies réformes. Au lendemain des violens orages du *gluckisme*, Mozart arrive bien à point. Sa figure nous apparaît comme celle de l'ange pacificateur, il endort la tempête, veille au sauvetage et ravit à la bourrasque toute sorte d'élémens précieux que Gluck dans sa furie de rénovateur avait jetés par-dessus bord, peut-être au plus grand avantage du drame lyrique, mais certes au grand détriment de la musique. Il réconcilie la mélodie avec le drame, emploie comme Gluck l'orchestre au développement de l'expression scénique, mais avec quel accroissement de richesses et quelle supériorité de couleurs! De *Don Juan* procède l'opéra romantique entier, de même que c'est dans l'*Euryanthe* de Weber qu'il faut aller chercher la source de ce drame historique musical autour duquel on mène tant de bruit. *Lohengrin* n'est autre qu'un *rifacimento* systématique de la conception de Weber, il existe entre les deux ouvrages une ressemblance irrécusable, et remarquez que je dis cela non point simplement parce que les deux sujets se répètent et dans les personnages et dans les situations; la douce et timide Elsa nous représente la plaintive Euryanthe également innocente et persécutée, de même

(1) Franz Hüffer, *the Music of the Future*.

que nous voyons revivre le tendre et mélancolique Adolar dans le chevalier au cygne; il n'y a pas jusqu'aux figures secondaires qui ne se groupent de manière à nous offrir aussi des pendans, le traître Telramond et la walkyrie Ortrude d'un côté, et de l'autre le félon Lysiart et la perfide Églantine, — non; ce qui m'inspire cette pensée, c'est le ton imposant et chevaleresque des deux ouvertures, les larges partis-pris dans le récitatif, l'abondance de marches solennelles et de chants nuptiaux enlevés à grands traits, le dialogue mélodramatique, en un mot le caractère musical répandu sur l'une et l'autre de ces partitions.

On voit qu'ici et là les principes sont les mêmes, mais où la différence éclate, c'est dans l'application; Weber a l'inconscience divine des génies de race, la mélodie lui vient à flots, c'est comme un Bellini germanique, et les natures ainsi douées ne se privent pas volontiers des moyens d'expression que l'usage leur livre. Il parlera donc la langue traditionnelle et ne se fera faute ni de l'air, ni du trio, ni du finale, — il emploiera même au besoin la cavatine, — formes désormais condamnées et dont l'école ne veut plus qu'on se serve. Si vous demandez pourquoi cet ostracisme, on vous répondra : Nous proscrivons les airs, les duos et les finales, parce que nous entendons que l'opéra cesse d'être une suite telle quelle de morceaux reliés entre eux par des bouts de récitatifs. Toute notre énergie musicale se porte dans le dialogue, *facteur* principal de l'action. Selon que la situation le commande, la musique s'élève, et son intensité va toujours en croissant jusqu'au paroxysme. Sur son passage, un pareil torrent entraîne tout; les finales, les ensembles, toutes les formes jadis pratiquées par la musique absolue flottent désormais à la dérive, comme ces troncs d'arbres déracinés que charrie l'inondation, et, « pour remplacer ces diverses formes d'un art inexorablement aboli, *nous en avons inventé une : le logos*, c'est-à-dire la passion sublimée, idéalisée, la passion dépouillée de son enveloppe terrestre et rendue à sa divine essence (1). » Ne vous semble-t-il pas ouïr parler tel personnage comique de Molière? Et c'est avec ce fatras d'un Sganarelle qu'on berne le public depuis quinze ans. Supprimer l'air et le duo, le trio, le quatuor! Nous disons, nous, que ces formes admirables, il faudrait au contraire les inventer, si elles n'existaient pas, car elles ont doté la musique de moyens d'expression que le drame en vers lui-même ne possède point, on leur reproche d'interrompre l'action, et ces philosophes ne s'imaginent pas qu'en supprimant ces coupes, je ne dirai pas traditionnelles, mais *rationnelles*, qu'en remplaçant par un matériel dialogué où l'inflexion ne porte jamais que sur le

(1) *The Music of the Future*, p. 47 et suivantes.

mot, ces adagios où le sentiment se développe, ces points d'arrêt psychologiques, monologues *coram populo*, où le personnage se commente, s'analyse, descend dans le monde de sa pensée, quitte à se reprendre tout à l'heure et s'élancer vers l'acte d'un mouvement plus vigoureux, — ils en arrivent à faire un simple et grossier mélodrame de cette conception absolument idéale qui s'appelle un opéra!

Citons un exemple : le quatuor de *Rigoletto*. Quatre personnages sont en scène, quatre figures à manœuvrer à tour de rôle et d'ensemble. D'un côté, ce père et cette fille : la tragédie vengeresse, éperdue; de l'autre, la comédie filant son nœud avec ce roi aviné, libertin, et la drôlesse qu'il chiffonne; les cris de rage et les sanglots se mêlant aux gaillardises de taverne, les grossiers baisers et le choc des verres s'enchevêtrant aux malédictions, aux soupirs d'angoisse. Insisterai-je sur la partie *technique*, dirai-je l'art du maître dans l'emploi des procédés matériels? Art merveilleux, qui fait de cette scène si puissante au point de vue dramatique une chose irrésistiblement belle au point de vue du beau musical absolu. Écoutez, suivez le travail harmonique, ces quatre chants indépendans qui se combinent, se fusionnent sans complaisance, sans *cheville*, ces notes aiguës à grande valeur, ces syncopes déchirantes, ces notes à contre-temps exprimant chez la jeune femme outragée la suffocation, le désespoir et les élancemens d'une tendresse insurmontable, — chez Maguelonne la moquerie joyeuse rendue par des notes à petite valeur, des *staccatti* du tour le plus léger, le plus spirituel; le roi s'en donne à cœur ouvert, et, si aisé, si bon enfant que soit le mouvement de sa romance, vous sentez qu'il *s'amuse* et ne croit pas un mot de ce qu'il conte; quant au bouffon, étudiez ces notes saccadées à petite valeur, ces chromatiques, ces modales mineures à grande valeur, et cherchez si la musique a sur sa palette des tons plus vigoureux et plus féroces.

Et c'est une forme qui peut dans l'occasion amener un musicien de génie à produire un morceau pareil, c'est cette forme qu'on viendrait exclure pour la remplacer par du récitatif! O théorie, règne de l'impuissance! mais ce récitatif, Victor Hugo l'avait écrit d'avance, et si nous ne voulions entendre que de beaux vers, il nous suffisait d'écouter son drame. C'est donc par la force de la musique, par sa force seule et sa poésie que se recommande ce quatuor, un chef-d'œuvre d'expression dramatique et de contexture musicale; il dit ce que le poète a dit, mais il le dit autrement. Les vers du poète sont splendides, ceux de ce quatuor sont ridicules; comment alors expliquer l'effet, comment expliquer tout ce pathétique et tout ce sublime, sinon par l'action virtuelle de la musique? Il est parfois regrettable que les arbres nous empêchent de voir la forêt, en de-

vrons-nous conclure qu'il faut que dans une forêt il n'y ait point d'arbres? Retrancher les airs et les duos, voyez un peu le grand exploit. Et si vous le faisiez encore, si vos propres ouvrages se conformaient à votre théorie; mais non, la théorie est pour les adeptes et pour les badauds qui les écoutent, et vous, quand vous êtes au jeu, quand vous tenez en main les cartes, il vous arrive à chaque instant de tricher pour gagner la partie. Est-ce que la scène de la Wartbourg, au second acte de *Tanhäuser*, n'est point un morceau conçu en plein style de Weber, et votre fameuse marche des chevaliers, pour être belle, l'est-elle donc autrement que la marche d'*Euryanthe* ou celle du *Prophète*, et la scène nuptiale de *Lohengrin* n'est-elle pas un duo d'amour tout aussi bien que le duo de Valentine et de Raoul au quatrième acte des *Huguenots?*

Il y a de même une prétendue découverte sur laquelle on revient sans cesse, et qui franchement ne mériterait guère cet excès d'honneur; je veux parler de ces fragmens de mélodie, ou plutôt de cette espèce de combinaisons harmoniques par lesquelles le musicien caractérise certains momens scéniques, et qu'il ramène aux principaux endroits, après les avoir proposés dès l'introduction. Sans contester le parti qu'on peut tirer d'un tel moyen, hâtons-nous cependant de reconnaître que l'invention n'en date pas d'hier et qu'il faut être bien naïf pour rapporter à l'auteur de *Tristan et Iseult* un de ces effets qui se trouvent partout, dans *Don Juan* comme dans le *Freischütz*, *la Muette* et *Robert le Diable*; mais la candeur d'un adepte ne saurait étonner personne : qui manie l'encensoir doit avoir la foi, et la foi produit des mirages, le chambellan Polonius voit tour à tour dans le même nuage un crocodile, une souris, un chameau. Supposons qu'on vous demande ce que l'œil d'un parfait orthodoxe est capable de découvrir dans un chef-d'œuvre du titan de Bayreuth, tel que je vous connais, vous répondrez aussitôt : — Tout, absolument tout, excepté de la mélodie. Eh bien! là-dessus même, vous seriez battu, car il paraît, quant à ce qui concerne la mélodie, que le maître en possède des trésors, et qu'il y en a plus dans *Tanhäuser* et dans *Tristan*, « beaucoup plus que dans *Don Juan* et le *Barbier*. » Et penser que ces deux ouvrages doivent compter à peine dans l'œuvre du maître quand on les compare à la tétralogie des *Nibelungen*, « dernier terme et suprême expression de la poésie et de la musique fondues ensemble, fusionnées, amalgamées l'une dans l'autre. » Je me figure le docteur Faust arrivé au plus haut terme de son activité pratique; il veut créer, créer un homme, plus qu'un homme, l'artiste de l'avenir; la science spagyrique lui vient en aide, il évoque du sein des *mères* l'idée-Eschyle et l'idée-Beethoven, et de ces deux essences traitées par les réactifs voulus sort le colosse Wagner, personnage

hybride, encombrant et non moins réfractaire aux lois de la vie naturelle que cet *homunculus* venu au monde dans une prison de verre, car, si le pygmée ne saurait exister en dehors de sa bouteille et de certains gaz qu'elle renferme, il faut à ce titan pour se mouvoir des conditions également spéciales. « O terre, tiens-toi bien, car tu n'as jamais porté rien d'aussi grand! » s'écrie le héros d'un drame du poète Grillparzer; plaignons l'auteur des *Nibelungen* d'en être réduit à cette exclamation, la terre lui manque sous les pieds, l'atmosphère que nous respirons le suffoque; nos théâtres, dont Gluck, Mozart, Beethoven, Weber, Rossini et Meyerbeer se contentent, ne suffisent plus à ses conceptions, nos chanteurs sont d'avance déclarés indignes. « Qu'attendre en effet de la scène actuelle avec son répertoire classique et romantique, français, allemand, italien, tragique, comique et bachique? Comment supposer que des chanteurs qui hier interprétaient *la Favorite*, et qui demain exécuteront *l'Africaine*, qu'un public qui, par intervalles, s'est laissé distraire à ces misères, soient capables les uns d'interpréter et l'autre de goûter le *Rheingold* et la *Walkyrie* (1)? » Évidemment non, les œuvres de ce genre ne s'accommodent point des façons ordinaires; qui veut en jouir doit d'abord se sanctifier par le jeûne, la retraite et le recueillement dans « le crépuscule des dieux. » La Grèce antique eut ses jeux olympiques, l'âge moderne aura ses festivals de Bayreuth. Un temple s'élèvera selon le rite, d'immenses caravansérails recevront tout à l'entour les pèlerins et leurs chameaux, et, quand l'heure annoncée par les Écritures aura sonné, une troupe de néophytes à toute épreuve, des chanteurs à la voix vierge d'impuretés et des cantatrices aux lèvres immaculées sortiront de leur thébaïde et de leurs cloîtres pour monter sur l'estrade et venir pieusement communier avec les multitudes. « Elles s'aiment en moi! » disait le plus imperturbable histrion de cette bande illustre en parlant des bons rapports où vivaient entre elles ses vieilles maîtresses délaissées. Ainsi fera ce monde de chanteurs et d'auditeurs célébrant la pâque universelle. Il y en aura peut-être bien quelques-uns qui ne comprendront pas; qu'importe, pourvu qu'ils applaudissent, qu'ils acclament et continuent à s'aimer dans le divin maître?

Tout cela est fort ridicule, mais ne doit point nous empêcher d'étudier la question en ce qu'elle peut avoir de sérieux. « Wagner est sans aucun doute une individualité qui marquera dans l'histoire de la musique; mais vouloir faire de lui la plus haute personnification de l'art passé, présent et futur, est une de ces plaisanteries qu'il faut laisser aux gens que le ciel a doués de crânes assez durs pour

(1) Franz Hüffer, *The Music of the Future*, p. 80.

venir, à l'instar des béliers antiques, battre en brèche les temples sacrés des anciens maîtres. » J'emprunte ces lignes à l'un des esthéticiens les plus accrédités de l'Allemagne actuelle, M. A.-W. Ambros, et j'invoquerais au besoin son auxiliaire contre ces hommes de parti, toujours prêts à s'entre-dévorer au lieu de chercher dans la discussion un honnête et loyal *modus vivendi*. Ce qui se passe de nos jours dans le royaume de la musique ressemble fort à cet état des esprits dont parlait Goethe à l'occasion de ce qu'il appelait en son temps le « sans-culottisme littéraire. » On exalte un individu sur le pavois, on l'intronise à son de trompe : *Io triumphe!* A son profit, tous les dieux sont renversés. Gluck et Mozart ne comptent plus que comme précurseurs. Un critique n'a-t-il pas remarqué naguère, à propos des opéras de Mozart, que cette musique « avait cependant encore sa valeur, et qu'il se pourrait bien faire qu'elle la conservât? » Ne point absolument nier toute espèce de mérite à l'auteur de *Don Juan*, ô sublime condescendance! « Ce pauvre Lamartine, Baudelaire le traite d'idiot; mais je pense, moi, que c'est aller un peu trop loin! » opinait jadis d'un air bénévole un rimailleur fort magnanime envers le poète des *Méditations*. Sentir et comprendre Mozart, goûter Lamartine, est une faculté qui n'appartient pas au premier venu; il y a des gens qui préfèrent le Bernin à Phidias, et nous en connaissons qui trouvent Raphaël démodé et Michel-Ange « laid à faire peur. » La propagande va son train, laissons-la fournir sa carrière, elle s'agite, et ce n'est pas Dieu qui la mène : si c'était seulement le progrès, passe encore; mais nous savons tous que ce progrès-là n'est qu'un mot ronflant, captieux,

> Et qui, selon la main qui le tourne et l'applique,
> Va projetant ses feux de lumière électrique,
> Et vous fait dans l'histoire, en son jeu décevant,
> Voir tout ce qui se voit dans un nuage au vent.

Avouons-nous une bonne fois que le progrès n'entre pour rien dans ce grand tapage, et que le mouvement auquel nous assistons ne nous représente en somme pas autre chose qu'une de ces réactions dont abonde l'histoire de la musique : *in rebus humanis inest quidam circulus*, écrit l'historien romain; nous disons, nous, c'est le serpent qui mord sa queue.

II.

Cette union, cette indivisibilité absolues de la poésie et de la musique existent au début des choses, et la théorie actuelle ne servirait qu'à nous ramener au point de départ : *in principio erant verbum et musica*. Les psaumes de la primitive église, les hymnes,

la séquence, ne se lisent pas, on les chante, et sans la parole, qui seule marque les temps, la mélodie serait insaisissable. Patience, de cet humble rôle de servante, la musique ne se contentera pas toujours; elle a conscience de ses destinées, se sent elle-même un art, et nous allons la voir poursuivre une voie particulière, spéciale, et travailler, comme la statue grecque, à s'échapper enfin, libre et superbe, de ce bloc de granit, où le rite sacré la retient captive. A l'unisson liturgique se joignent bientôt d'autres parties, et des plus grossiers rudimens se dégage au XVIe siècle le contre-point. Désormais les contre-sujets, les imitations, les canons et la fugue enveloppent le thème principal de leurs mailles serrées et se déroulent en folles arabesques, laissant le texte devenir ce qu'il peut. Aux XVe et XVIe siècles, les Pays-Bas prennent la tête du mouvement; alors le concile de Trente se fâche, et nous entendons s'élever sa voix contre cette musique profane, qui « sous ses ornemens étouffe les textes sacrés et n'en laisse plus percevoir une syllabe au milieu de toutes ces imitations, de ces fugues et de ces canons. » La musique surmonte le coup, cette forme de composition n'ayant pas encore dit son dernier mot; de Palestrina et de son école, l'édifice auquel deux siècles ont travaillé reçoit son couronnement. Nous sommes en 1565, l'église accorde son adhésion officielle; mais voici que bientôt Florence à son tour va protester contre l'art dominant, et cette fois la force de résistance fera défaut, car cet art monté à son faîte n'aspire déjà plus qu'à descendre. Imbue à fond d'hellénisme et de platonisme, la société florentine entend que la musique remonte puiser aux sources de la vie nouvelle, qu'elle ait, elle aussi, sa renaissance. C'est au nom des droits méconnus de la poésie que la lutte s'engage. Assez de jeux d'école, place à la poésie! Retenons bien ce cri de guerre, nous le retrouverons plus tard en mainte occasion. Vincenzo Galilei s'élève contre les impertinences des contrepointistes. Giulio Caccini déclare (1600) que la musique régnante n'est qu'un misérable *laceramento della poesia*, et le comte Bardi, le Mécène de tous les dilettantes, connaisseurs, amateurs, réformateurs et musicastres de son temps, se demande dans un de ces conventicules platoniciens qui se tiennent en son palais « s'il n'est point aussi ridicule de voir la musique commander et la poésie obéir qu'il le serait de voir la maîtresse du logis se subordonner à sa servante? » Il convient que la musique déclame, qu'elle se plie au drame; la musique suit la parole, ses inflexions, ses mouvemens, ses contrastes et ses péroraisons. Saluons ici le chant solo avec basse chiffrée, et les premiers drames lyriques de Peri et de Caccini à Florence, d'Emilio del Cavaliere et de Kapsberger à Rome, de Monteverde et de Marco Gagliano à Mantoue : déplorables ébauches où rien n'a survécu de cet art idéal d'un Palestrina, d'un Vittoria,

d'un Marenzio, espèces d'incunables grossiers succédant à des enluminures séraphiques! N'importe, ce style sec et monotone, ces récitatifs pitoyables n'en devaient pas moins faire la joie d'une période et la ravir à ce point d'enthousiasme que toute autre musique fut rejetée dans l'oubli. Lorsqu'à Rome, en 1640, Lelio Guidiccioni osa timidement intercéder en faveur du passé, et parler de quelque décadence actuelle, un dialecticien de haut vol, Pietro della Valle, vous le remit sur-le-champ à la raison, et dans un *discorso* ou traité en belle forme convainquit d'erreur le bon Lelio. Les temps sont nés pour les chanteurs, les cantatrices et les virtuoses. Cet écrit dont je parle et bien d'autres du moment nous édifient sur le genre de culte dont tout ce monde devient l'objet. Qu'est-ce en effet que la renaissance, sinon la complète émancipation de l'individu dans toutes les provinces de l'activité humaine? Nous abordons l'ère fortunée des préfaces, aucune de ces conceptions du nouveau style ne s'avance sans être précédée d'une immense introduction historico-théorique. Ni les Peri, ni les Gagliano, ni les Caccini, ni les Agazzari et les Antonio Brunetti n'étaient gens à garder à part eux les motifs de leur réforme; à les entendre, Palestrina n'a déjà plus qu'une valeur historique, juste ce qu'à deux siècles environ de distance d'autres réformateurs nous répéteront au sujet de Mozart : il se peut que cette musique-là ait son mérite, mais elle ne se chante plus et nous la reléguerons, s'il vous plaît, au cabinet des antiquailles.

Plutarque appelle ces sortes d'évolutions des *catastases;* quand l'une a fini, l'autre commence. Une catastase du genre de celle dont nous sommes aujourd'hui témoins avait donc lieu en Italie dès 1600. C'est aussi pour la prédominance de la poésie que la bataille fut livrée et gagnée; mais la musique fit bientôt voir qu'elle n'était pas pour accepter un rôle subalterne et porter ainsi la traîne de sa bonne sœur en Apollon. Redevenue captive, elle ne songea plus qu'à sa délivrance, et se reprit à poursuivre ses propres voies: insensiblement la mélodie vocale s'épanouit, l'air développe ses divers membres, les ornemens, les floraisons éclatent, et du *stile rappresentativo*, désert stérile, jaillit l'enchantement d'une oasis. Carissimi excelle aux grâces féminines, son *Artémise* est adorable, sa *Médée*, son *Hélène*, sont irrésistibles, et Stradella, quel doux coloris il sait donner à ses figures! et cette brillante école napolitaine avec son Scarlatti, son Traetta, son Feo, son Pergolèse, elle a si bien concouru à restaurer la royauté de la musique, à la rétablir seule et sans partage sur son trône, que la poésie bannie, expulsée, s'enfuit au dehors recruter des troupes. Gluck paraît : deuxième catastase. Comme les Florentins ses ancêtres, Gluck entre en campagne à grand renfort de manifestes. Nous connaissons la préface

d'*Alceste*, celle de *Paride ed Elena* dit la même chose : guerre à outrance au mauvais goût des chanteurs italiens, à cette fureur de l'effet dont ils sont possédés, et qui rend impossible au théâtre toute expression vraiment caractéristique d'un sentiment! Mais Gluck, au début de ses réformes, disposait d'autres ressources que les Florentins, desquels on pourrait dire que tout leur manquait. Aussi prétend-il ne désavouer aucune des conquêtes de l'art moderne; il conserve le récitatif tout en se gardant bien de se prononcer contre la douceur caressante de la mélodie napolitaine. Ce qu'il répudie, c'est le faux, le clinquant, tous ces élémens conventionnels, ce parasitisme qui finit par s'incruster dans un art et le dénaturer. Nous avons vu Mozart à l'œuvre, celui-là veut bien être poète, mais à la condition qu'on le laisse être musicien tout à son aise; par lui, la constitution du drame lyrique change encore une fois, et, d'exclusivement dramatique, devient exclusivement musicale, ce qui devait infailliblement au cours des ans ramener une troisième catastase.

Les grands prédestinés se reconnaissent à des signes certains : M. Richard Wagner vient au monde avec le double don de poésie et de musique; il est poète comme Goethe et musicien comme Beethoven, ou plutôt il nous représente l'incarnation de ces deux génies en une seule et unique personne. C'est du moins ce que les prédicans s'amusent à nous raconter, oubliant trop qu'il y a un Wagner d'avant la réforme dont il serait bon de s'occuper un peu. Celui-là se croyait tout simplement né poète; il essaya d'abord d'écrire des drames en vers qui ne parvinrent même pas à se faire jouer, et, comme la poésie lui tenait rigueur, il se tourna vers la musique. « Vous voulez m'empêcher de faire une petite fortune; soit, monseigneur, j'en ferai une grande! » Ne serait-ce point le cas de rappeler cette réplique du cardinal de Bernis au ministre qui venait de lui refuser une place? Que la pièce du jeune dramaturge eût réussi le moins du monde, et M. Richard Wagner se fût contenté d'être un poète comme tant d'autres sans penser à réformer un art dont il ne s'était pas encore à cette époque ingénié d'apprendre la tablature. O suprême puissance de la vocation, et combien de choses s'expliquent ainsi! J'ai cité l'exemple du cardinal de Bernis, M. Richard Wagner me paraîtrait plutôt ressembler à ces prêtres incompris qui fondent une religion par rancune de ce qu'on ne les a point faits évêques. Sorti d'une famille de comédiens, il griffonne des tragédies, amalgame et fond en un seul tableau *Hamlet* et *le Roi Lear*. Un beau jour, assistant à Leipzig à la représentation de l'*Egmont* de Goethe avec les illustrations symphoniques de Beethoven, cette musique l'entreprend; il se dit que, s'il en écrivait une pareille pour sa pièce, peut-être bien

qu'on la monterait quelque part. « Vous jouez du violon, monsieur le duc? — Je dois en jouer, quoique, à vrai dire, je n'aie jamais essayé! » L'auteur de ce singulier pastiche d'*Hamlet*, lui non plus, n'avait point essayé. Il en eut fort regret, se mit à l'œuvre, et « c'est ainsi que les deux noms de Shakspeare et de Beethoven figurent au début de la carrière du maître (1). » Sereine et sainte simplicité d'un biographe toujours prêt à s'écrier : *Ominös!* à propos des moindres circonstances. Remarquons que les augures ici s'offrent d'eux-mêmes; poète manqué, musicien par occasion, comédien de race, vous avez là tout l'homme et tout l'artiste.

Allons au fond des mots : qu'est-ce à la fin que ce *pruritus inveniendi* qui nous pousse à prendre pour des réformes des nouveautés qui depuis un siècle appartiennent au domaine public? Redresser le récitatif et la mélodie, déblayer le sol dramatique, couper court aux vaines efflorescences, Gluck n'avait pas d'autre programme; mais ce qui suffisait à l'auteur d'*Iphigénie* et d'*Armide* ne nous contente pas, et nous voulons en plus la *mélodie continue*, la mélodie exprimant non-seulement une situation, mais le mot même qui l'engendre et qu'elle a pour devoir d'exprimer, — système archifaux, système absurde, et dont le moindre tort est de vouloir confondre en un *tout* des choses faites pour vivre chacune de sa vie particulière et se développer selon sa propre nature et ses propres fins. La musique est un art, et la poésie en est un autre, ce qui ne veut point dire que ces deux arts parfaitement distincts ne doivent pas se rapprocher : toute belle musique a sa poésie, comme toute belle poésie a son harmonie, son rhythme, sa musique; mais chacun des deux arts garde à part soi ses moyens techniques, qu'il se réserve d'employer en temps et lieu. Tel mot change de signification autant de fois qu'on le prononce; il y a la poésie d'un clair de lune, la poésie d'un tableau, la poésie d'un opéra, et toutes ces poésies n'ont rien à faire avec la poésie d'une *méditation* de Lamartine ou d'une *ode* de Victor Hugo. Est-ce que par hasard Schiller et Goethe en créant leur théâtre s'imaginaient tailler de la besogne aux musiciens de l'avenir? Et d'autre part Haydn, Mozart et Beethoven écrivant des sonates et des quatuors, où tant de poésie est contenue, pensaient-ils à faire autre chose que de la musique? Goethe fronçait le sourcil à la seule idée de voir son *Faust* mis en opéra, et encore n'était-il question alors que d'imitations lointaines dans le genre du *Faust* de Spohr, d'élucubrations inoffensives et n'essayant pas d'atteindre son chef-d'œuvre au cœur même de son identité. Ce qu'il y a de pire dans le *Faust* de M. Gounod, c'est de se substituer dans la mémoire du public au *Faust* de Goethe, et de

(1) *The Music of the Future*, p. 37.

vulgariser des notions fausses sur les personnages et sur quelques scènes drastiques de la tragédie. Sa Marguerite-*cocodette*, son Faust-Elleviou, son Méphistophélès bonasse emboîtant le pas de l'orgue dans l'acte de l'église, on lui passerait tout, jusqu'à son gentil petit page Siebel, échappé de *Jean de Paris*, — n'était le dommage et le discrédit dont ce troubadourisme à tort et à travers vient affecter une conception idéalement belle qu'on aimerait voir mieux respectée. Édouard Devrient, aussi longtemps qu'il fut directeur de théâtre, s'interdit de monter l'ouvrage de M. Gounod parce que, jugeait-il, c'était aller à l'encontre de l'impression que le chef-d'œuvre de Goethe doit produire sur le public et fausser le sens du poème, auquel cette musique ne répond pas. C'est qu'en effet pour bien goûter cette partition et se pâmer d'aise à ces *tendres langueurs d'Araminthe*, il faudrait pouvoir oublier *Faust*, tâche assez difficile aux esprits amoureux du grand art, mais fort aisée à toute cette clientèle bourgeoise qui préfère au drame original les images sentimentales d'Ary Scheffer. « N'interromps pas les musiciens, dit le sage Sirach, tâche un peu de te taire lorsqu'ils chantent et garde ta science pour d'autres momens. — M'est avis, remarque spirituellement à ce sujet M. Ambros, qu'on pourrait tout au contraire s'écrier en retournant l'apologue : Par pitié, respecte le poète, et lorsqu'il a, comme dans *Faust*, des merveilles à nous réciter, ne musique pas au travers et garde ton contre-point pour une meilleure occasion (1). »

L'art, comme la nature, a ses libres poussées, il aime à se développer à foison dans tous les sens; à côté du laurier grandit le myrte: greffer, marier, combiner les deux arbustes pour n'en faire qu'un, la belle avance! Comme s'il n'existait en ce monde que la musique de théâtre! Et la musique de chambre, la raierons-nous de nos papiers? Proscrirons-nous les sonates, les quatuors, les symphonies, toutes ces floraisons aimables ou puissantes d'une culture absolument spéciale?.. De Dominico Scarlatti à Chopin, que de trésors! mais c'est de la musique pour la musique, de l'art pour l'art! Ce qu'un Sébastien Bach, un Haydn, un Mozart, pensent à leur clavier, mérite cependant d'être écouté. Une sonate de Beethoven n'a point de paroles; cela l'empêche-t-il d'avoir sa

(1) Cette opinion, qui fut, on ne l'a peut-être pas oublié, la nôtre dès le premier jour, que nous avons reproduite à l'occasion de l'*Hamlet* de M. Thomas, a fait son chemin en Allemagne, et nous aimons à nous appuyer ici du sentiment de M. Ambros, homme de principes et non de parti, trop avisé d'ailleurs pour se laisser prendre aux pieds dorés d'une idole de bois peint. Ce qui vous charme chez cet écrivain, c'est sa parfaite indépendance, son élan à tout admirer de ce qui est beau, en même temps qu'à jeter bas ce qui ne l'est point et passe pour l'être; personne n'a l'éclat de rire plus vibrant au nez du colosse Wagner, et ne montre plus de goût pour nos chefs-d'œuvre quand il s'agit des *vrais*.

poésie? Quelle clarté dans ce dialogue intime du maître avec son instrument! Suivez la phrase musicale, et, mieux que les plus beaux vers, elle vous fera pénétrer dans le drame profond, humain, qui se déroule devant vous. Aucun trait de cette âme ne vous échappera, vous aurez ses vibrations les plus secrètes de joie et de douleur, ses tendresses, ses rêveries, ses délires, ses désespérances, et qu'elle pleure, rie ou se lamente, l'expression restera toujours simple, toujours vraie; la hauteur morale se maintiendra. Les dernières sonates présentent sur ce point des exemples bien intéressans, et je citerais là maint *adagio* qui vous parle métaphysique, infini et royaume de Dieu avec l'élévation et l'autorité d'un Bossuet. Rien du discours *parlé*, de ces auxiliaires programmatiques introduits si fâcheusement depuis par Berlioz, et cependant vous ne perdez pas une larme, pas une ironie de cette émotion. Son pittoresque même est l'expression du sentiment inspiré par le paysage et non la peinture de ce paysage (1). C'est qu'il y a dans la poésie des poètes, et surtout dans leur théâtre, un matériel d'intentions que la musique ne comporte pas: la musique s'assimile des caractères, des passions et des situations; mais les longues tirades la déconcertent, les récits de Telramond, comme ceux de Théramène, l'effarouchent. Quelques gouttes d'essence suffisent à parfumer le vase, quatre mots d'amour, de jalousie ou de colère, le développement d'un grand morceau n'en demande pas davantage.

« Il existe cette profonde différence entre mon art et le tien, disait le peintre David à Baour-Lormian, — et, se ravisant aussitôt, il reprenait malicieusement : — il existe cette différence entre mon art et l'art d'un poète, que la poésie est sans limites, tandis que la peinture va se heurter à chaque instant contre des limites infranchissables. Supposons par exemple que moi et toi, — non pas toi, Baour, mais un poète, un vrai, — nous ayons à peindre deux amans sur les Alpes. Il me faudra, moi peintre, immédiatement faire un choix, opter entre les amans et les Alpes; si je me décide à peindre les amans, je n'ai qu'un petit bout d'Alpes, tandis que, si je peins les Alpes, il me faut renoncer aux amans. — Toi au contraire, en admettant que tu sois un poète, tu te paies librement tes vingt pages d'amans et tes vingt pages d'Alpes. » Impossible d'imaginer une satire qui s'applique mieux à cette mystifiante invention du drame lyrique de l'avenir. Lui, de même, il entend mener de front les

(1) Beethoven ne fait pas de musique imitative. Sa conception ne jaillit point du sentiment immédiat, elle est le reflet, la *réflexion* d'un sentiment déjà dominé. Beethoven est un *rustique* de la trempe de Virgile, il voit, il respire, il sent, il a commerce naïf avec la nature et non point avec les *esprits* de la nature. L'homme habitué aux luttes de coteries et de coulisses, exclu de la nature, a des hystéries que le rustique ne connaîtra jamais, et ce sont d'ordinaire ces hystéries qui engendrent les systèmes.

amans et les Alpes, texte pour texte; seulement les vingt pages de vers et les vingt pages de musique, au lieu de se suivre comme dans le poème fantaisiste de Louis David, marchent de pair à compagnon et font œuvre concomitante. Lorsqu'au troisième acte d'*Otello* le chant du gondolier monte des lagunes et vient par sa note endolorie accroître encore l'angoisse de la plaintive et nerveuse Desdemona, il y a certes là un moment psychologique où la musique et la poésie se rencontrent. Combien dure-t-il? Quelques secondes, ce que dure le choc de deux électricités. Les vers sont parmi les plus beaux que Dante ait écrits :

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria!

navrans, pleins d'amertume et de sombres pressentimens pour cette âme brisée du souvenir des jours heureux; la musique est une des plus idéales inspirations de Rossini, l'unique soupir de mélancolie sincère qui jamais ait erré sur les lèvres de cet autre joyeux enfant de Jupiter et de Sémélé. Dante, Shakspeare, Rossini, confondus ensemble sous un même rayon de lumière, n'est-ce pas de quoi s'écrier avec saint Thomas d'Aquin : *essentia beatitudinis in intellectu* (1)! Le malheur veut qu'on ne puisse bâtir là-dessus des théories; un météore n'est pas le soleil, il traverse l'espace, vous laisse ravi, émerveillé, mais on n'en fait pas le centre d'un nouveau système cosmique, ce que cherchent pourtant à faire ces astronomes dévoyés qui prétendent tirer de la *symphonie avec chœur* toute une genèse de l'opéra moderne.

Dès que la musique entre en jeu, elle commande, la parole obéit, et la preuve, c'est que des vers, si mauvais qu'ils soient, ne sauraient empêcher une belle musique d'être ce qu'elle est virtuellement, tandis que les plus beaux vers ne peuvent rien pour une mauvaise musique. Le musicien est si bien tout en pareil cas, qu'il dépend de lui de sauver son poème, fût-il absolument ridicule, comme de le tuer, fût-il sublime. Ayez Beethoven, et d'une berquinade va sortir *Fidelio*, ayez Weber, et de la plus incohérente, de la plus niaisement écrite des affabulations, va se dégager *Euryanthe*, — un monde de poésie chevaleresque et romantique, l'opéra de l'avenir, l'opéra modèle, sans lequel ni *Lohengrin* ni peut-être même *les Hu-*

(1) Et, pour compléter le tableau, penser qu'à ces trois noms immortels deux autres noms viendraient se joindre, ceux de Rubini, qui chantait la phrase éplorée, et de la Malibran, qui l'écoutait dans une attitude de Polymnie, pâle d'une pâleur tragique et déjà s'apprêtant à chanter le *Saule;* mais de cette impression-là rien ne reste que ce qu'une génération en raconte, l'accent d'une voix, son individualité, son âme, son génie, autant en emporte l'oubli, et le marbre ni la toile ne sont, hélas! à consulter.

guenots n'existeraient. — Parlerai-je de Rossini se taillant un manteau de roi dans le *libretto* de *Guillaume Tell*, une guenille? Maintenant ayez par contre M. Thomas, et le chef-d'œuvre du génie humain deviendra cet *Hamlet* de l'Opéra avec son Ophélie *prima donna*, son Hamlet, *bone Deus !* chantant des airs à boire et son bonhomme de spectre engagé comme veilleur de nuit au château d'Helsingor et rôdant au clair de lune sur les remparts pour crier l'heure aux habitans. Quel rapprochement on pourrait faire à ce propos entre le Méphistophélès du *Faust* de M. Gounod et le fantôme de l'ouvrage de M. Thomas, deux figures d'un relief si haut et qui, passant des régions de la poésie dramatique dans le domaine de l'opéra, perdent aussitôt, par l'impuissance du musicien, le trait qui les caractérise : diable sans diablerie, spectre sans terreur! mais ceci ne tient point à ma discussion, j'en suis à ma question de mots, et j'y reste.

Cette instantanéité du récit et de la mélodie n'est qu'une imagination chimérique; on nous répète que la vérité le veut ainsi. La vérité! qu'est-ce que la vérité au théâtre, où tout est illusion? Lorsqu'on a déjà fait cette concession énorme de prendre les coulisses pour le monde, que peut-il en coûter d'admettre d'autres conventions? Respectons l'esthétique et la philosophie, mais n'allons pas trop loin, car l'examen constitutif des élémens qu'on s'obstine à vouloir confondre nous aurait bientôt donné tort. Dans la langue parlée, dans le récit, les mots se coordonnent successivement, et ma mémoire ne les perçoit qu'après que la phrase est formée et que ma mémoire les a rassemblés. La musique tout au contraire, dès la première note, me saisit et m'entraîne sans me laisser le temps ni le pouvoir de revenir sur mes pas. Comment espérer jamais établir une concordance indivisible entre ces deux forces si diverses? La parole sert de réplique à l'émotion; principal attribut de la musique, elle éveille, excite et surexcite un sentiment et meurt dans l'acte même de génération. Parlez-moi d'un puissant organisme dramatique et lyrique, je vous comprendrai; dites : Nous ne voulons plus qu'un opéra soit du commencement à la fin un vulgaire assemblage de motifs à contredanses et variations pour le piano, les bandes militaires et les orgues de carrefour, une besogne de pacotille d'où chacun emporte un morceau, — rien de mieux, et je me plais à reconnaître qu'en ce sens l'œuvre de réforme actuelle a son mérite. Qui donc par exemple oserait soutenir que, sans l'influence de ces théories, la partition d'*Aïda* et l'admirable *Messe pour Manzoni* eussent jamais vu le jour? C'est surtout à ce compte que M. Richard Wagner aura bien mérité de l'avenir; s'il n'écrit pas des chefs-d'œuvre, il est capable d'en susciter chez les hommes doués du génie dramatique en les ramenant à la discipline, au respect du style et de la situation, en leur apprenant comme Boi-

leau « à faire difficilement des vers faciles. » Le grand point, lorsqu'on se mêle de composer des opéras, c'est d'être un musicien de théâtre; ayez d'abord ce don, et tout le reste vous viendra par surcroît, selon les milieux et les circonstances. Les théories peuvent naître, loin de vous énerver, elles vous retremperont, car vous aurez pour votre sauvegarde les acquisitions de l'expérience et ce discernement des forts esprits habitués à produire dans la plénitude de leur liberté. Quand les Verdi s'approchent d'un système, ils savent tout de suite ce qu'il faut en prendre et en laisser, et ne risquent jamais de lâcher la proie pour l'ombre. Laissons l'avenir pourvoir à ses besoins, qu'il comprendra sans nul doute beaucoup mieux que nous ne saurions faire, et tâchons de nous contenter du glorieux héritage du passé et de la riche moisson du présent. D'ailleurs le beau est un et se moque bien des systèmes; lorsqu'il arrive à M. Richard Wagner de réussir, c'est en composant comme les grands modèles; la marche de *Tanhäuser*, le chant nuptial de *Lohengrin*, pourraient être de l'auteur d'*Euryanthe* ou de l'auteur du *Prophète*. Quant à ces fameuses sonorités dont les effets sont tant prônés, il n'y a rien là non plus qui ne soit dans Beethoven, dans Weber, dans Schumann, dans Berlioz et dans Meyerbeer.

J'ai posé la question; la résoudre, je n'oserais : on n'aurait qu'à m'appeler rossiniste ou verdiste; mieux vaut s'en remettre à l'observation d'un esprit très clairvoyant et très modéré. « Personne n'ignore, écrit M. Ambros, ce que fut pour l'opéra la période qui précéda 1850. Au plein de cette période de perturbation, d'affaissement et de perdition, Wagner éclate comme un orage. Que sera cet orage? S'il purifiera, éclaircira l'atmosphère, ou si, comme c'est le cas trop fréquent, il ne nous amènera que du mauvais temps, nul ne saurait le dire; toujours est-il que, si les principes de Wagner devaient prévaloir, s'ils devaient être généralement reconnus, adoptés comme des lois dans l'art, autant vaudrait s'écrier tout de suite : *Finis musicæ !* »

III.

La fin de la musique, et pourquoi pas? Cette idée-là m'a souvent préoccupé. De Bach à Rossini, à Schumann, à Meyerbeer, à Verdi, combien de temps s'est-il écoulé? Environ un siècle et demi, à peu près le même espace qu'a pris la statuaire grecque pour atteindre à ce suprême épanouissement qui prélude à sa décroissance. Avec Lysippe, la statuaire grecque semble avoir dit son dernier mot, la force productive est tarie, elle meurt pour revivre à travers les

âges voués à l'éternelle adoration de ses types, toujours et partout copiés, imités, renouvelés selon le génie de l'époque et du climat mais toujours et partout la perfection désespérante, l'idéal achevé; à ce travail d'incomparable efflorescence auront suffi cent cinquante ans. La carrière de Phidias embrasse la période qui s'étend du commencement de la lutte avec les Perses au début de la guerre fratricide du Péloponèse (490-431). A ces cinquante ou soixante années de culture inouie, d'autres succèdent encore splendides; après la trinité Phidias, Polyclète et Myron, voici venir la trinité Scopas, Praxitèle et Lysippe, et quand s'ouvre l'ère macédonienne d'Alexandre, l'art hellénique a déjà levé le plus beau de son tribut. Interrogeons maintenant l'âge moderne et suivons-y les destinées de la musique de 1750 à 1868; entre ces deux dates, la grande fête se déploie. Opéra, musique de chambre, symphonie, cent chefs-d'œuvre éclatent coup sur coup; tous les genres sont abordés et presque aussitôt poussés à leur extrême puissance. Quels maîtres et quels ouvriers! Voyez-les à leur tâche; vous croiriez qu'ils ont pris pour devise ce vers d'une célèbre comédie :

A la postérité ne laissons rien à dire.

C'est une fulguration, la voie lactée! Mozart se multiplie; avec *les Noces de Figaro* et *Cosi fan tutte*, il donne le ton à l'opéra comique de Nicolo, de Boïeldieu, d'Hérold et d'Auber. *Idoménée* ouvre à Spontini de fraîches sources ignorées de Gluck, *la Flûte enchantée* réalise l'idéal d'un oratorio-féerie, et *Don Juan*, « l'opéra des opéras, » plongeant ses perspectives dans le ciel et dans l'enfer, mystère et drame à la fois comme *Faust*, nous représente la vie et le train du monde en quelques caractères qu'on dirait tracés par Shakspeare. Que d'élémens nouveaux introduits ainsi dans la musique par un simple musicien sans philosophie et sans esthétique, de motifs dont Beethoven ne demande qu'à s'emparer! Les aspirations inassouvies, les désespoirs, les doutes, les révoltes de l'homme moderne, les compassions infinies, les plaintes étouffées, les cris d'angoisse et de volupté, les remords, les deuils, les frénésies du siècle de l'*Héloïse* et de *Werther*, de la période de *René*, de *Manfred*, d'*Obermann*, tout cela, les sonates, les symphonies vous le traduiront.

Comme la Grèce antique fut le sol de la statuaire, notre atmosphère à nous a produit la musique, qui s'est inspirée du philosophisme romantique ambiant, comme jadis aux fêtes de Neptune, à Éleusis, un Praxitèle s'inspirait de Phryné en voyant la splendide hétaïre jeter bas ses vêtemens et, ses cheveux dénoués sur

ses épaules et ses hanches, plonger au sein des flots en présence de tout un peuple qui battait des mains. Les grands artistes de race ont la religion du beau, la beauté leur est sainte et sacrée; ils l'adorent comme une manifestation de la Divinité, et lorsqu'à Delphes, au sanctuaire le plus révéré de l'Hellade, Praxitèle expose sa statue d'or de Phryné sur un piédestal de Pentélique, cet hommage rendu à l'une des merveilles de la nature, loin de soulever aucune réprobation, passait au contraire pour un acte pie aux yeux des milliers de pèlerins non moins religieusement édifiés à ce spectacle que nos pèlerins de Lourdes et de la Salette peuvent l'être par la vue d'un reliquaire. Nous autres, fils du sombre septentrion, enfans attristés et vieillis d'une civilisation compliquée, nous possédons un idéal plus métaphysique, et c'est justement à cette conception moderne de l'art, à ce vague, à cet infini, à ce démoniaque, à ce divin, que répondait la musique, et maintenant, que la terre, ainsi préparée d'avance, labourée, ensoleillée, ait donné des fruits abondans et prompts, comment s'en étonner? La langue était créée, émancipée; d'abord simple métier à contextures harmoniques, elle réclamait un plus haut emploi; des passions, des idées, elle en prit au roman, qui venait de naître, à la poésie, qui débordait; mille choses que les autres ne pouvaient rendre furent révélées par elle, analysées, creusées, et si bien dites qu'il pourrait se faire qu'à l'heure qu'il est elle eût tout dit.

Je reprends mon précis d'histoire contemporaine. Rossini conquiert le monde; son triomphe à travers l'Europe vous fait songer au divin Bacchus parcourant l'antique Asie, vous entendez comme un frémissement du thyrse des Ménades éperdues, comme la cymbale des Corybantes. Évohé! on n'acclame, on ne veut que lui, il est le cygne de Pesaro, l'immortel Rossini, le dieu versant des torrens de mélodie. Bientôt cependant la résistance s'organise, à la tête des intransigeans s'agite Charles-Marie de Weber, il proteste au nom de la nationalité allemande, du contre-point allemand (1). Est-ce bien au génie de l'Italie qu'il en veut? ne serait-ce pas plutôt à la gloire de ce brillant héros qui le représente? Hélas! le cœur humain a ses vilains côtés; oublions l'homme et ne célébrons que l'artiste, célébrons surtout cette période d'abondance où tout, la colère, l'envie même sert de prétexte aux chefs-d'œuvre pressés de naître. L'action, l'antagonisme, tout en produit, jusqu'à l'apostasie. A l'explosion ros-

(1) Tout ce bruit ne laissa pas d'incommoder aussi Beethoven, qui, lorsque Rossini, de passage à Vienne, vint le voir, ne lui cacha point sa mauvaise humeur. Rossini aimait à raconter cette visite : « Il me reçut fort mal, disait-il, ce qui ne l'empêche pas d'être le plus grand des musiciens. — Et Mozart donc, cher maître, qu'en faisons-nous? — Permettez, Beethoven est le plus grand des musiciens; mais Mozart, c'est le seul. »

sinienne, Weber répond par le *Freischütz*, *Euryanthe*, *Oberon*, et Meyerbeer, un abominable dissident, un nomade, un renégat sans patrie et sans dieux, Meyerbeer, après *Robert le Diable*, crée *les Huguenots*. Cependant Beethoven compose ses sonates, ses quatuors, donne les symphonies, notre école française porte ses plus beaux fruits. Boïeldieu, Auber, Hérold, rivalisent d'esprit, de grâce, d'imagination, habiles à profiter de l'occasion, à saisir au vol l'idée qui passe, originaux pourtant, et sachant prêter à leur éclectisme une coloration très personnelle. *Ma tante Aurore*, *Joconde*, *la Muette*, *le Pré aux Clercs*, sont des œuvres qui s'imposent par un caractère d'indépendance. Sans doute on s'y aperçoit que Mozart est venu, et Cimarosa aussi et Rossini; mais Raphaël, pour avoir traversé la chapelle Sixtine, n'en reste pas moins Raphaël. Mettons de côté Cherubini, figure à part, et qui n'est point du tout un Italien francisé. Cherubini n'a rien de spécialement français, sa musique, comme celle de Bach, de Hændel, de Mozart, de Haydn et de Beethoven, échappe aux classifications de clocher, elle appartient au genre humain par la grandeur qu'elle respire, et toute nation digne de la comprendre peut y voir un produit de son propre génie.

Impossible de mieux rendre cette austère, puissante et noble nature que ne l'a fait M. Ambros dans une page de son livre. « Le Florentin Luigi Cherubini ne fut point lent à mesurer l'abîme de platitude où les successeurs de Cimarosa poussaient l'opéra italien, et tandis que déjà dès cette époque (1804) un jeune homme (Rossini) grandissait à Bologne pour retremper, régénérer ce vieux passé aux fonts les plus généreux de l'esprit moderne, — Cherubini remonta le cours des âges, prit sa fuite vers les grands modèles de la tradition nationale et composa en *stile di capella* de magnifiques morceaux d'église où semblaient revivre les maîtres du XVIe siècle, cela sans affectation d'archaïsme, en toute plénitude et verdeur de forces. En même temps, d'irrésistibles affinités l'attiraient vers les maîtres allemands, il aimait, on le sait, Haydn, Mozart par-dessus tout, et leur langue chez lui coule de source. » D'où vient que sa forme dramatique demeure aussi étrangère à notre grand opéra qu'à notre opéra comique? Elle est ce qu'elle est, sévère et digne, souvent froide et non moins rebelle au cothurne qu'à la chansonnette, le galant, le badin lui répugne à l'égal du pompeux, et jamais elle ne saura ni scander un couplet de vaudeville, ni s'en aller prendre des leçons de déclamation et d'attitude à l'école de Talma.

Mais que nous fait ici la nationalité de Cherubini? Florentin, Viennois ou Parisien, que nous importe? Ce n'est point à relever le compte de tel ou tel pays que nous nous appliquons; nous parlons d'un épanouissement universel, d'une heure privilégiée entre toutes et c'est assez pour nous de pouvoir dire d'un Cherubini

qu'il en fut, lui aussi. Vous souvient-il de ces quatre lignes charmantes d'Henri Heine sur Chopin? « Lorsqu'il improvise au piano, vous croiriez avoir devant vous un voyageur qui revient du pays des songes et vous seriez tenté de lui demander : — Eh bien! mon brave, les arbres chantent-ils toujours là-bas de si jolis airs au clair de lune? » Qui n'aimerait à pouvoir caractériser de la sorte un Schubert, un Bellini? Schubert, la floraison perpétuelle, l'inspiration inépuisable, un Midas de nouvelle espèce qui change en mélodie tout ce qu'il touche, le correct Mendelssohn, qui taille dans le plus pur cristal de roche sa large coupe au cercle d'or, le démoniaque Berlioz aux visées titaniques, poète jusqu'en ses avortemens, le Sicilien Bellini, un Pergolèse, douce et mélodieuse organisation avec un souffle de Spontini et qui, moins délicate et moins faible, eût peut-être avant Verdi essayé d'une réforme dramatique de la tradition rossinienne! Et penser que des hommes de cette trempe ne figuraient alors qu'au second rang, n'occupaient que des coins, je dirai presque se perdaient dans la foule!

Non, de pareils spectacles n'éblouissent pas deux fois le monde, la musique, comme la statuaire grecque, aura d'un seul coup donné tout ce qu'elle avait à donner. Pourquoi n'en serait-il pas de cet art absolument moderne et climatérique comme de la plastique grecque, et pourquoi n'aurait-il pas, lui de même à son tour, répandu, épuisé sa vie et son âme dans l'épanouissement prodigieux des cent ou cent cinquante dernières années? Sans doute la musique ne date pas de Hændel et de Bach, et bien des essais mémorables avaient préludé aux illustres conceptions de ces maîtres, comme il est vrai que les métopes de Sélinonte précèdent celles du Parthénon, et que les saints renfrognés de l'école byzantine sont venus avant les archanges lumineux et sourians du divin Sanzio; mais, sans méconnaître aucun effort, sans négliger ni les cantates d'Alexandro Scarlatti, les *concerti* de Corelli, les morceaux d'orgue de Frescobaldi, ni les compositions parfois sublimes de ce Stradella, en qui semblent vivre la flamme et les aspirations d'un homme de notre temps, — n'est-il pas permis d'affirmer que la langue qui se parle en musique de nos jours vient de Bach, comme notre prose littéraire vient de Pascal? L'organiste de Leipzig meurt en 1750, après avoir dans son cerveau de titan accumulé, classé, épuré, animé du souffle de l'esprit toute la science de l'âge antérieur; en 1868, Rossini quitte ce monde, — Rossini le *magister elegantiarum* par excellence, le scepticisme raffiné et la cordiale bonhomie, le demi-dieu en qui les connaisseurs et les simples amateurs communient, et qui restera classique partout où l'esprit, la grâce et l'aristocratie du bien dire continueront à florir. Je ne sais, mais il me semble que de l'antiquité aux temps modernes j'entends ces deux

immortelles sœurs s'appeler et se répondre. Sans doute il y aura toujours des orchestres et toujours des théâtres, mais il se peut bien que l'art musical ait, lui aussi, fixé son point qu'il ne dépassera pas. Des redites plus ou moins heureuses, des glanes, des grapillages à travers la vigne du Seigneur, ce sera tout, la moisson est rentrée, les vendanges sont faites, adieu paniers! Que prétendre à la scène après ce que le XVIIIe siècle et le nôtre auront vu? que rêver au-delà de la neuvième symphonie? J'entends dire : On fera autrement. Nous connaissons ce jeu des antithèses. Au lendemain du grandiose, le mignon, le mignard, après le sentiment le sentimentalisme, après Shakspeare et Molière, Marivaux d'abord, puis la comédie d'*actualités*, puis finalement Tabarin sur son tréteau.

Un art qui ne cherche plus à se renouveler que par les raffinemens et les curiosités techniques ne m'inspire aucune confiance. On imite les peintres du moment, on épuise la gamme du gris, on fait chanter ensemble toutes les tonalités du bleu, du rose, du violet, on termine un rhythme sur un accord étranger à la note finale. Écoutez cette sonorité, comme c'est amusant! Il y a des délicatesses et des mystères de langage qui ne peuvent être révélés à l'écrivain que par la probité de son cœur et que n'enseignent point les préceptes de rhétorique. Chez Beethoven, l'abondance des modulations commence par vous étourdir. C'est d'abord une sorte de vertige; regardez-y de près, et vous verrez toujours dans la plus excessive variété régner l'ordre voulu, la nécessité justifiant l'audace. Longtemps avant l'entrée de la modulation, le compositeur vous la fait pressentir, vous la montre qui point à l'horizon. Vous le voyez en quelque sorte tendre vers elle, tandis que la *tonique* le retient toujours; l'effort persiste, augmente, bientôt la résistance faiblit, et nous sommes encore sous le pouvoir de l'ancien ton que déjà le nouveau nous circonvient, nous enveloppe; n'importe, l'acte même de la transition, quoique préparé, annoncé, ne manque jamais de nous saisir comme une manifestation libre et spontanée; le pas en avant avait beau être fait, le maître ne nous l'avait pas déclaré; il le déclare, et notre saisissement, notre ravissement lui répond. Aujourd'hui la modulation est de sa nature plus fantaisiste, elle est surtout une piquante distraction de l'oreille, entre sans qu'on l'annonce et souvent oublie de se résoudre. Plus d'un cherche même de ce côté des voies nouvelles pour étendre la langue. Quant à la classification des genres, il n'en faut point parler. Nous écrivons des opéras pour la salle de concert et des oratorios pour le théâtre, nos cantates sont des pièces en cinq actes. Des idées, hélas! nous n'en avons plus, mais nous avons énormément d'esprit, et cet esprit nous sert à plaisanter, à bafouer les idées. Homère, Virgile et Théocrite, Hélène et Pâris, Énée et Didon, Daphnis et Chloé, c'est si

bouffon tout cela, si grotesque! Et le moyen âge donc, *Geneviève de Brabant* par exemple, quelle drôlerie! le monde des dieux et des héros, le romantisme, tout y passe.

Corrompre le goût, ramener à l'absurde les plus nobles conceptions, rendre classique au théâtre la vulgarité, établir à demeure le mardi gras sur la scène, ce n'est point un métier inoffensif ainsi que d'aucuns le prétendent. Je m'amuse avec Aristophane de la goinfrerie du fils d'Alcmène sans que mon admiration pour l'Hercule Farnèse en souffre grand préjudice; autant se peut dire de la joyeuse et cordiale parodie d'ancien régime, de la gaîté d'un Cimarosa dans *le Mariage secret*, d'un Rossini dans *le Barbier*, d'un Grétry dans *le Tableau parlant* ou dans *la Fausse Magie*. Cet art-là n'a rien que de sain, il vient de Molière et nous réconforte. Telle n'est point la parodie dont le théâtre actuel est empoisonné; celle-là ne se contente pas d'égayer un moment le public aux dépens du personnage, elle tue l'idée et avec l'idée l'homme de génie qui s'en inspira. On parle toujours de remettre Gluck à la scène, et nous verrons ce que deviendront Iphigénie et Thoas, Orphée et Eurydice développant leur grande pantomime et leur sereine majesté devant une assemblée saturée de quolibets cyniques et toute chaude encore des refrains de *la Belle Hélène!* « La musique de l'avenir, tenez, la voilà! » disait un jour Rossini montrant une partition de ce répertoire comparable à certaines plantes marécageuses, foisonnantes, inextricables, qui couvrent la surface d'un lac, et coupent à ses eaux, jadis transparentes et profondes, toute lumière venue d'en haut. L'enthousiasme, le respect des choses belles et saintes, nous les avons désappris, mais en revanche nous raillons, narguons et gambadons à merveille, et, s'il ne nous arrive plus de lever nos mains vers le ciel, nous lui montrons nos jambes en faisant la roue.

La musique de l'avenir, elle se partage en deux courans : il y a la musique de nos petits théâtres comme il y a la musique de Bayreuth, et la plus bouffonne des deux n'est peut-être pas celle que l'on suppose. Regardez du côté du *Fichtelgebirg*, cette petite ville où vécut l'honnête, le modeste, l'excellent Jean-Paul; là séjourne embastillé dans son outrecuidance un homme qui se croit Dieu le père, et pour lequel ses fidèles desservans en Europe ne cessent pas de sonner la messe. Il trône en sa Walhalla parmi les géans, les nains et les walkyries, et quand il en a fini de dialoguer avec Odin, il se propose cette besogne étrange, invraisemblable même pour un dieu, de corriger Beethoven et d'amender Gluck! Il révise, expurge, remet sur ses pieds la *symphonie héroïque*, substitue les cors aux bassons dans l'*allegro* de la cinquième symphonie, ajoute à la huitième deux trompettes, reprend en sous-œuvre l'*Iphigénie en Au-*

lide, et montre à son compère Gluck comment on manie un orchestre. « Si Dieu m'avait fait l'honneur de me consulter, aimait à répéter Alphonse X, roi de Castille et de Léon, bien des choses n'en iraient que mieux dans la création. » Ainsi raisonne ce personnage; il se dit : A la place de Beethoven, moi, j'eusse fait cela, et sans autre forme de procès il distribue aux clarinettes la partie des hautbois, tranche, surcharge, ajoute et traite un pareil texte comme s'il s'agissait de la copie d'un écolier. J'avoue que, si j'étais de la paroisse, ces vacations quelque peu naïves d'un vieux professeur de rhétorique me gâteraient beaucoup mon saint; corriger Beethoven, *réorchestrer* Gluck est en somme moins l'œuvre d'un grand esprit égaré que d'un Prudhomme. N'importe, dieu ou maniaque, cet Allemand, ce néo-Allemand aura prêché la vraie croisade des temps nouveaux. Il a trouvé dans le passé la solution du problème de l'avenir : il a découvert le récitatif!

Je ne plaisante pas; remontons à l'an de grâce et de musique 1600. Les Florentins, mus par des raisons esthétiques absolument semblables aux nôtres, liquident leur ancien fonds de mélodie et de contre-point, et le remplacent par une déclamation uniquement préoccupée de rendre l'intonation du mot et de la syllabe, *stile recitativo* ou *rappresentativo*, comme on disait alors; style ennuyeux, assommant, comme on dira toujours! De cette creuse déclamation, le récitatif moderne est sorti avec ses formules sacramentelles, avec ses demandes et ses réponses, ses exclamations, ses tirades. Le drame lyrique a vécu deux siècles là-dessus; pourquoi n'en vivrait-il pas deux et trois autres et même davantage? Il faut souvent si peu de chose pour que le *rococo* d'hier devienne la mode du moment, et *vice versa*. Monteverde et son école introduisent l'élément pathétique dans la déclamation, et voilà le récitatif inventé. Ce récitatif à son tour passe d'usage, et nous le régénérons par la mélodie continue. Sempiternelle déclamation, que me veux-tu? On me promet non pas un drame, mais *le* drame, on a soin de me prévenir que ce que je vais entendre, c'est de l'Eschyle et du Gluck, du Goethe et du Beethoven tout ensemble, et quand mon âme est bien préparée à l'émotion, quand elle compte sur des élans de joie et de douleur, sur l'accent de la passion et du sentiment, on lui donne, quoi? des combinaisons harmoniques intéressantes, saisissantes, des effets de trompette et de trombone accompagnant un pathos formidable. Rien de cette forme organique, de cette clarté que les vieux maîtres savaient prêter à leur phrase. « Trouvez-moi donc des mélodies, disait Schumann, des mélodies bien neuves et bien franches. »

Cela vaudrait mieux en effet; précepte excellent, mais difficile

à suivre par les temps de stérilité qui règnent, car il était écrit que le fameux songe de Pharaon s'accomplirait aussi pour nous, et qu'aux années d'abondance, représentées par les sept vaches grasses, succéderaient les sept vaches maigres, autrement dit les années de disette. La mélodie, on la délaisse, on passe à côté sans la vouloir cueillir, elle est trop verte comme les raisins, et les infortunés qui en auraient encore soif manquent de souffle. L'âge est venu des épigones, il nous reste ici et là des maniéristes dont la veine s'épuise en quelques mois, des virtuoses de transition ayant de l'esprit et de la main, et qui se noient dès que la mode ne les soutient plus. Les choses qui nous amusent sont des figurines d'étagères accommodées à nos goûts incertains, désœuvrés; nous en jouissons un moment sans trop nous rendre compte de ce qu'elles valent, et sans que l'idée nous vienne de les emballer pour la postérité, tant nous savons d'avance qu'elles n'y arriveraient qu'à l'état de bric-à-brac. C'est qu'une œuvre d'art ne se recommande pas seulement par les qualités qui la font réussir dans le présent, il en faut d'autres, indépendantes du siècle et du milieu; un grand artiste crée pour l'éternité en imprimant à son œuvre, en même temps que cet idéal contemporain toujours plus ou moins périssable, le caractère impérissable du beau humain; la musique de Mozart, la musique de Beethoven, portent cette marque éternell qui nous frappe également chez la Vénus de Milo en dépit des différences de climat, de religion, de civilisation; les Grecs l'adoraient comme déesse, nous l'adorons comme chef-d'œuvre, c'est tout un.

Ce rapprochement me ramène à ma thèse. Chaque civilisation n'a qu'un temps dans sa vie pour produire ses chefs-d'œuvre; de même que la statuaire grecque fut le rêve de l'antiquité, la musique sera le rêve de l'époque moderne. Tous les degrés par où l'une a passé, l'autre à son heure les a dû franchir. Archaïsme, austère d'abord, élévation, rudesse : période des Eginètes, — de Hændel, de Sébastien Bach; le style idéal vient ensuite, le beau style : période Phidias-Mozart-Beethoven; puis arrive le style orné, fleuri, le style riche, « tu fais ton Hélène riche parce que tu n'as point su la faire belle, » phase qui d'ordinaire précède les décadences, et dont le héros parmi nous serait Rossini. En admettant ce que d'ailleurs je crois parfaitement, que la musique soit aujourd'hui un art ayant accompli ses plus belles destinées, sinon un art fini, le mouvement des deux côtés n'aurait guère duré plus d'un siècle et demi, et ce qu'il produisit aura suffi pour tous les temps.

HENRI BLAZE DE BURY.

EDMÉE

I.

Edmée de Nerteuil venait d'avoir vingt-cinq ans lorsque ses parens moururent; elle se trouva maîtresse d'une grande fortune et tutrice de sa jeune sœur Adrienne, qui atteignait à peine à sa seizième année. A vrai dire, Adrienne était moins sa sœur que sa fille. Mme de Nerteuil, presque toujours malade, la lui avait abandonnée dès son plus jeune âge. Edmée avait bercé Adrienne et avait eu son premier sourire. Elle s'était alors attachée avec passion à cette enfant. Elle avait été bien moins une jeune fille charmante et belle qu'une jeune mère éprise jusqu'à la folie de ses devoirs et de ses soins maternels. Lorsque Adrienne avait grandi, elle s'était plu à l'instruire, à l'embellir, à la parer de toutes les qualités qu'elle avait elle-même et qu'elle semblait ignorer. Rien d'ailleurs ne l'avait distraite de la tâche qu'elle chérissait. M. et Mme de Nerteuil habitaient en Normandie un château qu'ils ne quittaient point. Ainsi les saisons se succédaient l'une à l'autre sans amener à l'existence intime de cette famille d'autre changement que la froidure de l'hiver et l'épanouissement du printemps. C'étaient les mêmes lilas qui refleurissaient pour Adrienne, la même pelouse qui s'émaillait de bluets, les mêmes frimas qui poudraient les arbres. Quelques courses à la ville voisine et de loin en loin quelque bal étaient ses seuls plaisirs; mais elle était encore trop enfant pour ne point s'en contenter. Elle adorait sa grande sœur, ne vivait que par elle et pour elle, et, si elle ne s'endormait plus dans ses bras comme au temps où elle était petite, elle se pressait doucement contre elle le soir, appuyant sa tête à son épaule, et fermait les yeux sous son baiser. Elle aimait respectueusement ses parens et se laissait gâter par eux. Elle ne les craignait pas plus qu'elle ne craignait Edmée; cependant elle boudait à leurs reproches, si par hasard ils lui en fai-

saient, tandis que le moindre mécontentement d'Edmée l'eût mise au désespoir. Quand elle les perdit, elle eut un vif chagrin, mais involontairement elle le compara à ce qu'il eût été, si Edmée fût morte. Elle en frissonna jusqu'au fond du cœur et fut presque consolée. Sa sœur, sa chérie, sa bien-aimée lui restait, et, par l'effroi d'un malheur plus grand qui eût pu survenir, elle n'accusa point Dieu de cette première épreuve qu'il lui envoyait. Edmée eut peut-être un sentiment pareil; seulement, ce qui n'était pas arrivé à sa sœur, elle se reconnut coupable de l'avoir. Ne serait-elle point un jour punie de cette affection exclusive et toute-puissante, en dehors de laquelle il ne pouvait plus y avoir pour elle au monde de douleur ni de joie? Cette crainte dura peu. Les deux sœurs, seules désormais dans la vie, se serrèrent l'une contre l'autre, se sourirent à travers leurs larmes et se confièrent à l'avenir.

Adrienne, à ses quinze ans, était une ravissante créature. Une masse de cheveux blonds, s'étageant très haut, tout crespelés, roulés en torsades, s'échappant çà et là en mèches frisées, surmontait un visage d'une physionomie rieuse et touchante à la fois. Le front, finement découpé, était d'un blanc pur, les yeux brillans, d'une nuance bleu pâle, vifs et profonds. Le nez, se retroussant gentiment, donnait une allure mutine à tous les traits. La bouche, aux lèvres pleines, colorées, du dessin le plus engageant, respirait la tendresse et la bonté. La peau était d'un incomparable éclat. Adrienne n'était point régulièrement jolie, elle était charmante. Sa taille souple, sa démarche gracieuse, ses épaules arrondies, légèrement tombantes, ses mains effilées et mignonnes, ses pieds tout petits et cambrés la complétaient. On se fût arrêté à la contempler et à l'admirer. Elle était changeante à tous momens et cependant la même. Il émanait d'elle un attrait singulier de plaisir et de jeunesse. Elle se montrait tour à tour gaie et pensive, affectueuse et triste, un peu nerveuse. Des impressions rapides, des sensations multiples la traversaient et l'agitaient. C'était une enfant gâtée sans limites, impérieuse et fantasque à ses heures, impatiente de la vie sans le savoir, parfois naïvement égoïste et s'en repentant aussitôt, s'aimant beaucoup, aimant plus encore sa sœur, et que son bon naturel ramenait toujours de ses impétuosités d'esprit et de caractère à ses qualités aimables et sincères.

Elle devait néanmoins paraître étrange à ceux qui ne la connaissaient pas, et ce fut ce qui arriva lorsque les grands-parens qui composèrent le conseil de famille se réunirent au château. Edmée avait été nommée la tutrice de sa sœur, mais il lui fallait compter avec les personnes qui l'assistaient. C'étaient surtout le comte de Rétheville, son oncle, et la baronne douairière de Sénevère, sa

tante, tous deux très formalistes, très puritains de ton, très entichés de noblesse et d'autorité. Ils n'avaient point vu les Nerteuil depuis nombre d'années, alors qu'Adrienne était au berceau et qu'Edmée n'était qu'une petite fille. Ces enfans, qui les touchaient de près, devaient, à leur avis, être surveillés et dirigés par eux. Soudainement investis des devoirs de la famille, ils avaient à les guider toutes les deux dans le droit chemin et à les marier dignement. Les premiers jours se passèrent naturellement en complimens de condoléance et en préoccupations d'affaires; mais, lorsqu'une certaine intimité se fut établie et que les intérêts d'argent furent réglés, le comte de Rétheville et la baronne de Sénevère abordèrent avec Edmée une question plus grave. Avec des circonlocutions prudentes et en évitant de la froisser, ils lui firent entendre qu'Adrienne n'était point élevée et qu'elle avait crû en trop de liberté et avec trop de luxuriance, comme une jeune pousse sauvage. Ils avaient pu étudier ses pétulances, ses façons primesautières, si gracieuses qu'elles fussent, ses mouvemens d'âme irréfléchis et spontanés. Rien de cela n'était d'une jeune fille de son monde, correcte et convenable. Edmée se récriait. Où pouvait-on trouver de plus charmante enfant et de qualités plus généreuses? M. de Rétheville et Mme de Sénevère n'y contredisaient pas; pourtant à leur sens, si Adrienne avait des dons naturels, elle n'avait point ces dons acquis de retenue, de politesse et de réserve que la société exige. Sous peine de graves mécomptes, on n'entrait pas dans la vie avec l'étourderie des impressions subites. L'éducation et la règle avaient à polir, à sertir ce joli diamant, éclatant de feux bizarres. Puis elle n'était pas assez instruite. Que savait-elle, sinon les premières notions des connaissances les plus simples? C'était assez sans doute pour l'existence de soleil et de grand air qu'elle avait menée, ce ne l'était point pour le rang qu'elle aurait à tenir plus tard, pour les devoirs qu'il lui faudrait remplir. Pourquoi Edmée, qui était d'un esprit réfléchi, d'un caractère sérieux, d'une instruction réelle et très complète, ne lui avait-elle pas demandé plus d'application et de travail? Edmée n'osait répondre qu'elle avait surtout chéri la jeunesse de sa sœur, et qu'elle eût craint de lui imposer la moindre gêne et la moindre entrave. Elle ne se hasardait point à dire à ces grands-parens, d'une morale stricte et un peu sévère, que la science des couvens à la mode lui avait paru inutile à une fille comme Adrienne, aventureuse et gaie, et qui serait aimée pour son esprit naturel, sa grâce et sa beauté. Ce fut cependant alors que M. de Rétheville et Mme de Sénevère lui déclarèrent l'intention où ils étaient d'emmener avec eux Adrienne et de la faire entrer pendant un an au Sacré-Cœur. Ils ne fixaient un terme aussi court que par

condescendance pour Edmée et pour ne la point séparer trop longtemps de sa sœur. La première pensée d'Edmée fut la résistance; elle ne la formula toutefois que timidement. Si indépendante et si ferme qu'elle fût de caractère et d'habitudes, elle n'avait jamais eu à lutter contre personne, et cette situation la prenait au dépourvu. Il y avait en elle l'indécision qui accompagne et comprime souvent un sentiment de révolte. Elle avait aussi la crainte de s'être trompée. Ces grands-parens, compassés, mais affectueux, lui imposaient. Elle avait appris à les respecter de loin, et, les voyant de près, se défendait mal de les redouter. D'ailleurs n'étaient-ils point la famille, les protecteurs légaux de sa sœur et les siens? Ils lui parlèrent aussi d'elle-même, de sa vie, qui allait devenir triste et solitaire, et lui proposèrent de partir avec eux. Edmée refusa. Ils n'insistèrent pas, s'imaginant avoir plus facilement gain de cause pour Adrienne. Edmée en effet ne résistait plus qu'à demi, et leur demandait seulement quelques heures de réflexion.

Mlle de Nerteuil avait son projet. Elle voulait consulter sur ces questions qui la troublaient si fort un homme qu'elle connaissait depuis longtemps et qu'elle aimait autant qu'elle le respectait. C'était l'abbé Daltez, le curé du village. Il lui avait fait accomplir ainsi qu'à sa sœur leurs premiers devoirs religieux, il avait toujours été pour elle indulgent et bienveillant, il paraissait avoir pour Adrienne une affection pleine de sollicitude. S'il jugeait à propos que la jeune fille partît, Edmée y consentirait; s'il lui conseillait au contraire de la garder auprès d'elle, Edmée aurait le courage de s'opposer jusqu'au bout et même de tout le pouvoir légal dont elle serait armée aux volontés de ses grands-parens.

L'abbé Daltez était un prêtre de quarante ans, d'une physionomie grave et douce, froidie en quelque sorte dans l'austérité de ses devoirs. De longs cheveux noirs et bouclés, mélangés de blanc çà et là, encadraient son visage, ses traits respiraient une énergie tranquille et qui s'était volontairement amortie. Il semblait qu'il eût conquis le repos après avoir traversé secrètement les luttes et les passions de la vie. Il était depuis quinze ans dans ce village, perdu plus qu'oublié peut-être dans le silence et dans l'obscurité de ses fonctions. Il avait dû, en sa pleine jeunesse, avoir des aspirations hautes, celles de la propagande, de la science et du martyre. L'impétuosité de son zèle et de sa foi avait sans doute inquiété ses supérieurs; l'église s'effraie parfois de ces ardeurs de l'imagination et de ces désirs du combat. Elle y devine moins le renoncement que l'inassouvissement de l'âme, et condamne de partipris aux limbes de la médiocrité ces impatiens athlètes. Elle veut ses serviteurs humbles et passifs et ne les reconnaît plus tard ses

maîtres que s'ils ont passé, tout-puissans qu'ils soient d'érudition et de génie, à la façon des Sixte-Quint, par la sape souterraine d'un long effacement et d'une infatigable ambition. L'abbé Daltez n'était pas un Machiavel ecclésiastique. Il n'admit pas ces voies tortueuses de la célébrité, cessa de lutter et se résigna. Pendant plusieurs années il s'absorba dans de profondes études de théologie et d'histoire. La vaste instruction qu'il acquit au travers des doutes et des affirmations sans nombre des livres lui montra l'infirmité et presque le puéril néant de la pensée humaine; mais elle lui donna l'impartialité de l'esprit et la sérénité du cœur. A la fin même, il négligea de lire, contempla la nature en ses éternelles beautés, admira Dieu dans sa création et se dévoua au soulagement des souffrances et à l'éducation de ses ouailles. En descendant des sommets qu'il dédaigna, il se sentit presque heureux par les actes de la charité, par la simplicité de la foi. Un sentiment qui lui devint propre lui donna d'ailleurs des joies lentes et rêveuses qui remplacèrent pour lui l'ambition. Il avait préparé Mlle de Nerteuil à sa première communion. Il s'éprit paternellement de cette enfant, dont les qualités nobles se développaient par ses soins et sous ses yeux. Il la vit grandir en beauté, en grâce et en générosité d'âme. Une affection toute chrétienne l'unit à elle sans qu'elle s'en doutât; il cachait cette affection au fond de son cœur comme un parfum précieux dans un vase fermé. Comme elle, il aima sa jeune sœur, mais moins qu'il n'aimait Edmée; peut-être inconsciemment était-il jaloux d'Adrienne. Elle lui semblait du reste une de ces femmes qui naissent pour être heureuses, que leur faiblesse, un égoïsme séduisant et leur grâce protégent ainsi qu'un bouclier de diamant et auxquelles ceux qui les aiment se sacrifient jusqu'à en mourir.

Lorsque Mlle de Nerteuil se rendit chez l'abbé Daltez pour le consulter, celui-ci était assis à la fenêtre de la salle basse du presbytère. Cette salle, toute lambrissée de chêne, était obscure, fraîche et profonde, tandis que la fenêtre s'encadrait en pleine lumière dans les pousses du lierre et dans les fleurs de volubilis. L'abbé rêvait ou méditait. Une brise légère lui apportait les senteurs de la campagne. Dans le lointain, il apercevait le château de Nerteuil. Sa pensée était là. Que s'y passait-il? que s'y passerait-il surtout le lendemain? Il savait Edmée assez énergique et assez vaillante pour ne point s'effrayer de cette demi-solitude où elle était tombée. Elle resterait aux lieux qui l'avaient vue naître, avec sa sœur qu'elle continuerait d'élever, qu'elle aimerait plus encore qu'elle ne le faisait. Il vivrait donc dans son intimité, l'aiderait de ses conseils et de son affection. Quoique cette pensée sourît à l'abbé Daltez, il ne s'y abandonnait qu'avec crainte. Cette des-

tinée si calme ne pouvait suffire à l'horizon des deux sœurs. Elles en sortiraient tôt ou tard pour se marier, Adrienne tout au moins. Que deviendrait alors Edmée? Mais c'était encore si éloigné! Il se reprenait à sourire avec un secret égoïsme de cœur qu'il se reprochait. Puis de nouveau il s'alarmait. Les grands-parens, qui étaient venus, avaient peut-être des projets qu'ils étaient en droit de réaliser. Quels étaient-ils? Il y avait trois jours qu'il n'avait vu Edmée, et alors elle ne lui avait rien appris; mais depuis? Tout à coup il vit Mlle de Nerteuil qui se dirigeait vers le presbytère. Elle marchait d'un pas vif et léger à la clarté du soleil couchant, qui jetait ses rayons autour d'elle. Elle lui apparut plus touchante et un peu pâlie en ses vêtemens de deuil. L'abbé, involontairement ému, sortit au-devant d'elle, lui prit les mains et, marchant à ses côtés, l'amena au presbytère.

— Mon bon abbé, lui dit Edmée en s'asseyant, je suis profondément troublée, très indécise de ce que je dois faire, et je viens vous consulter.

— Je m'en doutais, mon enfant, répondit l'abbé, car de mon côté je songeais à vous. Parlez donc bien vite et dites-moi ce qui vous tourmente.

Mlle de Nerteuil lui raconta la conversation qu'elle avait eue avec le comte de Rétheville et la baronne de Sénevère, et l'intention où ils étaient d'emmener Adrienne. Qu'allait-elle faire? Fallait-il qu'elle résistât ou devait-elle se résigner et céder?

— Vos grands-parens ont raison, lui dit l'abbé Daltez. Tant que votre sœur était une enfant, elle était bien sous votre garde. Vous lui avez appris les joies et les plaisirs, les étonnemens et les émotions de son âge. Elle a grandi sous votre regard sans qu'une mauvaise pensée l'effleurât, car elle n'a jamais vu que le bien autour d'elle; mais aussi elle n'a jamais lutté, et les sentiers où elle a marché lui ont été faciles, trop faciles peut-être. Elle a vu tous ses désirs accomplis, ses volontés enfantines caressées et respectées. Son bon naturel, ses exquises qualités de cœur, l'ont préservée de tout danger. Elle est aussi aimable que naïve; mais aujourd'hui elle a seize ans. Vous ne prétendez pas la garder toujours auprès de vous, n'est-ce pas? Elle est destinée à être une femme du monde, il est donc nécessaire qu'elle le devienne. Il faut qu'elle puisse goûter au fruit défendu des vanités mondaines, afin de ne s'en point exagé le décevant aspect et d'en deviner l'amertume. Ce n'est pas tout, continua-t-il en regardant Edmée, et je dois vous parler plus sérieusement encore. Ce n'est pas seulement de votre sœur qu'il s'agit; il s'agit de vous, de vous surtout, pour qui cette séparation doit s'accomplir.

— De moi ! s'écria-t-elle avec surprise.

— De vous. Laissez-moi m'expliquer, mon enfant. Vous vous êtes dévouée à votre sœur si complétement et avec un tel oubli de vous-même que vous n'avez pu réfléchir sur ce dévoûment ni sur cette abnégation. Peut-être ne doit-on aimer personne, pas même Dieu, de cette façon. L'amour, quel qu'il soit, doit avoir son indépendance et sa dignité, qui le sauvegardent et l'élèvent, et vous aimez votre sœur sans restrictions et sans mesure, jusqu'à l'anéantissement de vous-même. Vous n'en avez pas le droit. Un jour, — le plus tard possible, j'y consens, — elle vous échappera. Elle s'en ira vers la vie qui l'appellera et vous laissera derrière elle. Vous ne serez déjà plus jeune, Edmée. Que vous restera-t-il alors? L'amer regret de votre bonheur disparu ou les joies douloureuses de vos sacrifices à votre sœur, que vous continuerez encore et qu'elle acceptera par habitude de les subir ou par lassitude d'avoir voulu s'y soustraire. Est-ce à cela que vous devez marcher? Certes, soyez la protectrice vigilante, la courageuse et tendre amie de votre sœur, mais songez à vous-même; vous vous devez, aussi bien qu'elle, au mariage, à la maternité, à votre pleine destinée de femme ici-bas. N'affichez dans votre for intérieur ni l'orgueil du renoncement ni le détachement de vous-même. Il y a des châtimens pour quiconque méconnaît les lois éternelles de la nature et de l'humanité.

L'abbé Daltez se tut un moment. Il se tenait la tête dans les mains, soit qu'il fît sur lui un pénible retour, soit qu'il adressât à Dieu pour la jeune fille quelque muette prière. Edmée, grave et recueillie, le cœur légèrement serré, l'écoutait. Avait-elle déjà entrevu pour son compte ces profondeurs qu'il lui montrait et se prenait-elle à les redouter? L'abbé releva le front, et d'une voix douce et calme, fixant sur elle un regard caressant et plein de sérénité, il lui dit : — Croyez-moi, laissez partir votre sœur et soyez forte. Il se fera en vous un grand déchirement, mais Dieu guérit les blessures qu'on élargit soi-même, il y met le baume de sa miséricorde et de sa pitié. Vous souffrirez sans nul doute, — vous étiez-vous donc imaginé de ne jamais souffrir? — cependant vous aurez la consolation, digne de vous, d'une conscience sans remords et du devoir accompli.

— Je vous remercie, mon père, dit Edmée, je ne sais si j'aurai le courage de suivre vos conseils. Cela ne dépend pas tout à fait de moi. Je vais aviser à ce que je dois faire.

En ce qui la concernait pourtant, elle était résolue à se sacrifier, mais auparavant elle voulait savoir comment Adrienne accueillerait la nouvelle de cette séparation. Si c'était là pour elle un trop

grand chagrin, si la jeune fille, aux premiers mots qu'elle prononcerait, se jetait dans ses bras en la suppliant de ne la pas quitter, elle ne la laisserait pas partir, la garderait à tout prix. La jugeant d'après elle-même, elle la voyait déjà tout en larmes et se suspendant à son cou, et par contre elle la rassurait et la serrait sur son cœur. Elle s'exaltait un peu. Qui donc avait pu songer à les séparer? elles s'aimaient si bien, étaient si étroitement unies l'une à l'autre! Cependant de loin elle vit Adrienne qui venait à sa rencontre, et le doute la prit. L'oublieuse jeunesse triomphait déjà chez sa sœur des deuils récens qui les avaient frappées. Un peu pâle encore des pleurs qu'elle avait versés, son visage reprenait toutefois des teintes roses et vivaces. Elle avait le sourire épanoui de la mélancolie. D'un élan affectueux, elle s'en fut à Edmée. Celle-ci la baisa au front, la retint tout près d'elle, lui dit d'une voix tremblante le dessein qu'on méditait. Le premier mouvement d'Adrienne fut un étonnement mêlé de crainte, elle frissonnait à l'idée d'un départ; mais, comme Edmée, croyant l'avoir conquise, s'empressait en lui ouvrant ses bras de la rassurer, elle ne répondit que faiblement à cette vive étreinte. La peur avait disparu en elle, la curiosité s'éveillait. Qu'avait-elle donc à faire là-bas? Pourquoi l'emmenait-on? Le fallait-il absolument? Puis, tandis qu'Edmée interdite lui répondait à peine, elle s'enquérait de cette existence nouvelle qui serait la sienne, s'en effrayait en priant sa grande sœur de ne la point abandonner, et de nouveau s'y aventurait par ses questions presque semblables à des désirs. Alors, bien qu'elle se sentît le cœur oppressé, ce fut Edmée qui doucement, par des sourires, par ses conseils, par ses caresses, encouragea la jeune fille à subir cette séparation, qui leur serait si pénible à toutes les deux, mais qui était nécessaire. Il fallait en effet ne point mécontenter ces grands-parens qui étaient désormais leur seule famille. Il était bon qu'Adrienne complétât les études diverses qu'elle n'avait pu qu'ébaucher dans la solitude de Nerteuil et qui sont l'ornement de l'esprit et la grâce de la vie mondaine. Ce fut Adrienne qui se rendit, qui se crut presque forcée par sa sœur à cette résolution soudaine. Elle l'embrassa, indécise si elle devait se réjouir ou s'attrister, pendant qu'Edmée, refoulant ses larmes au fond de son cœur, lui montrait un visage souriant et tranquille.

Quand Edmée les eut informés de son consentement au départ d'Adrienne, M. de Rétheville et Mme de Sénevère la félicitèrent hautement, et se disposèrent d'ailleurs aussitôt à retourner à Paris. Toutefois au moment des adieux la baronne prit Edmée à l'écart et lui annonça, non sans quelque mystère, qu'elle avait des intentions sur elle et qu'elle ne tarderait pas à revenir à Nerteuil autant pour

lui en faire part que pour ne point la laisser au chagrin de sa solitude et de l'absence de sa sœur. Edmée l'entendait à peine, car à ce moment-là elle ne quittait point Adrienne des yeux. Elle embrassa la jeune fille une dernière fois, vit la voiture s'ébranler et disparaître bruyamment au détour de la route. Edmée revint lentement et tout anéantie vers le château. Elle ne voyait qu'une consolation à sa douleur, c'était de pleurer à son aise et sans témoins la chère absente, de s'enfoncer dans les regrets du passé, dans les espérances si lointaines du retour. Ce fut alors qu'elle se rappela ce que lui avait dit Mme de Sénevère et qu'elle s'irrita sourdement à la pensée de la recevoir. Ce n'était donc point assez de lui avoir pris sa sœur, on allait lui ravir la liberté de sa souffrance et l'indépendance de son isolement. Elle en arrivait par l'impatience et le courroux à regarder comme un répit à une situation plus cruelle encore que celle où elle se trouvait les quelques jours qui lui restaient à s'appartenir tout entière.

II.

Mme de Sénevère ne tarda pas à tenir sa promesse. Elle écrivit à Edmée pour la prévenir de son arrivée et de celle de son fils. Elle lui demandait de faire à ce dernier un bon accueil et espérait qu'il lui plairait. Elle songeait en effet à le lui donner pour mari. Tout cela était dit d'une façon très franche et qui ne paraissait point douter du résultat. Mlle de Nerteuil demeura stupéfaite. Ainsi, après avoir disposé de sa sœur, on disposait d'elle-même. Cela ne serait pas, elle y mettrait bon ordre. Néanmoins le respect de la famille était assez grand chez elle pour qu'elle ne témoignât rien de son déplaisir. Elle répondit poliment à Mme de Sénevère qu'elle l'attendait.

La baronne et son fils arrivèrent presque aussitôt. Ils apportaient des nouvelles et des lettres d'Adrienne; c'était assez pour qu'Edmée n'eût plus la force de leur en vouloir. Ils avaient vu la jeune fille, l'avaient embrassée, lui avaient parlé. Elle les écoutait tout en lisant les lettres, se faisait expliquer par eux ce qu'elle ne comprenait pas bien, leur demandait mille détails auxquels ils répondaient de leur mieux. En somme, malgré son regret d'un éloignement subit, malgré les tendresses qu'elle envoyait à sa sœur, Adrienne était heureuse. Edmée soupira, ne lui en voulut point. Ce qui importait, c'est que le chagrin de cette absence fût tout entier pour elle. N'eût-elle pas souffert bien davantage, si Adrienne se fût lamentée là-bas, loin d'elle et sans l'espérance immédiate du retour! Elle fit à ses hôtes avec une dignité juvénile les honneurs

de Nerteuil. Ils venaient s'y installer pour y passer l'automne. Elle voulut qu'ils en emportassent un bon souvenir, et qu'Adrienne se rappelât à leurs récits les années qui s'y étaient écoulées pour elle et qu'elle oubliait peut-être.

Victorien de Sénevère était encore un jeune homme; il avait trente ans à peine. Sa jeunesse s'était passée en des plaisirs élégans et de bonne compagnie. Ne s'étant heurté à aucune passion forte, il avait gardé à l'endroit des femmes une tendresse de cœur indécise et rêveuse. Il n'avait en quelque sorte trouvé en elles que la menue monnaie de l'idéal qu'il poursuivait. Elles lui avaient été complaisantes et faciles plutôt qu'elles ne s'étaient sincèrement éprises de lui. Soit qu'il les aimât trop ou qu'il ne sût point les aimer à leur guise, elles l'avaient quitté parfois plus qu'il ne leur avait été infidèle. Il était de ces hommes faibles qu'il est aussi aisé de prendre que de garder. Un peu de mélancolie s'ensuivait pour lui. Il méritait mieux que les entraînemens passagers auxquels il se livrait de bonne foi et dont il subissait le caprice. Depuis quelque temps, mécontent et dédaigneux de son passé, il se préoccupait d'un avenir plus sérieux. Après être entré dans la diplomatie et s'être promené çà et là en quelques ambassades, il envisageait, avec le désir de s'y faire un nom, le côté viril de sa carrière. Il lui semblait que tout lui serait propice, s'il rencontrait pour en faire la compagne de sa vie une femme intelligente et bonne qui l'apprécierait à sa valeur. Aussi avait-il accueilli avec une curiosité mêlée d'empressement la proposition que sa mère lui avait faite d'épouser Mlle de Nerteuil. Ce qu'elle lui avait dit de cette jeune fille, vouée déjà au sacrifice et au devoir, le séduisait. Il se sentait secrètement digne d'elle avec une certaine ardeur à lui plaire qui lui était naturelle à l'égard des femmes, que volontiers et par intervalles il se fût imaginé amortie en lui, mais qui le reprenait à la première occasion. Il avait d'ailleurs toutes les qualités extérieures qui peuvent captiver une femme, l'élégance de la taille et de la démarche, l'aisance des manières, une physionomie tour à tour énergique et douce. Il était tout prêt à se livrer à Edmée pour peu qu'elle consentît à l'aimer.

La baronne et son fils furent charmans pour Mlle de Nerteuil. Ils se montrèrent tout aussitôt ce qu'ils étaient réellement, affectueux et simples. Mme de Sénevère, un peu froide au premier abord, avait une bonté qui ne se révélait que par degrés, mais avec grâce. On avait craint de la trouver sévère, on s'étonnait de la découvrir indulgente et gaie, d'un esprit alerte et d'un cœur jeune. Elle traitait un peu Edmée comme sa bru, avec les allures d'une belle-mère aimable qui se faisait sa compagne et son amie. Cela était si natu-

rel de sa part, si loin de contrainte et d'exigences d'aucune sorte, qu'Edmée ne s'en fâchait point. Elle était presque heureuse de cette familiarité maternelle qui s'improvisait avec tant de bonhomie. Elle n'avait non plus aucun reproche à adresser à son cousin, bien au contraire. Victorien n'était pour elle qu'un ami attentif à lui plaire, dont la tendresse, si elle existait, ne se hasardait jamais à l'aveu d'un désir ou à l'affirmation d'un projet. Il songeait peut-être à conquérir Edmée à la façon des preux d'autrefois, par un long servage noble et franc qui ne pouvait offenser la jeune fille. Elle avait redouté quelque obsession de ce futur mari qu'on lui avait brusquement destiné, et elle rencontrait en lui une affectueuse loyauté, un empressement délicat, la discrétion des plus respectueuses espérances. Aussi peu à peu se départit-elle envers lui de sa réserve des premiers jours. Elle ne lui en parut que plus séduisante; sans être coquette, elle avait l'involontaire épanouissement de la jeune fille qui se voit recherchée et qui se sent aimée. Mlle de Nerteuil, qui avait alors vingt-cinq ans, était grande et svelte avec la démarche hardie d'une Diane chasseresse. Ses yeux noirs ombragés de longs cils, sous des sourcils droits qui se joignaient presque, ne s'étaient jamais baissés sous le regard d'un homme; ils avaient une flamme prompte et sincère. Sa peau d'un blanc mat ne s'était point hâlée au grand air, se colorait par instans d'un éclat transparent sous lequel courait son sang jeune et vivace. Le plus souvent, en dehors de ces élans où elle apparaissait toute vibrante d'une passion qui s'ignore, elle était doucement sérieuse, quelque peu attendrie. C'est que sa pensée se reportait vers Adrienne absente. Victorien s'en apercevait et lui prenait la main. — Elle n'est pas pour toujours loin de vous, lui disait-il, elle vous reviendra. — Edmée avait alors un sourire sur ses lèvres et regardait le jeune homme avec une expression singulière. — Je l'espère bien, répondait-elle.

Cependant l'hiver s'avançait à grands pas. Le soir, l'abbé Daltez venait au château et faisait avec Edmée et Victorien le whist de la baronne. Quand la partie était finie et que la baronne sommeillait dans sa bergère, les jeunes gens et le prêtre causaient longuement à demi-voix auprès du feu. Victorien et l'abbé s'étaient pris l'un pour l'autre d'un goût très vif. Victorien admirait cet homme simple de manières, si puissant d'esprit, qui volontairement s'était enfoui dans la retraite et dans l'obscurité, qui semblait pourtant connaître tous les secrets de la passion. L'abbé, à qui Edmée n'avait point caché les projets de sa tante et qui les favorisait de son autorité et de ses conseils, étudiait Victorien. Ce jeune homme, dont l'âme était plus tendre que forte, mais ouverte à tous les sentimens généreux, lui plaisait beaucoup. Il voyait en lui le mari qu'il

fallait à Mlle de Nerteuil, car, dans une mesure insaisissable, elle aurait, en l'aimant, à le protéger et à le diriger. Pourtant l'aimait-elle? Il n'en savait rien, l'observait avec curiosité, ne surprenait en elle aucune de ces impressions rapides et spontanées qui trahissent l'agitation du cœur. Elle était à coup sûr aimable et bonne pour Victorien, pleine de sympathie pour lui, mais réfléchie et tout à fait maîtresse d'elle-même. Loin de se livrer à lui, il semblait plutôt, ainsi que le faisait l'abbé, qu'elle l'étudiait lentement et avec plaisir. Ce n'étaient point là les indices de l'amour et du trouble qu'il porte avec lui.

Dans la journée, les jeunes gens, profitant des dernières belles heures de l'automne, faisaient ensemble de longues promenades. La baronne, voulant les livrer à eux-mêmes afin qu'ils se décidassent plus vite au gré de ses désirs, ne les accompagnait pas. Le soleil attiédi éclairait encore les grands bois, dont les feuilles d'un or pâle se détachaient une à une. Le silence, que rompait seul quelque bruit lointain du village, était calme et profond. La nature avait une mélancolie sereine. Edmée s'appuyait au bras de Victorien, l'écoutait, le regardait. Ils s'entretenaient le plus souvent des lectures qu'ils avaient faites, et, par un insensible détour, en arrivaient à l'analyse des sentimens qu'elles avaient éveillés en eux. Chacun d'eux confiait à l'autre le passé de sa vie. Victorien parlait de ses désillusions et de sa poursuite vaine de l'idéal et du bonheur. S'animant peu à peu, dépouillant cette timidité qui semblait avoir été l'écueil de sa jeunesse, il se risquait à l'expression vraie de sa pensée. Il aurait désormais la force et la volonté d'aimer et d'être aimé, car il ne s'adresserait qu'à la femme réellement digne de lui. Edmée le laissait dire. Elle ne semblait point éprouver d'embarras, et pourtant elle avait sur les lèvres un sourire indécis. A son tour, elle racontait à Victorien les années lentes et rapides tout à la fois qu'elle avait passées avec sa sœur au château de Nerteuil. C'était d'Adrienne surtout qu'il était question. Elle la lui dépeignait vive et gaie avec sa tendresse exquise, lui citait ses traits de malice et de bonté, l'évoquait au détour de l'allée où ils marchaient, dans la perspective de ces grands bois qu'elles avaient si souvent parcourus. Et comme Victorien en venait à s'étonner de ces persistans souvenirs sous lesquels Mlle de Nerteuil se dérobait de parti-pris, pour n'y laisser transparaître que sa jeune sœur dans tout le charme de sa grâce et de son printemps : — Que voulez-vous, lui disait-elle, Adrienne est ma fille chérie et ma vie tout entière. Ce n'est pas pour moi que j'existe, c'est pour son bonheur et son avenir.

Elle le regardait franchement alors, épiant sur lui l'effet de ses paroles, presque impatiente qu'il n'en saisît pas le sens. Victorien

en vérité ne la comprenait pas. Il aimait Edmée et non point sa sœur, qu'il n'avait jamais vue et dont la forme légère, si poétiquement qu'Edmée la fît passer devant ses yeux, n'arrêtait ni sa pensée, ni ses désirs. Où voulait donc en venir Mlle de Nerteuil? Victorien s'imagina pour la première fois qu'elle n'acceptait point pour elle ces soins qu'il lui rendait, qu'elle ne l'étudiait, ainsi qu'elle le faisait, qu'au bénéfice de certains projets qui touchaient en elle le cœur de la sœur aînée, de la mère, et non celui de l'amante. Dans une de ces promenades qu'ils faisaient sans témoins, où ils étaient bien en face l'un de l'autre, il se sentit assez fort pour l'interroger.

— Ma chère Edmée, lui dit-il, je sais que vous n'ignorez pas des projets qui me sont chers, que ma mère a formés, et qu'il ne dépendrait que de vous de réaliser.

— Lesquels? fit-elle avec un sourire qui pouvait paraître un aveu.

— Ceux d'une union entre nous deux. Rendez-moi justice, se hâta-t-il d'ajouter en voyant qu'elle ne répondait pas, je me suis montré envers vous le plus réservé, le plus respectueux des prétendans. Jamais je ne me suis autorisé de ces espérances de ma mère pour vous causer une importunité ou un ennui... Je vous ai fait ma cour, du fond du cœur, avec une émotion qui s'est trahie souvent, il est vrai, car elle n'avait point à se dérober à vous. Depuis longtemps vous savez que je vous aime. Je vous ai trouvée toujours bonne et affectueuse pour moi, cependant j'ignore si vous acceptez le profond attachement que je vous ai voué. Répondez-moi aujourd'hui, car le doute et la crainte me sont venus à la fois...

— Mon cousin, fit doucement Edmée, vous faites bien de me parler ainsi. Vous n'avez fait d'ailleurs que me devancer. Pardonnez-moi de vous causer un chagrin, car, tout en vous l'infligeant, je suis peut-être en état de le calmer. Je suis touchée de votre affection et je vous en remercie; mais, si chère qu'elle me puisse être, je ne saurais l'accepter pour moi. Ne m'interrompez pas, fit-elle à un geste du jeune homme, j'ai à m'expliquer avec vous d'une façon complète, sincère et loyale. Quand j'ai su que vous vous proposiez d'être mon mari, je n'ai rien dit à la baronne qui ressemblât à un consentement ou à un refus. Vous m'aviez plu, et j'avais conçu de mon côté des projets qui avaient besoin de mûrir. Je vous ai encouragé, non point à m'aimer, mais à vous livrer à moi, à ne me rien cacher de vos pensées et de vos sentimens. Vous vous êtes douté parfois que je vous étudiais, que je vous épiais pour ainsi dire. Je ne le nie pas. Eh bien! Victorien, j'ai vécu jusqu'ici dans une trop grande solitude pour connaître les hommes; pourtant je ne crois pas qu'il puisse y en avoir un plus noble, plus généreux et meilleur

que vous. J'en ai ressenti une joie tout intérieure et qui sans cesse allait en grandissant; seulement, et c'est là qu'il me faut toute votre indulgence, je la ressentais non pour moi, mais pour une autre femme. J'ignore ce que peut être l'amour, et sans doute je ne le saurai jamais... C'est que toute ma puissance de cœur, depuis que je suis une jeune fille, s'est concentrée sur ma sœur. C'est à elle que je me suis attachée d'une manière exclusive et passionnée. C'est à elle que j'ai pensé quand j'ai découvert en vous, une à une, toutes les qualités qui doivent rendre une femme heureuse. C'est à elle que je vous ai secrètement destiné dans toute l'ardeur de mes espérances et de mes vœux.

— Mais, s'écria Victorien, qui était loin de s'attendre à de telles confidences, ce n'est point votre sœur que j'aime, Edmée, c'est vous, c'est vous seule.

— Je le sais bien, reprit-elle avec une coquetterie presque mélancolique. Du moins il en est ainsi maintenant, car vous ne connaissez point Adrienne. Quant à moi, puisque pour vous en ce moment il ne s'agit que de moi, je ne puis vous répondre autrement que je ne le fais, je ne serai point votre femme. Je serai votre sœur aimante et dévouée, si le dessein que j'ai formé se réalise. Je serai, dans tous les cas, votre plus fidèle et votre meilleure amie. Ne me demandez rien de plus, n'insistez pas pour me faire changer de résolution. Ce que je vous dis est irrévocable.

Victorien se tut. Il était bouleversé de ce qu'il entendait et saisi d'un vrai chagrin. Mlle de Nerteuil lui prit amicalement le bras, le contraignit avec douceur à continuer leur promenade, et parut oublier ce qu'ils venaient de se dire. Elle l'entretint de divers sujets, parlant seule le plus souvent et se montrant enjouée et un peu fébrile. Quand ils furent de retour devant le château, elle lui serra la main avec force et le quitta promptement. Victorien la regarda s'éloigner. Il était d'une façon si soudaine précipité de ses espérances dans la réalité qu'il doutait encore de ce qu'il avait entendu. Il ne comprenait rien à cette fille singulière dont le cœur ne battait point pour son propre compte, qui ajournait de parti-pris au profit d'une autre les émotions et les joies de sa jeunesse. Il l'aurait pourtant bien aimée. Qu'allait-il faire : s'acharner à la conquérir malgré elle? Du caractère qu'il lui connaissait, ce n'était pas possible. Elle résisterait non-seulement de toute sa volonté, mais de tout son orgueil. Puis il était aussi timide à concevoir qu'à exécuter un pareil projet. Il se répétait que c'en était fait et qu'il n'avait plus qu'à partir. Dans son découragement, il alla trouver sa mère et lui raconta la conversation qu'il avait eue avec Edmée. La baronne de Sénevère ne parut que médiocrement étonnée, et ne prit pas

d'ailleurs cet incident au tragique. N'essayant point encore de consoler son fils, elle se consolait facilement elle-même. Quel était en effet son désir? De marier le jeune baron à une des demoiselles de Nerteuil. A défaut de l'une, l'autre restait, et c'était sa sœur qui l'offrait. En somme, il n'y avait pas grand mal à cela. Elle insinuait à son fils qu'en dépit de ses qualités Edmée n'eût point été peut-être la femme qu'il lui fallait. Elle était d'un caractère noble, sans doute, mais difficile à courber, d'une beauté un peu virile, et déjà d'un âge qui se rapprochait trop de celui de Victorien. Adrienne au contraire était le printemps dans sa fleur et d'une nature expansive et vive qui entrerait aisément dans le courant des goûts et des volontés de son mari. Elle l'avait jugée charmante et avait eu, pour sa part, quelque regret que les convenances l'eussent forcée tout d'abord, en ces projets de mariage, à s'adresser à la sœur aînée. Victorien pouvait l'en croire, car les mères ne se trompent pas.

Victorien ne se sentit pas persuadé. Il aimait Edmée et ne concevait pas qu'il pût accepter ainsi, pour s'incliner à une autre union, le refus de la jeune fille. Avec un courage que lui donna sa tristesse, il essaya en quelques circonstances de faire revenir Mlle de Nerteuil sur sa résolution, mais il la trouva si tranquille à cet égard et d'une volonté si froide qu'il douta de lui avoir jamais inspiré la moindre sympathie tendre. Il n'était point homme à violenter une situation et se replia sur lui-même. Peut-être aussi eut-il la curiosité de voir Adrienne et de tenter auprès d'elle une fortune nouvelle. S'il en était aimé, ne serait-ce pas pour lui tout à la fois une consolation et une sorte de vengeance? car il ne voulait pas croire, le cas échéant, à la complète impassibilité d'Edmée. Celle-ci pourtant, le voyant plus calme, était redevenue avec lui amicale et confiante. Avec un détachement de soi qui n'était pas sans une grâce coquette, elle lui parla sérieusement et la première de son mariage avec Adrienne. Comme autrefois, mais sans embarras, elle la lui vantait, la détaillait dans ses qualités de cœur ou d'esprit et jusqu'à un certain point dans ses perfections féminines. Désintéressée pour sa part de toute prétention, n'ayant plus à redouter un malentendu, elle se trouvait à l'aise pour faire les honneurs de sa sœur. Victorien l'écoutait, légèrement confondu de la liberté qu'elle montrait, de l'autorité même qu'elle prenait sur lui. Comment donc avait-il pu essayer d'émouvoir une telle femme qu'il voyait inaccessible à ce point aux passions de son âge? Il se détachait d'elle comme d'une blanche statue qu'il eût d'abord admirée, mais dont les plus ardens désirs ne peuvent animer la beauté de marbre. Elle n'était point son œuvre d'ailleurs pour qu'il tentât de dérober au ciel l'étincelle sacrée qui l'eût fait vivre. L'égoïsme le ressaisissait

ainsi autant par le dépit que par la conviction que tous ses efforts pour être aimé d'Edmée eussent été vains. Mlle de Nerteuil, qui s'était très franchement confiée à Mme de Sénevère, avait une alliée en elle. La baronne, qui l'eût médiocrement goûtée comme belle-fille, prisait fort maintenant sa haute raison et sa décision de caractère. Elle songeait aussi que sans doute Edmée ne se marierait pas, et que sa fortune appartiendrait un jour aux enfans de sa sœur. Les deux femmes, qui s'étaient concertées, annoncèrent à Victorien la prochaine arrivée d'Adrienne. Une légère indisposition de la jeune fille leur était venue en aide. Elle avait besoin de quitter momentanément le couvent et de respirer l'air de la campagne.

Victorien ne fut pas surpris, mais il ressentit une émotion indécise. C'était à la fois le désir et la crainte de voir Adrienne. Il n'avait point tellement aimé Mlle de Nerteuil qu'il ne pût se rattacher à une espérance nouvelle. Cette espérance toutefois n'allait-elle pas être pour lui une autre déception? S'il n'eût été décidé à chercher le bonheur dans le mariage et à renoncer par une affection sérieuse aux romanesques folies de sa jeunesse, il eût fui cette seconde épreuve en quittant le château. Adrienne arriva enfin. La joie d'Edmée, bien qu'elle s'efforçât de la renfermer en elle, fut si vive qu'elle atteignit presqu'à la souffrance. Elle se trahissait par d'involontaires mouvemens de tendresse ou par de subites pâleurs. Mme de Sénevère et son fils virent bien qu'il ne pouvait y avoir place dans le cœur d'Edmée pour un autre amour que celui-là. Victorien en fut presque consolé. Il se trouva d'ailleurs d'une façon extraordinaire et soudaine sous le charme d'Adrienne. Il semblait en effet que le bonheur et le soleil fussent entrés en même temps que la jeune fille dans cette maison attristée par les préoccupations de ses hôtes et par les approches de l'hiver. Aussi jolie qu'à son départ, avec une certaine langueur physique qui par instans la rendait plus touchante, Adrienne avait gardé toute sa gaîté. Elle était encore une enfant par la transparence et la limpidité du regard, par les notes perlées de sa voix, par le besoin familier et gracieux qu'elle avait d'aimer et d'être aimée. La pleine jeunesse d'Edmée paraissait austère auprès de la sienne. Victorien, qui n'était point troublé par elle, éprouvait le désir généreux de la protéger et de la chérir. Elle l'avait pris tout aussitôt en affection et s'y voyait encouragée par Edmée, qui le traitait comme un ami et comme un frère. Quand au bout de quelque temps Mlle de Nerteuil et Mme de Sénevère lui demandèrent, à demi sérieuses, à demi souriantes, si elle ne le voudrait pas pour mari, Adrienne, rougissante et confuse, s'abandonna dans leurs bras. Elle n'avait jamais songé à cela, y songeait tout à coup, et tout à coup aussi y trouvait la réalisation

de ses secrètes et incertaines pensées. Elle aimait Victorien, qui était le premier homme qu'elle eût rencontré, mais tel qu'elle avait pu quelquefois rêver un fiancé. Elle l'avait aimé aussi sans le savoir par tout ce que lui en avait dit sa sœur. Lorsqu'il entra et que, comprenant à l'émotion des trois femmes ce qui venait de se passer, il s'avança vers elle, Adrienne lui tendit sa petite main qui tremblait : — Oui, mon cousin, lui dit-elle, puisque vous la voulez, la voici. — Mais sa voix tremblait autant que sa main, et son visage se couvrit de larmes tandis qu'un léger sourire errait encore sur ses lèvres.

Edmée, après avoir pris sa part de cette jolie scène de fiançailles, se retira chez elle assez précipitamment. Elle était surexcitée, pleine cependant de joie et de triomphe. N'avait-elle point en effet accompli son œuvre? Ses ruses féminines, ses projets pour le bonheur d'Adrienne, avaient abouti. Et pourtant elle avait le trouble inquiet plus que l'apaisement de la lutte terminée. Dans une détermination brusque, elle jeta sa mante sur ses épaules et se rendit chez l'abbé Daltez. Elle voulait être la première à lui apprendre la grande nouvelle. Edmée ne pensait pas qu'il s'en doutât, car elle s'était d'instinct et avec soin cachée de lui. Le digne prêtre n'avait jamais songé qu'à son mariage avec Victorien, et quelquefois même il l'avait amicalement grondée des retards qu'elle semblait apporter à cette union. Il allait donc être bien surpris. Ce fut elle qui se trouva interdite en face de l'abbé. Elle lui raconta ce qu'elle avait tenté, comme elle eût fait sa confession, avec une animation d'abord factice, qui se changea bientôt en une émotion grave et recueillie. L'abbé, bien qu'il l'écoutât presque douloureusement, la laissait parler sans l'interrompre. — Enfin, lui dit-elle, ce n'est pas seulement le bonheur d'Adrienne que j'ai assuré, c'est aussi le mien.

— Dieu le veuille, mon enfant! lui répondit simplement l'abbé Daltez.

III.

Aussitôt après la célébration du mariage, les jeunes époux, la baronne de Sénevère et Edmée partirent pour Paris. Ils y passèrent l'hiver. Bien que leur deuil fût trop récent pour leur permettre de se mêler à la vie mondaine, leur existence y fut très occupée. Non-seulement Victorien avait à présenter Adrienne à sa famille, mais aux familles alliées de la sienne ou de celle des Nerteuil. Il était fier d'y produire sa femme, dont on admirait la grâce et la beauté. Adrienne avait fort à faire d'écouter les conseils de Mme de Séne-

vère et de se plier à l'étiquette du monde. En ses heures de loisir, elle visitait avec Victorien ce Paris qu'elle ne connaissait pas et qui frappait sa jeune imagination. De plus ils s'occupaient tous deux de leur installation dans un grand hôtel où ils campaient encore, bien plus qu'ils ne l'habitaient, avec la baronne et Edmée. Cela leur prenait au logis le peu de temps dont ils pouvaient disposer. Toutefois la grande ordonnatrice de ces soins d'intérieur était Mlle de Nerteuil. Edmée s'y consacrait tout entière, choisissait les étoffes et les meubles, dirigeait les ouvriers et gouvernait la maison. Elle était très affairée, un peu nerveuse. Il était rare qu'elle accompagnât Adrienne et Victorien dans leurs courses, mais elle parait sa sœur de ses propres mains toutes les fois qu'elle allait à un dîner ou à une réception. Sa tendresse pour la jeune femme, aussi absolue qu'autrefois, était par instans un peu brusque. Elle sentait bien qu'elle la possédait moins que par le passé, et, à la façon dont elle regardait parfois Victorien à la dérobée, on eût pu croire qu'elle éprouvait à son égard quelque jalousie. Elle était le plus souvent légèrement contrainte avec lui. Si on semblait le remarquer, elle se plaignait de cette existence tout en l'air qui ne les laissait point jouir les uns des autres, et elle était en même temps la première à s'éloigner pour donner un ordre ou vaquer à quelque soin. Elle s'entendait très bien avec la baronne de Sénevère, dont elle se plaisait à suivre les avis, qui la secondait de son mieux, et qui se partageait d'ailleurs avec sa double activité de femme d'affaires et de femme du monde entre Edmée, qui ne sortait que rarement, et ses enfans, qui, le plus ordinairement en visites de cérémonie, désiraient l'emmener avec eux.

A la fin du printemps, on partit pour Nerteuil, et chacun fut heureux de s'y retrouver. Aux agitations et à l'entraînement factice de l'hiver succédaient le calme et la tranquillité. La vieille demeure semblait s'être parée pour recevoir ses hôtes. La verdure des grands arbres, les pelouses émaillées de fleurs, les eaux jaillissantes des bassins, la nappe glauque de l'étang, s'animaient des rayons du soleil ou frémissaient sous des brises légères. La baronne se réjouissait à la pensée d'administrer ce beau domaine et d'en disposer à son gré. Victorien et Adrienne échappaient aux devoirs d'étiquette et de relations qui leur avaient été imposés, et allaient enfin s'appartenir réellement. Cette joie de la liberté, intime et sérieuse chez Victorien, fut chez Adrienne une véritable explosion. En quelques jours, elle redevint la jeune fille qu'elle était encore une année auparavant, presqu'une enfant. Dès le matin, elle courait à la ferme pour y boire du lait, y jouait à la bergère, enguirlandait de rubans ses agneaux favoris. Elle entraînait son mari avec elle, et le mêlait

un peu malgré lui à ces églogues improvisées. Dans le jour, allant au hasard par les prairies, elle se faisait des bouquets avec les fleurs des champs ou s'élançait après les papillons. Elle était toute rose et toute fiévreuse de ce mouvement perpétuel qu'elle se donnait, avait toutes les folies, tous les rires, toutes les impétuosités du jeune âge. Victorien, indécis en la voyant ainsi, déconcerté de cette puérilité, si gracieuse qu'elle fût, qu'il n'avait point soupçonnée en elle, ne savait s'il devait la lui reprocher ou s'y associer avec une sorte de condescendance paternelle. Quelquefois pourtant Adrienne, qui peut-être devinait sa pensée, arrivait à lui, le regardait de ses grands yeux limpides et caressans, et lui jetait ses deux bras autour du cou.

— Il ne faut pas m'en vouloir d'être ainsi, lui disait-elle, c'est plus fort que moi. Je sens que vous m'aimez tous de tout votre cœur. Eh bien ! je m'en vais au bruit, au soleil, à tous les plaisirs de mon enfance, que je retrouve ici, comme j'irais à l'affection de ta mère et de ma sœur et à la tienne.

Pour un instant, elle redevenait une jeune femme attendrie et sérieuse, mais pour un instant à peine, car elle retournait presque aussitôt à ses bondissemens et à ses rires. Quant à Edmée, elle était en apparence la même fille qu'autrefois, douce et résolue. Pleine d'indulgence pour Adrienne, elle se montrait animée envers Victorien d'une sorte de reconnaissance. N'avait-il pas en effet donné à sa sœur le bonheur qu'elle lui avait demandé? Il avait avec elle une intimité à laquelle Edmée se prêtait volontiers. Le plus souvent ils se promenaient tandis qu'Adrienne les devançait ou revenait à eux pour leur dire quelque malice ou chercher une caresse. Victorien goûtait auprès de sa belle-sœur ces jouissances d'amitié tendre, d'esprit et d'échange de pensées qui étaient un besoin de son imagination et de son cœur. Comme il n'y avait plus entre eux de malentendus, il se livrait pleinement à elle de tout le charme qui était en lui et que la timidité n'altérait plus. Edmée, découvrant en Victorien ce complet essor de qualités élevées, le jugeait plus digne d'être aimé qu'elle ne l'avait cru jadis. C'est que, de son côté, ce désir singulier qu'elle avait eu du renoncement et de l'immolation n'avait plus à la préoccuper. Elle était bien sa propre maîtresse et n'avait plus à lutter contre les obstacles qu'elle s'était créés. Elle se sentait alors pour la première fois certaines impatiences d'aimer et de vivre qui la surprenaient et la troublaient. Elle était l'habituel et involontaire témoin des marques d'affection qu'Adrienne donnait à son mari. Si chastes et si enfantines, si passagères qu'elles fussent en quelque façon, Edmée les constatait, les ressentait avec un regret mélancolique. Elles éveillaient en elle une

femme inconnue et inquiète qui s'imposait à son âme et à ses sens, qui l'effrayait et dont elle ne pouvait se dégager. Cette nouvelle Edmée, quoi qu'elle fît pour la maîtriser, transparaissait en elle. Victorien, qu'elle avait accoutumé, sinon contraint à la voir si placide, remarquait en elle ce changement et lui en parlait sans se l'expliquer. Elle l'attribuait, à tout hasard, à quelque mouvement de nerfs ou de fièvre. C'est qu'en effet ses yeux devenaient humides et brillans, sa joue se colorait et son sein oppressé se soulevait. Elle eût facilement pleuré, mais sans tristesse ou plutôt avec une tristesse qui lui était douce. Quand elle s'était, non sans quelque hâte, retirée dans son appartement, elle se plaçait devant sa glace et s'examinait avec curiosité. Son visage, qui n'avait plus la rigide beauté du marbre, s'était éclairé, presque fondu aux émotions intérieures qui s'emparaient d'elle. Elle se trouvait, non plus belle, mais jolie, et elle n'osait se l'avouer, tant cela lui paraissait étrange. Elle souriait cependant, se calmait, et machinalement ajoutait un nœud ou un ruban à sa toilette, ou posait une fleur à son corsage ou dans ses cheveux. Pour qui se parait-elle ainsi? Elle n'eût su le dire, mais elle avait une vivacité joyeuse à revenir auprès de Victorien. N'était-il pas son frère et son grand ami, l'homme entre tous qui lui semblait le meilleur et le plus beau? Quant à lui, il l'accueillait avec un empressement égal à celui qu'elle lui témoignait. Il n'aurait point pu se passer d'elle, car elle était sa véritable compagne d'intelligence et de pensée. Il ne voyait point de mal à cela. Sa femme était si jeune, trop jeune même. Il la chérissait comme un enfant qu'il fallait laisser grandir et dont il admirait la grâce naïve et turbulente. Il la respectait presque en sa beauté indécise encore, qui, telle que les fruits tardifs de l'été, avait besoin pour mûrir d'une saison entière de brises embaumées et de soleil. Il ne lui en voulait plus d'être aussi légère et aussi insaisissable que les oiseaux hardis et jaseurs des charmilles. N'était-elle pas à lui autant qu'elle pouvait l'être, et pouvait-il s'irriter de ce qu'Adrienne, si entièrement aimée des autres jusque-là, ne comprît pas, dès son entrée dans la vie, ce que c'est que d'aimer et de se dévouer à celui qu'on aime? Il s'habituait par degrés à vivre entre ces deux femmes qui lui apportaient chacune un bonheur distinct, mais assez complet toutefois pour qu'il ne regrettât ni ne désirât celui qu'elles ne pouvaient lui donner. Trop honnête pour se rendre un compte exact de la situation que les circonstances lui avaient faite, assez spirituel pour la pressentir vaguement, il confondait les deux sœurs dans les sentimens qu'il leur portait. Edmée eût pu être autrefois cette jeune Adrienne insouciante et folâtre dont les destins propices s'étaient chargés; Adrienne serait un jour cette noble et vaillante Ed-

mée dont la jeunesse, après s'être amortie dans le sacrifice d'elle-même et dans le dévoûment d'une affection unique, se manifestait enfin dans sa vitalité puissante et prête à tous les devoirs comme à toutes les joies de l'amour.

L'abbé Daltez, qui avait repris ses habitudes au château et qui venait souvent y faire l'après-midi ou le soir la partie de whist de la baronne de Sénevère, s'alarmait seul de ce qui se passait. Si Edmée et Victorien étaient encore inconsciens du danger qu'ils couraient, l'abbé l'apercevait clairement. Tous deux s'aimaient déjà. d'ailleurs ils s'étaient aimés. L'attachement exclusif, à demi romanesque d'Edmée pour sa sœur les avait séparés. L'exaltation de Mlle de Nerteuil et la défiance de soi qu'avait Victorien n'avaient pas permis qu'il en fût autrement. Il aurait fallu dès lors que la séparation fût complète et qu'ils vécussent loin l'un de l'autre. Tout au contraire ils ne s'étaient pas quittés, et c'était, par une raillerie de leur destinée commune, Adrienne qui les réunissait. Elle ne leur serait point un obstacle, car, en son ignorance de la vie et de la passion, elle était à l'abri de la jalousie et des soupçons. Le respect qu'ils pourraient concevoir de son innocente candeur les arrêterait peut-être, mais c'était là un faible espoir. Les sentimens tumultueux de l'âme franchissent, une fois déchaînés, les barrières qu'ils se sont eux-mêmes posées. Il suffit d'un hasard qui les tente, d'une situation qui les surprend, de l'involontaire élan qu'ils ont pris. Tout leur est séduction et péril, ils ont leur propre vertige et se précipitent à l'abîme plus encore qu'ils n'y glissent. L'abbé Daltez, très inquiet, ne savait à quoi se résoudre. Il ne pouvait s'ouvrir à la baronne, qui, ne comprenant rien à ses craintes, l'eût traité de visionnaire et jeté les hauts cris. Il n'osait avertir le baron de Sénevère, car cet honnête homme ne croyait encore aimer que sa femme. Il n'y avait pas à troubler la sécurité d'Adrienne. Restait Edmée. Celle-là, s'il l'interrogeait, s'il la mettait sur la voie des sentimens qu'elle éprouvait, saurait bientôt à quoi s'en tenir; mais elle était ombrageuse et fière. Elle rejetterait l'avertissement et n'accepterait pas de conseils. Elle s'en remettrait à son orgueil du soin de garder son secret. Bien plus, assurée d'être seule à en souffrir, elle en voudrait goûter les voluptés amères. Autrefois déjà, quand elle lui avait annoncé comme la réussite de ses projets le mariage de Victorien et d'Adrienne, elle avait pu se douter à demi qu'elle s'était trompée. Elle ne s'était point soustraite pourtant à l'événement qu'elle avait provoqué. Elle avait vécu près des jeunes époux, pour eux et par eux. Il y avait en elle de la religieuse qui meurtrit sa chair en la revêtant d'un cilice, et pour qui la douleur, loin de la dompter, est une renaissante extase. Et en admettant

qu'elle s'ignorât encore, quelle flamme allait-il allumer dans ses veines, de quel coup allait-il la frapper? Il le fallait néanmoins, car ces malheurs latens que l'abbé prévoyait, couvant longtemps sans que rien les décèle, éclatent ainsi que la foudre, et n'ont point de remède comme ils n'ont point eu d'avant-coureurs. Edmée était généreuse, il lui parlerait, la toucherait au cœur, et, s'il était trop tard pour qu'il la guérît, il lui donnerait du moins cette prudence forte dont une âme aussi bien trempée que la sienne était capable, et qui suffit parfois à conjurer la destinée.

— Ma chère Edmée, lui dit-il le soir même, il y a bien longtemps que vous n'avez visité mon pauvre presbytère. Venez donc demain voir mes espaliers, qui penchent sous le poids des fruits mûrs.

— Oui, mon cher abbé, fit-elle avec distraction.

— C'est que j'ai aussi à causer avec vous, reprit-il.

Elle le regarda tout étonnée. Bien qu'elle sût que toutes ses paroles étaient sérieuses, elle ne semblait deviner en rien ce qu'il avait à lui dire. Cet étonnement sincère rassura l'abbé, qu'il fit presque rougir de ses appréhensions. — Vous viendrez alors demain, répondit-il en insistant quelque peu.

— Non, pas demain, dit-elle, la baronne va passer quelques jours à Paris, et, pour ne la quitter que le plus tard possible, nous l'accompagnons en voiture à quelques lieues d'ici, à la station où elle prendra le chemin de fer; mais après-demain soir, à la fin de votre dîner, je serai chez vous.

L'abbé Daltez s'en fut presque joyeux. Ainsi il pouvait s'être trompé, il n'y avait rien à craindre. Il n'interrogerait plus Mlle de Nerteuil qu'avec une extrême réserve et seulement pour se convaincre tout à fait de son erreur. C'était bien heureux qu'il en fût ainsi, car autrement l'absence de la baronne eût été pour lui une cause de plus d'inquiétude et de préoccupation.

Le lendemain, au moment où la chaleur devenait moins forte, Mme de Sénevère, Edmée, Victorien et sa femme partirent en calèche. Le trajet se fit gaîment. Selon son habitude, Adrienne s'amusait des incidens de ce petit voyage, des villages qu'on traversait, de la physionomie des passans. S'il se présentait une côte un peu rude, elle la gravissait à pied, entraînant avec elle Edmée ou Victorien, et, se piquant les doigts aux haies du chemin garnies de mûres sauvages, rapportait en riant à la baronne le butin qu'elle avait cueilli. Il faisait encore jour quand on arriva au chemin de fer, où l'on dîna sous la tonnelle d'une auberge aux environs de la gare. Puis Mme de Sénevère monta en wagon, et après la passagère émotion de ces adieux, qui ne pouvaient avoir rien de pénible, Edmée, Adrienne et Victorien reprirent le chemin de Ner-

teuil. La nuit était tout à fait venue, et la calèche roulait à une allure douce et rapide. La soirée, à peine attiédie par une brise légère, était belle et calme. Le ciel, d'un bleu noir, se parsemait d'étoiles. Les senteurs des prairies ou des arbres se répandaient par bouffées dans l'air. De temps à autre, à l'approche d'une ferme ou d'un village, on entendait de vagues rumeurs, puis le silence recommençait en rase campagne ou dans la profondeur des bois. Adrienne, un peu fatiguée, avait voulu dormir. Elle s'était étendue sur la banquette du devant de la calèche, s'y était accoté la tête à des coussins et roulée dans un grand châle. Edmée et Victorien, assis dans le fond, la regardaient. Ses yeux s'étaient fermés, sa respiration s'exhalait paisible et mesurée, et son visage semblait un peu pâle aux rayons de la lune. Elle avait l'air ainsi plus que jamais d'une enfant qui se confie à ceux qui la protégent et qui n'ont surtout à en attendre que l'amour qu'ils ont pour elle.

C'est à cela peut-être que songeait Victorien en contemplant sa jeune femme. Peut-être alors aussi songeait-il à cette autre femme qui était à ses côtés et qu'il eût pu épouser, si elle l'avait voulu. Elle avait bien changé depuis quelque temps. Son charme n'était pas celui d'Adrienne, indécis et flottant, c'était une séduction toute féminine et toute vivante. Il la sentait près de lui, et, dans les mouvemens de la voiture, son corps par momens s'appuyait au sien. Edmée, pour sa part, était alors plongée dans une rêverie vague et qui pourtant l'absorbait. Elle avait ramené et croisé un peu frileusement son châle sur sa poitrine, de sorte que ses épaules se dessinaient sous le léger tissu. Quoique sa tête fût inclinée, elle regardait fixement et distraitement devant elle. Une torpeur douce et mal définie l'envahissait. A coup sûr, elle se sentait heureuse, et néanmoins ne savait pas ce qui manquait à son bonheur. Sa pensée allait d'Adrienne à Victorien, de son passé, dont elle avait disposé de son plein gré, à son avenir, qui lui était inconnu et qui la troublait sans l'effrayer. Un moment, elle crut qu'Adrienne s'était réveillée et se pencha vers elle. La jeune femme dormait. Edmée se contenta de l'envelopper plus étroitement des vêtemens qui la préservaient du froid. Comme elle reprenait sa place, sa main rencontra sur le coussin la main de Victorien. Le mari d'Adrienne était d'ailleurs immobile. Sommeillait-il? Elle n'eût pu le savoir tout d'abord. Il y eut chez tous deux un mouvement instinctif et lent qui joignit l'une à l'autre leurs mains, dont les doigts s'entrelacèrent. Ils en eurent un léger soubresaut, se regardèrent, ne se parlèrent pas. Ainsi ils étaient éveillés. Certes il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'ils se prissent la main. Cela leur était arrivé bien des fois, mais jamais ainsi dans la nuit, dans le silence, en

fraude, car leurs mains étaient cachées, et Adrienne, si elle n'eût point dormi, ne les eût pas vues. Victorien, à la hâte, se rejeta dans l'angle de la calèche et ferma les yeux. Il eût craint, en les tenant ouverts, que le charme ne se fût rompu. Il était jusqu'au fond de son être remué de longs tressaillemens. Une sensation toute-puissante, délicieuse et redoutable, terrassait Edmée, la rendait incapable de résistance. Que lui arrivait-il donc? Elle se le demandait en vain. Ses pensées confuses lui échappaient, se fondaient dans un bien-être languissant et profond qui la pénétrait. Edmée et Victorien restèrent ainsi tous deux pendant un temps qu'ils ne purent évaluer, mais qui leur parut à la fois une éternité et un éclair. Tout à coup la calèche franchit la grille de l'avenue, et ils virent le château devant eux. Ils virent aussi Adrienne, qui n'était plus couchée, qui était assise en face d'eux, et qui pour la seconde fois leur adressait la parole. Ils ne l'avaient pas entendue. Avait-elle donc pu les observer, ne soupçonnait-elle rien? Ils lui répondirent ensemble, et leurs doigts se desserrèrent. Victorien sauta en bas de la voiture et aida sa femme à descendre. Quant à Edmée, elle comprima de ses deux mains son cœur, qui battait à coups redoublés. — Ah! murmura-t-elle, je sais maintenant pourquoi l'abbé voulait me parler.

Après une nuit qui fut pour elle sombre et agitée, elle avait pris son parti. Au déjeuner, elle se montra calme et enjouée. Victorien l'examinait vite et par instans. Adrienne ne semblait se douter de rien. Quand le repas fut fini, et qu'Adrienne se fut mise à courir par le jardin, Edmée s'approcha de son beau-frère : — Il faut que nous ayons une explication ensemble, lui dit-elle, venez.

Ils se donnèrent le bras et s'enfoncèrent dans le parc. Ils ne songeaient qu'à s'éloigner assez pour qu'on ne pût les voir. Au-delà de l'étang, il y avait sous les arbres une grotte artificielle obscure et profonde. C'était pendant la grande chaleur du jour une agréable retraite. Un ruisseau qui courait au-dessus, cessant subitement de trouver sa voie, tombait en nappe argentée au devant des roches et reprenait, entre deux rives creusées dans la pelouse, son cours vers l'étang. Il n'y avait de la sorte à la grotte qu'une entrée latérale qui la traversait. Edmée et Victorien y pénétrèrent et s'assirent sur un banc rustique. — Mon ami, dit alors Edmée à Victorien, nous nous aimons.

— Oui, répondit-il à voix basse.

— Eh bien! notre devoir nous est tracé à tous les deux, il faut nous séparer. Ne laissez jamais deviner à Adrienne l'égarement qui nous a saisis pendant une heure. Moi, je partirai ce soir. Je trouverai un prétexte pour ne point revenir à Nerteuil, et nous nous

reverrons cet hiver seulement quand cette séparation nous aura donné la force et l'oubli. Voilà ce que j'ai voulu vous dire sans qu'on pût nous épier, pour que ce fût net et franc, et qu'en le disant nous n'eussions point à nous troubler devant personne. Maintenant partons d'ici, nous ne sommes plus l'un pour l'autre que ce que nous avons été toujours jusqu'à cette fatale soirée.

Quoiqu'elle eût parlé sans défaillance apparente, sa voix brève, un peu rapide, trahissait une émotion intérieure plus forte que sa volonté et qu'elle ne fût peut-être point parvenue à dissimuler plus longtemps.

Aussi quand elle eut fini se leva-t-elle précipitamment et prit-elle avec une sorte de hâte le bras de Victorien. Mais celui-ci ne se résignait point à partir de la sorte. Les regrets amers, le chagrin, la déception soudaine, se partageaient son cœur. — Ah! Edmée, s'écria-t-il, pourquoi n'avez-vous pas voulu de moi, pourquoi vous ai-je cédé? Comment n'avons-nous pas compris que cet amour que vous repoussiez avait déjà jeté de profondes racines dans nos cœurs et s'y épanouirait en dépit de nous-mêmes? Que je fus insensé, et combien vous avez été cruelle!

— Hélas! répondit-elle, et ce fut à son tour de baisser la voix; hélas! je ne savais pas.

— Mais vous savez maintenant, reprit-il, et ce n'est pas seulement mon amour que vous chassez cette fois, c'est moi que vous fuyez, moi que vous laissez derrière vous aux prises avec les regrets de l'irréparable et n'ayant pas même la solitude où vous allez vivre et où l'on peut s'appartenir.

Il lui avait pris les mains, et, pour qu'elle l'entendît mieux, il l'attirait vers lui avec une sorte de violence.

Le trouble et la pitié gagnaient Edmée. Elle eût voulu partir, et ses pieds restaient fixés au sol. En frissonnant, mais sans se débattre, elle répétait : —Il faut nous séparer, Victorien, il le faut.

— Eh bien! fit-il avec l'emportement sourd dont l'homme n'est plus le maître à l'heure où la passion bouleverse ses sens et son âme, donnez-m'en du moins la force, laissez-moi une seule fois dans ma vie vous serrer dans mes bras et sur mon cœur.

Edmée n'eut pas le temps de lui répondre. Adrienne, en courant, s'approchait de la grotte, et, de sa voix enfantine, un peu inquiète, les appelait : — Edmée, Victorien! criait-elle, où êtes-vous? — Tous les deux pâlirent. Adrienne n'était plus qu'à quelques pas, déjà elle s'engageait dans le couloir de roches. Si elle les surprenait, l'audace et la voix leur manqueraient à la fois pour lui parler, ils étaient perdus. Au-delà du banc près duquel ils étaient, il y avait au fond de la grotte une anfractuosité noire, presque

semblable à la nuit. D'un commun élan, ils s'y cachèrent. Ils pouvaient espérer qu'Adrienne passerait devant eux sans les voir. Victorien avait entouré de son bras la taille d'Edmée pour la soutenir et aussi pour la protéger, comme si la frêle enfant qui s'avançait eût été un péril matériel et formidable. Edmée se raidissait à cette étreinte, les yeux agrandis par la terreur. Adrienne alors passa rapidement, jetant çà et là ses regards, puis elle disparut à l'autre extrémité de la grotte, où sa robe brilla un moment dans un flot de lumière. Elle les appelait encore, mais d'une voix différente, plus faible et presque douloureuse. Victorien n'y prit garde. Il allait se séparer d'Edmée, qu'il ne reverrait peut-être plus jamais, il l'avait encore dans ses bras, il se pencha vers elle et appuya ses lèvres aux siennes; mais les lèvres d'Edmée restèrent à ce baiser insensibles et froides. La jeune fille, que la faiblesse et l'amour avaient presque vaincue tout à l'heure, venait d'avoir la vision de sa faute et d'en ressentir l'inexorable horreur. Subitement rendue à son devoir et à elle-même, elle se dégagea par un brusque mouvement, et dit à Victorien avec une intonation à demi farouche: — Voilà ce que vous vouliez, n'est-ce pas? Vous l'avez, à présent laissez-moi. — Elle se dirigea vers la sortie de la grotte, Victorien la suivit. Ils étaient sur le seuil quand ils entendirent un cri d'épouvante et de détresse auquel d'autres cris effrayés répondirent. En même temps ils aperçurent de loin des jardiniers du parc et des serviteurs du château qui couraient vers les bords de l'étang.

IV.

Ils y coururent aussi. Lorsqu'ils arrivèrent, on retirait des eaux Adrienne évanouie. Son corps rigide et glacé se dessinait sous ses vêtemens, ses yeux étaient fermés, ses cheveux blonds dénoués retombaient derrière elle et touchaient le sol; elle tenait dans sa main crispée une fleur à longue tige à laquelle elle avait peut-être essayé de se retenir. On parlait confusément de l'accident; pour les uns, la jeune baronne de Sénevère avait couru à l'étang et s'y était jetée comme une trombe. Pour les autres, elle avait voulu passer sur une planche posée en travers d'une petite excavation de la rive, y avait perdu l'équilibre et était tombée. Cela s'était fait si promptement qu'on ne savait point ce qui avait eu lieu. Elle était d'ailleurs si vive et si imprudente qu'elle n'avait peut-être pas distingué ce miroir vert de l'étang de la prairie qui le bordait. Edmée et Victorien s'adressèrent un seul regard où la terreur se mêlait à l'angoisse. Pour eux, Adrienne peut-être les avait devinés la

veille, les avait vus dans la grotte aux bras l'un de l'autre, et avait voulu mourir.

On l'avait couchée, et elle donnait à peine quelques signes de vie. Le médecin, qu'on était en toute hâte allé chercher à la ville, ne put se prononcer. C'était un accident, disait-il, qui aurait des suites graves. Il fallait voir, et on ne pouvait qu'attendre. Jusqu'au moment où la maladie s'accuserait avec un caractère déterminé, la jeune femme vivrait d'une existence en quelque sorte suspendue et latente. Ce fut ainsi en effet. Les jours se succédèrent sans qu'Adrienne eût le délire ou reprît ses sens. Elle demeurait le plus souvent immobile, la paupière à demi close et le visage d'une blancheur de cire. Edmée et Victorien la veillaient tour à tour, échangeant quelques mots quand ils se relayaient au lit de la malade, évitant d'ailleurs de se trouver ensemble, se fuyant bien plutôt. L'abbé Daltez était venu et n'avait rien dit à Edmée. A quoi bon? Le malheur qu'il avait prévu ne l'avait-il pas devancé auprès d'elle? Il l'observait toutefois ainsi que Victorien. Jusqu'à quel point avaient-ils été coupables? L'avaient-ils même été? Hélas! il n'en pouvait douter à leur attitude et à leur contrainte. Puis son inquiétude et sa charité se reportaient sur Adrienne. C'est le secret qu'elle avait dû surprendre ou pressentir qui l'avait précipitée au suicide, qui la tuait lentement. De ses yeux sans lumière, elle ne voyait point l'abbé, ne voyait personne; aucune parole ne sortait de ses lèvres, son âme était absente ou s'était repliée sur elle-même. Elle gardait pourtant sa beauté, plus transparente et plus décolorée chaque jour, mais délicate et radieuse. La mort touche doucement les jeunes gens de son aile. Elle ne les emporte pas brutalement dans son vol comme elle fait des vieillards auxquels elle imprime la flétrissure des ans et de la souffrance. Elle respecte, en la ravissant à la terre, cette œuvre de Dieu en laquelle éclataient hier encore toutes les fraîches harmonies de la nature. Adrienne n'avait point le triste et dernier combat du corps en révolte contre l'inexorable destin, elle s'en allait de ce monde et quittait la vie.

Un matin, elle fut si faible que tout espoir sembla perdu. L'abbé Daltez et le médecin étaient auprès d'elle. Edmée et Victorien, qui l'avaient veillée chacun une moitié de la nuit, se rencontrèrent au jardin. Victorien, le premier, cherchant un peu de repos et de fraîcheur, s'y était assis sous un berceau de verdure. Edmée, sans savoir qu'il fût là, l'y rejoignit. Depuis longtemps ils ne se parlaient plus. Ils restèrent d'abord accablés en face l'un de l'autre, puis se regardèrent lentement. Ils pouvaient lire sur leurs traits le chagrin qui les avait minés, le désespoir qui les avait étreints; mais à cause de cela ils se prenaient pour eux-mêmes d'indulgence et de pitié.

La faute qu'ils avaient commise avait été si involontaire et si soudaine; elle s'était d'ailleurs arrêtée à ses premiers pas. Ne l'avaient-ils donc pas assez expiée et ne pouvaient-ils se la pardonner? Ils étaient las aussi de ce remords qui les avait hantés et qui n'avait point sa raison d'être. Qui leur attestait qu'Adrienne eût rien vu? Et si elle n'avait rien vu, ayant résolu tous les deux de ne point être coupables, ils n'étaient plus coupables envers elle. Ce sophisme, que leur inspirait une trop longue souffrance hors de proportion avec le mal qu'ils avaient fait, rassurait leur conscience, attendrissait leur âme. Pour la première fois depuis tant de jours si lents à s'écouler, ils se sentaient rendus l'un à l'autre et en éprouvaient une émotion singulière.

— Victorien, fit Edmée, si la pauvre enfant vient à mourir, nous l'aurons bien soignée.

— Oui, dit-il avec effort.

— Voilà huit jours, reprit Edmée, qu'elle s'est endormie dans cette torpeur.

— Elle n'a ni pensée, ni souvenir, dit Victorien.

— Je le crois comme vous, et je crois aussi que nous nous sommes alarmés trop tôt. Si cela n'était pas, nous serions vraiment trop cruellement punis. C'est un accident qui a tout fait, mais il est venu à un tel moment qu'il nous a remplis d'épouvante.

— Vous avez raison, murmura-t-il, cela doit être ainsi. Pauvre Adrienne!

— Pauvre Adrienne! répéta Edmée.

Son regard, vaguement perdu, sembla plonger dans le passé, y évoquer le fantôme de sa sœur; mais ce ne fut point sans doute l'enfant aimé de sa jeunesse qui lui apparut, car les larmes eussent coulé de ses yeux, tandis qu'ils étaient secs et grands ouverts. Non, et quoi qu'elle fît, c'était, sous les charmilles du parc, Victorien et elle-même qu'elle apercevait, se promenant appuyés l'un à l'autre en ces jours déjà lointains où il lui parlait de son amour qu'elle avait repoussé, à cette heure, si proche d'eux, où ils étaient déjà coupables de l'égarement de la veille, où ils allaient le devenir davantage encore. Ce qui la maîtrisait, c'était l'horrible égoïsme de sa passion qui se réveillait en elle. Quand Adrienne ne serait plus là, elle pourrait devenir la femme de Victorien. Cette espérance, en la fascinant et en la terrifiant, lui donnait l'impassible immobilité d'une statue.

— Si Adrienne mourait, fit encore Victorien, il nous resterait notre mutuelle affection.

Quoiqu'il parlât un peu au hasard, dans le vide, pour tromper sa douleur et celle d'Edmée, peut-être aussi les mouvemens de son

cœur, Edmée tressaillit en l'entendant. Cela répondait si bien à ce qu'elle se disait tout bas! En la voyant tressaillir, Victorien rougit. Il eut la révélation nette et sinistre de ce qui se passait en lui. Il se leva ainsi qu'Edmée. Bien qu'ils ne se fussent fait aucun aveu, ils avaient honte d'eux-mêmes, et se tenaient silencieux et les yeux baissés au seuil de cet asile qui les avait réunis et qu'ils allaient quitter, comme au seuil d'une existence nouvelle qui leur eût découvert ses horizons profonds et redoutables.

Ils virent alors le médecin, qui descendait le perron et qui précipitamment s'avançait vers eux. Ils marchèrent à lui de leur côté. Qu'allait-il leur annoncer, sinon l'approche des derniers instans d'Adrienne? Le coup qu'ils prévoyaient tout à l'heure maintenant les glaçait d'effroi. Cependant le médecin ne semblait point apporter une mauvaise nouvelle. Il était plutôt impatient et joyeux. — La fièvre cérébrale vient enfin de se déclarer, leur dit-il dès qu'il fut assez près d'eux pour se faire entendre. — Eh bien? firent-ils à la fois. — Eh bien! ce peut être le salut de la baronne. Voilà enfin la maladie qui éclate. Elle avait bien longuement couvé, elle aurait miné sourdement, épuisé la malade à ce point de rendre toute réaction impossible. Heureusement nos vingt ans ont résisté. Voilà le combat qui commence, et, dès qu'il y a combat, il peut y avoir victoire. Venez, vous allez voir le changement qui s'est déjà fait en elle.

Edmée et Victorien suivirent le médecin. Adrienne, qui ressentait les premières atteintes de la fièvre, s'agitait sur sa couche, où elle était restée si longtemps immobile. Ses membres avaient perdu leur raideur, la pâleur de son visage avait fait place à une coloration d'un rose vif, ses yeux, bien qu'égarés, étaient brillans. Un instant auparavant, Victorien et Edmée avaient cru qu'Adrienne était morte, et ils la retrouvaient vivante. Elle sortait de cette tombe qu'ils avaient entrevue pour elle. Ce fut pour eux comme un arrêt céleste, intervenant à l'heure où ils avaient défailli lâchement, moins pour les châtier que pour les retremper, par une espérance noble et digne d'eux, d'abnégation et de courage. Des âmes telles que les leurs s'immolent vite et d'elles-mêmes sur l'autel du sacrifice. Ils n'échangèrent qu'un seul regard de vaillance et d'adieux, et tout disparut pour eux des visions indécises et funestes qui les avaient tentés. Ils allaient lutter de nouveau pour sauver leur sœur et leur amie.

Le médecin les mettait au courant de la situation d'Adrienne. — Il faut la veiller et l'observer avec le plus grand soin, leur disait-il. Le délire ne tardera pas à venir. Elle parlera. Il faudra recueillir ses paroles et me les répéter. J'en tirerai de précieux indices. La fièvre, en

ses discours incohérens, dans les images qu'elle évoque, est la révélatrice vraie des maux de l'âme et du corps. La science l'explique et en fait son profit; à bientôt et bon espoir! — Il salua respectueusement Edmée et serra la main de Victorien. Pendant la journée, quelques mots seulement qu'Edmée et Victorien purent à peine saisir s'échappèrent des lèvres d'Adrienne; mais à de légers soubresauts qui l'agitaient, à la coloration plus vive de son visage, on devinait l'approche de l'accès. Il vint le soir. La parole de la jeune femme se fit nette et vibrante et, quoique par heurts et par saccades, avec des alternatives de stridences et d'attendrissemens, livra tous les secrets que la léthargie avait gardés. Adrienne avait vu Edmée et Victorien se donner la main dans la voiture, et ses traits, tandis qu'elle le disait, exprimaient une surprise effrayée et naïve. Elle avait feint de dormir pour les mieux observer et le disait avec ces notes brisées dans la voix qui sont pareilles à des sanglots. Le lendemain elle les avait surpris dans la grotte, les avait vus pressés l'un contre l'autre, mais n'avait pas voulu les voir et s'était enfuie. En son rêve éveillé, elle avait la physionomie, le geste, l'accent de la femme qui s'est sentie frappée au cœur et qui, désespérant des autres et d'elle-même, a aussi désespéré de la vie. Toute mourante qu'elle fût dans son lit, il semblait, tant le désordre était dans ses yeux et sur sa bouche, qu'on la vît courir à l'étang et s'y précipiter en levant les bras et en poussant un cri. Et de fait elle levait les bras et poussait ce cri. Puis, tout étant consommé, ayant trouvé le repos de cette eau qui l'avait engloutie et abordant à la nuit calme et sombre de la mort, elle s'affaissait sur ses oreillers et murmurait de sa voix naturelle, enfantine et douce : — Les ingrats, les méchans, comme ils m'ont trompée! Je les aimais bien pourtant.

Ainsi elle savait tout. Edmée et Victorien, qui l'avaient écoutée, haletans et la sueur au front, murmurèrent à leur tour : — Ah! la pauvre enfant! — Ils étaient remués jusqu'aux entrailles de pitié, de remords et d'effroi. Que deviendraient-ils si ses paroles arrivaient à d'autres oreilles que les leurs? Ils n'osaient le prévoir et n'imaginaient autre chose que de courber la tête sous la honte qui les accablerait. Heureusement pour eux, le médecin ne revint qu'après la crise. Ils ne lui répétèrent d'une façon évasive qu'une partie de ce qu'ils avaient entendu. Adrienne avait eu peur en traversant la grotte où elle les avait aperçus dans l'ombre, à l'improviste et sans les reconnaître. Puis, dans l'emportement irréfléchi de sa fuite, elle avait couru jusqu'à l'étang. Le médecin ne leur prêta pas grande attention, tout occupé qu'il était des symptômes favorables qui se manifestaient chez la malade. Elle dormait paisiblement, les membres détendus, avec une respiration égale. — Tout va mieux que je ne

l'espérais, leur dit-il. Il y aura encore quelques accès de fièvre, mais, s'ils diminuent progressivement d'intensité, elle sera sauvée. Je commence à croire que nous n'aurons eu affaire qu'à une fausse fièvre cérébrale. Allons, il n'y aura eu en tout cela qu'un bain froid malencontreux, très malencontreux. — Il était tout heureux de ce qu'il disait. Edmée et Victorien lui souriaient, mais ils avaient le cœur serré dans un étau et se sentaient gagner par les larmes. N'était-ce pas eux qui avaient manqué tuer Adrienne!

Il y eut d'autres crises en effet, mais moins effrayantes pour les deux coupables. Adrienne n'eut plus que des réminiscences distinctes et réfléchies de ce qui s'était passé, mais murmurées à voix basse et sans la mimique qui leur rendait leur vivante expression. Edmée et Victorien, qu'elles faisaient cependant trembler et qui s'efforçaient de les dérober au docteur, trouvèrent d'ailleurs un aide dans l'abbé Daltez. Quoiqu'il ne leur eût pas demandé de confidences, il avait tout deviné, ne leur faisait point de reproches, les encourageait au contraire de son affection forte et de son silence. Il les voyait dans le droit chemin et n'avait plus à les y conduire. C'était lui qui les avertissait de l'arrivée du médecin et qui le gardait souvent avec lui lorsqu'il eût été dangereux pour eux qu'il entrât chez la malade. Tout au plus s'attristait-il d'une pitié émue quand il regardait la jeune baronne de Sénevère. C'est qu'il songeait au moment où elle recouvrerait la raison et où elle aurait, non plus l'ignorante sensation, mais le sentiment réel du désastre où son bonheur s'était perdu.

Ce moment vint. Un matin, après une nuit tranquille, Adrienne, en se réveillant, promena ses yeux avec étonnement autour d'elle. Tout d'abord elle sembla sortir d'un long sommeil dont elle ne se rendait pas compte; puis son regard s'éclaira par degrés d'intelligence et de souvenirs. Elle avait sa sœur et son mari devant elle. Lorsqu'elle se fut souvenue, ses yeux s'agrandirent, son visage se contracta, elle étendit les bras comme pour se protéger elle-même et se rejeta en arrière. Elle avait horreur de ceux qui étaient là, elle en avait peur aussi. Edmée et Victorien, d'un même mouvement, s'étaient agenouillés au pied de son lit. Elle ne les vit peut-être pas ainsi, car elle avait abaissé ses paupières et, tout de son long étendue, avec un imperceptible frisson, les mains jointes sur sa poitrine, demeurait immobile. Elle fut longtemps de la sorte. Que se passa-t-il en elle? Quelle prière adressa-t-elle à Dieu, si elle pria? Quelle fut sa résolution, si elle ne prit conseil que de sa souffrance? Inclina-t-elle vers le pardon ou se fit-elle implacable? Ses traits se calmèrent, devinrent presque impassibles, elle rouvrit enfin ses yeux, dont l'expression resta indécise, et elle eut sur les lèvres

un vague sourire. — J'ai donc été bien malade? dit-elle seulement.

Elle paraissait vouloir tout ignorer. Edmée et Victorien le comprirent ainsi, lui parlèrent de sa maladie, des soins que le médecin et l'abbé Daltez lui avaient donnés. — Ce bon abbé! dit-elle encore. — Ils ne parlèrent point d'eux-mêmes, et elle ne les interrogea point à ce sujet, ne leur fit aucun remercîment, aucune caresse. Ils se hasardèrent à lui prendre les mains, elle les leur laissa sans la plus légère pression qui pût leur être un signe de sympathie, un encouragement à l'espérance. Elle ne se rappelait de parti-pris ni qu'ils l'avaient aimée, ni qu'ils l'avaient offensée. Ils étaient devenus des étrangers pour elle.

La convalescence fut rapide. La jeunesse triomphait du mal passager dont le corps avait souffert. Adrienne reprenait ses forces, mais elle restait d'une pâleur mate, et au lieu des rayons de tendresse et de gaîté qu'ils versaient autrefois, ses yeux n'avaient plus qu'un éclair dur ou qu'une expression morne. C'est que le bonheur et l'insouciance n'animaient plus son regard, ne coloraient plus ses joues. Il n'y avait plus rien en elle de la jeune fille et presque de l'enfant. Elle était tout à coup devenue femme : ses mouvemens étaient nets et précis, subitement vieillis pour ainsi dire, si on les comparait à ce qu'ils étaient autrefois. Elle avait aussi un singulier empire sur elle-même, la parole mesurée, une obstination douce. Ainsi transformée, elle ressemblait à Edmée. Victorien s'en apercevait avec un secret effroi. N'était-ce point là une des formes du châtiment qu'il avait encouru? Le malheur s'était chargé de cette ressemblance, qu'il avait pressentie en ses rêves d'espoir, qu'il attendait alors de la fuite heureuse du temps; mais c'était une Edmée implacable en sa tristesse comme la véritable Edmée était pour lui un remords muet et vivant. En effet, la grande Mlle de Nerteuil s'était faite à jamais silencieuse et ne se trahissait parfois à Victorien que par un éclat de douleur aussitôt réprimé. Tous deux se désespéraient et ne se confiaient rien de leur désespoir, qui n'avait pas de remède. L'aveu même de leur faute, qui les eût soulagés peut-être, s'ils l'eussent fait à Adrienne, ne les eût point sauvés, car la jeune femme eût feint de s'en étonner ou n'aurait pas cru à leur repentir. Il n'aurait que plus cruellement défini une situation sans issue. Ils se taisaient donc et en souffraient davantage. Cependant l'abbé Daltez, qui venait souvent, se montrait indulgent et affectueux pour eux. Bien qu'il ne leur dît rien de ses tentatives ou de ses projets, il paraissait les exhorter de son fin et bienveillant sourire au courage et à la patience. C'est qu'il s'efforçait de gagner la confiance de la jeune baronne de Sénevère et qu'il

y parvenait. Il était souvent seul avec elle, et elle le regardait déjà comme un consolateur et comme un ami. Adrienne songeait, toute meurtrie qu'elle était, à chercher un refuge dans la religion; mais ce prêtre, profond et spirituel, ne se prêtait qu'en apparence à un tel dessein. Il guidait Adrienne aux luttes nobles et fécondes de la vie bien plus qu'à la résignation et au sacrifice. Il éclairait sa jeune âme, que le chagrin avait préparée à cette initiation sur ses droits et sur ses devoirs. N'avait-elle pas jusqu'à un certain point failli à ces derniers? N'avait-elle pas prolongé, à son égoïste profit et en fin de compte à son détriment réel, cette gracieuse faiblesse de l'enfance que ne doit plus exploiter la femme quand elle est sûre de sa jeunesse, de sa beauté, de l'amour qu'elle inspire? Il n'était point son confesseur, car elle ne lui avait avoué en aucune défaillance de caractère le secret qui la minait, mais il était tacitement son confident. Il l'attendrissait et la raffermissait tout à la fois. Puis, en dépit de tout, la jeunesse d'Adrienne combattait pour lui. Avec l'abbé seul, elle avait de soudaines reprises de vie et de bonheur. Elle se souvenait de ses premières joies de fiancée et d'épouse. Elle se les était ravies et les regrettait. Tout l'y conviait, la santé qui renaissait en elle, la splendeur de l'été, le soleil et les fleurs, qui avaient l'éclat d'autrefois. Ceux qu'elle fuyait l'avaient-ils donc mortellement et à tout jamais offensée? Elle ne le savait pas en somme, et cela pouvait ne pas être. Elle les voyait si désolés et si tristes, ne pouvait-elle être heureuse encore? Elle avait alors d'aimables et promptes rougeurs, puis le doute, la crainte et le découragement la ressaisissaient. Elle se cachait le visage dans ses mains et se prenait à pleurer. L'abbé souriait. Il sentait que la guérison était proche et qu'un moment d'émotion vive suffirait à la provoquer.

De son côté, afin d'amener le complet rétablissement de Mme de Sénevère, le médecin conseillait au baron de la faire voyager. Le changement de lieux, un autre climat, des spectacles divers, feraient disparaître les dernières traces de la maladie. Cette question s'agita bientôt. Tout le monde s'y montrait favorable; Adrienne seule, quand on lui en parlait, demeurait contrainte et alléguait sa faiblesse, qui n'existait plus, et son besoin de repos. Victorien voulut vaincre sa résistance. Une après-midi qu'il était auprès d'elle au jardin avec Edmée, il aborda résolûment ce projet de voyage. Edmée s'étant éloignée de quelques pas, il s'enhardit à témoigner à Adrienne tout le désir qu'il avait de la voir céder à sa prière. Ce serait une étroite intimité qui les unirait, ils partageraient les mêmes impressions, et par ce nouvel avenir qui leur serait commun remonteraient à ce premier bonheur de leur passé qui avait été sans mélange et sans nuages. Il n'osait lui dire quelle était son ardeur à la

reconquérir et à l'aimer, mais il parlait avec une chaleur vraie, un trouble croissant. — Ne me refusez pas, lui dit-il enfin, nous partirons, n'est-ce pas?

Adrienne l'avait écouté sans l'interrompre, s'efforçant de dominer l'émotion qui l'oppressait. Alors, sans désigner Edmée autrement que du regard, elle répondit en étouffant l'éclat de sa voix, avec l'amertume du chagrin et de la jalousie : — Avec vous deux encore! — Et elle répéta toute vibrante de colère et de révolte : — Avec vous deux toujours!

Quoiqu'elle eût parlé bas, Edmée l'avait entendue. Elle devint toute pâle, et pour ne pas tomber s'appuya à un arbre. Cela ne dura qu'une seconde. Elle se redressa et gagna d'un pas rapide et furtif le détour d'une allée. Adrienne et Victorien ne la virent plus. — Non, fit Victorien qui avait aussi légèrement pâli, nous ne partirons pas tous les trois : votre sœur reste à Nerteuil.

— Ah! s'écria la jeune femme avec une expression involontaire de surprise et de joie.

— Elle vous l'eût dit elle-même, si elle eût encore été là. — Il parut la chercher des yeux et peut-être la chercha-t-il réellement pour s'assurer qu'elle était bien partie. — Non, Adrienne, reprit-il, nous nous en irons tous les deux, je serai seul avec vous. — Il la regardait et la voyait toute tremblante. — Avec toi, fit-il par un mouvement dont il ne fut pas le maître et en la serrant dans ses bras.

— Oui, avec toi, murmura-t-elle à son tour en se laissant aller à l'étreinte de son mari.

Peu de temps après, ils partirent pour l'Italie. Pendant les quelques jours qui précédèrent leur départ, Edmée, sans effort apparent, sut être pour sa sœur et pour Victorien d'une affection toujours égale. Adrienne lui témoigna une sympathie pareille; mais il y avait entre elles un abîme. Elles le savaient et se hâtaient à cette séparation qu'elles désiraient toutes deux. Dans les rares instans où il arrivait à Edmée de ne point s'observer, l'expression de ses traits revêtait une sorte de joie extatique et douloureuse. On eût dit qu'elle marchait à un sacrifice autrement complet que celui qu'elle paraissait accomplir. Victorien l'ayant surprise ainsi une fois, elle avait posé un doigt sur ses lèvres. Au départ, après avoir eu la force d'embrasser tranquillement Adrienne, elle avait tendu la main à Victorien et avait pu la lui serrer en lui disant à demi-voix : — Moi, je remercierai Dieu tous les jours de nous avoir sauvés.

L'intimité du voyage, les distractions que leur apportèrent le changeant spectacle des villes et les merveilles de la nature et des arts, leur jeunesse enfin et l'heureux oubli dont l'existence est faite,

rendirent bientôt Adrienne et Victorien l'une à l'autre. En aucune circonstance, ils n'avaient fait allusion à leur désunion passagère, et ils pouvaient croire qu'ils n'avaient jamais cessé de s'aimer. Le souvenir même d'Edmée, lorsqu'elle leur écrivait, n'avait rien qui les troublât. Les lettres de Mlle de Nerteuil étaient d'une allure franche, d'une simplicité calme. Toutefois, quand ils virent approcher le moment du retour, la pensée d'Edmée les tourmenta. Victorien s'effrayait de la revoir, Adrienne redoutait un danger nouveau. Comme ils allaient quitter l'Italie, ils reçurent une dernière lettre, non point d'Edmée, mais de l'abbé Daltez. Cette lettre, qui ne contenait d'abord que des détails sans importance, se terminait ainsi : « Notre chère Edmée veut entrer en religion. Je n'ai pas lutté contre sa résolution. Je l'aurais d'ailleurs inutilement essayé. Son âme est de celles qui ne trouvent pas leur bonheur sur cette terre; elles appartiennent par l'enthousiasme du renoncement et de la foi à celui qui est là-haut et qui seul peut les remplir et les sauver. Votre sœur, qui me charge de ses adieux pour vous, est depuis hier au couvent de ***, où elle fait son noviciat. »

Ils ne s'attendaient pas à une semblable nouvelle. Victorien laissa la lettre s'échapper de ses mains; les yeux d'Adrienne se remplirent de larmes. — Ah! pauvre Edmée! s'écria-t-elle.

— Oui, en effet, pauvre Edmée! fit à son tour Victorien.

Ils demeurèrent silencieux; puis doucement Victorien attira sa femme sur son cœur et l'y garda longtemps.

— C'est à moi qu'elle se sacrifie encore, dit enfin Adrienne. Elle t'aurait aimé autrefois, elle eût été heureuse avec toi, elle t'aimait.

— C'était une noble fille, répondit Victorien avec émotion, mais sans faiblesse; oui, c'était une noble fille dont j'ai un moment partagé le vertige ainsi que j'ai partagé sa première et cruelle expiation. Elle est morte maintenant à ce monde en nous rachetant tous les trois. Ne songeons plus à elle, Adrienne, que pour la pleurer.

— Hélas! fit-elle en se serrant plus étroitement contre son mari.

— Notre affection et ton bonheur, reprit-il, devaient peut-être, pour qu'ils fussent assurés à tout jamais, s'éprouver à ces souffrances, — il fit une pause, — à ce dénoûment.

Ce fut le dernier mot qu'ils échangèrent. Victorien se leva, embrassa sa femme au front, lui serra la main et sortit. Il allait, pour sa part, chercher dans la solitude le calme et la force dont il avait besoin.

Plus tard et à diverses reprises, quand ils furent de retour en France, M. et Mme de Sénevère essayèrent de revoir Edmée. Ce fut en vain. Mlle de Nerteuil n'appartenait plus qu'à Dieu.

HENRI RIVIÈRE.

LES CONFLITS

DE

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

AVEC LE BRÉSIL ET LE CHILI

I. *Memorias de relaciones exteriores de 1865 à 1875*, Buenos-Ayres. — II. De Angelis, *Documentos relativos a la historia del Rio de la Plata*, 1874 .— III. G. Thompson, *The War in Paraguay*, 1869.

S'il est une contrée où une guerre motivée par des questions de limites paraisse invraisemblable, c'est, à proprement parler, le continent sud-américain. Ce territoire, trente-cinq fois grand comme la France, deux fois grand comme l'Europe, à peine peuplé de 30 millions d'habitans, serait suffisant pour une population vingt fois plus considérable. Il est divisé en sept états séparés les uns des autres par des chaînes de montagnes inabordables ou des déserts inexplorés, desservis par des cours d'eau d'une étendue à peine calculable, échelonnés sur plus de 20,000 kilomètres de côtes marines, et qui tous, formés des mêmes élémens indigènes, créole et européen, devraient vivre d'une vie commune et jouir d'une paix éternelle, préoccupés seulement de la lutte contre une nature exubérante et de la conquête des richesses qu'elle dérobe aux efforts de l'homme. Ces peuples cependant, à peine sortis des guerres civiles où leur enfance s'est formée, semblent vouloir dépenser leur activité remuante dans des guerres internationales qui, soulevées à propos de querelles que la majorité même des hommes

politiques connaît mal, produisent plus encore que les guerres civiles des maux sans compensation : elles ne sauraient en effet aboutir à autre chose qu'à la destruction de capitaux difficilement acclimatés, et dont la perte n'est point rachetée par l'acquisition de territoires déserts et inexploitables. Aussi pourrait-on de prime abord poser en principe que toute question de limites sur ce continent appartient de droit à l'arbitrage des nations désintéressées. L'Angleterre, la France et l'Italie, en autorisant tous les états sud-américains à entretenir sur leurs territoires des agens d'émigration sans contrôle, en n'entravant en rien l'émission sur leurs marchés financiers d'emprunts qui sont la ressource ordinaire de ces gouvernemens, sont par le fait parties contractantes d'une convention tacite qui engage ces états transocéaniques à répondre de la sécurité des individus qu'ils ont à leur profit séparés de la mère-patrie, et à ne pas compromettre dans de folles entreprises des capitaux empruntés pour des œuvres de progrès. Ce contrat, le jour où il cesse d'être fidèlement exécuté, impose aux vieux états qui ont enfanté ces jeunes républiques le devoir d'intervenir et d'empêcher de néfastes conflits par leur influence morale et l'autorité que leur confère leur grandeur matérielle.

Depuis la guerre de sécession, aucune question ne s'est montrée sur le continent américain aussi menaçante et aussi complexe dans ses causes que celle soulevée à la fois par le Brésil et le Chili contre la république argentine. Nous nous proposons d'élucider ici l'origine et le développement de ce conflit, de signaler les dangers qu'il crée et d'indiquer les solutions nécessaires que la diplomatie n'a pu encore amener.

I.

Deux guerres dans ces dix dernières années ont attiré sur le continent sud-américain l'attention de l'Europe. En 1864, celle que sous de futiles prétextes l'Espagne avait déclarée au Pérou, et à laquelle par suite d'un traité d'alliance improvisé prirent part le Chili, la Bolivie et la république de l'Équateur, s'était terminée par la retraite de l'Espagne. Quatre républiques s'étaient seules levées contre l'agresseur; celles de la côte atlantique et l'empire du Brésil avaient refusé toute participation, se renfermant dans une neutralité absolue. Ce refus était motivé par la gravité de la situation que leur créait alors cette autre guerre où le despote paraguayen, don Francisco Solano Lopez, avait attiré le Brésil et les républiques argentine et de l'Uruguay. Blessés néanmoins, les états du Pacifique, quand ils furent délivrés de la présence des canonnières espagnoles,

n'eurent pas la sagesse de rester neutres, et bien au contraire favorisèrent par tous les moyens la longue résistance du Paraguay.

Cet antécédent était de mauvais augure pour les relations postérieures des républiques du Rio de la Plata avec celles du Pacifique, et de nature à compliquer encore les difficultés qui devaient inévitablement surgir quand, la guerre du Paraguay terminée, il s'agirait de régler la liquidation de l'alliance entre les états hétérogènes qui l'avaient signée. C'est en effet ce qui s'est produit : aussitôt que le Brésil prenait une attitude menaçante vis-à-vis de la république argentine, le Chili profitait de l'embarras de celle-ci pour mettre en avant une réclamation inopportune de limites. C'est à cette situation spéciale que la question chilienne emprunte quelque gravité; sans cela, elle n'eût pu occuper que des légistes dans des conférences toutes pacifiques. Le pivot de la politique continentale de l'Amérique du Sud est en effet dans les difficultés qui ont surgi entre l'empire du Brésil et les républiques de la Plata, difficultés sans cesse envenimées par les différences d'origine, de constitution et de langue, et par le souvenir de rivalités séculaires.

On sait quels événemens avaient donné naissance à la guerre du Paraguay et au traité de la triple alliance conclu à Buenos-Ayres le 1er mai 1865 entre le Brésil, la république argentine et la république de l'Uruguay (1). La folie du dernier dictateur paraguayen forçait le Brésil par une agression violente en pleine paix à envoyer sur le Rio-Paranà une flotte et une armée. A peu près isolé par deux fleuves de premier ordre qui l'enveloppent à l'ouest, au sud et à l'est, le Rio-Paranà et le Rio-Paraguay, borné au nord par des déserts et les marais du Rio-Apa, qui le séparent des provinces brésiliennes, le Paraguay ne pouvait songer sérieusement à retirer quelque avantage territorial d'une guerre avec son voisin : une politique sage eût dû au contraire prendre à cœur de le renfermer dans des limites naturelles lui permettant de disposer de grands fleuves, si utiles au développement de son commerce, et éloignant de lui tout péril d'absorption. De cette politique dépendaient au surplus l'équilibre sud-américain et la sûreté de tous les états dont le Paraguay occupe le centre; aussi la république argentine ne pouvait-elle voir sans appréhension commencer sur les fleuves tributaires du Rio de la Plata une guerre dont le résultat, quel que fût le vainqueur, ne pouvait que lui créer des embarras également sérieux. Prendre parti pour Lopez eût été détourner la lutte de son théâtre naturel pour l'amener à Buenos-Ayres : la république argentine était donc dès l'abord condamnée à une neutralité sans profit,

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1870.

mais non sans danger. Cette neutralité, qui valait pour lui une alliance, le dictateur paraguayen ne sut pas la respecter : il fit passer son armée sur le territoire argentin de la province de Corrientes pour envahir plus rapidement celle de Rio-Grande, demandant bien à Buenos-Ayres le droit de passage, mais sans attendre la réponse et faisant ensuite de la réponse négative un *casus belli*. Ce premier acte de violence, l'occupation de la ville même de Corrientes sans déclaration de guerre, une razzia de 200,000 bêtes à cornes dans cette province, forcèrent la république argentine d'accepter l'alliance déjà proposée par le Brésil.

Tels furent les antécédens du traité du 1er mai 1865, qui, rapprochant les républiques de la Plata de l'empire du Brésil, rompait la tradition historique du continent sud-américain, unissait pour la première fois dans un intérêt commun les Portugais et les Espagnols, toujours en guerre depuis 1701 jusqu'en 1828, et restés depuis dans un état d'hostilité sourde. L'agression de Lopez suffit néanmoins à excuser la république argentine d'avoir signé ce traité, qui installait le Brésil armé au centre des fleuves qu'il n'a cessé de convoiter. C'est à tort aussi qu'on a accusé les républiques de la Plata de s'être alliées à un empire pour écraser une autre république; la vérité est que le système républicain n'a jamais existé au Paraguay que de nom, il n'y avait là ni citoyens, ni constitution, ni institutions républicaines, ni lois votées et respectées, toutes ces garanties des peuples libres étaient remplacées par la volonté capricieuse et déréglée d'un homme exerçant une puissance invraisemblable sur un peuple préparé de longue main pour cet abaissement politique et moral. De son côté, le Brésil, pour être un empire, n'est pas le domaine du despotisme et de la tyrannie; bien au contraire, depuis un demi-siècle que la monarchie constitutionnelle est établie au Brésil, cet empire a été à l'abri de ces débauches de dictature qu'a subies à son heure chacune des trois républiques de la Plata; il est juste aussi de rappeler que les seules fois que les armées de dom Pedro II aient eu à combattre côte à côte avec les milices républicaines, c'était en 1852 pour les aider à renverser Oribe à Montevideo et son allié Rosas à Buenos-Ayres, et en 1865 dans la guerre contre le dictateur Solano Lopez.

Nécessité ou faute politique, le mal était fait, et au milieu des sacrifices de tout genre que lui imposait une guerre qui allait lui coûter 150,000 hommes et 1 milliard, le Brésil pouvait peut-être entrevoir la réalisation lointaine du rêve d'agrandissement qui a toujours préoccupé ses gouvernans. Envelopper dans l'enceinte immense de l'Amazone, du Paranà, du Paraguay et de la Plata un empire aussi riche par le nombre que par la variété de ses produc-

tions, qui comprennent toutes les matières premières et tous les métaux nécessaires à l'industrie humaine, un empire disposant, pour transporter ces produits au dehors, de fleuves immenses et de 6,500 kilomètres de côtes marines, c'est là le rêve de grandeur qui préoccupait Jean VI, dépossédé par Napoléon Ier de sa couronne de Portugal, et réfugié dans cette colonie incomparablement plus grande, plus prospère que la métropole; c'est là le rêve qui faisait dire à dom Pedro Ier qu'il perdrait sa couronne plutôt que d'abandonner la rive orientale de la Plata, fanfaronnade qui lui coûta cette possession en 1828 et sa couronne en 1831; c'est là le rêve ambitieux, poursuivi par les Brésiliens jusqu'à ce jour, qui maintient permanentes des menaces de guerre et met en péril le commerce et l'avenir de ces pays.

On sait que la guerre du Paraguay devait aboutir à l'entrée des alliés à l'Assomption après quatre ans de siéges meurtriers; l'ennemi disparu de cette capitale, il était loisible aux alliés d'établir un gouvernement provisoire formé de quelques exilés paraguayens restés étrangers à la guerre (1). Ce gouvernement, constitué le 15 août 1869 par l'ennemi, acceptait d'avance les stipulations du traité de la triple alliance, et devenait définitif le 1er mai 1870, après la mort de Lopez. Jamais peut-être gouvernement n'avait été établi au milieu d'un néant plus absolu. L'Assomption n'était plus qu'une caserne brésilienne; les habitans de cette ville, derniers survivans des combats meurtriers de quatre années de guerre, avaient été ramassés par Lopez, armés de force, chassés devant son armée, troupeau où se mêlaient hommes, femmes et enfans, pour mourir de morts aussi variées que terribles dans cette longue fuite de 300 lieues à travers le désert; l'armée brésilienne, restée seule des trois armées alliées pour cette triste tâche, avait achevé les débris de ce peuple que les maladies et la faim épargnaient. A peine quelques femmes égarées, quelques hommes sans liens entre eux, des enfans ignorant jusqu'à leur nom, avaient-ils été recueillis dans ces plaines; au milieu d'une destruction aussi complète d'un passé de trois siècles, au milieu d'un pays d'où tout élément de production avait disparu, que pouvait valoir un gouvernement constitué uniquement par les vainqueurs? Que pouvait valoir un traité signé par un tel gouvernement? Les alliés n'avaient pas prévu le cas; l'imagination n'avait pu concevoir à l'origine de cette guerre ni une telle résistance, ni un tel écrasement, et par suite les divers articles du traité du 1er mai 1865 allaient créer des complications sans nombre. Ce qu'avaient produit les faits était ce que l'on aurait voulu à tout

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1873.

prix éviter à Buenos-Ayres : le Paraguay supprimé politiquement et n'ayant plus qu'une existence purement géographique, le Brésil présent à l'Assomption avec une armée et une escadre dépositaires de la seule force publique qui subsistât, des soldats étrangers, des esclaves armés substitués à un peuple anéanti, la question paraguayenne changeant de face et devenant pour les républiques du Rio de la Plata une question brésilienne, préparée par elles-mêmes contre leur propre sécurité.

Quels avantages compensaient pour la république argentine ces quatre années de guerre et cette situation dangereuse? Dès le début, elle avait occupé sans contestation de la part de son allié l'ancien territoire des Missions, situé au nord-est de la province de Corrientes entre le Paranà et l'Uruguay jusqu'au Rio-Iquazu; plus tard elle avait pris possession de Villa-Occidental, située en face de l'Assomption sur la rive droite du Paraguay au nord du Rio-Pilcomayo, mettant ainsi la main sur l'immense territoire du Grand-Chaco, et se plaçant de façon à s'assurer à jamais la libre navigation des fleuves Bermejo et Pilcomayo, grands affluens du Paraguay qui descendent parallèlement des montagnes de la Bolivie. Le Brésil n'avait pas protesté contre ces prises de possession, ni invoqué l'article du traité de la triple alliance par lequel les alliés s'étaient interdit toute idée de conquête; il semblait même tacitement reconnaître que la république argentine avait agi en vertu d'un droit réel en rentrant en possession de territoires qu'elle avait toujours réclamés du Paraguay depuis 1844. Le Brésil d'ailleurs occupait, lui aussi, l'île d'Ataso ou de Cerrito, située au confluent du Paraguay et du Haut-Paranà. Cette île, d'une importance stratégique considérable, domine entièrement le cours des deux fleuves, n'est séparée de la rive argentine que par un bras aujourd'hui presque à sec; elle a sur le Paraguay une façade de 9 lieues dont un seul point est habitable, — le Cerrito, petit promontoire qui s'avance sur le chenal navigable du Paraguay. C'est là que, dès le début de la guerre, les Brésiliens établirent leur dépôt de matériel, de troupes, d'armes de guerre, c'est là qu'après la guerre ils l'emmagasinèrent, et, tout en créant dans cette île la succursale de leur arsenal de Matto-Grosso, ils s'assuraient la domination absolue de tout le cours supérieur des affluens de la Plata, se constituant par la force les arbitres et les juges de toutes les questions à résoudre.

Telle était la situation lorsque, le 1er mars 1870, Lopez mourut de la main d'un maraudeur égaré au Cerro-Cora. On s'occupa immédiatement de signer avec le Paraguay les préliminaires de paix qui aboutirent aux protocoles du 20 juin 1870. L'alliance subsistait entière; toute idée de conquête ayant été préalablement exclue, les

questions de limite et d'indemnités devaient être jugées sur pièces et sur titres.

Tout alla bien jusqu'en mai 1871 : le gouvernement républicain s'était définitivement constitué au Paraguay, le président constitutionnel, M. Rivarola, avait été régulièrement installé, le congrès élu, une constitution votée. Les alliés, pendant ces opérations, s'étaient réunis à Buenos-Ayres, et leurs ministres respectifs avaient consigné leurs accords dans huit protocoles qui contenaient en substance les différens articles du traité de paix qu'on allait proposer au Paraguay. Toutes les questions y étaient résolues, sauf celle de la fixation des limites, réservée pour être réglée dans des traités annexes qui devaient être signés avec intervention de la Bolivie. On pouvait croire qu'il ne restait plus à vider entre les alliés aucune question de fond, lorsqu'un changement de personnes dans la représentation brésilienne fit subitement prendre aux négociations un tour peu amical.

Le baron de Cotegipe, dont le nom a pris une signification caractéristique dans tous ces événemens, fut envoyé par le gouvernement brésilien pour conclure avec le Paraguay le traité définitif de paix que le docteur Quintana allait conjointement négocier pour la république argentine. Des agitations intérieures qui substituaient M. Jovellanos à M. Rivarola comme président après une dissolution violente du congrès paraguayen retardèrent les négociations, et ce ne fut qu'à la fin de 1871 que les ministres venus pour traiter se trouvèrent enfin réunis pour cet objet. Leur conduite était toute tracée par les protocoles de Buenos-Ayres, qui fixaient le point de départ et le point d'arrivée des négociations projetées ; cependant le ministre brésilien, par une exigence inattendue, en demanda la révision. Il prétendait rompre la solidarité de l'alliance en réclamant pour chacun des alliés le droit de faire des arrangemens séparés avec le vaincu, et insistait pour faire accepter en principe l'occupation militaire des territoires de ce dernier. Le ministre argentin, ayant refusé de traiter sur ces bases, se retira à Buenos-Ayres. Ce ne fut donc pas sans un profond étonnement que l'on apprit le 1er février 1872 que le baron de Cotegipe avait, aussitôt le départ de M. Quintana, traité séparément avec le Paraguay. Les articles bientôt connus de ce traité dépassaient encore ce que l'on pouvait craindre à Buenos-Ayres; il réservait en effet au Brésil le droit de conserver pour un temps indéfini les forces qu'il considérerait nécessaires à l'accomplissement de ses arrangemens, et garantissait pour cinq ans l'intégrité du territoire paraguayen. Les explications données par le Brésil, loin d'atténuer la portée de cet acte, ne faisaient que l'aggraver; le protectorat improvisé qu'il s'attribuait sur le Paraguay

était considéré à bon droit à Buenos-Ayres comme une offense et comme une provocation. La surexcitation qu'avait produite la communication des traités dans le public, dans la presse et dans les chambres était telle que le ministre des relations étrangères, M. Carlos Tejedor, se laissa entraîner à écrire une note dont la violence semblait fermer la porte à la conciliation. Cette note du 27 avril 1872, qui a marqué dans le débat, demande l'annulation pure et simple des traités Cotegipe, qu'elle considère comme équivalant à la rupture de l'alliance.

Ces déclarations produisirent à Rio l'effet attendu; l'impression fut tout aussi vive à Buenos-Ayres lorsque cette dépêche fut connue du congrès, et l'opinion publique, qui avait poussé à ces violences, fut la première à les blâmer : le Brésil par ses actes, la république argentine par ses paroles, semblaient tous deux trop démontrer leur désir de liquider par la guerre le traité d'alliance pour que les intérêts privés, profondément menacés, n'en vinssent pas à exercer une pression énergique sur les représentans de la nation, à exiger du ministre un correctif immédiat. La nécessité s'en imposait; c'est ce qui détermina l'envoi du général Mitre à Rio-Janeiro en mission extraordinaire le 4 juin 1872. L'homme qui avait fait l'alliance de 1865, qui avait signé le traité et commandé les armées alliées pendant la période la plus longue et la plus ardue de la guerre, était l'envoyé choisi pour ramener le gouvernement brésilien aux pensées de paix contenues dans la lettre du traité de 1865 et des protocoles de 1870 et de 1871. Il y avait quatre ans que le général Mitre était descendu du fauteuil présidentiel; rentré dans la vie privée, il était resté l'homme d'état le plus considérable de son pays, et l'on ne pouvait douter que l'autorité de sa parole, en même temps que le souvenir des services rendus au Brésil lui-même, n'amenassent promptement les esprits à des idées de paix. Tel fut en effet le premier résultat obtenu. Cependant que de difficultés entouraient l'envoyé argentin dès le début de son séjour à Rio! Un incident pouvait dès le premier jour en donner la mesure : à son arrivée, le général n'avait pas été reçu personnellement par l'empereur selon l'usage, bien que ces deux personnages fussent liés par des relations anciennes : sur la demande qu'il fit d'une audience, il lui fut répondu que l'empereur ne pourrait le recevoir qu'à l'audience mensuelle des ambassadeurs du 2 août suivant. Le général Mitre s'y rendit en grande tenue, accompagné du personnel de la légation. Suivant les règles du cérémonial, un entretien était de rigueur entre l'empereur et l'envoyé argentin. Le général Mitre salua dom Pedro II en lui disant combien il était heureux de revoir au milieu de la paix glorieusement conquise un compagnon d'armes

après huit ans d'absence, et après l'avoir vu pour la dernière fois sous sa tente sur le champ de bataille d'Uruguayana le soir d'une victoire gagnée en commun, qui avait délivré de l'ennemi une ville brésilienne. Ces souvenirs échangés, la présentation faite du personnel de la légation, l'empereur demanda au général s'il avait des nouvelles fraîches de la Plata, et s'il n'avait pas connaissance d'une récente invasion d'Indiens. Surpris de l'étrangeté de la question, le général Mitre répondit que le fait était vrai, que c'était là une des plaies des pays vastes et peu peuplés, et que, pour puissans et riches que fussent les États-Unis, ils n'en étaient pas délivrés encore; mais, que la dernière malle avait apporté une nouvelle d'un plus haut intérêt, qui était l'inauguration du télégraphe transandin unissant le Pacifique à l'Atlantique. L'empereur ne resta pas sur cette réponse, et demanda de nouveau, ce qui pouvait passer pour une ironie, où en étaient les travaux du chemin de fer transandin, qui en réalité n'est depuis dix ans et ne sera longtemps encore qu'à l'état de projet. La conversation, après une réplique sans intérêt, s'arrêta là; elle était caractéristique pour les esprits les moins prévenus, et ne pouvait être mise sur le compte de la distraction dans des circonstances aussi graves; elle était plus étrange encore, étant données les relations antérieures de l'empereur avec le général Mitre; tous deux en effet, comme chefs d'états alliés, avaient commencé ensemble à l'Uruguayana une guerre que le général Mitre continuait ensuite comme généralissime des armées brésilienne et argentine, les menant toutes deux à une victoire chèrement acquise; la situation de l'empereur, monarque constitutionnel, lui interdisait, il est vrai, de manifester son opinion sur les incidens qui amenaient le général Mitre à Rio, mais le devoir que son titre lui imposait n'allait pas jusqu'à l'oubli de ces précédens et à une indifférence si marquée pour la personne de son interlocuteur.

Sortant du cérémonial pour entamer les pourparlers diplomatiques, le général Mitre ne devait pas rencontrer un meilleur accueil. Le gouvernement brésilien se refusa dès l'abord à entrer en négociation tant que celui de Buenos-Ayres n'aurait pas dans une nouvelle note effacé tout ce qu'avait de blessant et de provoquant celle du 27 avril. Il fallut trois mois pour obtenir de Buenos-Ayres une réponse satisfaisante qui rouvrait la porte aux tentatives de conciliation; ce fut donc seulement au mois de septembre que furent entamées les négociations. Les instructions du général Mitre portaient la reconnaissance des traités Cotegipe, mais seulement en tant qu'ils étaient conformes aux bases antérieures, et à la condition que le gouvernement de Rio reconnaîtrait explicitement l'existence du traité de 1865 dans toutes les stipulations relatives à l'état

de guerre et à l'état de paix après la guerre; on exigeait en outre le retrait des troupes alliées trois mois après les traités définitifs que la république argentine conclurait avec le Paraguay. Malheureusement il était visible que le Brésil voulait s'en tenir aux faits acquis par son traité et laisser retomber sur la république argentine le poids de toutes les difficultés non-seulement créées par cet acte, mais encore nées de la guerre ou antérieures à la guerre, ce qui lui permettait de conserver éternellement ses troupes à l'Assomption et même sur les territoires discutés et de se faire à son heure l'arbitre de conflits éventuels qui ne pouvaient que lui créer des avantages : il savait aussi que le moment n'était pas venu où la république argentine pourrait songer à la guerre, ni mettre son matériel en rapport avec celui que le Brésil avait amoncelé dans ses arsenaux de Rio, de Matto-Grosso et de l'île de Cerrito, pas plus qu'opposer ses troupes de terre à celles qu'il amenait déjà sur les confins de la province de Rio-Grande, en même temps qu'il subventionnait les révolutionnaires de la province d'Entre-Rios, soulevés par les assassins du gouverneur, le général Urquiza. Dans de telles conditions, le général Mitre, n'eût-il fait que gagner du temps par ses lenteurs voulues, sauvait la république argentine d'un véritable danger. Quel que fût après ces préliminaires le texte de la convention signée le 19 novembre 1872, où aboutit la mission du général Mitre, elle produisait du moins ce résultat, inespéré quatre mois auparavant, d'éviter une guerre qui semblait d'abord inévitable, et qu'on a pu croire éloignée à jamais jusqu'aux incidens qui en ont récemment réveillé la pensée. Cet avantage était, à proprement parler, le seul, il y avait eu trop à réparer pour que le négociateur eût pu se leurrer de l'espoir d'en obtenir un plus complet. La convention en effet reconnaissait l'existence des traités Cotegipe, sous réserve pour la république argentine de négocier de son côté avec le Paraguay; le Brésil s'engageait à employer son influence à faire aboutir ces accords particuliers, et, en cas de refus de la part du Paraguay, à examiner la question en commun avec les alliés; mais on ne fixait pas de terme obligatoire pour le retrait des troupes, le remettant seulement à trois mois après la conclusion définitive des traités. C'était là le point faible de la convention, car la république argentine n'avait plus dès lors aucun moyen de faire cesser l'occupation, si, le Paraguay refusant de traiter, le Brésil appuyait secrètement sa résistance. Or c'est justement ce qui est arrivé.

Voilà donc le résultat de l'attaque de Lopez et de l'alliance qui en a été la suite : depuis dix ans, aucun des états ligués contre lui n'est en paix, ni en guerre. La paix n'est pas faite avec le Paraguay, puisqu'aucun traité définitif n'est intervenu; la guerre cependant

est sans objet : inutile pour défendre les droits de la république argentine, elle est impossible, vu l'état d'anéantissement du Paraguay. L'annexion de ce pays est interdite par le traité d'alliance; entre les alliés, aucune question de rivalité ni de limites n'est ouvertement soulevée, et pourtant que d'obstacles à la paix, que de dangers de guerre avec le Brésil! Or quels prétextes avouables trouver à une guerre à propos de la question du Paraguay? où mènerait-elle sinon à l'aveu de la part du Brésil de ses convoitises?

II.

Cependant l'heure était venue où la république argentine allait entrer dans une nouvelle série d'incidens à propos des traités définitifs qui lui restaient à signer. Le 1er mars 1873, le général Mitre, revenu de Rio-Janeiro, repartait de Buenos-Ayres pour l'Assomption afin de compléter son œuvre en terminant la guerre par un traité de paix avec le vaincu. Pour qui ne connaîtrait pas l'histoire de ces quatre années de négociations, plus longues que la guerre elle-même, et qui s'en tiendrait à envisager la situation du vaincu seul vis-à-vis du vainqueur, il semblerait que ce fût là une œuvre facile. L'habileté du général Mitre devait pourtant échouer dans cette mission.

Les questions à régler étaient l'indemnité de guerre et les limites; la première ne préoccupait personne, vu l'impossibilité absolue où était le Paraguay d'en payer aucune; quant à celle des limites, elle ne devait trouver aucune résistance auprès du gouvernement de ce pays, si elle n'avait pas pour objet de consacrer un abaissement pire que celui qu'avait produit la guerre, et elle ne devait logiquement intéresser les alliés que si elle comportait un agrandissement de territoire par droit de conquête, en violation du traité d'alliance. Quels territoires allaient embrasser les limites réclamées par la république? Celui de la partie des Missions située entre le Rio-Uruguay, l'Iguazu et le Paranà au nord-est de la province de Corrientes n'était pas en question; la république argentine même, au lieu d'une conquête, faisait un abandon, puisque ses droits pouvaient être considérés comme irrécusables non-seulement jusqu'au Paranà, mais jusqu'au Tebicuary, situé à 30 lieues plus au nord. La partie du Chaco, désert boisé situé au nord de la province de Santa-Fé sur la rive droite du Rio-Paraguay, n'était pas contestable jusqu'à la limite du Bermejo, et n'était même pas sérieusement contestée jusqu'au Pilcomayo, qui coule parallèlement à 20 lieues au nord et vient se jeter dans le Paraguay à une lieue au-dessous de l'Assomption. On pouvait considérer la question

comme vidée jusqu'à cette limite. Le traité de 1865 concédait même à la république argentine la faculté de faire valoir ses droits sur la partie du Chaco au nord du Pilcomayo en concurrence avec la Bolivie et le Paraguay; ce territoire avait peu d'importance pour la république argentine, mais son gouvernement attachait un intérêt considérable à la conservation de la Ville-Occidentale, située à quelques lieues au-dessus de l'embouchure du Pilcomayo. Le dernier point à résoudre était la possession de la fameuse île de Cerrito. Cette île, située au confluent des deux fleuves Paranà et Paraguay, était la clé de tous les points en litige. La vérité, connue de tous, était que le Paraguay défendait à peine ses droits sur cette île, dont les Argentins avaient été paisiblement en possession jusqu'en 1844, époque où ils avaient été dépossédés par Lopez; mais on savait aussi que le Brésil voulait considérer cette île comme paraguayenne pour la garder.

Si le général Mitre eût traité librement ou s'il eût pu faire triompher ses idées, la question du Chaco eût été vidée par l'abandon de la Ville-Occidentale et l'acceptation de la limite du Pilcomayo, qui eût été également acceptée par le Paraguay; peut-être même eût-il transigé sur la neutralité de l'île de Cerrito, résolvant ainsi les questions en litige et délivrant les deux pays du poids de graves préoccupations. L'opinion publique eût approuvé ce résultat; n'attachant que peu d'intérêt à ces longues querelles à propos de déserts inexplorés, sans même ambitionner la limite du Pilcomayo, elle se fût contentée de celle du Bermejo, fleuve plus important, connu jusqu'à sa source, visité mensuellement par un vapeur qui part de Buenos-Ayres et qui assure au Rio de la Plata le commerce des provinces excentriques de la république et le transit de la Bolivie. Quant à l'abandon ou à la conservation de la Ville-Occidentale, est-ce donc une question vitale pour la république? est-ce même une question d'amour-propre national qui ne puisse se vider que les armes à la main? Évidemment non; si le Grand-Chaco est peut-être argentin, la Ville-Occidentale ne l'a jamais été; elle fut fondée en 1855 par Solano Lopez, à son retour d'Europe, sous le nom de Nouvelle-Bordeaux, pour y établir des familles françaises venues avec lui: abandonnée quelques années plus tard, elle fut occupée pendant la guerre par la république argentine, qui la garda, la considérant comme un point stratégique que l'on ne pouvait sous aucun prétexte abandonner. Cette importance que l'on donne à la Ville-Occidentale vient en réalité d'une erreur géographique. On croit généralement à Buenos-Ayres, sur la foi de cartes insuffisantes, que le Pilcomayo aboutit dans le Paraguay par deux embouchures, et que la Ville-Occidentale, située au nord de la première et au sud de la

seconde, occupe ainsi une presqu'île inattaquable vis-à-vis de l'Assomption. La vérité est que le Pilcomayo n'a qu'une embouchure au sud de la Ville-Occidentale, qui, se trouvant ainsi en dehors de cette fameuse limite du Pilcomayo, maximum des prétentions soutenables de la république argentine, n'est pas défendue. Il faut donc reconnaître qu'obtînt-on à Buenos-Ayres la Ville-Occidentale, on se serait simplement créé un embarras pour l'avenir et l'on aurait acquis un point si peu stratégique qu'à la première menace de guerre il faudrait l'abandonner, sur lequel par conséquent on ne pourrait jamais établir qu'une possession précaire. Le gouvernement seul a mis son point d'honneur à résister à toute transaction, et, craignant sans doute que le général Mitre ne s'avançât trop dans la ligne sage qu'il semblait conseiller dans ses notes confidentielles, M. Tejedor, dans son rapport annuel au congrès (juin 1873), eut soin de formuler des prétentions que l'on savait en complète opposition avec les vues brésiliennes; le résultat fut de compromettre à ce point les négociations engagées que le Paraguay voulut revenir sur la transaction admise en principe au sujet du territoire des Missions et de la limite du Pilcomayo, et même remettre en question la propriété du Chaco, résolue par le traité d'alliance. C'était encore une faute grave, qui allait faire perdre tout le terrain conquis à Rio et ramener le général Mitre au point où en était M. Quintana en 1871, c'est-à-dire le forcer de revenir à Buenos-Ayres pour constater dans un long mémorandum l'impossibilité de traiter.

Le Paraguay pendant ce temps n'avait du reste fait aucun progrès politique. En 1872, M. Jovellanos avait été nommé président en remplacement de M. Rivarola, démissionnaire; mais, attaqué par le parti national, il avait dû recourir à l'appui des troupes brésiliennes pour écraser l'insurrection dirigée par M. Caballero, qui mit en péril la ville même de l'Assomption à l'époque où le général Mitre y débarquait pour négocier. Un traité avec un gouvernement aussi peu stable était un mince succès, mais ce traité même était impossible. Le gouvernement paraguayen était bien en apparence reconstitué sur les ruines laissées par un demi-siècle de dictature, mais les patriotes paraguayens n'avaient aucune confiance dans l'avenir, ni dans le maintien de l'indépendance nationale; en possession d'une constitution parfaite au point de vue théorique, l'éducation politique leur manquait pour donner une vie réelle à cette constitution promulguée plutôt que fondée, et restée par la force des choses à la merci de bouleversemens journaliers. Cette instabilité politique constituait par elle-même un obstacle pour toute espèce de traité; là pourtant n'était pas la seule difficulté. Les traités Cotegipe n'étaient ni plus ni moins garantis, et cependant le Brésil

avait traité; le véritable obstacle n'était pas le vaincu, c'était l'allié, et l'aliment de la querelle était malheureusement à Buenos-Ayres, dans les conseils du gouvernement, aussi bien que dans l'hostilité brésilienne.

Par une destinée fatale, l'initiative de ces difficultés revenait au même homme; il avait contribué deux fois à les raviver et rendu inutiles les efforts de deux envoyés extraordinaires, tous deux d'un mérite peu commun, le général Mitre et le docteur Quintana. Après quatre années, ce ministre n'avait pas été remplacé. Avocat d'un mérite reconnu, mûri par les luttes journalières d'une carrière très brillante et très occupée, maniant avec une grande habileté la plume, cette arme unique de l'avocat américain, M. Tejedor, dans sa carrière de diplomate, n'avait cessé de faire éprouver à son pays des échecs répétés, parce qu'il manquait de cette habileté spéciale qui dénoue les fils les plus embrouillés sans les rompre : emporté, violent, dépassant la mesure dans les discussions parlementaires, mais cependant écouté et respecté dans les chambres par des collègues qui honorent en lui une vie politique toujours droite, il eut le tort grave d'introduire dans les relations de cabinet ces brusqueries de langage que la camaraderie créole supportait ailleurs, mais qui sur le terrain diplomatique amenaient ses adversaires à le combattre avec les mêmes armes, — éloignant ainsi l'heure des transactions, et réduisant son gouvernement, pacifique par nécessité, à des concessions que plus de modération lui eût épargnées.

Après l'échec des deux précédens négociateurs, M. Tejedor eût vainement cherché un successeur au général Mitre, et ne pouvait réserver ce rôle qu'à lui-même. Toute l'année 1871 se passa au milieu des complications intérieures occasionnées par la lutte électorale et la révolution de septembre. Ce ne fut qu'au mois de mai de cette année que M. Tejedor, sorti du ministère, put se rendre à Rio pour reprendre les négociations. Le seul pas qu'eût fait la question, dû sans doute aux embarras financiers que causait au Brésil l'entretien d'une flotte et d'une armée de terre au Paraguay, était la proposition de reprendre les négociations sur la base d'un arbitrage limité au territoire de la Ville-Occidentale. M. Tejedor y répondit en acceptant même la rétrocession de ce territoire sous la condition de remise immédiate de l'île de Cerrito par le Brésil à la république argentine. Ces pourparlers, qui avaient pour but de fixer le point de départ des négociations, suffisaient à démontrer que la question paraguayenne n'était autre chose qu'une question exclusivement brésilienne : l'un et l'autre des intéressés savait qu'il exigeait de son adversaire une concession inadmissible, et qu'il se donnait gratuitement les apparences d'un esprit de conciliation prêt

à tous les sacrifices. L'accord une fois fait sur ces bases, M. Tejedor fut invité à se rendre à Rio; on l'assurait que toutes les difficultés seraient aplanies; le Paraguay se fit de son côté représenter par M. Sosa comme envoyé extraordinaire; la réunion eut lieu en mai. Il ne s'agissait et il ne pouvait s'agir que d'un traité spécial entre la république argentine et celle du Paraguay. Par un singulier bouleversement, après que le Brésil avait pour sa part signé des conventions à sa convenance, ce traité venait se discuter à Rio en présence de plénipotentiaires brésiliens, prenant part à la rédaction de protocoles sur une question de limites où le Brésil n'avait pas d'intérêt direct. Par un événement que n'avaient point prévu les ministres brésiliens, les deux plénipotentiaires argentin et paraguayen tombèrent d'accord, et, après deux conférences, signèrent un traité *ad referendum*, admettant les limites du Pilcomayo, la possession de la Ville-Occidentale en faveur de la république argentine, reconnaissant en même temps sa souveraineté sur l'île de Cerrito.

Le Brésil avait compté sur un désaccord, il avait même conseillé dans ce sens M. Sosa, et avait mis en avant une proposition d'arbitrage qui laissait pour longtemps la question en litige et éternisait son occupation de l'île de Cerrito. Il échoua sur tous les points, mais les hommes d'état brésiliens, loin de considérer ce dénoûment comme définitif, ne pouvant du reste s'opposer à la signature de traités où ils n'étaient pas partie, mirent tout en œuvre pour en amener l'annulation. M. Tejedor et M. Sosa, ne jugeant pas utile d'envoyer un courrier de cabinet spécial porter le texte du traité à Buenos-Ayres et à l'Assomption, avaient confié leurs plis à la poste brésilienne; le gouvernement les garda et expédia en toute hâte un aviso à l'Assomption pour intimer au gouvernement paraguayen l'ordre de repousser les traités signés *ad referendum*, dont il remettait en même temps une copie sans aucun caractère d'authenticité. Le gouvernement se soumit à ces injonctions, blâma publiquement son envoyé et refusa son approbation aux traités signés : une fois encore la politique brésilienne replongeait l'avenir de ces pays dans l'obscurité et l'incertitude.

Telle est la situation épineuse créée aux alliés par un traité de paix et d'alliance perpétuelle plus pernicieux mille fois que l'état d'antipathie dans lequel on avait toujours vécu. Le Brésil est resté fidèle à sa vieille politique; de tout temps il n'a cessé de lutter pour obtenir la domination des affluens de la Plata. Sa dernière tentative datait de 1840, où l'intervention de l'Angleterre et de la France arrêta ses prétentions sur l'île de Martin-Garcia, placée entre le Paranà-Guazu et l'Uruguay, au confluent de ces deux immenses

fleuves dans l'estuaire de la Plata. Grâce à ces deux puissances, cette île est restée à la république argentine avec la faculté de la fortifier, faculté dont elle n'a commencé à user que le jour où le Brésil a sérieusement menacé ces deux cours d'eau. C'est pour élever forteresse contre forteresse que le Brésil a depuis toujours cherché à s'emparer d'un point stratégique qui tînt en échec Martin-Garcia: l'île de Cerrito, qui occupe au confluent du Paraná et du Paraguay une position identique, est entre ses mains, il veut la garder, et pour cela créer aux deux voisins des difficultés inextricables. Arrivera-t-il ainsi à susciter une guerre qui lui permette de maintenir sa situation au centre des républiques du sud? là est la question. Dix fois déjà depuis quatre ans cette guerre aurait éclaté, si la république argentine avait montré moins de sagesse politique et de fermeté.

En dehors du passé historique et des vieilles querelles qui divisent l'Amérique espagnole et portugaise depuis deux siècles, bien des petits faits récens ont ravivé les hostilités. La république argentine est entrée dans une ère de prospérité subite; l'émigration laborieuse s'est portée sur son territoire pendant que le Brésil esclavagiste voyait sa population diminuer et se préparer la crise peut-être terrible qu'amènera la liquidation de l'esclavage. Dans le dessein d'arrêter les progrès de sa voisine, le Brésil envoya des agens d'émigration à Buenos-Ayres pour détourner à son profit, sur la foi de promesses de tout genre, le courant de l'émigration européenne : c'était rechercher une occasion de tiraillemens qui pouvaient amener un conflit sérieux; en même temps, il protestait contre l'établissement de quarantaines imposées aux provenances de Rio pendant la saison de la fièvre jaune, menaçant d'y répondre par une rupture de relations diplomatiques. Tout contribuait ainsi à exciter les esprits, et, sous la menace perpétuelle d'une guerre entre les deux états, à créer une crise commerciale et financière des plus graves.

Quels seraient cependant les résultats d'une guerre dans le Rio de la Plata, il est difficile au plus habile de le prévoir. Il faut se souvenir qu'en 1827 la république était bien petite, et que cependant elle amena le Brésil à accepter la paix après des revers répétés. Qu'adviendrait-il aujourd'hui? L'énorme matériel de guerre du Brésil suffirait-il à bloquer la Plata, qui a 30 lieues de large à son embouchure, à bloquer même Buenos-Ayres, que les bâtimens d'un fort tonnage ne peuvent pas aborder à plus de quinze milles au large? Pourrait-il défendre la province de Rio-Grande, séparée seulement de celle d'Entre-Rios par le Rio-Uruguay, et où une invasion de gauchos irréguliers produirait des ravages considérables?

De son côté la république argentine, dans l'état où sont ses finances, habitée qu'elle est par une foule d'étrangers presque aussi nombreux que les nationaux, pourrait-elle soutenir une longue guerre sans s'effondrer? Ce sont là des questions qui doivent préoccuper vivement les patriotes de l'un et l'autre pays.

III.

Les difficultés que traverse la république argentine dans ses rapports avec le Brésil et qui mettent en péril la paix du continent sud-américain ne sont cependant pas les seules. Ces complications même en ont amené d'autres avec plusieurs voisins et en particulier avec la république du Chili, dont les prétentions se sont accentuées à mesure que la querelle avec le Brésil se présentait plus menaçante. Cette hostilité récente entre ces deux républiques, nées du même mouvement de colonisation espagnole, élevées sous des lois communes, unies plus étroitement encore par les épreuves de l'indépendance de 1810 à 1817, n'était présagée par aucun incident antérieur de quelque importance. A la suite des événemens de 1810, les républiques chilienne et platéenne s'étaient formées sur les mêmes principes politiques et sociaux, et rien ne pouvait faire prévoir une scission comportant l'oubli d'une commune origine et de services mutuellement rendus.

La discussion porte tout entière sur la propriété du vaste territoire désert de la Patagonie, sur lequel aucun des deux états n'a jamais exercé une possession effective. Aujourd'hui même, où la question de propriété est soulevée entre les deux états voisins, les documens précis font défaut pour donner à la Patagonie des limites sûres au nord; bornée aux autres vents par le cap Horn, la Cordillère et l'Atlantique, s'étend-elle au nord jusqu'au Rio-Negro par 42 degrés ou seulement jusqu'au Rio-Diamante par 47 degrés, ancienne limite des provinces de Cuyo? Ce sont là des questions obscures qui jusqu'à ces dernières années n'avaient intéressé personne; il semblait même que les deux parties aujourd'hui en litige eussent pris à cœur d'inscrire dans des documens publics le peu de cas qu'elles faisaient de ce territoire. Ainsi en 1849 le ministre de la marine chilienne, dans le rapport annuel de son département, disait textuellement : « Nous ne devons pas oublier de signaler l'état de complet abandon dans lequel se trouvent nos ports et les eaux de la république; il semble incroyable qu'étant donné que la seule source de nos revenus est la douane, *toute notre côte*, depuis Copiapo jusqu'à Chiloe, soit abandonnée par la force publique et ouverte à la contrebande, au brigandage et à toute espèce d'abus. »

A cette époque, on admettait donc qu'au-delà de Chiloe il n'y avait pas de côte chilienne. De son côté, le pouvoir exécutif de la république argentine disait, dans un message du 6 septembre 1872 : « Le gouvernement n'a aucun moyen de savoir par ses propres agens en quels lieux de la côte patagonienne il existe des dépôts de guano; le dernier établissement qu'ait la république argentine sur l'Atlantique est le Carmen de Patagones, situé sur les bords du Rio-Negro, et une petite colonie d'Anglais du pays de Galles sur le Chubut. La république manquant d'escadres et de gardes-côtes, la Patagonie est comme toujours dans le plus grand abandon. » Cette dernière phrase prouverait au moins en faveur de la république argentine une possession *in animo*, qui suffit juridiquement à établir ses titres à la propriété du territoire possédé. Quant au Chili, il semblait encore admettre en 1849 que son territoire s'arrêtait à l'est à la Cordillère des Andes, pour aboutir à l'extrémité de la presqu'île de Brunswick, dans le détroit de Magellan, sans prétendre à aucune possession au-delà des Andes, ni au sud du détroit. Le seul acte qu'eussent fait les Chiliens dans la voie d'une prise de possession de l'entrée ouest du détroit était la fondation de la colonie de Bulnès en 1843, dans le lieu même où une tentative du même genre avait été faite antérieurement, et auquel on a donné le nom de Port-Famine. Le peu de succès et l'emplacement malheureux de cette colonie amenèrent les Chiliens à chercher une station plus hospitalière pour les navigateurs du détroit; le point choisi fut, dans la presqu'île de Brunswick, un petit coin de terre fertile qui semble une oasis au milieu des glaces, abrité qu'il est des vents froids; on y fonda la colonie de Punta-Arenas ou Sandy-Point en 1847. Située à l'orient de la Cordillère, elle empiétait, il est vrai, sur le territoire que la république argentine s'était habituée à considérer comme sien, ce qui donna lieu de sa part à des protestations assez vives pour amener en 1855 la signature d'un traité réservant les droits de la république argentine, mais remettant à d'autres temps la solution de cette question territoriale, et laissant jusque-là les choses dans le *statu quo* de l'*uti possidetis* de 1810. A la suite de ce traité, et en raison du peu d'intérêt que l'on avait à peupler ce territoire, aucune difficulté ne fut soulevée jusqu'en 1868. Depuis cette époque jusqu'en 1871, la république argentine distribua à diverses reprises des terres au-delà du Rio-Negro, et autorisa l'extraction du guano au sud du Rio-Santa-Cruz. Le Chili crut devoir protester contre ce qu'il considérait comme une violation du *statu quo*, et fit insérer dans le *Times* de Londres, en avril 1872, une note où il déclarait qu'exerçant depuis 1843 juridiction sur les îles et côtes du détroit de Magellan et de la Terre de

Feu, il se réservait le droit de donner des autorisations pour l'extraction du guano, menaçant en même temps de confiscation tout navire qui se présenterait pour cette exploitation sans son autorisation préalable. On devait s'attendre à une protestation du gouvernement argentin; le ministre de la république chilienne, prenant les devans, annonça que le Chili n'avait pas eu l'intention de s'opposer à la juridiction exercée par la république argentine sur les côtes atlantiques et que ses intentions n'allaient pas au-delà d'une prohibition d'extraire du guano sur les côtes mêmes du détroit. Quelque réduites que devinssent ainsi les prétentions chiliennes par cette déclaration, elles ne pouvaient être admises par le gouvernement argentin, qui prétend limiter la juridiction chilienne à la Patagonie orientale, s'arrêtant aux crêtes des Andes, comme le reste du territoire chilien.

La question se trouvait dès lors posée, et jusqu'à ce jour n'a pas été résolue. Au début, lors de la fondation de ses colonies en 1843 et 1847 et en 1856, lorsqu'il signa son traité avec le gouvernement de Buenos-Ayres, le Chili considéra comme le maximum de son droit la possibilité d'occuper une des bouches du détroit; en 1872, ses prétentions, jusque-là vagues, ont grandi. D'abord il prétend à un droit de propriété sur les terres magellaniques; substituant bientôt à ce mot celui de patagoniques, il en arrive à réclamer comme siennes les 20,000 lieues carrées de territoire qui, selon lui, forment la Patagonie. La république argentine de son côté ne veut pas renoncer à ses droits sur l'entrée du détroit de Magellan du côté de l'Atlantique; elle est disposée toutefois à en assurer la libre navigation au commerce du monde.

A la suite de longs préliminaires, les deux gouvernemens furent amenés à discuter en principe au point de vue historique et géographique leurs droits à ces territoires. Le Chili avait contre lui des faits historiques et même des déclarations antérieures beaucoup trop explicites de son gouvernement. L'article premier de la constitution de 1836 énonce que le territoire du Chili s'étend depuis le détroit d'Atacama au nord jusqu'au cap Horn, et depuis la Cordillère des Andes jusqu'au Pacifique, comprenant en plus l'archipel de Chiloe, toutes les îles qui en dépendent et celles de Juan Fernandez. Cette loi fondamentale n'a jamais été contestée au Chili et a servi de base pour déterminer les limites de la Bolivie dans le désert d'Atacama. En 1843, c'est encore cet article que l'on invoque en célébrant la fondation de la colonie du Bulnès, et le message de l'exécutif déclare que c'est pour donner à la constitution toute la portée dont elle est susceptible que l'on fait cette tentative de colonisation. Enfin, lors du traité signé en 1843 avec l'Espagne,

où il s'agissait de la reconnaissance de l'indépendance chilienne, l'Espagne ayant demandé quelles étaient les limites du pays qu'elle allait reconnaître, il lui fut répondu que les limites de la république étaient déterminées par l'article premier de la constitution. Au surplus tous les écrivains sont d'accord pour décrire le Chili comme une bande étroite limitée par les Andes et par la mer; c'est ainsi que le dépeignent ses libérateurs et ses législateurs, et jusqu'à ses patriotes les plus éclairés, comme Bulnès et O'Higgins.

A défaut de semblables témoignages, la nationalité de la Patagonie découlerait encore d'une foule de documens historiques antérieurs à l'année de l'indépendance. Le 21 mai 1684, le roi d'Espagne déclare que les cimes neigeuses de la Cordillère séparent le royaume du Chili des provinces du Rio de la Plata et de Tucuman. — En 1776 est érigée la vice-royauté de la Plata, première séparation administrative des états sud-américains, et qui précède à peine de trente ans la dissolution politique. Entre ces deux époques, les documens abondent qui déterminent les limites de ces différens états, et placent la Patagonie sous la juridiction de la vice-royauté de la Plata. La nouvelle république a-t-elle tardé à exercer son autorité sur ces territoires? En juin 1810, elle envoie de Buenos-Ayres don Pedro Andrès Garcia reconnaître les frontières et en assurer la défense, et celui-ci, rendant compte de sa mission, est d'avis qu'elles doivent être portées aux Cordillères. En 1823, elle délivre des concessions de pêcheries sur les côtes des Malouines, et en 1829 nomme Louis Vernet gouverneur de ces îles. En 1846, 1848, 1849, elle déclare que sans son autorisation il est interdit d'extraire du guano en Patagonie; depuis lors elle n'a cessé de faire des concessions de terres et d'extraction de guano sans que le Chili ait jamais opposé aucune prétention territoriale ni protestation diplomatique. Le seul acte qu'il se permit fut l'établissement de la colonie du Punta-Arenas, que la république argentine autorisa dans un intérêt d'humanité, limitant seulement la portée de son autorisation dans le traité de 1856, par lequel les deux états s'engageaient à ne pas modifier le *statu quo*, à ne jamais user de mesures violentes et à remettre l'arrangement définitif à l'arbitrage d'un gouvernement ami. Lorsqu'en 1866 ce traité fut dénoncé, M. Lastarria, qui représentait alors le Chili, déclarait, au milieu des négociations entamées, que le Chili n'élevait aucune prétention sur ce que l'on est convenu d'appeler la Patagonie orientale, située à l'est des Andes, mais qu'il voulait faire établir ses droits sur la Patagonie occidentale, jusques et y compris l'entrée ouest du détroit.

Cependant en 1872 le Chili en arriva par une pente insensible à mettre en avant que le *statu quo* de 1856 comprenait la possession

de Punta-Arenas, placée *au centre de la Patagonie*, et que la question à vider portait sur la totalité du territoire de la Patagonie. Il invoquait à l'appui une note de son gouvernement du 27 décembre 1848, adressée à la république argentine, où il est parlé comme possession du Chili de la colonie établie l'année précédente à Magellan, du détroit et des terres adjacentes. Partant de là, et substituant le mot Patagonie à celui de Magellan, il s'occupait immédiatement de déterminer les limites de cette contrée, les portant d'abord au Rio-Diamante, puis au Rio-Negro, et enfin au Rio-Colorado par 38 degrés, territoire considéré jusque-là comme partie intégrante de la province même de Buenos-Ayres. Depuis lors le gouvernement chilien n'a cessé de travailler à édifier une théorie interprétant pour les besoins de la cause toutes les expressions employées par ses adversaires et jusqu'aux documens historiques les moins certains. C'est ainsi qu'il fait la base de son droit d'une carte dressée par Juan de La Cruz, Cano et Olmedilla en 1775, qui qualifie les territoires de la Patagonie de Chili moderne, sans remarquer que cette carte, eût-elle quelque valeur, est antérieure à la cédule royale de 1775, qui crée la vice-royauté de la Plata et détache du Chili les provinces de Cuyo, seul territoire peuplé que le Chili eût jamais possédé à l'est des Andes. Il ne s'appuie du reste sur aucun document daté de 1776 à 1810, et c'est là une lacune d'autant plus importante que l'existence historique de la Patagonie date de cette époque, qu'elle fut connue pour la première fois en 1774 par la description qu'en fit Thomas Palkner, et que, pour la première fois en 1782, une expédition fut tentée sur le Rio-Negro par Basilio Villarino sur l'ordre du vice-roi. L'obscurité qui enveloppait cette partie du continent était telle avant ces explorations que l'on croyait que le Rio-Negro et le Rio-Colorado, qui coulent parallèlement, traversaient tous deux le territoire de la vice-royauté et celui du Chili, et que, supprimant la haute muraille des Andes, on s'imaginait pouvoir aller par eau de Patagones, sur la côte atlantique, à Valdivia, sur le Pacifique. Le Chili ne dédaigna pas d'invoquer des documens fondés sur de semblables erreurs pour démontrer que le Rio-Negro traversait ou limitait pour le moins une possession chilienne. Que n'a-t-il plutôt jeté les yeux sur les divisions qu'une nature puissante a si vigoureusement tracées sur ce continent, comme pour assigner leurs domaines respectifs aux peuples futurs!

Quelle autre raison de division peuvent avoir en effet les peuples qui occupent ce continent, que la nécessité de se concentrer dans les limites formées par des obstacles naturels? Déjà antérieurement à la proclamation de l'indépendance, l'Espagne l'avait compris et avait partagé ces territoires en prenant pour base la facilité de l'adminis-

tration, créant pour cela les vice-royautés du Pérou et de la Plata et le royaume du Chili, tous appuyés sur des frontières naturelles aussi précises que pouvait le permettre l'état de la science géographique. Les nouveaux états, sortant du mouvement de 1810, agissaient prudemment en se constituant sur cet unique principe des divisions naturelles. C'eût été même une politique sage et en tout point digne de la loi fondamentale de ces républiques que de se faire dès le but de mutuelles concessions de territoire qui en réalité constituaient alors un sacrifice bien mince. Malheureusement ils convinrent d'adopter en principe l'*uti possidetis* de 1810, date fort mal choisie, car elle ne répondait à aucun fait politique général. En 1810, la république argentine seule s'était déclarée indépendante; seul le vice-roi de la Plata avait été renversé, et la révolution contre l'Espagne était loin d'être générale; bien loin même d'être appuyée au Chili ou en Bolivie, elle y était repoussée par la majorité des nationaux; au Pérou, personne ne l'acceptait, et ce ne fut que l'arrivée de l'armée victorieuse du général San-Martin qui put y décider les Liméens en 1817. L'*uti possidetis* de 1810 n'a donc aucune base sûre. On ne pouvait pas davantage appliquer le principe, depuis si célèbre, des nationalités, et consulter des peuples qui tous, si l'on considérait les conquérans, avaient la même origine, et, si l'on se tournait vers les premiers habitans, étaient tellement nomades qu'ils ne semblaient pour ainsi dire pas attachés au sol. La simple raison indiquait qu'il ne fallait songer à autre chose qu'à appuyer les peuples nouvellement nationalisés sur les grandes limites naturelles. Pour ne l'avoir pas fait, on a donné naissance aux querelles modernes, devenues plus graves avec le temps et à mesure que chaque pays, se développant séparément, devait rechercher des avantages particuliers; mais l'impossibilité de s'occuper de questions internationales quand les complications intérieures étaient déjà si nombreuses, l'ignorance où l'on était de la configuration de grands déserts qui séparaient ces états, le peu d'importance que l'on attachait à la possession de ces territoires, ont causé cet oubli et créé les embarras actuels.

Chaque jour la nécessité d'une solution s'impose davantage, et le pays qui se voit obligé de la réclamer avec plus d'ardeur, parce que les questions pendantes mettent en suspens son progrès et sa vie intérieure, parce qu'il est le centre des convoitises et le pivot de toutes les difficultés, est la république argentine. Bien loin de songer à réclamer comme sienne la totalité des territoires de la vice-royauté de la Plata qu'elle a remplacée, elle a dès longtemps abandonné une grande partie de ces possessions aux républiques du Paraguay, de la Bolivie et de l'Uruguay, tronçons détachés de

cette ancienne vice-royauté; elle a constitué de son côté au milieu de luttes violentes l'unité politique et légale de ses quatorze provinces, et consentirait aujourd'hui encore à sacrifier à la paix continentale des points extrêmes de son territoire en faveur du Paraguay au nord et du Chili au sud, faisant à ses voisins des avantages et restant elle-même appuyée sur des limites sûres et protectrices qui assureraient sa tranquillité; mais, prise entre deux exigences qui semblent se liguer, elle ne saurait pour le moment faire de pareilles concessions sans immoler en même temps son amour-propre et sa dignité. C'est ainsi qu'elle s'est vue obligée à refuser l'arbitrage offert par le Chili en exécution du traité de 1856 tant que celui-ci n'aurait pas évacué les points de son territoire qu'il occupe indûment, et en particulier le Rio-Santa-Cruz, d'où il n'a pas craint d'expulser violemment des colons français régulièrement établis sur des territoires légalement concédés par la république argentine. De là des provocations, des attaques et des vexations réciproques aussi bien sur la frontière des Andes que sur la côte patagonique : le Chili, plus ardent que son adversaire dans cette voie dangereuse, est allé jusqu'à déclarer qu'il considérerait comme un *casus belli* la nomination au poste de ministre des relations extérieures de l'ex-ministre plénipotentiaire de cette république auprès du gouvernement chilien, M. Félix Frias, aussi bien que le fait de concéder quelque territoire que ce fût sur la côte patagonienne. De semblables provocations produisirent à Buenos-Ayres une excitation bien excusable, et le congrès national s'empressa de répondre par un vote d'enthousiasme, concédant 10 lieues de terres en Patagonie au premier qui se présenta pour solliciter cette concession; le pouvoir exécutif de son côté offrit le portefeuille des relations extérieures à M. Félix Frias, qui le refusa pour des motifs étrangers à ce débat.

Les choses en sont là. La guerre cependant ne sera pas ouvertement déclarée entre les deux pays tant que la question brésilienne conservera une marche pacifique. Une guerre en effet entre le Chili et la république argentine paraît irréalisable; ces deux états, d'une importance à peu près égale, sont trop éloignés l'un de l'autre, trop divisés par la nature, et pourraient lutter pendant de longues années non-seulement sans se détruire, mais même sans s'atteindre. Il est plus facile d'échanger à travers les Andes des phrases sonores et des provocations aussi éloquentes que fières que d'y engager des armées; seule la guerre déclarée par le Brésil, et dont le premier effet serait le blocus de la Plata, permettrait au Chili de faire de la question de sa neutralité une question de territoire, et, en privant la république argentine de toute communica-

tion par la voie difficile des Andes, l'amener aux concessions désirées. Les regards doivent donc se porter du côté du cabinet de San-Christophe, où l'entrée récente du marquis de Caxias comme ministre de la guerre et du baron de Cotegipe comme ministre des affaires étrangères annonce une politique hostile aux républiques de la Plata, et la guerre comme remède à la crise esclavagiste.

Dans ces circonstances, de graves événemens paraissent prochains sur ce continent, et ceux qui, se fondant sur l'analogie des races qui le peuplent depuis l'équateur jusqu'au cap Horn, rêvaient l'établissement d'une grande république des États-Unis du Sud-Amérique, voient la réalisation de ce rêve s'éloigner et une guerre fratricide prête à reculer d'un demi-siècle le progrès du continent sud-américain en appelant sur la ville de Buenos-Ayres une partie des terribles épreuves que souffrait, il y a quelques années, le peuple paraguayen. Il dépend aujourd'hui de la sagesse des hommes d'état de sauver le pays de la situation critique où l'ont mis une alliance imprudente et le crime d'avoir écrasé un peuple voisin sans merci et sans humanité. Peut-être la république argentine aura-t-elle à payer par de longues douleurs ses fautes déjà anciennes; elle aura du moins prouvé dans cette épreuve ce que vaut l'union créée au milieu de longues luttes intérieures, et à laquelle elle est aujourd'hui assez attachée pour que la ville de Buenos-Ayres, si longtemps tenue en dehors de la confédération, soit prête à s'immoler à l'intérêt général. C'est en effet à Buenos-Ayres que se fait la politique, c'est là que se débattent et se résolvent les questions; mais, si Buenos-Ayres est la tête de la république, elle n'ignore pas que c'est à la tête que l'on frappera d'abord; cependant jusqu'ici personne n'y a songé à faire passer avant la dignité de la république l'intérêt de la capitale. Cette résolution et cette union active désarmeront des ennemis qui ont compté sur quelques divisions intestines, et, ramenant les esprits à des concessions faciles à faire, qui n'engagent ni l'intérêt matériel, ni la dignité, ni même l'intérêt moral de ses états, rouvriront tous ces pays au travail et à la production, que ces menaces tiennent en suspens.

ÉMILE DAIREAUX.

LA LITTÉRATURE

ET

LES MALHEURS DE LA FRANCE

I. *Actes et Paroles. — Avant l'exil*, par M. Victor Hugo. — II. *Histoire du romantisme*, par M. Théophile Gautier.

C'est par la politique et par la guerre que la France a été mise à mal; mais ce serait une étrange méprise de ne voir que la guerre et la politique dans les catastrophes dont la France a été la victime. Ces catastrophes sont infiniment plus compliquées. Tout se lie dans ces formidables événemens, et ce qui n'apparaît que comme un désastre des armes est tout aussi bien une défaite de l'esprit, des forces morales d'une nation. C'est la crise suprême et douloureuse d'une société qui la veille encore pouvait se croire florissante, qui avait l'orgueil d'un ascendant presque illimité, et qui le lendemain s'aperçoit qu'elle a tout perdu, qu'elle a tout à refaire, sa fortune morale et intellectuelle avec sa fortune militaire et politique. Un jour, au point culminant du dernier règne, à ce moment de l'exposition de 1867, où l'empire s'efforçait de couvrir de tous les fastes extérieurs le travail de dissolution qui le minait, lorsque les courtisans conduisaient M. de Moltke au haut des buttes Chaumont pour lui montrer le panorama de la première ville de l'univers, un ministre aux bonnes intentions avait imaginé de demander à des écrivains une série de rapports constatant les « progrès » des sciences, des lettres et des arts. Il voulait avoir ce qu'il appelait « un arrêté

de situation de ce qui avait été fait et de ce qui restait à faire, » quelque chose comme un bilan des prospérités croissantes de l'intelligence au milieu des somptuosités industrielles de l'exposition. Ce ministre bien intentionné pour les lettres ne voyait pas se préparer à courte échéance un bien autre règlement de comptes, le bilan d'une nation vaincue dans ses idées, dans ses mœurs, dans tous ses prestiges, dans ses habitudes ou ses illusions de prépondérance intellectuelle comme dans ses traditions de grandeur guerrière. Il ne voyait pas, et personne ne pouvait voir alors dans l'obscurité d'un prochain avenir poindre une de ces crises qui ressemblent à une liquidation désastreuse, à la fin d'une période de l'histoire, — qui pour un peuple vivace, prompt à se réveiller sous l'aiguillon du malheur, peuvent devenir aussi le commencement d'un ordre nouveau.

Ce qui n'est point douteux, c'est que, dans cette carrière d'un siècle où la fortune changeante des armes et des révolutions a si souvent remué le monde, les lettres ont eu déjà le temps de passer par bien des phases ou bien des épreuves avec la société française dont elles sont l'expression. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que, dans ce grand et décevant travail de civilisation qui ressemble à un drame, toutes les faiblesses sont pour ainsi dire solidaires : il y a des corruptions de l'esprit comme il y a des corruptions politiques ; il y a des décadences du goût, de l'art, des idées, de l'imagination, comme il y a des décadences des mœurs publiques, des institutions, et le jour vient où, confondues dans une défaite commune, épuisées de séve et d'efforts, les lettres elles-mêmes, au lieu de compter des « progrès, » sont réduites à s'avouer qu'elles ont manqué, comme le génie du gouvernement a manqué, comme la vieille vertu guerrière a manqué. Ce qui est bien évident enfin, c'est que pendant longtemps on est allé à cette crise de confusion ou de décomposition momentanée sans y songer, sans s'apercevoir qu'on livrait par degrés au torrent des influences malfaisantes les conditions vitales de l'art, la dignité de l'esprit, la générosité des inspirations, la vérité, tout ce qui fait qu'une littérature reste l'éclat et la force d'une société intelligente.

Qu'on ne s'y méprenne pas en effet, la catastrophe a pu être soudaine, le mal n'est pas l'œuvre d'un jour. Voilà trente ans et plus que Sainte-Beuve, signalant le commencement de décroissance de l'esprit littéraire, écrivait ici même : « Il y a des années critiques, *climatériques*, comme disaient les anciens médecins, *palingénésiques*, comme disent les modernes philosophes... Ne sommes-nous pas, sous l'aspect littéraire et moral, à un de ces momens ?.. N'aura-t-on eu décidément que de beaux commencemens, un entrain ra-

pide et bientôt à jamais intercepté?.. N'aura-t-on à livrer à l'œil du jaloux avenir que des phénomènes individuels, plus ou moins brillans, mais sans force d'union?.. Ne sera-t-on en masse, et à le prendre au mieux, qu'une belle déroute (1)?.. » Et cet esprit sagace, revenant plus d'une fois à la charge, démêlait déjà tous ces signes redoutables, toutes ces menaces, la dispersion des esprits, l'âpreté croissante au gain, l'effervescence des vanités, l'audace sans scrupule, la médiocrité envahissante, le mépris de la pensée se cachant sous l'orgueil personnel. C'était le commencement d'un mal qui n'a fait que s'étendre, se diversifier à l'infini et s'aggraver avec les années, avec les révolutions, surtout dans cette atmosphère du dernier empire, où les lettres, à défaut des excitations généreuses, n'ont eu le plus souvent que la liberté compromettante des frivolités et des corruptions.

Ce n'est point assurément que, même dans ce que Sainte-Beuve appelait d'avance « une déroute, » la France lettrée ait péri, qu'elle ait été tout à coup déshéritée de talens plus que d'autres pays qui se croient peut-être privilégiés. L'éloquence, l'imagination, l'étude, la raison, l'esprit, n'ont point disparu; mais il y a eu visiblement une diminution de fécondité intellectuelle jusque dans la profusion apparente des talens, une décroissance de certaines qualités supérieures, une sorte d'insurrection ou d'invasion bruyante d'une littérature nouvelle détachée des hautes traditions, plus ou moins atteinte des vices d'une civilisation superficielle. A mesure que ce siècle a vieilli, tous ces caractères se sont développés et accusés par les avilissemens de l'art et du goût, par l'habitude des falsifications morales et littéraires, par la fatigue de l'intelligence surmenée. Oui, évidemment, tout a changé dans ce siècle vieillissant, qui a déjà dévoré tant de talens et de réputations, qui a passé par tant d'expériences pour arriver à l'étape d'aujourd'hui, rompu d'aventures, de contradictions, de fantaisies et de sophismes. On a fait du chemin de toute façon depuis ces « exploits oubliés de la grande armée littéraire d'autrefois, » depuis ces jours de jeunesse enthousiaste et un peu excentrique dont Sainte-Beuve commençait, il y a trente ans, à signaler le déclin, que Théophile Gautier, avant de mourir, décrivait à son tour avec un mélange d'ironie et de regret, en vétéran désabusé des vieilles bandes romantiques qui répondaient au « cor d'Hernani. » Le cor d'Hernani ne résonne plus que dans le lointain du siècle, il a joué depuis bien d'autres fanfares jusqu'à la préface du dernier livre de M. Victor Hugo : *Avant l'exil*. Théophile Gautier,

(1) Voyez les études intitulées : *Dix ans après en littérature*, — *la Littérature industrielle*.

qui se comptait lui-même parmi les « médaillés de Sainte-Hélène » du romantisme, a écrit l'épitaphe de ces jours passés : « Une séve de vie nouvelle circulait impétueusement. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclâtait à la fois... Il semblait qu'on vînt de retrouver le grand secret perdu, et cela était vrai, on avait retrouvé la poésie ! »

C'était vrai en effet jusqu'à un certain point; c'était vrai en ce sens qu'un grand travail s'accomplissait manifestement, et que dans cette explosion bruyante, tumultueuse, excentrique, il y avait du moins le souffle de la vie. Ce romantisme d'autrefois, qui n'est plus qu'une légende recueillie par la piété humoristique de Théophile Gautier, c'est une révolution, ou plutôt c'est la révolution française elle-même passant de la politique dans les lettres; c'est l'apparition d'un esprit nouveau dans toutes les sphères de la pensée, de l'imagination, des arts, et certes peu d'époques littéraires ont eu l'éclat de cette renaissance de la restauration, qui a été comme la jeunesse intellectuelle du siècle s'épanouissant au lendemain des agitations guerrières du premier empire. On aurait dit qu'une France nouvelle se dégageait plus libérale, plus brillante, comme pour se dédommager des amertumes de la défaite et de l'invasion, comme pour reconquérir par l'esprit un ascendant perdu par les armes. Ce romantisme, il a eu sans doute la destinée de toutes les révolutions, surtout de celle dont il semblait être le prolongement littéraire; il a eu son 1789 et son 1793, ses libéraux, ses terroristes et ses muscadins, sa fécondité, ses corruptions, ses excès, ses ambitions déçues, ses puérilités; il a eu, lui aussi, sa grandeur et sa décadence. Dans son origine et dans son ensemble, il n'est pas moins resté l'expression d'un des plus énergiques réveils de l'esprit humain, d'un mouvement inauguré au seuil du siècle par Chateaubriand, par Mme de Staël, momentanément intercepté ou ralenti par l'empire, lié à ce travail de rénovation universelle qui s'accomplissait en Angleterre, en Allemagne comme en Italie. De toutes parts, c'était le même principe d'émancipation, le même effort pour échapper à la tyrannie des formes épuisées, des traditions vieillies, pour retrouver une originalité nouvelle appropriée à tout un monde nouveau d'idées, d'impressions et de sentimens dans une société qui avait assisté à tous les spectacles, qui avait tout vu, tout connu et tout éprouvé. C'est là l'essence intime et sérieuse de cette renaissance qui s'est appelée romantique faute d'un autre nom, dont le résultat définitif a été une littérature qui a surtout brillé entre 1815 et 1840, qui a passé par toutes les phases, remplissant un quart de siècle de ses œuvres, de ses tentatives et de ses aventures.

Le plus beau moment dans une révolution littéraire comme dans

une révolution politique, comme dans toutes les affaires de la vie, est le moment du départ. De cette littérature de la restauration à son premier essor, on peut dire qu'elle a été une sorte d'agrandissement de l'intelligence française excitée à toutes les conquêtes, impatiente de s'étendre dans tous les sens, de chercher partout des élémens nouveaux d'inspiration et d'étude. Ainsi il n'est point douteux qu'un de ces élémens nouveaux pour la poésie est le sentiment de la nature, d'une nature réelle et vivante retrouvée à travers les banalités descriptives et les peintures artificielles. Ce sentiment plus direct, plus profond, n'est point, je le sais bien, une révélation soudaine éclatant à l'improviste ; il a passé déjà dans les pages de Jean-Jacques, de Bernardin de Saint-Pierre, il a été recueilli et fécondé par Chateaubriand, il devient bientôt comme une faculté définitivement reconquise, comme la force inspiratrice de tout un art nouveau. La nature n'est plus désormais une mythologie surannée, elle est contemplée pour elle-même et ressaisie dans sa vérité, dans ses paysages, dans sa mystérieuse puissance. L'imagination moderne s'est imprégnée des beautés terrestres. Une autre conquête, c'est ce monde intérieur de l'âme humaine avec ses émotions, ses mélancolies et ses doutes curieusement interrogés, reproduits par la poésie, par le roman, par une physiologie passionnée et savante. Et ce qui est vrai de la poésie, de l'imagination, ne l'est pas moins de l'histoire, de la philosophie, de la critique elle-même, qui à leur tour poursuivent leurs conquêtes dans d'autres directions, qui ouvrent à l'intelligence française des horizons nouveaux par une interprétation plus large et plus hardie des idées et des faits, des révolutions morales et politiques, par une étude plus libre du passé, des diverses époques, du moyen âge, de l'antiquité, des littératures, des religions, des génies étrangers.

Rassemblez ces traits essentiels : c'est cette littérature de la restauration dans son essence première, dans ce qu'elle a eu de sérieux, d'original et de fécond. C'est cette littérature brillante, conquérante, image d'une société où se rencontrent comme des courans divers les souvenirs de la révolution française et les fascinations survivantes de l'empire, les derniers souffles du XVIIIe siècle et les retours religieux ou spiritualistes, la passion de la nouveauté et les traditions renouées de la monarchie, le goût des arts et les émotions de la politique.

Époque privilégiée et heureuse après tout, où jusque dans la diffusion des idées, des inspirations et des talens éclate un même esprit, ou, si l'on veut, une même passion. Le mouvement une fois commencé ne s'interrompt plus, il va en s'étendant et en s'exagérant ou en se troublant jusqu'après 1830. — Ici, la poésie se déploie dans son originalité nouvelle, — harmonieuse et enchanteresse avec La-

martine, retentissante, audacieuse avec l'auteur des *Odes et ballades* et des *Orientales*, délicatement ornée avec Alfred de Vigny, recueillie et travaillée avec Sainte-Beuve, ardente et spirituellement passionnée avec Alfred de Musset, frémissante d'une révolution avec les *Iambes* de Barbier. Là, l'histoire se renouvelle à son tour, ravivant et précisant la révolution française avec M. Thiers, avec M. Mignet, évoquant le passé d'un esprit sagace et inventif avec Augustin Thierry, interprétant la civilisation avec M. Guizot. La philosophie ramenée au spiritualisme se relève et s'affirme par l'éloquence de Cousin, par la psychologie émue de Jouffroy. En même temps une critique nouvelle s'élève, accompagnant et devançant quelquefois le mouvement; elle devient une science ingénieuse avec Villemain qui, le premier, dans ses cours sur le moyen âge, sur le XVIIIe siècle, crée l'histoire littéraire, elle se fait militante au *Globe*, où se presse une jeune génération hardie, intelligente et déjà mûre pour toutes les luttes. Le roman, quant à lui, le roman destiné à une si étrange et si populaire fortune, est encore dans l'enfance; il s'essaie aux reproductions historiques et aux études intimes, préludant à toute une explosion de littérature romanesque, à l'observation violente et confuse de Balzac ou à l'œuvre de cet autre poète, George Sand, qui réunira bientôt les deux plus grandes inspirations de l'art nouveau, le sentiment de la nature et l'instinct de la passion humaine.

Oui, heureuse époque de séve et de vie, où tout grandit, où les œuvres, les tentatives se multiplient de jour en jour, et où néanmoins se révèle déjà le goût des excès, des égaremens et des corruptions, où le ver est dans la fleur! Celui qui a vu le plus clair à cette heure décisive, c'est Goethe, le patriarche Goethe, qui s'intéresse à cet essor du génie français, qui de loin suit le mouvement et ne tarde pas à démêler les fermentations inquiétantes. Il s'émerveille d'abord, il s'effraie bientôt, et, dans une boutade, il appelle « le genre romantique le genre malade. » Ce qu'il ne dit pas publiquement, il le dit dans ses lettres, ou dans ses « conversations » qui restent l'expression d'un jugement supérieur sur la « maladie, » sur cette crise de l'intelligence française aux approches de 1830 et au lendemain de la révolution (1).

Un jour il dit : « Victor Hugo a un talent qui ne peut se contester, seulement il s'avance sur une route où il lui sera difficile de trouver un emploi pur et entier de son talent... » Un autre jour : « Les Français dans leur révolution littéraire actuelle ne demandaient rien autre chose qu'une forme plus libre; mais ils ne se sont pas arrêtés là, ils rejettent maintenant le fond avec la forme... A la

(1) *Conversations de Goethe*, recueillies par Eckermann.

place des belles figures de la mythologie grecque, on voit des diables, des sorciers, des vampires, et les nobles héros du temps passé doivent céder la place à des escrocs et à des galériens. Ce sont des choses piquantes, cela fait de l'effet !.. Dans cette chasse aux moyens extérieurs, toute étude profonde est oubliée... — C'est une littérature de désespoir d'où peu à peu s'exilent d'eux-mêmes toute vérité, tout sens esthétique... » A mesure qu'il croit voir le mal s'aggraver, lui, le patriarche du romantisme, l'auteur de *Werther* et de *Faust*, il écrit dans l'intimité : « Les chimistes nous parlent de trois degrés de fermentation : le vin, puis le vinaigre, puis la pourriture. Les écrivains français se plaisent en ce moment à vivre dans ce dernier degré. Comment plus tard la grappe pourra-t-elle reparaître avec sa beauté naturelle? Comment se formera de nouveau la vigoureuse et saine fermentation? Je n'en sais rien. Ils seront bienheureux si les bons vins qu'ils possèdent ne s'altèrent pas aussi pendant cette malheureuse époque littéraire... » Ainsi juge de loin et de haut le critique olympien de Weimar.

C'est le diagnostic moral d'une littérature surprise dans son travail de formation, dans ses conflits intimes. On dirait qu'il y a un moment où entre le génie des innovations heureuses et les entraînemens violens l'équilibre est rompu, et où cette révolution littéraire confondue avec une révolution politique, prenant pour une conquête nouvelle, pour un progrès de liberté le déchaînement de ses fantaisies, se précipite vers ces excès et ces déviations qu'entrevoyait la prévoyante et forte sagacité de Goethe. Qu'est-ce que la révolution de 1830 pour les lettres en effet? Une victoire de l'esprit moderne, une révolution libérale arrivant aussitôt à se contenir et à se fixer elle-même, n'a certes rien qui semble défavorable pour les lettres. En apparence rien n'est changé dans les conditions intellectuelles de la France. Le mouvement continue dans un cadre élargi; il continue dans la poésie, au théâtre, dans le roman comme dans les études d'un ordre plus sévère. Les talens qui grandissent depuis dix ans n'ont perdu ni leur éclat, ni leur popularité, et des talens nouveaux s'élevant à leur tour viennent grossir la légion littéraire. Après les *Méditations* et les *Harmonies*, Lamartine, qui s'est un moment dérobé dans son lointain pèlerinage en Orient, reparaît tout à coup avec *Jocelyn*. Alfred de Vigny déploie un art élevé et raffiné dans les récits de *Servitude et grandeur militaires*, ou de *Stello*, tandis que Mérimée, maître d'une imagination sobre et forte, mûrit la *Vénus d'Ille* en attendant *Colomba*. C'est le moment où Alfred de Musset, adolescent encore à l'apparition de ses premiers vers de bachelier vainqueur, se révèle tout entier dans la grâce vive et libre de son génie avec *Fantasio*, avec *Rolla*, avec *les Nuits*, et un in-

connu de la veille, George Sand, entrant maintenant dans la carrière, passionne, charme ou inquiète ses contemporains avec *Valentine* ou *Lélia*, avec les *Lettres d'un Voyageur* et *André* ou *Leone-Leoni*. *Les Feuilles d'automne*, *les Voix intérieures* sont de ce temps comme aussi toutes ces batailles dramatiques que l'auteur de *Marion Delorme* et l'auteur d'*Antony* gagnent ou perdent bruyamment. En un mot, c'est toute l'apparence d'un mouvement que rien n'a interrompu, qui se prolonge et grandit même, si l'on veut, à travers la mêlée des événemens extérieurs. La séve reste assurément encore puissante dans cette nouvelle période décennale.

Il ne faut point s'y tromper cependant : c'est là le vrai nœud des affaires littéraires du siècle. En réalité, tout commence à changer non-seulement dans ce que j'appellerai la complexion des talens, mais dans la nature de leurs inspirations, dans la direction de leurs idées et de leurs efforts comme dans les goûts du public lui-même. La révolution de 1830, victoire d'opinion et de libéralisme en politique, a en littérature cet étrange résultat de marquer justement le point où un certain équilibre se rompt dans la confusion des esprits, d'ouvrir la carrière aux instincts violens et bizarres, aux goûts d'aventure et de sophisme, aux abus d'imagination, aux orgueils déchaînés. Vainement des critiques comme Gustave Planche, Sainte-Beuve, résistent au torrent; ils s'efforcent de signaler le péril, de retenir les talens qui s'égarent ou s'obstinent, de raviver les notions de l'art et du goût, et cette *Revue* même, j'ose le dire, a son rôle dans ces luttes de l'esprit. Elle reste l'asile toujours ouvert à la critique indépendante, au travail sérieux, aux inventions heureuses et brillantes comme à la poésie elle-même.

Au fond et malgré tout, l'anarchie morale et intellectuelle est sensible. Le mouvement a dévié et va se perdre dans le tourbillon des agitations infécondes. La littérature se démocratise, elle devient tumultueuse, inégale, versatile, industrielle, avide de succès vulgaires. Elle est envahie par les systèmes, par les hallucinations révolutionnaires, philosophiques et humanitaires. La séve s'épuise ou se trouble. Si Lamartine a eu encore son beau jour de poète avec *Jocelyn*, il arrive bientôt à *la Chute d'un ange* ou aux *Recueillemens*, et il ne retrouvera la puissance de son imagination que pour chercher une popularité périlleuse par une œuvre de poésie révolutionnaire déguisée sous une forme historique, pour se préparer par un abus de génie un rôle de tribun captant ou éblouissant les multitudes. Si Victor Hugo a écrit *les Feuilles d'automne*, *Hernani* et *Marion Delorme*, il en vient aux *Burgraves*, ce gigantesque avortement, en attendant d'étonner le monde par la facilité avec laquelle un poète devient un sectaire et un démagogue. Le roman, qui commençait à

peine aux derniers jours de la restauration, qui est devenu rapidement le genre le plus populaire, le roman se met à dérouler des aventures étranges ou il finit par se faire socialiste, et il cherche le succès, le plus souvent un succès équivoque, dans toutes les falsifications de la nature morale, de l'histoire, de l'art, de la langue et du goût.

Entre les premières nouvelles de Mérimée ou les premiers romans de George Sand et *les Mystères de Paris*, entre les *Harmonies* et l'*Histoire des Girondins*, entre le mouvement des esprits et des idées à la veille de 1830 et la marche des choses littéraires à la veille de 1848, mesurez la carrière parcourue : évidemment tout a changé, l'évolution, la « seconde phase » est accomplie. Je ne parle pas de ces esprits fidèles que Sainte-Beuve représentait comme un « corps de réserve et d'élite, rebelle à entamer, sensé, judicieux, fin, » toujours occupé à « lutter avec honneur sur les pentes dernières de la littérature, de la langue et du goût. » Ceux-là, critiques, érudits, historiens ou romanciers, poursuivent leur œuvre à travers toutes les mêlées et se retrouvent toujours le lendemain comme la veille pour maintenir une certaine tradition. Je ne parle pas non plus de ces apparences de réaction qui, aux dernières périodes du régime de juillet, se manifestent par l'illusion classique de *Lucrèce* et de *la Ciguë*, ou par le succès d'une jeune actrice de génie faisant revivre tout à coup devant un public émerveillé, ému, la vieille tragédie. Ce sont des symptômes isolés, accidentels, dans une situation livrée à un autre courant d'influences. La masse littéraire, à ce moment, est un composé d'ardeurs factices, de fanatismes sans conviction, d'épicuréisme presque brutal, de fécondité artificielle et banale, de crudités réalistes, d'indifférence morale. C'est la littérature compliquée, sceptique, violente ou frivole d'une société qui se laisse corrompre ou diffamer par une sorte de complicité imprévoyante, et cette altération de la vie intellectuelle que la révolution de 1830 n'a pas pu ou n'a pas su empêcher, qu'on n'a point assez surveillée, la révolution de 1848 la dévoile en s'accomplissant au bruit monotone d'un refrain patriotique du dernier drame d'Alexandre Dumas!

De toutes les crises contemporaines, la moins favorable aux lettres assurément est cette révolution de février, qui reste encore un des plus extraordinaires, un des plus humilians phénomènes d'étourderie factieuse, et qui n'est point étrangère aux événemens sous lesquels la France est courbée aujourd'hui. M. de Metternich l'appelait, dit-on, une « révolution littéraire; » il la caractérisait ainsi sans doute parce qu'il croyait y voir la traduction des fantaisies agitatrices, des désordres de pensée et d'imagination qui l'avaient

précédée. Il aurait pu, ajoutant à sa boutade, l'appeler une révolution littéraire jusqu'au bout, puisque cette catastrophe de février n'a été que la préparation d'un empire d'avance réhabilité, moralement ressuscité par la poésie, par Béranger aussi bien que par Victor Hugo, par toute une légion d'écrivains. Littérature! je n'en disconviens pas. Un jour Lamartine disait à l'auteur des *Souvenirs du peuple* en lui montrant l'empire avec ses fanfares : « Voilà une chanson de Béranger qui passe! » Béranger aurait pu dire à Lamartine au lendemain de février : « Voilà l'*Histoire des Girondins* qui passe! » Et tout ne finit pas malheureusement par des chansons ou par un bon mot.

Au fond, littérairement, cette révolution de 1848 n'a d'autre effet sensible que de rallier un moment les intelligences autour de la civilisation mise à mal, de provoquer une certaine réaction de l'esprit menacé non-seulement par les déchaînemens de la rue, mais par les doctrines d'une démocratie qui appelle la littérature « le rebut de l'industrie intelligente. » Ce qu'on appelle la décadence de l'art, s'écrie Proudhon enivré de sophismes, n'est que « le progrès de la raison virile importunée plutôt que réjouie de ces difficiles bagatelles... Travailler et manger, c'est, n'en déplaise aux écrivains artistes, la seule fin apparente de l'homme; le reste n'est qu'allée et venue de gens qui cherchent de l'occupation ou qui demandent du pain. Pour remplir cet humble programme, le profane vulgaire a dépensé plus de génie que les philosophes, les savans et les poètes n'en ont mis à composer leurs chefs-d'œuvre... »

Voilà qui est relever l'idéal de la démocratie et servir la grandeur nationale, cette grandeur toujours incomplète, même lorsqu'elle a la gloire des armes ou de la politique, si l'éclat des lettres lui manque! Non, cette révolution de 1848 n'est point une période de fécondation ou de transformation intellectuelle, c'est une transition orageuse où les traditions littéraires, la raison, l'imagination, deviennent ce qu'elles peuvent et se sauvent par leur propre vitalité dans ce bruit de polémiques violentes, d'agitations faméliques, de systèmes destructeurs et de conflits toujours menaçans, dans ce monde rassasié de déclamations et affamé de paix qui est prêt à tout subir pour retrouver une illusion d'ordre. Le fait est que, par elle-même, la révolution de février n'a rien produit d'original, si ce n'est peut-être ce facétieux pourfendeur de l'art et du goût qui veut en finir avec les superfluités dangereuses de la civilisation, et dont la *correspondance* révèle aujourd'hui l'humeur incohérente.

Dernière étape enfin de cette littérature contemporaine qui compte déjà plusieurs générations, qui passe à travers le siècle comme une image des ambitions et des déceptions de l'esprit

français! l'empire sort tout armé d'une révolution qui a préparé sans le vouloir la restauration napoléonienne. Cette fois tout est encore changé : la France rentre pour longtemps dans le repos sous un régime inauguré par la captation et la force. Elle a son 18 brumaire accompli par un prince taciturne, chimérique et à demi lettré. A défaut des agitations publiques violemment refoulées dans l'ombre et même de la liberté parlementaire emportée dans l'orage, autour de la tribune désormais voilée et silencieuse, un mouvement réel de l'esprit et de l'imagination va-t-il du moins renaître? La littérature va-t-elle se renouveler, se raviver à ses sources, retrouver sa séve et son éclat au sein d'une société apaisée, contenue, qui n'a plus pour l'occuper ou pour la distraire les diversions de la rue, des luttes de partis et des crises ministérielles? C'est une illusion de croire que les pouvoirs absolus ont cette faculté de réparation morale et intellectuelle à volonté. Ces pouvoirs se figurent qu'en comprimant, en réglementant et en dorant au besoin la servitude, ils peuvent susciter dans un ordre inoffensif les forces intelligentes d'une nation : ils se trompent, tout se tient dans la vie des peuples, dans la vie moderne bien plus encore qu'autrefois, et lorsque la liberté disparaît dans la politique, c'est un appauvrissement ou une diminution dans toutes les régions de l'intelligence humaine.

Le second empire n'a imaginé rien de nouveau, si ce n'est peut-être des perfectionnemens ou des raffinemens de réaction. Il n'a ni relevé les idées ni redressé les directions morales du temps. Il s'est préoccupé de vivre, de durer, en prenant la société telle qu'elle était, avec ses intérêts, ses faiblesses et ses vices, et en la dominant par les uns et les autres. Il a surtout fait deux choses caractéristiques qui résument son système dans les affaires de l'esprit. Il a donné à la littérature la paix sans l'indépendance, en lui mesurant la vie et la sécurité par une répression savamment organisée, en lui rendant difficile sinon impossible toute discussion politique, toute dissidence, toute velléité d'aspirations libérales, et en compensation de cette liberté perdue il lui a offert comme un tentateur la liberté des études inoffensives, de l'industrie intellectuelle et des frivolités. De là le caractère de ce mouvement surveillé avec une sévérité jalouse dans ce qu'il avait de sérieux, aisément toléré ou encouragé dans ce qui ne pouvait troubler le règne. Une société pensant peu, s'occupant d'économie publique, d'intérêts matériels ou de réformes populaires et s'amusant de lectures faciles, c'était l'idéal d'un régime réunissant les susceptibilités méticuleuses du pouvoir absolu et certains instincts de démocratie.

Assurément je ne veux pas dire que cette ère impériale, qui a fini par un si prodigieux désastre et dont on traçait le bilan avant

l'heure en 1867, n'ait point eu sa moisson. La littérature est toujours prompte à renaître dans notre pays au premier souffle de paix, et le génie français, malgré ses défaillances passagères, a d'inépuisables ressources. On a beau faire, l'esprit se remet à l'œuvre dès que la tourmente est passée. Il y a eu sous l'empire une littérature, et même d'une certaine façon il y a eu deux littératures. Il s'est produit après tout pendant le dernier règne un phénomène à peu près semblable à ce qui est arrivé au commencement du siècle. Le premier empire dans toute sa puissance a eu sa littérature indépendante, qui échappait à sa direction, qu'il considérait comme une ennemie, et qui n'a pas moins exprimé, autant qu'elle le pouvait, la pensée libre du temps. Malgré les duretés de Savary et les rigueurs de la police napoléonienne, le livre de *l'Allemagne*, conçu et écrit sous l'empire, a survécu à l'empire comme un témoignage de l'inspiration libérale qui vivait encore sous le règne le plus absolu. La suppression du *Mercure* n'a point effacé la phrase fameuse de Chateaubriand sur Tacite déjà né dans l'empire. Ce que Chateaubriand, Mme de Staël, Benjamin Constant, Lemercier, ont été autrefois devant le premier César, d'autres l'ont été à leur tour sous le second empire.

Ce n'étaient pas des ennemis dangereux par leurs conspirations, c'étaient des esprits indépendans, fidèles à l'honneur et à la liberté de leur pensée, qui se rencontraient ensemble au camp des vaincus. Ils étaient assez nombreux, ces vaincus du libéralisme, qu'un ami disparu, Eugène Forcade, appelait avec une spirituelle fierté les « brigands de la Loire » du moment, et le malheur des temps n'était pas sans compensation, il rendait à la littérature bien des hommes que la politique lui avait pris, qui retrouvaient le feu de leur jeunesse avec la maturité de l'expérience et des déceptions. M. de Rémusat écrivait alors toutes ces études sur Burke, sur Horace Walpole, sur Bolingbroke, sur Fox, qui sont devenues un livre, *le Dix-huitième siècle en Angleterre*. M. Guizot racontait ici même les grandes luttes parlementaires anglaises et la grande carrière de Robert Peel à un pays qui n'avait plus de parlement. Cousin faisait revivre le XVIIe siècle et les belles héroïnes de la fronde, qui eurent les derniers feux de sa passion et de son éloquence, tandis que Villemain publiait ses *Souvenirs* sur Chateaubriand, sur M. de Narbonne. Ampère, qui ne fut jamais un politique, se mettait à faire de la politique à propos de l'histoire romaine, et Tocqueville interrogeait l'éternel problème de la société moderne dans son livre sur *l'Ancien régime et la révolution*. Ceux qui avaient commencé sous la restauration ou même sous la monarchie de juillet se retrouvaient encore les premiers à l'œuvre, et auprès d'eux d'autres plus jeunes

servaient les mêmes idées dans l'histoire, dans la philosophie, dans la politique. On ne s'en souvient plus, ce n'était pas toujours facile à cette époque de vivre sous l'œil d'un gouvernement jaloux, de déjouer ses susceptibilités, de passer à travers toutes les censures préventives ou répressives, et d'arriver au bout après avoir dit non tout ce qu'on voulait, mais ce qu'on pouvait dire. A cette guerre, le plus jeune de tous, Prevost-Paradol, s'était fait une renommée précoce d'habileté : le jour où il s'est réconcilié avec l'empire à demi libéralisé, il en est mort! Ce que je veux dire, c'est que même dans ces conditions d'un régime césarien, il y a eu une littérature sérieuse, indépendante, maintenant les hautes traditions de l'esprit, et il y a eu certainement aussi une autre littérature, celle-là vivant de l'empire ou subissant ses influences, jouant avec tout et se désintéressant de tout hormis du succès, poursuivant et aggravant sous une protection complaisante la décadence des mœurs littéraires, de l'art et du goût.

Elle n'est point née à l'improviste sans doute, elle n'est même pas issue uniquement de l'empire, cette littérature; mais elle s'est développée avec l'empire et par l'empire, elle a trouvé un cadre presque naturel dans ce règne qui a commencé par la proscription des idées philosophiques dans l'enseignement pour finir par tous les fastes décevans de la richesse et du luxe. Il est certain que ces dix-huit années ont vu dans toute une partie des lettres françaises le niveau baisser, le talent diminuer en se disséminant, les excès d'imagination et les infatuations se mêler de plus en plus aux pratiques d'un industrialisme effréné. Assurément on a fait du chemin depuis le premier mouvement poétique de la restauration inauguré avec tant d'éclat. De cette révolution d'autrefois, ce qui est resté dans la littérature du second empire, c'est ce qu'il y avait de plus périlleux, de plus arbitraire, cette idée de « l'art pour l'art, » théorie de l'imagination omnipotente et indifférente, — la fantaisie excentrique, le réalisme déguisant la vulgarité. Eh! sans doute, lorsque des esprits hardis, enivrés de poésie, jettent dans l'air de ces mots retentissans comme « l'art pour l'art, » ils ont une ressource, ils couvrent tout par le talent; ils savent revenir quelquefois au vrai, à une certaine simplicité de sentimens, et Théophile Gautier lui-même, l'imperturbable romantique, lorsque Paris est investi, vient s'enfermer ému, profondément atteint, dans sa ville malheureuse; il emploie sa meilleure plume, lui l'indifférent, à décrire cette « statue de neige, » image de la France, pétrie un jour d'hiver par des artistes sur le rempart. L'homme se retrouve sous le poète; mais après Gautier vient Baudelaire avec ses *Fleurs du mal*, et une formule sonore sert de passeport à toute une litté-

rature où se déploie une fantaisie artificielle qui joue avec tout, avec la vérité, avec les sentimens les plus simples, avec l'histoire, prenant une antithèse pour une sublimité, résumant une révolution dans un mot. Cette fantaisie crée des êtres humains qui ont l'inconvénient de n'être ni vivans ni vrais. C'est une littérature d'artifice et de jeux d'imagination qui peut éblouir un instant ou amuser un monde oisif, et remarquez bien que cette liberté de l'art et de la fantaisie n'est point de nature à effaroucher un régime absolu qui n'a rien à craindre que des idées et des sentimens vrais, seuls faits pour relever l'âme et l'esprit d'une nation.

Un autre caractère de cette littérature qui a inventé elle-même un mot pour se désigner, qui s'est appelée *fantaisiste*, c'est l'invasion d'un réalisme outré, subalterne. Que des talens éminens au théâtre ou dans le roman aient cru et croient encore qu'une des conditions de l'art c'est de reproduire avec fidélité, avec sincérité, les mœurs, la nature, les nuances de la vie intime ou sociale, rien de mieux; mais ceci n'est qu'une vérité de tous les temps retrouvée bien plus que découverte par l'école de la restauration. On ne s'est point arrêté là, ce qu'il y a eu de caractéristique, c'est un réalisme violent, vulgaire, souvent licencieux, faisant du roman une photographie des passions, des vices, des sensualités, des incohérences de la société française. On est arrivé de Balzac à M. Zola, de *Colomba* et de *Mauprat* aux romans de M. Feydeau, comme on est allé d'*Hernani* ou de *Mlle de Belle-Isle* à *Orphée aux enfers* ou à *la Grande-Duchesse*, comme on est allé des sérieuses et fortes polémiques d'autrefois aux petits journaux, école de banalité bruyante et de scandale. C'est la littérature d'un régime qui a eu quelques bonnes fortunes politiques moins par son habileté que par des accidens heureux, qui a favorisé le commerce et l'industrie, je n'en disconviens pas, mais qui a pendant longtemps fondé sa sécurité sur la dépression des intelligences, sur le déchaînement des instincts de bien-être et de jouissance matérielle, sur la liberté des mœurs et des goûts.

Époque étrange, on en conviendra, où M. Vacherot et Prevost-Paradol allaient en prison, mais où les souverains se délassaient à la lecture de *Rocambole* dans leurs villégiatures, et où pour dernier trait Sainte-Beuve, celui-là même qui avait engagé autrefois une si vive campagne contre le faux goût, en venait à faire fête à *Fanny* dans le journal officiel! Entre deux révolutions, au milieu des somptuosités et des fascinations modernes, c'était une sorte de XVIIIe siècle renaissant avec ses étourderies, ses libertinages, ses scandales de société, ses traitans, ses jeunes écoles sceptiques, ses philosophies matérialistes et ses petits journaux promenant la nouvelle à sensation. — Quoi donc? direz-vous, si tout marchait ainsi, c'est

qu'on le voulait bien. Si cette littérature vivait, si elle avait du succès, c'est qu'elle avait la société elle-même pour complice. Si les petits journaux prospéraient, c'est qu'ils avaient des lecteurs, c'est qu'ils amusaient Paris et la province sans compter l'étranger. Je ne m'inscris pas en faux, quoiqu'il y eût peut-être beaucoup à dire sur le degré de complicité de la France elle-même. Convenez seulement qu'il y a des coïncidences tragiques, qu'on peut se donner l'amère satisfaction de saisir sur le fait l'ironie des choses humaines en voyant le succès de *la Grande-Duchesse* à la veille de la guerre de 1870, le succès des petits journaux amusans, pour ne pas dire conservateurs, d'où sont sortis cependant Rochefort, Grousset, Jules Vallès! — La vérité est que depuis longtemps, de bien des façons, par bien des causes où l'empire a eu la part la plus directe au dernier moment, mais qui sont aussi plus générales, la vie intellectuelle de la France était atteinte dans son principe, dans son intégrité, dans sa dignité; elle était entamée ou menacée par l'abus des sophismes démocratiques, par l'invasion de toutes les fantaisies dans l'histoire ou dans la philosophie, par l'irruption de la médiocrité bruyante et vaniteuse, par la confusion des idées aussi bien que par l'altération de la langue, par l'assimilation des lettres à une industrie, et surtout par un vice que j'ai déjà signalé, que je veux signaler encore : l'affaiblissement de la sincérité, du sens moral de la vérité.

Eh bien! tout est accompli maintenant. Si la société a été la complice de ceux qui la diffamaient et de ceux qui spéculaient sur ses curiosités ou ses futilités, si elle a eu le tort de trop se laisser aller aux sophistes ou aux corrupteurs badins, ou à ceux qui prétendaient l'éblouir par les richesses, l'assoupir dans les jouissances matérielles, elle a subi l'expiation : la France a payé! La catastrophe a marqué la page douloureuse de notre histoire, elle a ouvert un abîme entre la veille et le lendemain. C'est fait, et ce serait aujourd'hui une singulière méprise de croire que ce qui s'est passé n'est qu'un accident, qu'il n'y a qu'à reprendre des habitudes de vie intellectuelle interrompues par un hasard de la guerre. Tout est changé au contraire, c'est une histoire à recommencer dans des conditions nouvelles, avec un esprit nouveau. On a de la peine à s'y accoutumer évidemment; nous ressemblons quelquefois à un homme profondément atteint dans un membre ou dans un organe essentiel et qui n'est point encore arrivé à comprendre que tout son être doit s'en ressentir, que le système de ses mouvemens ne peut plus être le même. C'est une des causes de nos mécomptes, de nos tiraillemens, et je touche ici à un phénomène qui n'est pas seulement littéraire.

C'est l'histoire de ce travail de réorganisation militaire qui s'ac-

complit chaque jour. Visiblement à tous les degrés, il y a des hommes qui ne comprennent rien à tout ce qui est arrivé, qui en sont toujours au passé, à la routine, qui par obstination ou par médiocrité ne voient guère qu'il faut avant tout un esprit militaire rajeuni pour vivifier les élémens nouveaux de l'armée française reconstituée. C'est l'histoire de notre politique, de l'assemblée de Versailles, de nos savans stratégistes de couloirs parlementaires. Il y a des tactiques, des combinaisons de partis, des habiletés qui auraient pu être toutes simples autrefois, qui auraient eu du succès dans le monde et qui ne sont plus qu'un artifice peu opportun, parce qu'elles ne répondent ni aux nécessités supérieures de la situation, ni au sentiment intime du pays. J'en suis bien désolé pour ceux qui disposent sur leur échiquier centre gauche, centre droit, droite modérée, gauche conservatrice : c'est peut-être nécessaire, le pays ne comprend pas toujours le jeu, il ne s'y intéresse guère plus qu'à la coalition de 1839. On se dit que c'est trop de subtilité pour une nation si malheureuse. Et ce qui est vrai de la politique est bien plus vrai encore dans les affaires de l'esprit. Il est bien clair que tout ce qui s'agitait, tourbillonnait et faisait du bruit il y a dix ans n'a plus d'écho aujourd'hui. Que ce que j'appelais la littérature de la fin de l'empire essaie encore de vivre, qu'on occupe le public d'indiscrétions, de romans réalistes, de nouvelles à sensation, du crime de la veille, du procès du lendemain, franchement à quoi tout cela peut-il répondre? Lorsque dans un autre ordre d'idées M. Louis Blanc, reprenant un chapitre de son *Histoire de la révolution française*, refait pour la centième fois l'apologie de la convention, du comité de salut public, des montagnards, il peut remplir d'enthousiasme ses fidèles rangés autour d'une table, il ne parle pas au sentiment public fatigué, saturé de déclamations et de réhabilitations. Fantaisies, romans de l'histoire, philosophies équivoques, il n'y a point à s'y tromper, c'est là tout un ensemble littéraire qui déjà plonge dans l'ombre.

Les temps sont changés, les événemens usent les sophismes, comme ils usent les vanités et les fausses grâces de l'esprit, comme ils sont quelquefois l'épreuve des plus vigoureux talens eux-mêmes, et, si je voulais préciser ma pensée, je la résumerais dans la destinée littéraire, dans le rôle de l'auteur de ce livre : *Avant l'exil.* Certes M. Victor Hugo a été dans notre siècle une des plus puissantes natures d'artiste. Comme cette cloche au métal sonore qu'il a si glorieusement poétisée un jour, son imagination a résonné au souffle de tous les événemens. Depuis ce renouvellement littéraire auquel se lie sa jeunesse, il a été de toutes les époques ou, si l'on veut, de toutes les métamorphoses du siècle, écrivant les *Odes* royalistes, *les Orientales*, sous la restauration, *les Feuilles d'au-*

tomne, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les ombres*, sous la monarchie de juillet *les Châtimens*, *les Contemplations*, *la Légende des siècles* dans l'exil, *l'Année terrible* au lendemain de la guerre. Je ne parle pas de ses tentatives dramatiques et de ses romans qui, depuis *Notre-Dame de Paris*, se sont étrangement multipliés. Dans toutes ces pages de dates diverses, écloses sous des astres différens, il y a sûrement l'empreinte originale, les lueurs du génie, la puissance de l'ouvrier forgeant, maniant ou tordant la langue. Eh bien! dans ces pages on voit déjà ce qui passe, ce qui tombe comme l'écaille d'une fresque vieillie; on sent l'inspiration égarée et dépaysée. Ce n'est pas parce que le poète a changé d'opinion au courant des révolutions contemporaines : il ne change guère même dans ses hymmes à des dieux ennemis, même lorsqu'il se fait la trompette retentissante de causes contraires; il reste toujours l'homme de l'antithèse et de l'image. Le malheur de M. Victor Hugo est d'avoir si peu la fibre humaine, de réunir, avec la supériorité du talent, les ambitions, les excès et les puérilités prétentieuses de son école, d'avoir poussé jusqu'au bout et d'appliquer à tout cette théorie de « l'art pour l'art, » avec laquelle il fait de la politique révolutionnaire, de la philosophie sociale ou apocalyptique comme de la poésie. Tout est pour lui matière à variations.

Qu'en reste-t-il? L'auteur des *Misérables* est peut-être destiné à être un grand Ronsard de notre temps, un Ronsard qui s'est donné à lui-même le baptême démocratique, qui n'est jamais arrivé à se faire sa place dans la république, si ce n'est à titre de coryphée retentissant. De tout ce qu'il a composé et livré au courant du siècle, on ferait assurément quelques volumes de choix; ce serait la part du vrai génie, de la poésie immortelle dans son essence et dans sa fleur. Le reste n'est que la rançon payée par une imagination puissante et inégale aux égaremens, aux sophismes, aux passions ou aux fatalités de son temps. C'est ce qui vieillit et n'a plus de sens au milieu des cruelles réalités contemporaines. S'il y avait pour un génie sincère et heureusement inspiré une dernière occasion de se relever, c'était bien cette épreuve que vient de traverser la France, cette époque si justement appelée *l'Année terrible!* Dans ces deuils grandioses de toute sorte, M. Victor Hugo n'a su trouver que des thèmes de colères sans émotion, de haines sans pitié, d'amplifications sans originalité et même de facéties lugubres. Ces discours qu'il rassemble aujourd'hui pour élever son monument oratoire ressemblent à une exhumation archéologique d'un passé refroidi. Franchement, si j'avais à choisir parmi ces discours, le meilleur serait encore un discours de 1846 sur la constitution et la défense du littoral français. Dans ces paroles simples sur une simple question de défense vibre le sentiment national. Les autres ne sont qu'un bruit évanoui.

M. Victor Hugo se contemple en lui-même, dans son orgueil, dans ses phrases, et vraiment il ne sait plus où il en est, il a perdu le sens des situations lorsque dans une préface où il reprend l'histoire de sa vie il parle de « l'hiver des despotismes » et des « neiges de superstitions, » lorsqu'il écrit gravement : « Dire qu'un œuf a des ailes cela semble absurde, et cela est pourtant véritable... L'envergure d'un peuple se mesure à son rayonnement... La France a cela d'admirable, qu'elle est destinée à mourir, mais à mourir comme les dieux, par la transfiguration... Certains peuples finissent par la sublimation comme Hercule, ou par l'ascension comme Jésus-Christ... On pourrait dire qu'à un moment donné un peuple entre en constellation... Athènes, Rome et Paris sont pléiades. Lois immenses!.. etc. » Et l'auteur continue ainsi sans s'apercevoir qu'il ne répond à aucune réalité ni même à aucun idéal, que sans le vouloir et à sa manière il dit le dernier mot d'une littérature qui a eu sa part dans les désastres de la France, qui est heureusement condamnée à se transformer, si elle ne veut pas rester ensevelie sous ces désastres.

Étrange coïncidence! après plus d'un demi-siècle, après soixante ans sonnés, les lettres françaises se retrouvent dans une situation à peu près semblable à celle où elles ont été après 1815, dans ces années où le génie littéraire renaissant a commencé à se déployer. Seulement tout était plus favorable autrefois. Le premier empire avait eu la fortune de reconstituer l'instruction, de relever le niveau des études classiques, et en maintenant pour la littérature un silence que pouvaient à peine rompre quelques voix éloquentes, il créait une sorte de repos où des intelligences d'élite pouvaient se former dans l'ombre. Le second empire, par un système de désorganisation intermittente et de réformes décousues à l'égard de l'instruction publique, par un régime qui n'était dur que pour les esprits sérieux, pour les esprits libéraux, en laissant une liberté trompeuse à une littérature de futilité, de corruption et d'industrie, le second empire a légué une véritable anarchie intellectuelle mêlée de fatigue; il a créé ou développé la démocratie bruyante et vaine de la littérature. Que le retour soit bien plus difficile, — que la transition soit lente et obscure encore, ce n'est point douteux, elle est dans un sentiment intime bien plus que dans les faits. C'est pour ainsi dire un travail de débrouillement soumis à bien des influences et qui néanmoins s'accomplit, qui se manifeste déjà peut-être par plus d'un symptôme. Est-ce qu'on ne sent pas dans le public lui-même comme un besoin vague de se rattacher à des œuvres faites pour le relever et le rassurer, une sorte de réveil incertain, mal réglé, mais réel? Le public, il revient même aux représentations classiques, et il s'intéresse à une tragédie nouvelle où il croit trouver

l'illusion d'une renaissance. Il est prêt à battre des mains à toutes les tentatives bien inspirées. Au milieu des défections, des banalités et des improvisations équivoques, est-ce qu'il n'y a pas des talens qui gardent tous les dons de l'art, de l'invention et du style? Je n'irai pas rappeler, au lendemain du succès de *Marianne*, du *Mariage dans le monde*, et George Sand et Feuillet, — et Cherbuliez, et Jules Sandeau, qu'on attend toujours, qui ne tardera pas certainement à nous rendre une de ces exquises nouvelles où il met sa délicatesse ingénieuse et élevée. Ouvrez ce petit livre de M. Gustave Droz, *les Étangs :* ce n'est pas un récit dramatique, une action fortement nouée; le roman va comme il peut à travers des pages d'une littérature fine, d'une bonne grâce aimable et piquante, qui révèlent l'écrivain de race. D'un autre côté, des esprits sérieux, réfléchis, M. Fouillée, M. Carrau, d'autres encore, s'élèvent, renouant les vraies traditions de la philosophie française, portant dans leurs premiers essais la sûreté du jugement et de la critique, l'indépendance d'une raison ferme aussi bien que l'élégante clarté du langage.

La carrière est large et ouverte à tous, aux talens éprouvés et à ceux qui s'élèvent ou qui ont la bonne volonté. C'est surtout aujourd'hui à la jeunesse de comprendre que c'est son avenir qui se prépare, que c'est à elle de rendre à la France sa puissance morale et son ascendant intellectuel compromis, de reprendre l'œuvre du lendemain des défaites dans des conditions nouvelles. Elle ne le peut que par le travail, par l'étude, par la méditation sincère, par la révision et la répudiation de tout ce qui a contribué au déclin, à la crise commune de la société et de la littérature. — Esprit nouveau! esprit nouveau! s'écriait Edgar Quinet avant de mourir, et il écrivait dans son dernier livre : « Quand je vois la tempête qui emporte les générations actuelles et l'espèce de délire dont toute âme est saisie, je me dis que ce n'est pas l'effet d'une trop grande ambition de désirer rendre l'équilibre à tant d'esprits déchaînés. L'époque qui contient de si grands maux en contient certainement aussi le remède; il existe, il est sans doute près de nous, peut-être là caché sous l'herbe... Pourquoi les jours de fête de l'intelligence ne reviendraient-ils pas?.. » Oui, pourquoi? Ils peuvent renaître sans doute, ces jours de fête de l'esprit nouveau; mais ils ne peuvent renaître que par l'effort de toutes les intelligences sérieuses et bien inspirées, par une sorte de liquidation sincère de tous les excès, par l'épuration des idées, surtout par ce sentiment de la vérité et de la patrie qui seul relève les nations atteintes dans leur fortune morale comme dans leur fortune militaire et politique.

CH. DE MAZADE.

UN

PAMPHLÉTAIRE ANGLAIS

AU XVIIIE SIÈCLE

I. *The Opposition under George the third*, by W. P. Rae, Londres 1875. — II. *Historical gleanings*, by James Thorold Rogers, Londres 1874.

Macaulay se plaint quelque part que les premières années du règne de George III soient une des périodes les moins connues de l'histoire d'Angleterre. Depuis que le grand historien whig écrivait ceci, les faits de cette époque obscure se sont éclaircis, grâce surtout à la publication posthume des mémoires ou de la correspondance des personnages qui se trouvaient alors en évidence. Il faut le dire, cette demi-teinte convenait aux hommes d'état par qui la Grande-Bretagne fut gouvernée de 1760 à 1780. Chatam est condamné à l'inaction par la maladie; son fils, William Pitt, est encore un enfant : les autres se confondent dans une médiocrité presque uniforme; aussi ne s'étonne-t-on qu'à moitié de voir le public s'éprendre d'enthousiasme pour un folliculaire de mœurs légères, de réputation suspecte, pour John Wilkes, un étrange phénomène de popularité, comme le dit si bien lord North, et dont les événemens font du jour au lendemain le défenseur inopiné des libertés britanniques.

Ces vingt années pendant lesquelles les Anglais perdirent l'Amérique du Nord, soutinrent des guerres désastreuses et ne conclurent que des traités désavantageux, se recommandent surtout à

notre attention par une lutte acharnée entre l'influence du parlement et la prérogative royale. C'est le dernier acte de la révolution de 1688, le dernier effort des partisans d'une monarchie absolue, le triomphe final de l'aristocratie sur la monarchie. En John Wilkes s'incarne un beau matin l'esprit de résistance contre les abus de pouvoir de l'autorité royale; il devient soudain le favori du peuple par cela seul qu'il déplaît au souverain. Il soutient ce rôle difficile avec persévérance des années durant, ce qui est rare. Ce qui est plus rare encore, il sait ne pas aller trop loin, et, son rôle achevé, il rentre en grâce auprès du roi, dont il avait été l'ennemi personnel en quelque sorte. C'est que cet audacieux pamphlétaire n'était après tout en politique qu'un whig de l'école des deux Pitt, rien de plus. Comme homme privé, si sa jeunesse fut orageuse, il eut toujours les goûts délicats d'un lettré et les bonnes façons d'un *gentleman*. Des historiens tels que lord Russell et lord Brougham l'ont peint comme un débauché, quoiqu'il n'eût peut-être que les défauts de son temps, qui n'était pas moral. Aujourd'hui M. Rae s'efforce de réhabiliter sa mémoire. Le rôle qu'il se donna vaut bien en somme la peine d'être raconté; mais on ne jugera bien la conduite politique qu'il a tenue qu'en envisageant l'ensemble des circonstances au milieu desquelles il se produisit dans la vie publique.

I.

Il est rare qu'un peuple, surtout lorsqu'il est jaloux de ses libertés, accueille avec sympathie une dynastie exotique. L'aristocratie anglaise, en qui se concentraient tous les pouvoirs au commencement du XVIIIe siècle, avait mis sur le trône l'électeur de Hanovre à la condition que ce monarque ne serait qu'un doge, un stathouder, un roi mérovingien, si l'on veut, avec un ministère auquel appartiendrait toute initiative sous le contrôle du parlement. George Ier et George II s'y étaient résignés. Nés en Allemagne l'un et l'autre, ne parlant que l'allemand, fidèles aux mœurs de leur pays natal, ils vécurent étrangers au pays qui les avait adoptés, plus soucieux des intérêts du Hanovre, qui était leur patrimoine, que des affaires de la Grande-Bretagne, dont ils abandonnaient la gestion à leurs ministres. Ils passaient des années entières en Allemagne sans que leurs sujets parussent s'apercevoir de ces absences. Déjà le fils de George II, Frédéric, prince de Galles, était tout autre; mais, s'il avait reçu une éducation anglaise, il ne sut se rendre populaire, sa vie durant, qu'en faisant fête aux membres de l'opposition. Lorsqu'il mourut, les étudians d'Oxford et de Cambridge célébrèrent sa mémoire par une infinité de poèmes écrits

en toutes langues; il y en avait non-seulement en latin et en grec, mais encore en hébreu, en arabe, voire en phénicien et en étrusque. De toute cette littérature d'occasion, on aurait pu dire sans doute ce qu'un courtisan discret avait répondu un jour à ce même prince Frédéric qui lui montrait un poème de sa composition : « Ces vers sont dignes de votre altesse royale. » Le prince de Galles laissait plusieurs enfans qui grandirent sous la tutelle de la princesse douairière, femme égoïste et d'un esprit étroit, imbue des idées répandues alors dans les petites cours de l'Allemagne, son pays natal. Elle éleva ses fils sans vouloir cultiver leur esprit ni développer leur intelligence, parce qu'elle redoutait pour eux la corruption du monde. Elle ne leur apprit ni leur laissa apprendre ce qu'était la constitution du pays où ils tenaient la première place, parce que le pouvoir absolu était à ses yeux l'attribut essentiel de l'autorité souveraine. A onze ans, George III ne savait pas encore lire; son grand-père, vieillard grossier et licencieux, lui faisait peur; c'était un singulier apprentissage, on en conviendra, pour l'héritier du trône.

A la mort de George II, la Grande-Bretagne était aussi puissante qu'elle le fut jamais. Alliée du roi de Prusse, elle soutenait la guerre avec succès dans les deux mondes contre la France, la Russie et l'Autriche. C'était à Pitt, alors premier ministre, que la nation attribuait cette prospérité. A l'intérieur, les jacobites, découragés depuis l'échec de Culloden, ne remuaient plus. Les whigs, auxquels le pouvoir appartenait depuis longtemps, ne rencontraient même pas dans le parlement de concurrens sérieux, car les tories, à force de se tenir en dehors des affaires publiques, n'avaient plus de chefs influens ou habitués aux affaires. Sauf à Londres, on ne pouvait dire qu'il y eût une opinion publique dont les volontés ou les caprices pussent diriger les actes du ministère. Le gouvernement, transformé en une véritable oligarchie, passait tour à tour de l'une à l'autre des quelques familles influentes qui dominaient le parlement. En vérité, les grands seigneurs qui avaient fait la révolution de 1688 pour anéantir la prérogative royale, et qui plus tard avaient été chercher dans le Hanovre une dynastie complaisante pour consolider leurs conquêtes politiques, ces grands seigneurs avaient bien réussi; ils étaient les maîtres de leur pays, qui ne s'en plaignait pas.

Soit par instinct, soit sur le conseil de sa mère, George III comprit que, pour reconquérir le pouvoir personnel dont ses prédécesseurs avaient été privés, le plus pressé était de terminer la guerre et d'écarter des affaires les ministres de son aïeul. Loin d'être disposé à conclure la paix, Pitt voulait au contraire commencer les

hostilités contre l'Espagne. Les autres membres du cabinet, plus dociles à l'inspiration du roi, s'y refusèrent, il se retira. Il fut remplacé par lord Bute, un Écossais presque étranger jusqu'alors à la vie publique. Lord Bute n'était pas un ignorant, il parlait assez bien pour soutenir la lutte dans la chambre des communes; il avait beaucoup étudié, mais il était avant tout homme de cour. Après avoir été attaché à la maison du prince Frédéric, il était resté auprès de la princesse douairière, dont la malignité publique voulait qu'il fût l'amant. Il est certain qu'il possédait alors beaucoup d'empire sur l'esprit du jeune roi, dont il avait sans doute dirigé l'éducation. Le peuple, dont Pitt était l'idole, se moquait volontiers de ce nouveau ministre si différent de ceux qui l'avaient précédé. C'était le beau temps de la caricature politique. Quand les dessinateurs à la mode représentaient une botte enjuponnée, chacun savait comprendre que cette grossière allusion rappelait les relations coupables que l'on croyait exister entre lord Bute et la mère de George III.

Une fois Pitt écarté, on vit se produire une révolution à laquelle personne ne s'attendait après tant d'années de gouvernement parlementaire, révolution pacifique sans doute, dangereuse néanmoins parce qu'elle avait pour but avoué de réagir contre le régime établi depuis un demi-siècle. La faction jacobite était tellement affaiblie par l'effacement de son chef, Charles-Édouard, après l'insurrection de 1745, qu'elle avait cessé d'être un danger sérieux pour la dynastie hanovrienne. Les plus fidèles partisans des malheureux Stuarts étaient des hobereaux vivant retirés dans leurs terres, où ils prétendaient qu'il n'y avait plus eu de beau temps depuis l'expulsion du roi légitime. Fatigués de leur isolement, ils ne demandaient pas mieux que de se rallier au nouveau souverain, pourvu que celui-ci fût favorable aux principes qu'ils avaient toujours défendus, ce qui arriva précisément avec George III, prince borné, d'un esprit peu cultivé, imbu de l'idée qu'en sa qualité de roi il devait être le maître, et disposé d'ailleurs à soutenir cette opinion avec un rare entêtement.

Il n'est donc pas étonnant que lord Bute, avec le concours de circonstances si propices, ait triomphé promptement, d'autant que la chambre des communes depuis Walpole ne s'était jamais montrée rebelle aux séductions du pouvoir. Cependant, dès les premiers obstacles qu'il rencontra, le nouveau ministre se dégoûta de la lutte. Il se retira au mois d'avril 1763, après avoir conclu le traité de Paris qui rétablissait la paix entre la France et l'Angleterre. Cette démission inattendue surprit beaucoup de gens. Craignait-il le ridicule que les pamphlets et les caricatures s'efforçaient de répandre sur lui? se flattait-il de conserver le pouvoir sans en avoir les soucis

en continuant d'être derrière le rideau le conseiller intime du jeune roi? On a cru longtemps en effet que lord Bute resta, même après sa retraite, l'inspirateur de la politique royale. Les ministres qui lui succédèrent se plaignaient de l'influence occulte que chacun semblait lui attribuer. La correspondance de George III, que l'on a publiée en ces derniers temps, montre au contraire que lord Bute resta vraiment à l'écart, sauf en quelques occasions, après avoir quitté le ministère. Il paraîtrait même que George III l'évitait plus qu'il ne le recherchait. Ce souverain était honnête dans le fond, et d'une conduite irréprochable dans sa vie privée. On croit qu'il se sentit blessé dans son honneur en apprenant par des indiscrétions les bruits fâcheux auxquels donnaient lieu de trop fréquens rapports entre lord Bute et sa mère. Si ceci est vrai, et c'est assez d'accord avec les sentimens qu'il manifesta toute sa vie, c'est assez à son avantage pour que l'histoire ne dédaigne pas d'en faire mention.

Lord Bute fut remplacé par Grenville. Celui-ci était beau-frère de Pitt, dont il avait été jusqu'alors l'ami personnel et l'associé politique. Orateur ennuyeux, administrateur minutieux et formaliste, il avait, comme beaucoup d'hommes médiocres, la prétention de mériter le premier rang. On a dit que le ministère qu'il présida fut le plus désastreux qu'ait eu l'Angleterre au XVIIIe siècle. Et au fait, s'il abandonnait le parti whig, dont il avait été, grâce à l'amitié de Pitt, l'un des hommes importans, ce ne pouvait être que pour seconder les idées favorites du roi. C'est à lui que Wilkes fut redevable de sa singulière popularité. Il est temps d'introduire ce personnage, qui allait avec une singulière obstination tenir tête à George III, alors que des nobles et des députés influens, tous héritiers de la révolution, s'inclinaient avec humilité devant la volonté du souverain.

John Wilkes était fils d'un honnête négociant qui avait amassé une assez belle fortune. Après avoir reçu la première instruction dans une école anglaise, il partit pour l'université de Leyde, où s'achevèrent ses études. C'était assez l'usage à cette époque que les enfans élevés dans des idées libérales allassent compléter leur éducation dans le pays de Guillaume III. D'ailleurs Oxford et Cambridge n'étaient ouverts qu'aux disciples de l'église anglicane, et la famille Wilkes était dissidente. A son retour en Angleterre, il avait vingt-deux ans, on le maria avec une riche héritière qui avait dix ans de plus que lui. S'il brillait déjà par l'esprit, en compensation il était laid au-delà du possible, si bien que les caricaturistes, lorsqu'ils s'occupèrent de lui, ne réussirent jamais à le représenter sous des traits plus difformes que la réalité. La femme qu'il épousait était dévote, égoïste; il était prodigue et libertin. Cette union s'accom-

plissait donc avec toutes les incompatibilités voulues pour ne pas être heureuse ou durable. Comme il l'écrivit lui-même plus tard : « avant l'âge de raison, pour plaire à ma famille, j'épousai une femme qui avait moitié plus d'années que moi; elle était riche, ma fortune était ordinaire. Ce fut un sacrifice à Plutus et non à Vénus. » Cependant il en eut une fille qu'il aima tendrement jusqu'à son dernier jour.

Bientôt il fit sa compagnie des plus célèbres libertins de l'époque. C'étaient Potter, fils de l'archevêque de Canterbury, membre du parlement et l'un des amis de Pitt, — lord Sandwich, que l'on verra quelques années plus tard se tourner contre lui avec fort peu de scrupules, — sir Francis Dashwood, qui, avant d'être un déplorable chancelier de l'échiquier, se signalait par une impiété rare même en ce temps de corruption. Ce Dashwood, qui n'était pas souvent sobre, au dire d'Horace Walpole, avait imaginé de réparer l'ancienne abbaye cistercienne de Medmenham et d'en faire une sorte de lieu de débauche où n'étaient admis en petit nombre que des hommes ayant donné des preuves incontestables d'inconduite et d'impiété. Ces folies de jeunesse ne sont pas indifférentes, elles expliquent le mauvais renom que Wilkes conserva toujours même après être devenu plus raisonnable; elles rendent plus extraordinaire pour nous l'appui que lui accordèrent des hommes sérieux lorsqu'il fut en butte aux persécutions du gouvernement.

De même que la plupart de ses compagnons de plaisir, Wilkes eut bientôt la fantaisie d'entrer dans la vie politique. Cela coûtait cher à cette époque, car les candidats ne reculaient devant aucune manœuvre, si onéreuse et si déloyable fût-elle. Il en donna lui-même à sa première épreuve, lors des élections générales de 1754, un exemple qui mérite d'être raconté. Il se présentait pour le bourg de Berwick-upon-Tweed. Quelques-uns des partisans de son compétiteur habitaient Londres et devaient être ramenés chez eux le jour du vote aux frais du candidat, selon l'usage. Celui-ci, par économie, s'avisa de les transporter par mer. Wilkes eut l'audace de soudoyer le capitaine, qui débarqua ses passagers sur la côte de Norvége. Néanmoins il ne réussit pas. Quoiqu'il eût juré de ne jamais offrir ni accepter d'argent, ce premier essai lui coûta, dit-on, de 3,000 à 4,000 livres sterling. Sa femme avait supporté tant bien que mal les déréglemens de sa conduite privée; cette fois elle trouva qu'un tel gaspillage dépassait la mesure. Les époux mal assortis se séparèrent d'un commun accord. Trois ans plus tard, il obtint enfin le siége qu'il ambitionnait, son ami Potter lui ayant abandonné le bourg d'Aylesbury. A la chambre des communes, il fit peu parler de lui, il n'avait guère d'occasions de se mettre en évidence, puisque Pitt, dont il acceptait volontiers la direction, était premier ministre. Les

honneurs lui arrivèrent comme à tout autre membre du parlement. Grand-shérif du comté de Buckingham, colonel de la milice, il prenait place dans la société. L'influence que cette situation lui donnait, il l'employait de bonne grâce à obliger les gens de lettres, tels que Smollett et Johnson, dont les tendances politiques lui étaient pourtant hostiles. Puis l'ambition lui vint d'obtenir quelqu'un de ces grands emplois où les hommes d'état rétablissaient alors leur fortune quand elle avait été compromise par les dépenses d'une candidature trop laborieuse. On le voit postuler l'ambassade de Constantinople, qui se trouvait vacante, le gouvernement-général du Canada que la prise de Montréal venait de livrer en entier aux Anglais. Peut-être, avec un peu de patience, fût-il parvenu comme un autre; mais on en était à l'année 1761. Pitt succombait, lord Bute prenait la direction des affaires. Pour obtenir désormais quelque chose, il fallait être tory ou Écossais. Wilkes n'était ni l'un ni l'autre; il se trouva lancé dans l'opposition et la fit à sa manière, c'est-à-dire avec une âcreté qui, pour désagréable qu'elle fût aux autorités du jour, devait encore plus lui être nuisible à lui-même. S'il agit par ambition, ce que soutiennent ses détracteurs, on doit convenir qu'il entendait fort mal ses intérêts.

Il existait alors une presse officielle subventionnée pour soutenir les idées que la couronne voulait faire prévaloir. Smollett, plus connu comme romancier que comme journaliste, rédigeait le *Briton*, la plus marquante des feuilles périodiques dévouées au ministère. Wilkes créa le *North-Briton* pour soutenir une politique tout opposée. Moins correct qu'Addison, moins incisif que Junius, dont les lettres anonymes produisaient grande sensation depuis trois ans déjà, Wilkes savait écrire et se faire lire. Peut-être les petits pamphlets qu'il livrait chaque semaine au public n'auraient-ils aucun attrait pour les lecteurs d'aujourd'hui. Les fragmens qu'en citent ses biographes paraissent en somme bien anodins. Le principal mérite de ces écrits était, dit-on, la lucidité merveilleuse que l'auteur savait répandre sur les questions du jour, ne se cachant pour cela derrière aucune réticence, appelant les choses par leur nom, ou, s'il y fallait quelque détour, sachant rendre les allusions transparentes. Jusqu'alors le roi et les ministres n'étaient jamais désignés en propres termes dans les écrits de la presse périodique; le lecteur avait à les deviner sous des initiales ou des sobriquets de convention. Wilkes mit les noms en toutes lettres; mais il restait lui-même dans l'ombre. Non-seulement il ne signait pas, ses pamphlets ne portaient même aucun nom d'imprimeur, et cependant personne n'ignorait quel en était l'auteur, ni de quelle officine ils sortaient.

Le *North-Briton* avait beau jeu d'attaquer le ministère de lord

Bute, car on n'avait pas vu depuis longtemps pareille impéritie chez les hommes qui se trouvaient à la tête des affaires. Du mois de juin 1762 au mois d'avril 1763, quarante-quatre numéros de ce journal avaient vu le jour avec un succès incontesté. Puis Bute laissa la place à Grenville. Wilkes n'avait aucune raison d'en vouloir à ce dernier, qui semblait appelé pour réparer les fautes de son prédécesseur; il suspendit donc la publication de son recueil, et, la chambre des communes étant en vacances, il partit pour Paris. Au retour, l'une de ses premières visites fut pour Pitt, qu'il trouva discutant avec lord Temple, frère de Grenville, le discours du trône que le premier ministre lisait ce jour-là devant le parlement. Tous deux critiquaient fort ce document. Wilkes, rentré chez lui, mit par écrit cette conversation; il en fit le 45e numéro du *North-Briton*, qui parut quelques jours après.

Ce dernier écrit produisit un effet considérable; non pas que le public s'en émût beaucoup, car ce qu'on appelle aujourd'hui l'opinion publique était alors endormie; mais George III et ses ministres le lurent et s'en indignèrent. Lord Halifax, l'un des secrétaires d'état, consulta les conseillers légaux de la couronne sur la question de savoir comment on pourrait atteindre l'auteur et l'imprimeur, à quoi il fut répondu que ce libelle « infâme et séditieux » tendait à détruire l'affection que le peuple avait pour sa majesté, et qu'il y avait lieu de le poursuivre conformément aux lois. Avant d'avoir reçu cette réponse, lord Halifax lançait un mandat d'amener général « contre les auteurs, imprimeurs et éditeurs de l'écrit scandaleux intitulé *North-Briton*, n° 45. » Ce mandat d'amener n'était donc pas nominatif. Il était arrivé déjà quelquefois aux officiers de police judiciaire d'avoir recours à ce mode d'information quelque peu vague et arbitraire; mais la légalité en était douteuse. Les messagers du roi chargés de l'exécution allèrent droit au logis de Wilkes, l'arrêtèrent et saisirent ses papiers. Chez l'imprimeur, on découvrit le manuscrit du n° 45 écrit de sa main. Ainsi le fait était avéré. Cependant Wilkes, après quelques jours de secret, obtint de comparaître devant la cour des plaids communs, qui, sous la présidence du grand-juge Pratt, plus tard lord Camden, décida qu'il devait être mis en liberté parce que les priviléges de la chambre des communes protégeaient chacun de ses membres contre des poursuites pour la cause dont il s'agissait. La multitude, que le hardi pamphlétaire avait en sa faveur, accueillit cette sentence avec enthousiasme. On le reconduisit en triomphe jusque chez lui; le soir, les rues furent illuminées en l'honneur du héros du jour.

Wilkes, dont la fortune était fort ébréchée, s'en fût peut-être tenu là, s'il n'eût trouvé un protecteur riche et puissant en la personne

de lord Temple, l'intrigant et malicieux frère du premier ministre. A peine mis en liberté, il écrivait au secrétaire d'état une lettre à peu près ainsi conçue, qui fut rendue publique : « En sortant de la prison où vous m'avez fait enfermer, je m'aperçois que ma maison a été pillée, et l'on m'apprend que les papiers volés sont en votre possession. Veuillez me les rendre. » Si cette façon de s'exprimer pouvait plaire à la foule, elle était au contraire de nature à indisposer contre Wilkes tous les hommes modérés. Mieux inspiré, il poursuivit devant les tribunaux ceux qui l'avaient fait arrêter. Le cas était grave ; d'un côté les ministres avec le prestige que leur assurait la complicité avouée du roi, de l'autre un homme dont la conduite, toute passion politique mise à part, était blâmable. Toutefois le grand-juge Pratt n'hésita pas à se prononcer contre la couronne ; déclarant que le mandat d'amener général était illégal, il infligea des amendes considérables au secrétaire d'état qui l'avait signé de même qu'aux messagers qui l'avaient mis à exécution. Lord North fut contraint d'avouer plus tard que cette malencontreuse affaire coûtait 100,000 liv. sterling au trésor public. On loua beaucoup le grand-juge qui avait donné une preuve rare d'impartialité. George III, furieux de l'aventure, fit révoquer lord Temple et John Wilkes des fonctions honorifiques qu'ils remplissaient dans leurs comtés. Le parti de la cour s'apprêtait d'ailleurs à prendre sa revanche en une prochaine occasion.

Comme il ne trouvait plus d'imprimeur qui voulût courir le risque de travailler pour lui, Wilkes établit à son domicile une presse particulière pour éditer à nouveau la collection du *North-Briton*. Il s'en servit en même temps pour imprimer un opuscule obscène, l'*Essai sur la femme*, qui était une parodie d'une œuvre de Pope, avec des commentaires licencieux qu'il attribuait malignement au docteur Warburton, évêque de Glocester. Cet ouvrage, dont l'auteur paraît être du reste Potter, fils de l'archevêque de Canterbury, n'était pas destiné à la publicité. Il n'y en eut que douze exemplaires, dont aucun ne fut distribué. Il est vraisemblable que les anciens compagnons de plaisir de Wilkes en connaissaient l'existence. Un jour, l'un d'eux, lord March, se le procure par l'indiscrétion d'un domestique. Un autre affilié de l'abbaye de Medmenham, lord Sandwich, se charge d'en donner lecture à la chambre des lords. Aussitôt Warburton, qui siége dans cette chambre, proteste à son tour avec une ardeur excessive contre l'abus que l'on a fait de son nom. Ce fut un scandale tel que les lords citèrent Wilkes à leur barre. Le même jour, — c'était à la réouverture du parlement au mois de novembre, — l'un des ministres, lord North, présentait aux communes un compte-rendu de la procédure suivie contre

Wilkes; il demandait en outre à la chambre de déclarer que ce député avait enfreint son privilége par la conduite insolente qu'il avait tenue vis-à-vis des ministres de la couronne. Les débats furent d'une violence extrême. L'accusé se défendit avec calme et sang-froid. Pitt prit la parole en sa faveur tout en désapprouvant ce que Wilkes avait fait. Au fond, les extraits du n° 45, que l'on citait comme les plus coupables, nous semblent aujourd'hui de nature bien bénigne. « Le discours du trône, avait dit Wilkes, a toujours été accepté par la législature et par le public comme le discours des ministres. Celui de mardi dernier est sans parallèle dans les annales de notre pays. Il est douteux qu'on en ait jamais imposé davantage au souverain et à la nation. Quiconque aime sa patrie doit se lamenter qu'un prince doué de qualités si grandes et si aimables, qu'un roi que l'Angleterre révère avec raison ait accordé la sanction de son nom respecté aux plus odieuses mesures. » Est-ce donc là le langage d'un démagogue? Lord Chatam en dit bien d'autres plus tard lors de la discussion sur les îles Falkland. « C'est une honte pour le roi, une insulte pour le parlement; on met un mensonge dans la bouche du roi, » s'écriait devant la chambre des lords ce grand homme d'état, qui a toujours professé un respect absolu pour la personne du souverain; mais les discours prononcés devant les lords ou devant les communes ne recevaient pas comme maintenant une publicité indéfinie. Wilkes en aurait pu dire bien davantage dans le parlement sans exciter la colère. Il avait porté le débat devant le public par la voie de la presse : c'était le grand crime qu'on lui reprochait sans en faire l'aveu.

A cette époque, la chambre des communes ne se piquait guère d'honnêteté ni d'indépendance. Walpole avait entrepris d'acheter les votes à prix d'argent; il n'y avait que trop bien réussi. Newcastle, Grenville, l'imitèrent. La majorité, qui appartenait au ministère, décida que le pamphlet en question serait brûlé par le bourreau sur la place publique. Cela ne se fit pas sans opposition. Au jour de l'exécution, la foule irritée arracha le *North-Briton* du bûcher et mit en place une botte enjuponnée qui représentait, comme on sait, lord Bute et la princesse douairière. C'était une insulte que ces hauts personnages ne méritaient pas, car il y a toute apparence qu'ils étaient tout à fait étrangers à l'événement. Un des ouvriers typographes que Wilkes employait chez lui devait subir en même temps la peine du pilori. Au lieu de l'accabler de projectiles, suivant l'usage, on l'applaudit et l'on fit une quête à son profit. Wilkes ne pouvait plus se montrer en public sans être accueilli par des hourras frénétiques. Cependant ce succès populaire n'était pas sans danger. Déjà, à Paris, un capitaine écossais au ser-

vice de la France l'avait provoqué en duel à propos des injures que le pamphlétaire avait adressées à ses compatriotes; un autre Écossais voulut, dit-on, l'assassiner dans son logis de Londres. Enfin un secrétaire du trésor, que le *North-Briton* avait dénoncé comme l'un des intermédiaires les plus actifs dans les marchés honteux conclus entre le ministère et les membres des communes, provoqua Wilkes de telle façon que celui-ci fut contraint de se battre et reçut une blessure dangereuse. Les vacances de Noël étant arrivées, il était assez rétabli pour aller en France; il y retomba malade et ne put revenir à Londres à la réouverture de la session. Il envoya donc au *speaker* un certificat de deux médecins français; la chambre, toujours docile à l'impulsion ministérielle, ne voulut pas admettre ce certificat parce qu'il y manquait quelques formalités. Le 19 janvier 1764, Wilkes fut par un vote déchu de son siége. Le prétexte était en vérité bien frivole. Ce ne fut pas tout cependant. Traduit devant la cour du banc du roi comme auteur de libelles séditieux et obscènes, il fut condamné par contumace; puis, comme il ne se présentait pas, on le mit hors la loi. Le parti de la cour triomphait. Expulsé, condamné, ruiné, l'auteur du *North-Briton* expiait durement la haine que lui avait vouée George III.

Toutefois les affaires publiques n'en allaient pas mieux. D'abord les communes, malgré leur complaisance, ne se résignaient pas à sanctionner les mandats d'amener généraux. La question ayant été soulevée de nouveau, plusieurs membres dévoués au gouvernement, pourvus de charges à la cour, se prononcèrent contre les ministres, qui, par crainte d'un échec, se contentèrent d'un ajournement et le firent encore voter avec beaucoup de peine. Le roi s'en émut à tel point qu'il révoqua le général Conway, l'un des opposans, ne pouvant, écrivait-il à Grenville, confier un commandement dans son armée à quelqu'un qui votait contre lui dans le parlement. L'habitude avait été prise sous les deux premiers Georges de compter pour rien l'opinion ou le désir du roi : les temps étaient bien changés; la prérogative royale s'affichait hautement même sur un sujet qui touchait aux plus chers priviléges de la nation anglaise, puisqu'il s'agissait au fond de la liberté individuelle et de la liberté de la presse. Ce ne fut pas néanmoins l'irritation populaire ni l'opposition du parlement qui détermina la retraite de lord Grenville. Ce ministre avait la majorité dans les deux chambres, majorité vénale sans doute, mais enfin il l'avait. Suivant lui, au dire de Macaulay, tout pouvoir venait du peuple; mais le peuple avait délégué tout son pouvoir au parlement. Quelque impopulaire qu'il fût devenu, — il l'était autant que lord Bute, — quelque désagréable

qu'il fût au souverain lui-même, il était resté ministre parce que George III ne trouvait qui mettre à sa place. Il avait fait voter l'impôt sur les colonies de l'Amérique du Nord qui fut l'origine de l'insurrection américaine; il avait en maintes circonstances blessé le roi, qui n'avait renvoyé Pitt, quatre ans auparavant, que parce qu'il entendait être le maître. Enfin le marquis de Rockingham fut chargé de composer un nouveau ministère. C'était un homme de bon sens et de bonne réputation, son plus grand défaut était d'être médiocre et de n'être entouré que d'hommes médiocres; le parti whig ne comptait plus d'hommes capables depuis la retraite de lord Chatam, qui, malade et mécontent, ne voulait pas rentrer aux affaires. Il s'y décida bien quelques mois plus tard et reparut alors en compagnie du duc de Grafton; il ne fut, on le sait, qu'un chef nominal, vivant à l'écart, en dehors de Londres, incapable d'imposer à ses collègues et au parlement la forte direction que l'on avait coutume de recevoir de lui.

Wilkes était sans ressources lorsqu'il s'était réfugié à Paris après sa condamnation, car la fortune qu'il avait possédée était dissipée depuis longtemps. Il vivait d'une pension annuelle de 1,000 livres sterling que lui faisaient passer les membres de l'opposition libérale, le marquis de Rockingham en tête. Il n'était pas en moins bons termes avec Pitt et le duc de Grafton. Il se flatta dêtre enfin dédommagé en apprenant que ses amis rentraient au pouvoir : espoir bientôt déçu. Ceux-ci l'invitèrent à prolonger son séjour en France. La seule satisfaction qu'il obtint fut un vote de la chambre des communes qui proclamait l'illégalité des mandats d'amener généraux. Ce n'était pas assez; aussi écrivait-il tristement à l'un de ses confidens : « On ne peut jamais compter sur les ministres dans notre pays. Les whigs, en arrivant au pouvoir, deviennent aussitôt tories, quoique les tories, hélas! ne deviennent jamais whigs. » Malgré tout, il revint à Londres au mois de mars 1768 sans prendre la peine de se cacher; il écrivit une lettre au roi pour solliciter sa clémence. Bien que l'opinion des ministres lui fût favorable, il n'obtint aucune réponse. Voyant cela, comme le parlement venait d'être dissous, il eut l'audace de se porter candidat dans la cité de Londres. Le scrutin ne lui fut pas favorable; alors il se présenta aux électeurs du Middlesex. Il avait là des amis dévoués, entre autres le ministre anglican Horne Tooke, ecclésiastique turbulent, qui plus tard fit à son tour beaucoup parler de sa personne. Le comte Temple, le duc de Portland, l'appuyaient chaudement. Bref, il fut élu par les électeurs du Middlesex.

Autant les amis du roi étaient consternés, autant la populace se montra joyeuse de cet événement. Non contente de manifester sa

satisfaction par des cris, la foule obligea les habitans de Londres à illuminer leurs maisons. Le fameux numéro 45 redevint à la mode, comme cinq années auparavant, lors du procès du *North-Briton*. Un jour, le comte de Seilern, ambassadeur d'Autriche, homme grave et cérémonieux, se promenait en voiture. On le fit descendre, et l'on inscrivit le fatidique numéro à la craie sur la semelle de ses chaussures. L'ambassadeur fit mine de se fâcher; les ministres ne purent s'empêcher de rire de cette inconvenance, qu'ils n'avaient du reste aucun moyen de punir. Les oisifs multipliaient, divisaient, décomposaient le chiffre 45 de toutes les manières possibles. L'un d'eux eut le talent de découvrir que c'était précisément le nombre des bêtes énumérées dans l'Apocalypse. Que faire contre un tel engouement? Dans l'entourage de George III, les courtisans de bon sens soutenaient qu'il valait mieux apaiser la foule en pardonnant à Wilkes. C'eût été le plus sage; mais le roi était entêté, on ne put rien obtenir de lui. Lord Mansfield, qui avait jadis dirigé les poursuites contre le pamphlétaire et qui était un légiste consciencieux, avait contribué à faire rapporter la déclaration de mise hors la loi. Wilkes eut donc à comparaître devant la cour du banc du roi pour les deux délits dont il avait été accusé, c'est-à-dire la publication du *North-Briton* et celle du scandaleux écrit intitulé *l'Essai sur la femme*. Il se défendit avec modération et simplicité, rejetant avec raison le scandale de ce dernier libelle sur ceux qui en avaient soustrait un exemplaire par des moyens inavouables et qui l'avaient produit en pleine chambre des lords. Néanmoins il fut condamné à une grosse amende et à vingt-deux mois de prison. Pour la première fois en pareille circonstance, on lui faisait grâce du pilori, par crainte sans doute que cette exposition publique ne fût le prétexte d'une manifestation populaire en faveur du coupable.

Il était cependant député. Aussi le jour de l'ouverture du parlement, comme il était déjà sous les verrous, la foule l'attendait-elle à la sortie de la prison. Le gouvernement, qui n'avait nulle envie de le relâcher, avait pris des précautions. Un régiment de *highlanders* était sous les armes à peu de distance. Dès qu'il y eut tumulte, le magistrat du district fit avancer la troupe, qui fit feu sur la multitude et blessa quelques personnes. Un soldat, poursuivant dans une maison l'un des agitateurs, atteignit d'un coup de baïonnette un autre individu fort étranger à tout ce qui se passait. Celui-ci intenta tout de suite une action en justice contre le magistrat qui avait commandé le feu et contre le soldat par lequel il avait été blessé. Le premier fut acquitté, le second fut congédié avec une pension en guise de récompense. Puis le ministre de la guerre complimenta les troupes sur leur conduite en cette circonstance.

Cette façon d'agir était régulière; personne, à part quelques esprits turbulens, ne la désapprouverait aujourd'hui. Cependant Wilkes ne fut pas de cet avis, car, ayant reçu copie des ordres donnés par le secrétaire d'état, lord Weymouth, en prévision des troubles de cette journée, il l'envoya à un journal de Londres avec une lettre dans laquelle il accusait ce ministre d'avoir nourri contre le peuple des projets diaboliques d'assassinat. C'était rallumer la guerre. Peut-être le gouvernement ne demandait-il pas mieux que de ne plus s'occuper de Wilkes; mais il ne pouvait se dispenser de répondre à cette lettre, en sorte que l'auteur en fût puni. Lord Barrington, ministre de la guerre, vint proposer à la chambre des communes l'expulsion du pamphlétaire. Pour la seconde fois en effet, après un long débat, Wilkes fut déclaré indigne de siéger. La punition n'était pas proportionnée à la faute; ceux qui l'avaient votée ne tardèrent pas à s'en repentir.

Moins de quinze jours après, les électeurs du Middlesex réélurent Wilkes sans opposition. Était-il rééligible? Le cas était douteux, Le savant docteur Blackstone, commentateur de la constitution anglaise, n'avait jamais compris l'expulsion au nombre des causes d'indignité. Blackstone, qui vivait alors et même était député, ne craignit point de voter pour le gouvernement et de se donner à lui-même une sorte de démenti. Charles Fox, qui venait d'entrer au parlement avant d'avoir atteint sa vingt et unième année, infidèle aux idées libérales dont il s'inspira plus tard, Charles Fox parla contre Wilkes avec éloquence. Il subissait alors l'influence de son père, lord Holland, qui ne pouvait pardonner à Wilkes les attaques dirigées contre le cabinet de lord Bute, dont il avait fait partie. L'élection fut annulée; bien entendu, les électeurs persistèrent aussi dans leur choix. Cette fois il y avait un autre candidat, le colonel Luttrell, qui eut un petit nombre de suffrages. La chambre décida que ce Luttrell, bien qu'il n'eût eu qu'un cinquième des suffrages, était valablement élu. Il serait difficile de découvrir un autre exemple d'une si singulière décision, même dans les pays où le droit des électeurs est le moins en honneur. « Ainsi finit, s'écria Burke, une tragi-comédie jouée par les serviteurs de sa majesté au bénéfice de M. Wilkes et aux dépens de la constitution. » Les amis du roi ne pouvaient certes imaginer un moyen plus ingénieux de rendre populaire l'homme qu'ils détestaient le plus.

II.

Notez que l'infortuné George III, imbu des idées despotiques que l'on sait, n'avait eu jusqu'alors, en dix ans de règne, que des mi-

nistres déplaisans. Chatam, hautain et absolu, ne s'humiliait que pour la forme devant la majesté souveraine. Bute, à supposer que le roi ne l'ait pris que tard en aversion par le motif qui a été dit, n'était resté que quelques mois au pouvoir. Quant à Grenville, il avait toute l'arrogance d'une trop heureuse médiocrité. Rockingham et le duc de Grafton, tous deux du parti whig, étaient en quelque sorte les adversaires du parti de la cour; ils s'étaient montrés d'ailleurs peu capables. George III aurait voulu pour le moins avoir dans son conseil des gens bien élevés qui eussent un peu de condescendance pour ses opinions. C'est ainsi qu'il se rappelait encore avec gratitude dans ses vieux jours d'avoir vu à la tête de la marine lord Sandwich, un libertin, dont la conduite privée était notoirement scandaleuse, et cependant le roi, qui aimait ce ministre, était lui-même sans contredit un homme de mœurs pures. Enfin il découvrit dans lord North l'homme qu'il lui fallait, respectueux, point entêté, assez bien posé dans le parlement pour y exercer une influence considérable, capable de lutter à la tribune contre les meilleurs *debaters*. Lord North était de plus un lettré, un vrai gentilhomme, et c'est quelque chose, disait le roi, d'avoir affaire à un gentilhomme. Tant de qualités lui valurent de rester longtemps à la tête des affaires. Devenu premier ministre en janvier 1770, il ne se retira qu'en mars 1782. Lord North avait un profond mépris pour l'opinion publique, il se vantait volontiers d'être impopulaire. Alors tout dévoué au souverain, qu'il servait avec autant de docilité que de bonne humeur, il s'allia plus tard aux pires ennemis de la cour. Était-ce donc au moins un homme habile? Son long ministère ne fut signalé que par des guerres désastreuses contre les états insurgés de l'Amérique du Nord et contre la France, par des luttes intérieures où l'autorité n'eut pas toujours le dernier mot. L'histoire n'est pas aussi indulgente pour cet homme d'état que le fut George III, qui le conserva tant qu'il fut possible et ne le laissa partir qu'à regret. L'histoire le juge comme un homme sans conscience ni conviction que les soucis du pouvoir n'émouvaient pas, parce que rien ne le pouvait émouvoir. Le roi trouvait en lui le serviteur complaisant qu'il avait cherché depuis dix ans sans le découvrir encore. Avec lui, George III allait être en mesure de faire prévaloir les priviléges de la prérogative royale si chers à son cœur. Ce souverain triomphait enfin par ce seul motif qu'il avait suivi avec persistance une même ligne politique, tandis que les partis parlementaires étaient dans le désarroi. La lutte que Wilkes avait soutenue en hardi partisan n'était pas finie. On en va voir les derniers incidens.

L'élection du Middlesex venait d'avoir lieu lorsque lord North de-

vint premier ministre et que s'ouvrit la session de 1770. Chatam, soutenu par lord Camden, protesta dans la chambre des lords avec sa vigueur accoutumée contre l'admission du colonel Luttrell. « Le caractère et les actes de M. Wilkes, disait-il, ont été mis en cause fort mal à propos, non-seulement ici, mais encore dans la chambre des communes, où la cause s'est jugée. Pour les uns, c'est un grand patriote; pour d'autres, c'est un vil incendiaire. Quant à moi, je ne le considère que comme un citoyen anglais à qui la loi confère certains droits que la loi seule lui peut enlever. Les vices de sa vie privée ne me touchent pas plus que les mérites de sa vie publique. Fût-il le dernier des hommes, je défends en son nom la sécurité de tous. Le ciel nous préserve, messieurs, que l'usage s'établisse en ce pays de mesurer les droits civils d'un citoyen par la moralité de son caractère. » Ne sont-ce pas là de nobles paroles qui justifient l'attention que nous donnons aujourd'hui à la vie d'un simple libelliste? L'éloquence de Chatam n'eut pas le pouvoir de convaincre les lords; une immense majorité se prononça contre la motion qu'il avait proposée. Les réclamations ne furent pas moins vives dans la chambre des communes; elles n'eurent pas meilleur succès. En dehors du parlement, les esprits étaient également agités. Ce fut alors, paraît-il, que s'établit la coutume de tenir des *meetings* pour discuter en public la question du jour; on signait des pétitions pour demander au roi la dissolution d'une chambre qui s'était rendue indigne de siéger en expulsant l'un de ses membres sans motifs suffisans. Le parti de la cour n'était point de cet avis. Au contraire l'expulsion de Wilkes avait été pour George III et pour son entourage un sujet de grande satisfaction.

Cependant quelques-unes de ces protestations se présentaient avec un apparat dont le gouvernement devait être fort embarrassé. Ainsi le corps municipal de Londres, réuni dans la salle du conseil, décida que des remontrances seraient adressées au roi. En ce temps, la Cité de Londres n'était pas comme aujourd'hui un simple lieu de rendez-vous où l'on vient quelques heures de la matinée pour expédier ses affaires, que l'on quitte le plus vite possible pour achever sa journée dans une maison confortable de la banlieue. Les gros négocians, les principaux banquiers y demeuraient; ils y avaient leurs affections, leurs habitudes, leur *home* en un mot. Faire partie de la cour des aldermen était un honneur envié que ne dédaignaient ni les plus riches, ni les plus intelligens. Parfois quelques représentans de cette vaillante bourgeoisie entraient à la chambre des communes en achetant un bourg pourri; mais l'esprit général du parlement leur était hostile. D'ailleurs ils étaient toujours mal vus à la cour. En somme, la Cité était un foyer de

libéralisme et d'opposition, le seul peut-être qu'il y eût en Angleterre, car les corps municipaux des autres grandes villes du royaume subissaient le prestige de l'autorité royale autant que les campagnes : aussi y eut-il sensation lorsque le lord-maire Beckford, accompagné d'une suite nombreuse, vint un jour admonester George III, qui s'en montra fort blessé, comme on pense. Peu de jours après, le lord-maire revint à la charge; sur une réponse décourageante du souverain, il proféra des paroles qui, tout en ne s'adressant qu'aux ministres présumés seuls responsables, atteignaient le roi lui-même, puisque celui-ci était le seul ennemi irréconciliable de Wilkes. George III se mit en colère, dit-on, et, portant la main sur la garde de son épée, il fit entendre qu'il la tirerait plutôt que d'accorder la dissolution des communes. C'était donc bien la volonté personnelle du monarque qui se trouvait en lutte contre la volonté populaire. Le parlement n'était plus qu'un comparse, soutenu par l'un, attaqué par l'autre des deux partis en lutte, ce qui ne s'était pas vu depuis la révolution. Toutefois les esprits se calmèrent peu à peu. Personne ne se souciait sans doute de pousser les choses à l'extrême; d'ailleurs le principal agitateur, retenu en prison, ne pouvait prendre une part directe au conflit.

Au fond, Wilkes n'était pas si malheureux sous les verrous qu'il eût hâte d'en sortir par un coup de tête. On lui avait donné pour logement une maison commode où il vivait à l'écart des autres détenus. Sa table était servie avec profusion, grâce aux cadeaux de poisson, de gibier, de fruits, que lui expédiaient de nombreux admirateurs. Il avait la visite des hommes les plus considérables du royaume, par exemple Burke et lord Rockingham. De tous côtés lui arrivaient des dons en argent qu'il acceptait avec d'autant moins de scrupules que sa fortune était dissipée et ses affaires toujours en désordre. Les habitans de Charleston lui envoyèrent d'Amérique une somme de 1,500 livres sterling. Dans ce temps aussi, les électeurs d'un quartier de Londres l'élurent alderman, ce qui lui rendait une situation politique. Le jour où il fut enfin mis en liberté, on illumina à Londres, où le lord-maire lui-même prit part à cette manifestation, et dans d'autres villes de province. Il eut le bon goût de se soustraire aux ovations que la foule lui aurait faites volontiers; mais il accepta sans remords l'appui pécuniaire de ses nombreux adhérens. Il s'était formé une association qui, sous prétexte de défendre les droits des citoyens, n'avait en réalité d'autre occupation que de payer les dettes de Wilkes pour empêcher qu'il ne fût poursuivi par ses créanciers. George III apprit cela; il se dit qu'il suffisait de ne pas donner un nouvel aliment à la popularité de ce turbulent adversaire, que ses amis les plus dévoués se lasseraient de

le secourir, et qu'il finirait par être oublié. C'était raisonner juste; mais Wilkes n'était pas homme à rester inactif.

Il était alderman. A ce moment se discuta de nouveau une question toujours débattue, souvent tranchée par les mesures prohibitives de l'une ou l'autre chambre, et toujours renaissante néanmoins, tant il est vrai que la loi ne prévaut pas contre l'opinion publique. Les communes avaient interdit aux journaux de publier leurs débats. Les publicistes s'en dédommageaient par des subterfuges dont personne n'était dupe. Ainsi les journaux rendaient compte des séances du club politique ou du sénat de Lilliput. Ils attribuaient les discours à Brutus ou à Cicéron, ou bien encore ils désignaient les orateurs par des initiales. On l'a dit plus haut, le *North-Briton* appela les gens par leur nom, ce qui était au fond plus poli que de les indiquer par un sobriquet transparent. Un certain régime de tolérance s'était établi lorsque le colonel Onslow, l'un des députés contre qui la malignité de la presse s'était le plus exercée, s'avisa de réclamer des poursuites contre deux imprimeurs. George III ne manqua pas de manifester la satisfaction qu'il éprouvait de cette proposition. Il avait la presse en horreur, comme tous les despotes. Par son ordre, les ministres se résignèrent, quoiqu'à regret, à décréter d'accusation les imprimeurs incriminés, avec une récompense de 50 livres sterling pour quiconque appréhenderait l'un d'eux. Ceci étant connu, un imprimeur nommé Wheble se fit arrêter par un ouvrier typographe et conduire devant le magistrat de service à Guildhall. C'était Wilkes, qui mit l'imprimeur en liberté et tout au contraire retint en prison l'ouvrier pour avoir indûment appréhendé au collet l'un de ses concitoyens. Peu après, un officier de la chambre des communes arrêta à son tour l'éditeur de l'*Evening-Post*. Le lord-maire, assisté d'un autre alderman, fit dans ce cas ce que Wilkes avait déjà fait; il relâcha l'imprimeur et ne laissa l'officier de la chambre en liberté que sur caution. Là-dessus, la chambre des communes s'irrita que ses ordres fussent ainsi méconnus. Le lord-maire et les deux aldermen furent cités à la barre. Wilkes refusa de comparaître; il inspirait tant de crainte que l'on n'osa pas insister. Ses complices furent envoyés à la Tour, où ils restèrent six semaines, recevant par compensation les témoignages d'estime de tous les membres influens de l'opposition. En définitive, la question était jugée; la chambre, après cet acte de sévérité, n'osa plus se plaindre. Imprimeurs et éditeurs eurent dorénavant toute liberté de fabriquer des comptes-rendus des séances comme il leur plaisait.

C'était une victoire de l'opinion, victoire dont le public fit honneur à Wilkes seul, bien qu'il n'eût pas été seul à lutter contre la

majorité de la chambre. En récompense, on l'élut shérif, puis, deux ans après, lord-maire, en dépit de l'animosité que la cour lui témoignait toujours. A cette époque, la corporation de la Cité était une des plus hautes institutions politiques du royaume; être lord-maire, c'était presque autant que d'être premier ministre. Il y avait dix ans que Wilkes luttait contre le pouvoir royal. Il avait failli être tué en duel, il avait passé de longs mois en prison, il avait été expulsé plusieurs fois du parlement. Malgré tous ces incidens, malgré le mauvais renom que lui avait valu sa vie privée, il atteignait la plus haute position qu'il pût ambitionner. Ce qu'il y a de plus extraordinaire en son histoire, disait avec raison Robert Walpole, c'est la durée de son influence. Masaniello à Naples, Rienzi à Rome, Sacheverell à Londres, ont eu chacun leur jour de popularité, puis ils sont morts, et l'on n'a plus entendu parler d'eux. La popularité prodigieuse de Wilkes a vécu dix ans et ne s'est éteinte que lorsqu'il eut triomphé. Au reste, tous les succès lui vinrent en même temps, d'autant plus que ses adversaires renonçaient à la lutte. Aux élections générales de cette même année (1774), les électeurs du Middlesex lui rendirent le mandat de député, dont il avait été privé par un vote quelque temps auparavant. Personne ne songea plus à lui opposer l'arrêt d'expulsion rendu jadis contre lui.

Jusqu'alors cet heureux pamphlétaire n'avait été, pour ainsi dire, qu'un être impersonnel en qui s'était incarnée pour la multitude l'horreur du pouvoir absolu. Aux yeux du public, il n'avait pas plus triomphé par ses qualités propres que démérité par ses vices. A vrai dire, on ne savait que fort peu de quoi il était capable; à part les quelques libelles qui avaient commencé sa réputation, il n'avait guère donné la mesure de ce qu'il pouvait faire. Les plus malins n'avaient qu'une médiocre confiance en lui. Robert Walpole disait à l'époque de la première élection du Middlesex : « A mon avis, la chambre des communes est l'endroit où il peut faire le moins de mal, car c'est un pauvre orateur; il y sera bientôt dédaigné. » Comme tant d'autres personnages de tous les temps, Wilkes avait à faire ses preuves de capacité non pas avant d'obtenir un premier succès, mais après être arrivé au faîte des honneurs. Comment il s'en acquitta, c'est ce qu'il reste à dire. La fin modeste de cet ancien agitateur n'est pas un des traits les moins curieux de sa vie.

La grande affaire de l'époque était la querelle entre la métropole et les colonies de l'Amérique du Nord. Walpole, si puissant qu'il fût, n'avait osé taxer les possessions lointaines de la Grande-Bretagne, même lorsque le trésor était dans la pénurie. A ceux qui le lui proposaient, il répondait avec son bon sens ordinaire qu'il laisserait cette innovation à des ministres plus hardis que lui. Grenville,

infatué de son importance, ne fut pas si prévoyant, bien que les colonies se fussent notablement accrues depuis vingt ans. Sur sa proposition, le parlement leur imposa un droit de timbre. Le parlement de la Grande-Bretagne avait-il le droit de voter des impôts sur les habitans d'une dépendance lointaine qui n'étaient pas représentés sur ses bancs? En principe, l'alternative n'est pas douteuse aujourd'hui. Les colons de la Nouvelle-Angleterre ne le pouvaient dénier à moins de se déclarer tout à fait indépendans; mais il y avait une question d'opportunité, de justice, que le projet de Grenville tranchait avec trop de précipitation. Après des débats auxquels l'attitude menaçante des colons donnait un intérêt majeur, la loi du timbre fut rapportée; quelques mois plus tard, sous le ministère du duc de Grafton et de Pitt, tandis que celui-ci se tenait malade à l'écart, un autre chancelier de l'échiquier, Charles Townshend, fit voter des droits de douanes sur le thé et d'autres matières dans les ports de l'Amérique du Nord. Lord North maintint cet impôt malgré les réclamations des colonies, qui se traduisirent bientôt par des actes de rébellion. George III montrait en cette occasion l'entêtement dont il faisait preuve en toutes les affaires dont il daignait s'occuper. La guerre était donc déclarée entre la mère-patrie et ses enfans d'outre-mer, guerre fratricide où les forces paraissaient bien inégales, puisqu'il y avait d'un côté toutes les ressources d'une nation qui était alors en paix avec l'Europe, et de l'autre les milices inexpérimentées de colonies récentes qui, plus adonnées au travail qu'aux exercices militaires, n'avaient encore essayé leurs armes que contre les tribus indiennes.

A vrai dire, l'opinion publique était cette fois avec le roi et ses ministres. Les guerres que Pitt avait soutenues contre l'Espagne et la France, quelque glorieux qu'en eussent été les résultats, avaient laissé des charges qu'il fallait payer. La foule n'eût pas compris que les colonies fussent exemptes des dettes que l'on avait contractées en grande partie pour les défendre; mais après quelques années, lorsque ces colonies eurent prouvé qu'elles étaient capables de soutenir la lutte, lorsque le congrès colonial, réuni à Philadelphie en juillet 1776, eut proclamé l'indépendance des treize états et que les esprits se furent tellement envenimés que la soumission n'était plus possible, il ne restait plus qu'à se demander lequel valait le mieux ou de continuer une guerre désastreuse à laquelle les autres puissances européennes allaient prendre part, ou bien de s'accommoder avec les rebelles. Lord Chatam ne sut pas prendre une résolution virile; autant il désapprouvait cette guerre mal conduite et soutenue avec des efforts disproportionnés, autant il s'indignait à la seule idée de reconnaître l'indépendance des États-Unis

de l'Amérique du Nord. On le sait, le dernier discours que ce grand homme d'état prononça devant la chambre des lords avait pour but de combattre une motion en faveur de la paix. Il ne pouvait se résigner au démembrement de la patrie qu'au temps de sa propre grandeur il avait faite si puissante. Cependant la raison, même le patriotisme, commandaient alors de mettre fin à une guerre aussi longue qu'inutile.

Il semble que Wilkes ait été l'un des premiers à le comprendre, par quoi il aurait fait preuve de perspicacité. Dès le début des hostilités, il engageait le gouvernement à ne pas pousser les colons à des mesures extrêmes, qui rendraient la réconciliation impossible. Si les comptes-rendus législatifs de l'époque sont authentiques, Burke et Fox, les grands orateurs de la fin du XVIIIe siècle, n'auraient jamais parlé d'une façon plus juste ou plus éloquente. « Lorsque la résistance est couronnée de succès, ce n'est plus une révolte, c'est une révolution, disait Wilkes aux membres des communes. Qui vous garantit, ajoutait-il, que, si les Américains réussissent à devenir indépendans, ils ne célébreront pas plus tard l'ère glorieuse de la révolution de 1775 comme nous célébrons celle de 1668? » D'année en année, à mesure que la lutte s'aggravait, il osait qualifier de grands patriotes les chefs de l'insurrection; il avouait son admiration pour le peuple américain, ce peuple pieux et religieux, disait-il, qui observe avec ferveur le premier des commandemens divins : croissez et multipliez.

N'eût-il défendu que cette thèse avec une semblable vigueur, Wilkes aurait déjà tenu dignement sa place dans la chambre des communes; mais il montra dans d'autres circonstances encore que la multitude avait eu raison d'associer son nom à celui de la liberté dix ans auparavant (1). D'abord il obtint que la chambre effacerait de ses registres la délibération inique en vertu de laquelle il avait été jadis expulsé et remplacé par le colonel Luttrell. C'était une victoire tardive dont tous les amis sincères de la constitution devaient se féliciter. Puis il entreprit de faire passer un bill sur la réforme électorale. Il échoua, ce n'est pas étonnant. William Pitt lui-même reproduisit un peu plus tard la même motion avec aussi peu de succès. Du reste, sur la fin du trop long ministère de lord North, l'opposition avait le beau rôle, on en conviendra. Rien ne réussissait de ce que le gouvernement avait entrepris. Outre que la guerre était malheureuse, l'Irlande s'agitait, une émeute ensan-

(1) On raconte qu'à l'époque où le parti de la cour était le plus irrité contre Wilkes, le prince de Galles, encore enfant, entra un jour dans le cabinet du roi en criant : « Vive Wilkes et la liberté. » C'était le mot d'ordre que proféraient toutes les bouches, que l'on écrivait sur tous les murs.

glantait les rues de Londres. Lord North poursuivait, non par conviction, mais par complaisance, la politique qui plaisait le mieux au roi. De temps en temps, après avoir offert sa démission, il consentait à rester en place sur les supplications de George III, qu'il n'aimait pas au fond, comme il le montra plus tard. Enfin, lorsque le courrier d'Amérique apporta la triste nouvelle de la capitulation de Cornwallis, comprenant que soutenir la lutte devenait impossible, il prit une bonne fois la résolution de se retirer. Il avait été douze ans premier ministre, toujours impopulaire (il en convient lui-même), toujours en butte dans le parlement aux attaques d'adversaires non moins habiles qu'éloquens; l'opinion publique lui avait été contraire presque constamment. Toutefois, s'il conserva tout ce temps le pouvoir, ce ne fut pas seulement par la faveur du souverain; on peut lui rendre cette justice, qu'il possédait une dextérité rare dans le maniement des hommes. Nul n'avait plus que lui l'oreille du parlement, suivant l'expression consacrée. Pour lui, de même que pour Grenville, qui ne le valait pas, avoir la majorité dans le parlement était le grand point, quelles que fussent les idées dominantes dans la population. On a revu depuis des ministres imbus des mêmes préjugés; leur passage au pouvoir a-t-il jamais été un événement heureux?

Il est vraisemblable qu'à la chute de lord North s'évanouirent les dernières velléités despotiques de George III. Le nouveau cabinet, dont lord Rockingham était le chef, ne se composait que de whigs. Peut-être ceux-ci, qui vivaient depuis longtemps dans l'opposition, manquaient-ils alors de l'expérience des affaires, ou plutôt, en devenant les maîtres, crurent-ils à tort que le ministère devait renfermer toutes les sommités du parti sans que les membres qui le composaient eussent un programme commun. Après dix-huit mois de discussions intestines, les hommes qui marquaient le plus dans le parlement s'effacèrent pour laisser la première place à William Pitt. Celui-ci n'avait que vingt-trois ans; de même que son père, il avait l'éloquence et l'autorité; il sut garder le pouvoir que les autres lui avaient abandonné.

C'est ici que s'arrête, à vrai dire, la carrière politique de Wilkes. Cet agitateur, dont le nom avait acquis une si bruyante notoriété, ce pamphlétaire, dont les écrits avaient tant scandalisé la cour, n'était après tout qu'un whig fort modéré, un royaliste dévoué, qui se contentait de la dose de réformes et de libertés que lord Chatam et William Pitt admettaient l'un et l'autre. Fox et Sheridan l'accusèrent bientôt d'être un transfuge parce qu'il ne votait plus avec eux. D'ailleurs l'âge avait calmé sans doute l'ardeur de ses jeunes années, et il était enfin en possession d'une fastueuse siné-

cure : les citoyens de Londres l'avaient élu chambellan. L'un des devoirs de cette charge était de haranguer les grands hommes auxquels on conférait, à titre d'honneur extrême, le droit de cité. William Pitt, Cornwallis, Nelson, reçurent tour à tour ses souhaits de bienvenue. Quelle singulière transformation depuis le temps où les deux chambres du parlement qualifiaient d'écrits scandaleux tout ce qui sortait de sa plume! Autrefois il avait fait imprimer un libelle infâme, maintenant il publiait avec un soin minutieux des éditions nouvelles des classiques grecs ou latins, non point pour en tirer profit, mais pour en offrir des exemplaires à ses amis. Après avoir irrité le roi plus que qui que ce fût au monde, il était reçu à la cour. Un jour, raconte-t-on, George III, qui ne gardait pas rancune, lui demandait des nouvelles de son ami l'avocat Glynn, en qui Wilkes avait trouvé un défenseur ardent à l'époque de ses luttes judiciaires: « Ce n'est pas mon ami, répondit-il; il était *wilkite*, et je ne l'ai jamais été. » Ses détracteurs prétendent qu'il reniait par là les actes de sa conduite passée; peut-être entendait-il exprimer plutôt qu'il répudiait les exagérations auxquelles ses partisans s'étaient alors abandonnés, ou peut-être encore cédait-il simplement au plaisir de faire un bon mot. C'était un homme d'esprit, plus Français qu'Anglais sous ce rapport. Éducation, instruction, vives reparties, il possédait, sauf les agrémens du visage, toutes les qualités d'un homme de bonne compagnie.

Singulier personnage en résumé! D'autres hommes de la même époque ont eu des vices plus apparens sans qu'on leur en fît autant de reproches. Dissipateur, il le fut toute sa vie; mais il était sobre, tandis que la plupart de ses contemporains, le prince de Galles en tête, se signalaient par de honteux excès de boisson. Il ne jouait point, tandis que Fox gaspillait au jeu toutes les ressources que lui procuraient son patrimoine et les grands emplois de l'état dont il était investi. Cependant Wilkes passe dans l'histoire du XVIIIe siècle avec un mauvais renom en dépit des services signalés qu'il rendit à son pays. Les Anglais lui doivent la suppression des mandats d'amener anonymes, que l'on peut comparer assez justement aux lettres de cachet de notre ancien régime. Ils lui doivent encore la publicité des débats parlementaires. Il fut toute sa vie le champion déterminé de la liberté d'écrire. « Jusqu'où va en Angleterre la liberté de la presse? » lui demandait un jour le prince de Croy, gouverneur de Calais, à l'époque où tout le monde s'occupait du *North-Briton*. « Je l'ignore, mais je cherche en ce moment à m'en assurer, » fut la réponse du publiciste, que les amis du roi poursuivaient alors par tous les moyens en leur pouvoir. Était-ce un ambitieux qui voulait faire du bruit, ou bien un cynique qui voulait se

vendre au plus haut prix? Quelques-uns de ses biographes l'ont prétendu. Il faudrait convenir alors qu'il ne sut pas se faire valoir autant qu'il le méritait. D'ailleurs ces hypothèses malveillantes n'expliquent pas tous les actes de son existence. On a de lui des lettres intimes à des amis, à sa fille, qu'il chérissait; il y montre une certaine chaleur de cœur, de l'indépendance, voire du désintéressement. Tout bien considéré, autant croire qu'il y allait de franc jeu et qu'il pensait agir avec un certain dévoûment chevaleresque au profit d'idées généreuses que chacun doit respecter.

Retiré de la vie politique en 1784, Wilkes ne parut plus en public qu'autant que l'exigeaient les fonctions de chambellan de la Cité. Il mourut treize ans après, ne laissant aucune fortune. Alors son ancien adversaire, George III, était bien changé; cet infortuné souverain ressentait déjà les atteintes de la maladie mentale qui plus tard lui enleva tout à fait la conscience de lui-même. Au début, George III avait affiché des prétentions despotiques; il avait ameuté contre lui la plus nombreuse partie de la population, qui redoutait une réaction contre les principes introduits par la révolution de 1688. Peu à peu la foule s'était aperçue que ces craintes étaient vaines; elle aimait dans le roi la régularité de ses mœurs, un dévoûment journalier aux affaires publiques; elle sentait que ce prince, après avoir perdu les provinces de l'Amérique du Nord, par sa faute ou par celle de ministres incapables, n'avait plus d'autres préoccupations que le bien-être et la sécurité du peuple anglais. Parmi les souverains qui ont vécu longtemps, il n'en est pas qui ait été plus menacé dans sa jeunesse, plus révéré dans son âge mûr. Personne n'eût songé à reprendre vers la fin du siècle le rôle que Wilkes avait joué de 1765 à 1775. Le régime parlementaire était en effet dans toute sa gloire, et les tentatives faites pour rétablir la prérogative royale étaient peut-être si bien oubliées que l'on ne rendait plus justice au vigoureux libelliste qui en avait été le plus persistant adversaire.

H. Blerzy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre 1875.

C'est vraiment une fatalité qui conspire sans cesse contre la clarté des situations, et, on pourrait l'ajouter, contre le repos de la France, contre les vœux les plus légitimes et les plus évidens du pays.

A voir ce petit tourbillon assez superficiel, mais agaçant d'incidens ministériels, de correspondances et de discours, on dirait que rien n'a été fait depuis huit mois, qu'il n'y a ni une constitution votée, ni un ordre politique définitif, et qu'il s'agit encore de tout remettre en question par des conflits d'interprétations ou même par ces élections plus ou moins prochaines auxquelles tout le monde semble se préparer. La situation est cependant assez simple, elle a son origine, ses limites, son caractère, ses conditions, et le sentiment du pays s'accorde avec ses plus pressans intérêts pour demander aux hommes, aux partis de ne pas mettre un triste zèle à défaire ce qu'ils ont fait, de maintenir par raison l'œuvre créée par nécessité. Ce qui a été établi, c'est la république, une république conforme aux circonstances, évidemment constituée et organisée de façon à replacer la France parmi les nations régulières, en protégeant une grande renaissance contre les dangers extérieurs aussi bien que contre les agitations intérieures. La situation est claire et légalement définie, l'intérêt du pays est, on peut le dire, criant, la politique nécessaire appropriée à cet ensemble de choses serait, si on le voulait, simple, relativement facile, dans tous les cas possible et digne d'être tentée par des esprits sérieux. D'où vient donc cette apparence de confusion ou cette incertitude inquiète qui éclate dans les discours, dans les polémiques et souvent dans les actions? C'est qu'on ne veut pas s'en tenir à la réalité, c'est qu'au lieu de se rapprocher, de s'unir, on se divise, on se défie mutuellement, et de tous les côtés on se réserve en restant sous les armes. M. le vice-président du conseil poursuit sa chimère de majorité conservatrice reconstituée avec des élémens hostiles, et il a de la peine à se défendre de la réaction

qui l'attire. Les républicains modérés du 25 février se sentent désagréablement harcelés par le radicalisme, qui profite des vacances pour promener son drapeau en désavouant tout ce qui a été fait. Les légitimistes par l'organe de M. de La Rochette querellent le centre droit, qui répond par l'organe de M. O. d'Haussonville ou de M. Callet, et les bonapartistes, difficiles à décourager, cherchent l'issue par laquelle ils pourront revenir. Au milieu de tout cela, la constitution devient ce qu'elle peut, le ministère raconte ses petits démêlés ou ses réconciliations dans le *Journal officiel*, et c'est ainsi que cette malheureuse politique, qui serait facile, trébuche sur les incidens ou s'obscurcit de toute sorte de contradictions, sans avoir d'autre garantie que cette force des choses, cette sagesse intime du pays qui après tout finira sûrement par avoir le dernier mot.

Allons droit aux deux points essentiels de cette situation confuse : la difficulté qu'éprouve à se dégager, à se préciser, la politique conservatrice telle que l'entend le gouvernement, et les diverses manifestations républicaines qui se sont succédé depuis quelques jours. Une des choses les plus bizarres certainement, une des plus significatives peut-être, est cette apparence ou ce commencement de crise ministérielle dont on nous a réservé la surprise au moment où l'on s'y attendait le moins. Comment tout cela s'est-il passé? Évidemment il ne faut rien grossir : c'est moins une crise qu'un nuage dissipé dès les premières explications. Lorsque M. le ministre des finances prononçait au château de Stors, devant les maires du canton de l'Isle-Adam, un discours à la fois si conservateur et si libéral, d'une si franche et si spirituelle allure, il ne pouvait avoir l'intention d'élever drapeau contre drapeau, de former un camp de dissidence dans le cabinet dont M. Buffet est le chef : c'est clair comme le jour. Si ce discours de Stors avait paru tout simplement le lendemain dans le *Journal officiel*, personne n'aurait songé à y voir le signe d'une sérieuse discordance de politique dans le ministère. Ce qui a fait l'incident, c'est que le discours n'a pas paru dans le *Journal officiel*, — et il n'a pas paru peut-être parce que M. le vice-président du conseil était dans les Vosges, parce qu'il était tout plein du souvenir du discours qu'il avait prononcé lui-même à Dompaire, probablement aussi parce qu'il a les susceptibilités de son rôle de chef de cabinet. Ce qui a compliqué l'incident, c'est qu'aussitôt les commentaires n'ont pas manqué, supposant ou exagérant le conflit, s'évertuant à mettre en relief une contradiction entre les paroles de M. Léon Say et les paroles de M. Buffet. On ne s'y est pas laissé prendre; la raison des principaux membres du cabinet et le bon sens de M. le président de la république ont suffi pour dissiper le malentendu. La difficulté n'a pas été sérieuse, et tout a fini par la publication au *Journal officiel* du discours de Stors accompagné d'une lettre où M. Léon Say, en dégageant sa pensée de tous les com-

mentaires, en expliquant ses paroles, n'a fait que maintenir avec une adroite fermeté ce qu'il avait dit. Mettons qu'il n'y a eu ni vaincu, ni vainqueur, nous ne demandons pas mieux : on s'est expliqué, on s'est entendu, et le *Journal officiel* a eu la bonne fortune de pouvoir enregistrer tout à la fois l'existence et le dénoûment de la crise.

Au fond, de quoi s'agissait-il? M. Léon Say a signalé comme un « fait heureux » l'évolution parlementaire où a disparu l'ancienne majorité du 24 mai, et d'où est sortie la majorité nouvelle ralliée dans le vote du 25 février; c'était, à ce qu'il paraît, le point délicat. M. le ministre de l'intérieur cependant ne peut pas avoir une autre opinion de cette évolution parlementaire, à laquelle il a lui-même aidé par sa dextérité de président de l'assemblée; il ne peut pas trouver bien malheureuse une situation dont le ministère est l'expression au pouvoir. Ce que M. le ministre des finances a dit, M. le vice-président du conseil ne peut le désavouer sans se désavouer lui-même. Le dissentiment ne pouvait donc être sérieux. Ce qu'il y a de grave, c'est cette obsesssion inquiète à laquelle M. Buffet semble obéir dès qu'il est question de tous ces événemens, de la majorité du 24 mai ou de la majorité du 25 février; c'est cette préoccupation de dégager le ministère de tout élément nouveau, pour le ramener à la tradition strictement orthodoxe, à ce qu'il appelle d'une manière un peu mystérieuse la politique conservatrice. C'est là le point sur lequel semble toujours planer une équivoque dangereuse, dont le dernier incident n'est peut-être qu'un symptôme de plus. Que le ministère reste conservateur, rien de mieux assurément; qu'il se présente compacte, uni sur les questions essentielles devant l'assemblée, et qu'il aille jusqu'au bout de sa tâche, jusqu'aux élections, rien de mieux encore, d'autant plus que ceux qui parlent légèrement de modifications ministérielles ne se rendent peut-être pas un compte exact des conséquences d'une crise de pouvoir à laquelle M. Dufaure et M. Léon Say ne survivraient probablement pas plus que M. Buffet. Encore faut-il s'entendre et savoir ce qu'on veut, ce que signifie ce mot de conservateur dont tout le monde se sert aujourd'hui. M. le vice-président du conseil est un homme assez sérieux pour qu'on parle sérieusement et nettement avec lui. Ce que nous lui reprochons, ce n'est pas d'arborer hautement le drapeau de la politique conservatrice, c'est au contraire de ne pas servir toujours l'intérêt conservateur bien entendu, de sacrifier à des préventions, à des défiances, à des partis-pris la vraie politique conservatrice, et en vérité d'avoir plus d'obstination que d'autorité. D'autres esprits plus éminens, dans des circonstances moins compliquées, ont essayé de jouer ce rôle, et ils y ont échoué, parce qu'il ne suffit pas de se fixer dans une certaine immobilité, de favoriser toutes les influences de réaction, de résister à tout mouvement.

Le meilleur moyen d'être conservateur dans la république d'aujourd'hui, puisqu'après tout nous vivons dans la république, ce n'est pas

de paraître désavouer ce qu'on a fait, d'avoir toujours l'air de redouter plus que de désirer l'alliance des opinions libérales les plus modérées et de se rejeter vers ceux qui n'ont pas voté la constitution, qui la renient et qui ne comptent s'en servir que pour la ruiner. Il y a peu de jours, M. de La Rochette écrivait : « J'admire certainement beaucoup M. Buffet, qui lutte courageusement contre les conséquences logiques de son acte du 25 février... » Pas plus tard qu'hier, M. de Belcastel, dans une lettre pleine d'une fière sincérité, mais aussi d'illusions et d'un mysticisme ardent, M. de Belcastel à son tour disait son mot sur la constitution, sur « la misère de cet expédient comparé à la vraie constitution française » et fait pour inspirer « l'humiliation et la douleur; » mais enfin les temps sont durs, et il n'est point impossible aux conservateurs de se servir de l'expédient, « si mauvaise opinion qu'ils aient de l'instrument qui leur demeure. » C'est à ce qu'il paraît une nouvelle manière de recommander la constitution.

M. Buffet ne l'entend pas ainsi certainement, pas plus qu'il ne mérite le singulier éloge de M. de La Rochette; seulement il a l'air d'avoir passé, lui aussi, « sous les fourches caudines, » selon le mot de M. de Belcastel, et de chercher son équilibre conservateur, non dans les conditions réelles où nous sommes, mais dans la reconstitution rétrospective, chimérique, d'une majorité hostile. Il ne veut pas qu'on dise que la majorité du 24 mai est « heureusement et définitivement dissoute. » Avec cela, une politique se rétrécit et se fatigue, elle s'expose à être toujours suspecte et à devenir impuissante.

Qu'en résulte-t-il en effet? M. le vice-président du conseil se crée certainement une situation difficile devant l'assemblée. Pour son illusion de politique conservatrice, il s'affaiblit lui-même, il diminue ses propres chances dans les questions d'un ordre réellement conservateur. Il décourage ceux qui ne se sont jamais refusés, qui ne se refuseraient pas plus aujourd'hui à un vote de garanties utiles, fût-ce au prix de quelques concessions nouvelles, et il n'est pas pour cela plus certain de l'appui de ceux qu'il ménage, qui ne sont prêts à lui porter secours que dans les mauvaises affaires, lorsqu'il s'agira d'ajouter aux embarras de la république. Ce qui est vrai dans l'assemblée est bien plus vrai encore dans le pays lui-même, qui ne comprend pas toujours les combinaisons et ne se rend pas compte des difficultés. Le pays a besoin de netteté; il a une constitution, des lois que M. le président de la république saura faire respecter, selon le mot tout récent de M. le préfet de l'Aisne, recueilli et relevé avec une confiante cordialité par M. Henri Martin. Rien de plus rassurant que ces déclarations, qui se succèdent de temps à autre; puis viennent les incidens qui ravivent les incertitudes, que les partis exploitent, et en fin de compte c'est de l'incohérence tempérée par la raideur administrative. M. le vice-président du conseil fait de l'autorité, comme on dit, il ne gouverne pas, et, sans le vouloir,

en croyant au contraire sauver l'ordre en péril, il diminue les chances des opinions conservatrices dans les élections prochaines. Il n'en serait point ainsi évidemment, s'il y avait une politique plus large, se plaçant avec une autorité confiante dans le courant de l'opinion, maintenant avec fermeté toutes les conditions de sécurité publique, mais en même temps ouverte, libérale, ralliant toutes les forces intelligentes sans s'inquiéter si elles viennent de la gauche ou de la droite, faisant sentir au pays une direction vigilante, qu'il appelle, dont il a besoin dans une situation pleine de périls. Ce serait, à vrai dire, la politique conservatrice la plus efficace, parce qu'elle serait nationale avant tout, parce qu'elle annulerait les partis en leur enlevant leurs griefs, leurs mots d'ordre et leur crédit.

On aime mieux trop souvent se traîner dans les vieilles luttes de partis, dans les vieilles combinaisons, et si les conservateurs, les modérés de France ont de la peine à prendre leur vrai rôle, peut-être faute d'un homme, les radicaux et même d'autres républicains, ceux qui n'ont rien appris ne se conduisent guère autrement. L'occupation des radicaux pour le moment est d'être désagréables aux républicains modérés, même à M. Gambetta, de se donner beaucoup de mal pour faire croire à leur importance, de poursuivre en un mot cette campagne de l'intransigeance qui a pour chefs de file M. Louis Blanc, M. Naquet et M. Madier de Montjau, suivis de quelques comparses. Ils ne sont pas nombreux et ils n'ont guère de succès; mais n'importe, ils redoublent de feu, ils prodiguent manifestes, lettres, discours, et voilà M. Naquet qui devient un héros de légende, le messager le plus intrépide du tonnerre démagogique.

Il ne s'arrête pas, il est partout, au Luc dans le Var, à Toulon, à Marseille, et il n'a pas d'autre chance que de recevoir les complimens empressés des légitimistes et des bonapartistes qui savent bien ce qu'ils font lorsqu'ils mettent les exploits de ce personnage affairé et grotesque au compte de la république. M. Naquet, dans ses familiarités avec son monde, tire quelque orgueil des railleries dont les journaux modérés ont criblé il y a quelque temps une formule qu'il a usurpée : haut les cœurs! Eh! qu'en veut-il faire? On a ri, non de la formule, mais de celui qui la prononçait, parce qu'il y a des paroles qui ont besoin de tomber d'une certaine hauteur. Pour expliquer son rôle, — ironie singulière! — M. Naquet imagine reproduire aujourd'hui la campagne d'irréconciliabilité que M. Gambetta entreprenait en 1869, qui s'est terminée par la chute de l'empire, — non sans l'accompagnement des Prussiens, — et probablement il veut arriver au même résultat! Il paraît que dans l'esprit de M. Naquet la constitution de 1875 est exactement la même chose que l'empire. Pas de transaction! Et qu'offre-t-on au pays? Mon Dieu! c'est bien simple, M. Naquet ne croyait pas nécessaire de publier un nouveau programme; « formulé en 1793, agrandi en 1848,

le programme républicain existe... » Il ne s'agit que « de revenir à toutes les grandes revendications politiques et sociales de la révolution française... » Et M. Madier de Montjau à son tour a son programme d'intransigeance tout prêt : « réalisation et assurance mutuelle de la liberté et de l'égalité par l'égale participation de tous au pouvoir, par la participation quasi constante de la volonté nationale,.. effacement du pouvoir exécutif, mandataire respectueux et modeste,.. écartement de tout ce qui tendrait à tenir en échec la volonté nationale, à la paralyser de près ou de loin par la création de forces antagonistes... »

A la fin, sans parler du ridicule, il y a quelque chose d'irritant dans ces banalités creuses que ne comprennent pas ceux-là mêmes qui les jettent au vent, auxquelles ils croient encore moins, et qui cachent le plus profond mépris du peuple, puisqu'elles le supposent assez hébété pour se laisser séduire. Quant à M. Louis Blanc, lui, il ne comprend qu'un genre de transactions, « celles qui ont pour effet de faciliter ou de hâter la réalisation des principes de justice et de liberté. » C'est ainsi : assurez à M. Louis Blanc la réalisation des « principes de justice et de liberté » comme il les entend, donnez-lui la convention, le comité de salut public, les clubs, le socialisme au Luxembourg et un certain nombre d'autres choses, il se tiendra pour satisfait, il transigera, il daignera vous tolérer, — si toutefois les passions qu'il aura déchaînées le lui permettent. Et voilà comment dans ce monde on travaille à l'affermissement de la république!

Ce ne sont que les radicaux intransigeans qui parlent ainsi, nous le savons bien ; ils ne sont qu'une poignée heureusement. Les républicains sensés, prévoyans, tiennent un autre langage. Ils sont assez éclairés par les malheurs du pays, par les expériences de toute sorte, pour sentir la force de la nécessité, pour se prêter aux transactions inévitables; ils l'ont fait, ils le feront encore. Après tout, ils sont les premiers intéressés à répudier tous ces programmes de violence, à montrer que la république peut assurer les conditions de sécurité et d'ordre que les autres régimes promettent, à rompre enfin avec ce radicalisme bruyant qui les accuse de trahison; ils y sont intéressés, parce que, si, pour les conservateurs, pour les libéraux, c'est un acte de raison, de fidélité à la loi, d'accepter sans arrière-pensée le régime actuel, pour les républicains ce régime est la réalisation jusqu'ici la plus régulière d'un idéal préféré. C'est pour eux surtout que le succès de la constitution de 1875, de cette modeste constitution, est une question sérieuse. Les républicains ont montré de la suite, de l'habileté, et, nous n'en doutons pas, de la sincérité, dans la campagne de modération qu'ils ont poursuivie depuis quelque temps. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de continuer, de dégager incessamment la république de toutes les compromissions dangereuses, d'éviter les impatiences et les écarts.

On ne peut certes mieux parler que ne l'a fait M. Jules Simon à

Cette et dans quelques autres villes de l'Hérault. Évidemment il a voulu aller opposer la république modérée à la république de démagogie qui promène aujourd'hui son drapeau. M. Jules Simon est un orateur habile, sachant raconter avec une séduisante familiarité les péripéties de la politique, et trop nourri de toutes les cultures de l'esprit pour se plaire à certaines déclamations. Ce n'est pas lui qui offrirait à la France une république d'agitation et de convulsion; il connaît trop les nécessités de son temps, les malheurs, les dispositions d'opinion et les intérêts de son pays; il pousse même la galanterie jusqu'à nous promettre une république « aimable. » Nous lui passons l'amabilité, pourvu que la république soit raisonnable. M. Jules Simon n'est point de ceux qui désavouent leur participation à l'œuvre constitutionnelle de 1875; il confirme au contraire cette participation en expliquant, en défendant la constitution, — non cependant sans s'adoucir un peu dès qu'il s'agit des radicaux; on dirait qu'il sent le besoin de s'excuser. « Je n'attaque jamais un républicain, dit-il;... ensuite, quels que soient mes dissentimens avec les personnes dont je parle, puis-je oublier leur talent, leurs services et l'honneur que fait par exemple M. Louis Blanc au parti que nous servons?.. » Si M. Jules Simon n'attaque jamais un républicain, de quel droit peut-il s'étonner que M. Buffet ait des ménagemens pour la droite? De plus M. Louis Blanc peut être un homme de talent; mais en quoi et à quel moment a-t-il servi la république? Est-ce au 15 mai 1848? est-ce aujourd'hui, lorsqu'il s'efforce de ruiner ce qui vient d'être établi si péniblement? De quelle république M. Louis Blanc est-il l'honneur? Il est l'illustration d'une secte et rien de plus.

L'erreur ou le malheur des républicains est de diminuer ainsi quelquefois par un mot l'effet de tout un système de conduite. Ils ont trop souvent l'air de diplomates disant avec un geste d'intelligence à ceux qui les écoutent : Prenez patience, ce n'est que le commencement. Sachez vous contenter de ce qui est possible aujourd'hui; le reste, la vraie république des républicains viendra, attendons les élections. M. Louis Blanc et M. Naquet sont des maladroits qui servent nos adversaires. — Si on pensait ainsi, on pourrait se tromper, on jouerait dans tous les cas un jeu dangereux, et ce serait une étrange manière d'inspirer la confiance que d'avoir donné au pays une apparence de paix pour lui promettre après les élections des agitations nouvelles, des révolutions dont toutes les conséquences ne sont peut-être pas prévues par ceux qui se livrent à ces calculs. Et puis à quel titre appellerait-on des factieux ceux qui d'un autre côté, se faisant une arme de la révision, travailleraient à la réalisation de leurs espérances monarchiques ou impérialistes? On ne voit pas qu'on semble ainsi de toutes parts se placer dans des conditions fausses, dont le seul effet est de dénaturer la situation, la politique de la France. Que les républicains sensés, qui ne sont pas des radicaux, acceptent donc sans façon la rupture qui leur est si-

gnifiée par les intransigeans; qu'ils restent tout simplement des modérés républicains faisant alliance avec des modérés libéraux pour soutenir d'un commun effort l'œuvre qu'ils ont faite ensemble.

Est-ce qu'ils ne voient pas que les radicaux sont partout des précurseurs de dictature, qu'ils ne font que compromettre la république comme ils compromettent les libertés municipales quand ils cherchent à s'en emparer? On vient de le voir encore une fois dans l'élection récemment faite dans un arrondissement de Paris. Les radicaux n'ont pas eu de peine, il est vrai, à triompher, ils sont restés seuls dans la lutte. Quel candidat sont-ils allés choisir? Un homme qui commence par dire : « Je n'habite Paris que depuis quatre ans, et je suis inconnu de la plupart d'entre vous. » Voilà, ce nous semble, qui est un titre pour être élu conseiller municipal dans une cité comme Paris et dans un quartier comme celui de la Sorbonne! Et quel est le programme auquel s'est empressé de souscrire le candidat découvert par le radicalisme? Affirmation de la république, instruction obligatoire et laïque, séparation de l'église et de l'état, amnistie, rétribution des fonctions électives, etc., toutes choses dont pas une ne relève de la juridiction municipale. Et c'est ainsi que le radicalisme travaille à mettre le désordre dans les institutions les plus utiles.

Les événemens dont la France porte le poids ne sont après tout que la triste suite de bien d'autres événemens qui ont laissé dans notre histoire comme une traînée d'inexorable lumière, et les difficultés au milieu desquelles nous nous débattons s'éclaireraient parfois bien utilement des souvenirs de cette révolution de 1848 que le second volume des *Mémoires* de M. Odilon Barrot fait revivre. Ils ne sont pas prodigues de révélations, ces *Mémoires*, ils ne multiplient pas les traits nouveaux sur la physionomie de cette mouvante scène où va se dérouler entre les émeutes et un coup d'état le drame des destinées d'une nation; ils sont du moins le témoignage sincère, presque naïf, d'un homme qui a été mêlé à deux ou trois bouleversemens, qui a eu quelquefois un rôle disproportionné avec sa nature et qui a certainement représenté une moyenne d'instincts et d'opinions dans un pays aussi prompt à faire des révolutions qu'à les regretter.

M. Odilon Barrot se peint lui-même en racontant cette crise redoutable de la société française, et on pourrait dire à première vue qu'il y a en lui des personnages divers : il y a l'orateur d'opposition, le révolutionnaire sans le vouloir, sans le savoir, avant le 24 février, le ministre d'une heure dans cette néfaste journée, et le conservateur, le réactionnaire du lendemain; mais sont-ce bien là des hommes différens? N'est-ce pas toujours le même personnage? Au fond, à y regarder de près, M. Odilon Barrot et M. Dupin sont, dans la même génération, deux types curieux de l'avocat politique, l'un un peu banal, un peu solennel, indépendant avec gravité, toujours désintéressé et consciencieux,

l'autre versatile, caustique, n'appartenant qu'à lui-même, fidèle au succès et destiné à mourir en plein empire comme il avait vécu en pleine monarchie de juillet, sous la robe de procureur-général. Un des traits de M. Barrot, c'est d'avoir été toujours déçu dans ses espérances de libéral comme dans son rôle de conservateur, en restant persuadé qu'il ne s'est jamais trompé. Évidemment, si tout a si mal tourné, c'est qu'on ne l'a pas écouté, c'est la faute de tout le monde, seul il a eu raison! Même à l'heure où il écrit ses *Mémoires,* il garde une imperturbable sérénité de confiance en lui-même, faisant assez naïvement la confession des autres, prenant d'assez vives libertés de critique à l'égard du roi Louis-Philippe et de M. Guizot, plus dur encore pour le gouvernement provisoire, et en fin de compte la meilleure garantie de sa sincérité dans son opposition avant février, c'est la netteté de son attitude conservatrice après février. C'est un vaincu qui s'efforce de sauver la société française après avoir vu périr la royauté constitutionnelle. Aujourd'hui on ne sait ce qui doit étonner le plus de voir les ministres de la monarchie de juillet traiter M. Odilon Barrot en ennemi, ou de voir M. Odilon Barrot se laisser aller jusqu'à préparer par l'agitation des banquets la crise suprême de cette monarchie à laquelle il était sincèrement attaché. Exemple également instructif pour ceux qui cherchent des ennemis partout, et pour ceux qui préparent la ruine de ce qu'ils voudraient conserver!

Cette triste révolution de 1848, M. Odilon Barrot la raconte dans ses *Mémoires* en homme surpris et brusquement réveillé de ses rêves confians d'opposition libérale, jeté tout à coup assez désagréablement en face d'une maussade réalité. Il la traite avec la dureté d'un esprit déçu, presque irrité. Lorsqu'un peu plus tard, M. Ledru-Rollin, par une représaille d'ironie sanglante, représentait l'ancien orateur de l'opposition dynastique, devenu un des chefs de la réaction dans l'assemblée constituante, comme un homme de négation, ayant travaillé à son insu, aveuglément, à la chute de la monarchie et à l'avénement de la république, il avait beau jeu. M. Odilon Barrot à son tour a des occasions de facile vengeance dans ses *Mémoires;* il n'a qu'à tracer le portrait de M. Ledru-Rollin lui-même et de M. Louis Blanc, et de tous ceux qu'il a combattus courageusement avant de raconter leur histoire. En réalité, cette révolution de février que Lamartine a vainement décorée de son éloquence et de sa gloire, cette révolution a été, même pour des républicains sérieux et réfléchis, un des événemens les plus désastreux et les plus inutiles.

On peut dire encore aujourd'hui ce qu'on voudra de la révolution de 1830 et de son opportunité; mais du moins elle était une résistance légitime, elle avait sa raison d'être et sa moralité dans la suppression dictatoriale des lois, dans une sorte de déclaration de guerre de la royauté, elle était une revendication légale et constitutionnelle dont le change-

ment dynastique n'était que la sanction. La révolution de février a cela de particulier qu'elle ne s'explique ni par une violation des lois, ni par un mouvement d'opinion irrésistible, ni par une de ces nécessités imprévues qui s'imposent, ni par une impossibilité de progrès régulier. Tout était possible par les manifestations d'opinion, par le jeu naturel des institutions, par l'extension progressive des droits politiques.

Ceux qui ne voient le progrès populaire que dans les révolutions ont été satisfaits; seulement ils ne se sont pas doutés que les coups d'état populaires dont ils triomphaient conduisaient quelquefois à d'autres coups d'état. Moralement c'est le 24 février que l'empire a commencé à se refaire, apparaissant dans la personne de celui-là même qui devait être Napoléon III, grandissant par le 15 mai, par les journées de juin, par l'éclipse des idées parlementaires, par l'effarement d'une société menacée, par l'extension indéfinie du suffrage aux masses nourries de gloire napoléonienne. M. Odilon Barrot n'en est point encore au dénoûment; mais déjà tout est là, dans cette anarchie qu'il décrit. La présidence napoléonienne est dans les journées de juin, l'empire est dans la présidence mise à côté d'une assemblée unique dévorée de divisions, et dans cet empire qui eût été impossible sans la commotion de février, il y a plus que Waterloo et la première invasion, il y a Sedan, Paris assiégé, les provinces perdues et la commune! Ceux qui en sont encore à célébrer l'anniversaire du 24 février, à glorifier par habitude la révolution de 1848, n'ont qu'à étudier cette histoire, et ceux-là aussi peuvent la relire, qui, sous prétexte de servir la vraie république, trouvent qu'il n'y a rien de mieux à faire que de recommencer ce qu'on a fait, de poursuivre surtout les parlementaires et les libéraux.

Ce qui reste fatalement de cette succession d'épreuves, c'est ce qui se passe aujourd'hui, c'est cette situation où la France est réduite aux plus énergiques et aux plus patiens efforts pour se relever à l'intérieur comme à l'extérieur, pour reprendre par degrés sa place en Europe. Elle est parvenue déjà à surmonter plus d'une difficulté, à déjouer plus d'un péril, et sa sagesse finit par avoir raison des défiances comme des hostilités; du moins les nuages semblent pour le moment dissipés. Sa condition même lui fait une obligation d'être la plus pacifique parmi les nations, et certainement sa diplomatie n'a pu avoir qu'une action toute pacifique dans cette crise d'Orient qui s'est rouverte récemment par l'insurrection de l'Herzégovine, qui paraît aujourd'hui se dégager de plus en plus de tout ce qu'elle avait de périlleux. De toutes parts en effet les signes de paix reparaissent. Lord Derby, dans une réunion à Liverpool, a considéré presque la question comme terminée. A son tour, le comte Andrassy, dans les délégations autrichienne et hongroise, fai sait récemment les déclarations les plus rassurantes sur la politique autrichienne comme sur les chances de paix. D'un autre côté, la Serbie vient d'être le théâtre d'un événement singulier qui a sa signification.

La skoupchtina, réunie dernièrement dans la petite ville de Kragujewatz, se montrait assez disposée à porter secours aux insurgés de l'Herzégovine. Le nouveau ministère, qui s'était formé sous l'influence de M. Ristitch et que le prince Milan avait dû subir, semblait favoriser les ardeurs belliqueuses de la représentation serbe. Que s'est-il passé? Si le jeune prince Milan n'est pas entré botté et éperonné dans la skoupchtina appelée un peu brusquement à Belgrade, il a fait du moins dans l'assemblée une apparition assez originale, pour déclarer que la guerre était impossible, — après quoi il a changé son ministère. C'est un vrai coup de théâtre, qui ne s'est peut-être accompli que sous l'énergique pression des conseils pacifiques de l'Europe. Quant à la Porte Ottomane, elle vient encore une fois de publier tout un programme de réformes pour les provinces insurgées. Qu'en sera-t-il de ces réformes nouvelles qui succèdent à tant d'autres réformes promulguées aux heures de crise? Malheureusement la Turquie n'en est pas à un embarras près. Assiégée par les influences extérieures, incessamment menacée de troubles dans ses provinces, ne sachant comment faire face à ses dépenses avec un budget plus qu'obéré, elle vient de recourir à un remède qu'on ne peut pas appeler héroïque. Est-ce une banqueroute de plus? Toujours est-il que le gouvernement turc vient de réduire de moitié le paiement en numéraire des intérêts de la dette, sauf à capitaliser ce qu'elle ne paie pas et à lui donner la forme d'un nouveau papier fort équivoque. Évidemment les réclamations européennes vont se produire, et la Turquie se retrouvera plus que jamais dans son élément, au milieu des insurrections, des banqueroutes et des réclamations étrangères.

CH. DE MAZADE.

Le Crime et la Folie, par M. H. Maudsley (Bibliothèque internationale). Paris 1875. Germer-Baillière.

—

La doctrine moderne sur la folie, qui ramène les troubles de l'esprit à des lésions pathologiques des organes, ne constitue pas un mince progrès réalisé par la science sur les cruels préjugés du moyen âge, et pourtant ces idées si humaines, que partagent aujourd'hui tous les médecins, sont encore loin de produire partout leur plein effet. En Angleterre notamment, la jurisprudence s'en tient toujours à son vieux critérium de la responsabilité : le discernement du bien et du mal en ce qui touche l'acte particulier dont le coupable est accusé, et au moment où cet acte a été commis. Lorsqu'un aliéné doit répondre en justice de quelque violence criminelle, dès qu'on peut découvrir à cette action un motif ordinaire tel que la colère, la vengeance, la jalousie ou toute autre

passion, la question de folie est écartée, ou tout au moins l'exemption de responsabilité pour cause de folie n'est plus recevable. Le fou idéal que crée la loi anglaise est censé agir sans motif ou par un motif auquel un homme d'esprit sain ne saurait obéir. Rien n'est plus faux : la science affirme que le fou a les mêmes passions et se décide par les mêmes motifs prochains que l'homme sensé; seulement il ne peut opposer la même résistance au penchant qui l'entraîne, il y a une limite où la crainte du châtiment et l'espoir d'une récompense n'ont plus de pouvoir sur lui. C'est là que se fait sentir l'influence maladive, la tyrannie de l'organisme, qui devient de moins en moins contestable à mesure que l'étude attentive des faits permet de construire l'édifice d'une science mentale positive, et de démontrer la déchéance morale qui accompagne l'abâtardissement physique.

C'est à ce point de vue que se place M. Maudsley, professeur de médecine légale au collége de l'université de Londres, dans le livre qu'il vient de publier sur *le Crime et la Folie*. M. Maudsley ne s'occupe que des formes de l'aliénation mentale pouvant donner lieu au doute et prêter à la controverse : il discute, par rapport à ces états vaguement maladifs, la valeur du critérium de responsabilité adopté par le législateur ou par la pratique des tribunaux. Les nombreux exemples qu'il rapporte sont bien choisis pour faire apercevoir toutes les difficultés de ce grave problème qui consiste à tracer la ligne de démarcation entre la folie et le crime. Il y a évidemment une zone frontière où la démence et la passion criminelle se confondent. Il y a des périodes de transition où la folie n'existe encore qu'à l'état de germe latent, et c'est là surtout qu'il devient difficile de déterminer le degré de responsabilité des criminels.

Si ce sujet est éminemment digne des méditations du législateur, il est une autre question qui ne mérite pas moins d'être étudiée, et à laquelle M. Maudsley a consacré l'un de ses chapitres les plus curieux : quels sont les moyens de se préserver de la folie? Pour ceux chez qui la folie est dans le sang, — et l'influence de l'hérédité ne peut être niée en cette matière, — l'effort doit être rude et de tous les instans. Et pourtant il y a une hygiène à la fois physique et morale qui peut obtenir ce résultat, car la folie n'est autre chose qu'une abdication de la volonté, et il est certain que, par le sage développement du contrôle de la volonté sur les sentimens et sur les idées, l'homme peut arriver à se raidir contre les propensions qui l'entraînent hors du cadre de la raison. « Peut-être peu de personnes deviendraient folles, au moins pour des causes morales, dit M. Maudsley, si elles connaissaient toutes les ressources de leur nature et savaient les développer systématiquement. » A ces considérations, qui ne regardent que l'individu, s'en rattachent d'autres qui soulèvent un problème social. Si l'on avait sérieusement l'intention de diminuer le nombre des fous ou simplement d'empêcher

qu'il n'augmente chaque année, il faudrait chercher le moyen de s'opposer à la propagation d'un fléau qui de tous est celui que l'hérédité transmet le plus. Presque toujours la folie est annoncée par des symptômes précurseurs; mais l'incroyable légèreté avec laquelle se font les mariages est cause qu'on ne se préoccupe guère de l'organisation physique ou mentale de ceux qui se chargeront de propager l'espèce sans le moindre sentiment de la responsabilité encourue pour les misères qu'ils légueront à leurs héritiers. « L'homme s'est persuadé, à tort ou à raison, qu'il y a dans l'amour entre les deux sexes quelque chose de sacré et de mystérieux qui légitime le dédain des conséquences du mariage. Il n'y a qu'à voir la large part qu'occupe l'amour dans les romans, dans la poésie, dans la peinture, et à considérer comment ce mot seul justifie devant l'opinion les actes les plus déraisonnables, pour comprendre quel haro soulèverait la tentative d'opposer à son prestige les froids préceptes de la raison. » Et encore si l'amour était l'excuse de tant d'unions funestes pour l'avenir de la race! Assurément les moyens ne manquent pas de nous garantir de la dégénérescence intellectuelle dont semble nous menacer la multiplication des cas de folie; mais des vérités comme celles qu'établit M. Maudsley ont besoin d'être prêchées sans relâche pendant bien des années avant que les hommes trouvent le courage d'en faire l'application pratique.

Paris, 22 septembre 1875.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Monsieur le directeur,

Vous avez publié dans votre numéro du 1er septembre courant, sous la signature de M. Émile Burnouf, un article intitulé : *la Grèce et la Turquie en 1875*.

Cet article tire une grande importance, non-seulement de l'autorité dont jouit votre *Revue* dans le monde entier, mais encore de la haute situation que M. Burnouf a occupée en Grèce, comme directeur de l'école d'Athènes. Ce sont autant de raisons pour moi de relever de graves erreurs qui se sont glissées sous la plume de M. Burnouf, et qui sont de nature à porter atteinte à ma considération personnelle.

Parlant de l'affaire des *Scories du Laurium*, M. Burnouf dit :

« Un banquier sorti du groupe des spéculateurs de Kaviarokhan acheta pour 12 millions 1/2 la propriété entière de la compagnie, et la revendit quelques jours après au public, sous la forme d'actions, pour une somme totale de 20 millions. »

J'ai l'honneur d'être le banquier dont parle M. Burnouf, et, quoique mon nom propre ne soit pas prononcé, la désignation est assez formelle pour que personne ne puisse s'y tromper. M. Burnouf ajoute d'ailleurs

que ce banquier est désormais célèbre dans le monde hellénique. «Célèbre, non, connu, oui; » il l'était avant l'affaire du Laurium, il l'est encore après, et vous conviendrez que j'ai intérêt à ce que le public ne soit pas induit en erreur sur la valeur morale de ce banquier-là.

Or ce banquier, monsieur le directeur, n'est point un spéculateur de Kaviarokhan, il est l'administrateur d'un établissement bien connu, constitué au capital de 25 millions de francs, et qui a nom *la Banque de Constantinople*. C'est au nom de la Banque de Constantinople que j'ai traité à Athènes l'affaire du Laurium, que M. Burnouf dépeint comme inextricable dans ce moment. Ce qui me fait croire qu'elle ne l'était pas, c'est que je l'ai dénouée et arrangée. A quelles conditions l'ai-je fait? A des conditions qui sont tout justes le contraire de ce qu'indique M. Burnouf.

Il dit que j'ai acheté la propriété entière pour 12 millions 1/2, et que quelques jours après je l'ai revendue 20 millions au public.

Or, 1° je n'ai pas acheté la propriété 12 millions 1/2, mais 11 millions 1/2 seulement.

2° J'en ai fait l'apport au nom de la Banque de Constantinople à la nouvelle société, non pour 20 millions, mais pour 11 millions 1/2, c'est-à-dire *au prix coûtant*.

3° La nouvelle société, constituée au capital *nominal* de 20 millions, n'a appelé qu'un capital *effectif* de 14 millions de francs, représenté pour 11 millions 1/2 par l'apport transmis au prix coûtant, et pour 2 millions 1/2 par l'argent nécessaire aux frais d'installation et au capital de roulement.

Telle est, monsieur, sur cette affaire, la vérité attestée par des actes publics que je tiens à votre disposition et à celle de M. Burnouf.

Peut-être me permettrez-vous d'ajouter un mot. C'est que, s'il est vrai que la question du Laurium fût à la veille d'amener des complications graves entre la France, l'Italie et la Grèce, et que le gouvernement hellénique se trouvât, selon les appréciations de M. Burnouf lui-même, en présence « d'un échafaudage surprenant d'intrigues, de discussions, de consultations juridiques, de procès, d'articles de journaux, qui ont occupé la Grèce entière pendant plus d'une année, » celui qui, non sans courage, a tranché la question d'un seul coup, se fût-il trompé sur la valeur réelle de la propriété, ne mérite aucun reproche.

Je suis sûr, en tout cas, que, dans une affaire pareille, il me suffira de vous avoir signalé ces erreurs pour que vous vous empressiez de les rectifier par l'insertion de ma lettre dans votre prochain numéro.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien agréer l'expression de mes sentimens les plus distingués, A.-D. Syngros.

Aux chiffres donnés ci-dessus par M. Syngros, nous n'opposerons que deux documens :

1° La *lettre officielle* (dont nous avons la copie sous les yeux) par laquelle M. Serpiéri informe le ministre de France à Athènes, M. J. Ferry, que le 27 février il a signé avec M. Syngros, administrateur de la banque de Constantinople, « une convention, dit la lettre, par laquelle je cède à cette dernière tant en mon nom qu'à celui de la société H^on^ Roux et Cie, toutes nos propriétés et tous nos droits dans la commune du Laurium, moyennant la somme de *douze millions et demi* de francs. »

2° Le passage suivant d'une brochure (*Description des produits des mines du Laurium et d'Oropos*, etc. Athènes 1875) publiée par M. Cordellas, ingénieur des mines du Laurium. D'accord avec M. Syngros sur le chiffre de 11,500,000 francs, que contredit la lettre officielle, M. Cordellas ajoute, p. 43 : « La société des mines du Laurium fut alors formée avec un capital nominal de 20 millions, représenté par 100,000 actions, qui toutes furent distribuées dans le pays. »

M. Syngros donne le détail de l'opération de banque qui eut lieu alors. En pareil cas, le public s'inquiète surtout des résultats obtenus. Or voici ce qu'en dit M. Cordellas : « Le peuple athénien, mal éclairé par les rapports de la commission hellénique et par la presse, qui ne cessait d'attirer l'attention publique sur les immenses richesses, hélas! imaginaires, contenues dans les *ecvolades* (terres rejetées par les anciens), se jeta aveuglément sur les actions, et cela avec tant d'ardeur que ces dernières firent jusqu'à 200 francs de prime,... et c'est ainsi que fut introduit chez nous le jeu de bourse, si funeste à l'industrie, surtout lorsqu'il s'agit de mines... La loi (qui imposait 53 pour 100 sur les produits du Laurium) à peine promulguée, on voit les actions perdre leur prime, leur valeur, et arriver successivement de chute en chute au chiffre dérisoire de 60 francs. Voilà donc une affaire pleine d'avenir et de prospérité, dont la valeur est portée de 25 millions à 35 millions, et qui tombe en peu de temps à 6 millions... La Société vit qu'elle marchait à grands pas vers sa ruine. »

M. Syngros se félicite d'avoir résolu les difficultés diplomatiques de l'affaire du Laurium : personne ne le conteste ; mais il eût mieux valu pour le peuple grec qu'elles ne fussent pas résolues par une vente qui, selon M. Cordellas, a étouffé cette industrie dans sa naissance, et que l'éducation industrielle du pays se fît autrement. C'est ainsi que l'histoire impartiale appréciera cette affaire, si l'histoire s'en mêle. Rien d'étonnant que M. Syngros en juge autrement.

Quant au Kaviarokhan, nous sommes heureux d'apprendre de la bouche de M. Syngros qu'il n'a point de relations avec lui. Nous lui en donnons acte bien volontiers. É. BURNOUF.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

ONZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — XLVe ANNÉE.

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1875

Livraison du 1er Septembre.

UN MARIAGE DANS LE MONDE, première partie, par M. OCTAVE FEUILLET, de l'Académie Française. 5

LA GRÈCE ET LA TURQUIE EN 1875, par M. ÉMILE BURNOUF. 29

LES ORIGINES DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE. — II. — L'ÉGLISE ET L'ART ANTIQUE, par M. GASTON BOISSIER. 59

LES ALSACIENS-LORRAINS EN ALGÉRIE ET LES NOUVEAUX VILLAGES FONDÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE PROTECTION, par M. L. LOUIS-LANDE. 88

L'INVENTION DE L'ÉCRITURE, LES ORIGINES ET LE DÉVELOPPEMENT DES ALPHABETS, par M. ALFRED MAURY, de l'Institut de France. 121

L'AVENIR DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA FRANCE, par M. RENÉ MILLET. . . . 162

UNE VISITE AUX ÉGLISES RATIONALISTES DE LONDRES, par M. le comte GOBLET D'ALVIELLA. 194

UN NOUVEAU CULTE EN ALLEMAGNE. — LA FÊTE D'ARMINIUS. 219

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 230

Livraison du 15 Septembre.

UN MARIAGE DANS LE MONDE, seconde partie, par M. OCTAVE FEUILLET, de l'Académie Française. 241

LA PSYCHOLOGIE DANS LES TRAGÉDIES DE RACINE, par M. PAUL JANET, de l'Institut de France. 263

L'ÉCOLE SCIENTIFIQUE, SES PROMESSES ET SES PRÉTENTIONS, ANTÉCÉDENS DU POSITIVISME, par M. J. MILSAND. 295

La Hasara-Rada, scènes de la vie juive en Gallicie, par M. SACHER-MASOCH. 324
La révolution dans une ville de province d'après de nouvelles publications, par M. H. BLERZY. 385
Les Congrès catholiques, par M. G. de MOLINARI. 411
Deux Chanceliers. — IV. — L'éclipse de l'Europe, par M. Julian KLACZKO. 431
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire. 455
Essais et Notices. — Le dernier livre de Proudhon. 467

Livraison du 1er Octobre.

Un Mariage dans le monde, dernière partie, par M. Octave FEUILLET, de l'Académie Française. 481
Les Inondations du bassin de la Garonne, les causes et les remèdes du débordement des rivières, par M. Adolphe d'ASSIER. 522
La Philosophie de l'histoire et la loi du progrès, par M. Ludovic CARRAU. 568
Les Papes et les rois de France, Rome et le catholicisme français, par M. Charles LOUANDRE. 587
Mœurs financières de la France. — V. — Le Parquet des agens de change de Paris, par M. BAILLEUX DE MARISY. 605
Les Progrès de l'astronomie stellaire, la constitution physique des étoiles et des nébuleuses, par M. R. RADAU. 626
Les Richesses souterraines des États-Unis. — Le charbon, le fer, le pétrole, par M. L. SIMONIN. 658
Du Dogmatisme en politique a propos d'un discours prononcé a Dompaire, par M. G. VALBERT. 686
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire. 698
Essais et Notices. — Lettre de M. Benedetti. — Réponse de M. Julian Klaczko. 708

Livraison du 15 Octobre.

Contes d'une grand'mère. — Le Chêne parlant, par M. George SAND. . . . 721
Les Côtes d'Islande et la pêche de la morue, par M. George ARAGON. . . 744
Les Mœurs des fourmis d'après de récentes recherches, par M. Émile BLANCHARD, de l'Académie des Sciences. 780
La Musique et ses destinées, par M. Henri BLAZE DE BURY. 811
Edmée de Nerteuil, par M. Henri RIVIÈRE. 842
Les Conflits de la république argentine avec le Brésil et le Chili, par M. Émile DAIREAUX. 877
La Littérature et les malheurs de la France, a propos de publications récentes, par M. Charles de MAZADE. 901
Un pamphlétaire au XVIIIe siècle. — John Wilkes d'après de nouveaux documens, par M. H. BLERZY. 920
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire. 944
Essais et Notices. 954

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.

324

385
411
431
455
467

481

522
568

587

605

626

658

686
698

708

721
744

780
811
842

877

901

920
944
954